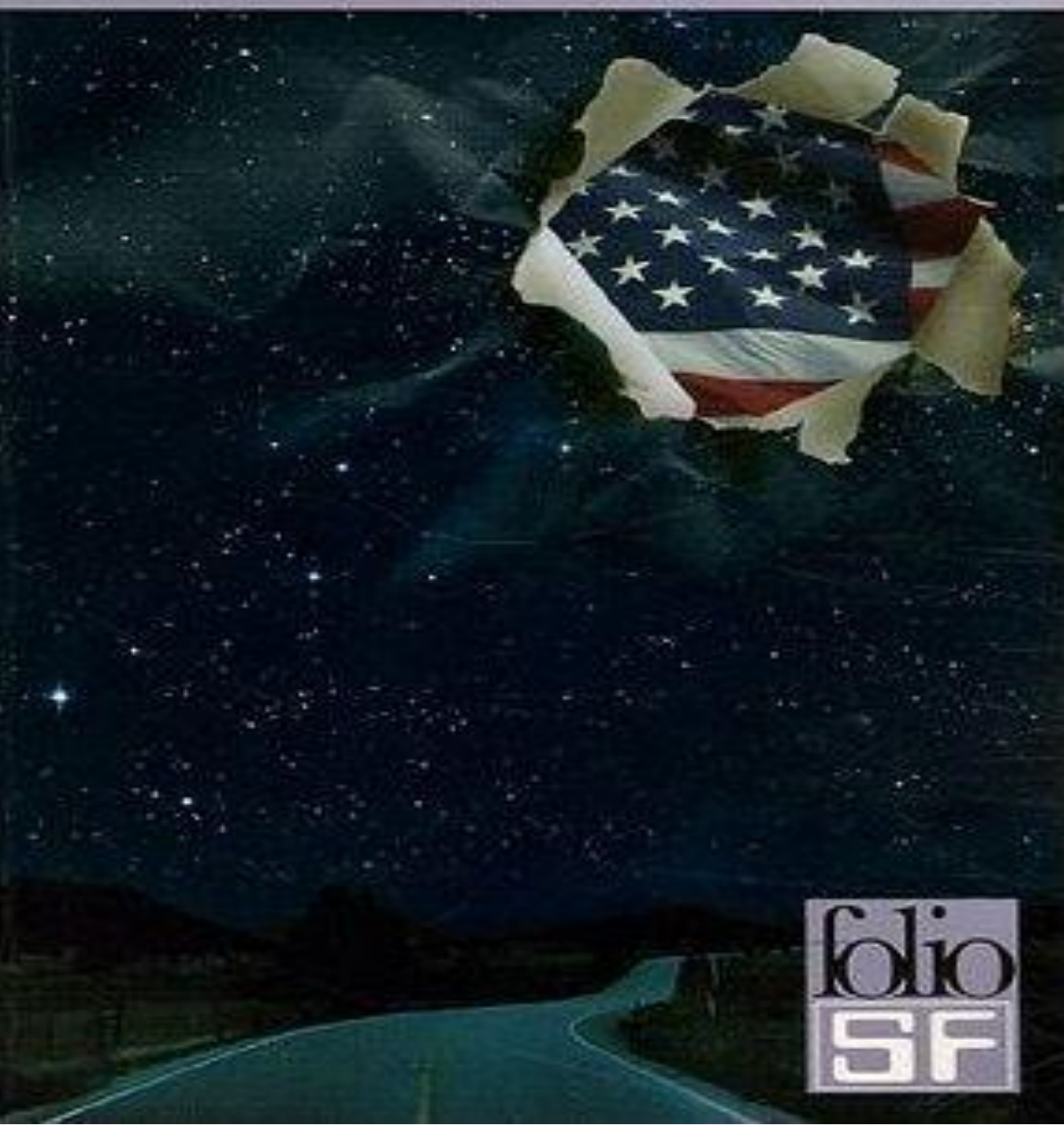


Philip K.
Dick

Radio Libre Albemuth

Prélude à la trilogie divine



folio
SF

Philip K. Dick

LA TRILOGIE DIVINE

PRÉLUDE

Radio Libre Albemuth

(Radio Free Albemuth, 1985)



Traduction d'Emmanuel Jouanne

© 1985, by the estate of Philip K. Dick

Et pour la traduction française
© 1987, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

PRÉFACE

Radio Libre Albemuth n'est pas un livre comme les autres ; ce n'est même pas un livre de Dick comme les autres.

Intitulé à l'origine *Valisystem A*, le roman était conçu par Dick comme un complément à *Coulez mes larmes, dit le policier*. Les témoignages d'amis – et notamment celui de Paul Williams, qui a réalisé une longue interview de l'auteur à l'époque où il rassemblait des notes pour son livre, et qui a rapporté les faits dans une biographie partielle et encore inédite de Dick – s'accordent pour indiquer que *Valisystem A* devait prolonger et accentuer la description délibérément paranoïaque d'un État américain policier de *Coulez mes larmes...* et insister davantage sur le rôle dévastateur d'un Richard Nixon considéré comme l'incarnation du Mal, et rebaptisé Ferris F. Fremont (Ferris F. Fremount dans SIVA – seules importent les initiales FFF, qui renvoient au nombre 666 de l'Apocalypse selon saint Jean). Dick avait par ailleurs décidé d'y inclure certains épisodes de sa vie personnelle, qu'il considérait comme hautement significatifs, et qu'on retrouve dans d'autres textes de l'époque, notamment sa conférence *Comment construire un univers qui ne s'effondre pas deux jours plus tard*.

Écrit en douze jours, mais nourri d'une réflexion s'étalant sur près de quatre ans, *Valisystem A* ne devait pourtant pas convaincre l'éditeur américain de Dick, qui lui retournait son manuscrit en lui suggérant de le retravailler. Mais il n'entrait pas dans les habitudes de ce forçat de l'écriture nourri aux amphétamines et habitué aux œuvres produites à raison de plusieurs dizaines de feuillets par jour de revenir sur un texte déjà constitué et comme mort à ses yeux. Dick, on le sait, réfléchissait énormément par écrit ; il n'avait pas cessé de réfléchir de la sorte entre la fin de la rédaction de *Valisystem A* et la réception de la lettre mitigée de son éditeur, et sans doute était-il de son côté parvenu à la conclusion que son Système

Intelligent Vaste et Actif méritait plus ample description. Aussi, au lieu de revenir sur son manuscrit, décida-t-il de l'oublier, ou plus exactement d'en faire cadeau à son ami Tim Powers, lui-même écrivain de science-fiction et inconditionnel de Dick.

Dick entamait alors SIVA, premier volet de ce qu'il est désormais convenu d'appeler « la trilogie divine » ; on retrouve dans SIVA un nombre considérable d'éléments de *Valisystem A* – mais sous une forme différente, parfois même opposée – et une accentuation considérable de ce côté mystico-religieux qui a fait depuis couler tant d'encre. Dick ne devait plus jamais sortir de l'univers extrêmement complexe et ambigu qu'il venait de mettre en place.

Après sa mort, un véritable travail d'amour a été accompli par Paul Williams, fondateur de la Philip K. Dick Society et exécuteur testamentaire chargé de la succession littéraire de Dick. Paul Williams savait que le livre existait. De son côté, Tim Powers l'estimait bien meilleur que ce que l'on avait pu en penser, et en tout cas fort publiable.

En 1985, *Valisystem A*, rebaptisé *Radio Free Albemuth*, paraissait donc aux États-Unis. Il paraît maintenant ici, et tombe à pic pour brouiller les cartes. Nouveau roman d'un auteur phare réputé pour ses coups tordus, et dont même les fidèles les plus optimistes et les plus déphasés n'attendaient – et pour cause – plus rien. Quatrième volume d'une tétralogie. Premier volume d'une tétralogie. Trilogie à lui tout seul. Autobiographie trafiquée. Délire mystique ou notes de travail. Suite à *Coulez mes larmes...* *Radio Free Albemuth* est paradoxalement le clou de l'opus dickien, l'ultime jeu de miroirs qui interdit à tout commentateur honnête de prétendre distinguer une image claire dans l'ensemble de cette œuvre tout entière consacrée à la description des simulacres, et dont le moindre mérite n'est certes pas de fonctionner elle-même, en fin de compte, comme un vaste et fascinant simulacre...

EMMANUEL JOUANNE.

PROLOGUE

En avril 1932, un petit garçon, son père et sa mère attendaient le ferry pour San Francisco sur une jetée d'Oakland, Californie. L'enfant, qui avait presque quatre ans, remarqua un mendiant aveugle, immense et vieux, avec barbe et cheveux blancs, qui tendait une sébile. Le petit garçon demanda à son père une pièce de cinq *cents*, qu'il alla ensuite donner au mendiant. Celui-ci le remercia d'une voix étonnamment cordiale et lui remit un bout de papier, que l'enfant porta à son père pour savoir de quoi il s'agissait.

« Ça parle de Dieu », dit son père.

Le petit garçon ne savait pas que le mendiant n'était pas un vrai mendiant, mais une entité surnaturelle venue visiter la Terre pour se renseigner sur les gens. Des années plus tard, le petit garçon grandit et devint homme. En 1974, cet homme dut soudain faire face à de gros problèmes et se retrouva confronté au déshonneur, à l'emprisonnement et à une mort possible. Il n'avait aucun moyen de se tirer de ce mauvais pas. À ce moment précis, l'entité surnaturelle revint sur terre, lui prêta une partie de son esprit et le libéra de ses problèmes. L'homme ne comprit jamais pourquoi l'entité surnaturelle était venue le sauver. Il avait depuis longtemps oublié le grand mendiant aveugle et barbu et les cinq *cents* qu'il lui avait donnés.

C'est de cela que je parle maintenant.

PREMIÈRE PARTIE

PHIL

1

Mon ami Nicholas Brady, qui était persuadé d'avoir contribué à sauver le monde, naquit à Chicago en 1928 mais gagna la Californie immédiatement après. Il passa la majeure partie de sa vie aux abords de la Baie, en particulier à Berkeley. Il se souvenait des piquets d'attelage métalliques en forme de tête de cheval devant les vieilles bâtisses de la partie vallonnée de la ville, et des tramways électriques de la compagnie Red Trains qui assuraient la correspondance avec les ferries et, surtout, du brouillard. Plus tard, dans les années quarante, le brouillard cessa de recouvrir Berkeley la nuit.

À l'origine, Berkeley, à l'époque des Red Trains et des tramways, était une cité paisible et sous-peuplée à l'exception de l'université, avec ses célèbres foyers d'étudiants et son excellente équipe de football. Enfant, Nicholas Brady avait assisté à un certain nombre de matchs de foot, mais n'y avait jamais rien compris. Il n'arrivait même pas à saisir correctement l'hymne à la gloire de l'équipe. Mais il aimait le campus de Berkeley, ses arbres, ses paisibles bocages et Strawberry Creek ; par-dessus tout, il aimait le bief qui canalisait le petit cours d'eau. Le bief était ce qu'il y avait de mieux sur le campus. L'été, quand l'eau était basse, il remontait et descendait le ruisseau à la nage. Une fois, des gens l'avaient appelé pour lui demander s'il était étudiant. Il avait alors onze ans.

Je lui demandai un jour pourquoi il avait choisi de passer sa vie à Berkeley, qui était devenue dans les années quarante une ville surpeuplée, bruyante et infestée d'étudiants irascibles qui se bagarraient dans la boutique de la coopérative comme si les piles de boîtes de conserve avaient été des barricades.

« Merde, Phil, répondit Nicholas Brady, je suis chez moi à Berkeley. » C'est ce que croyaient les gens qui avaient atterri à Berkeley, même s'ils n'y étaient que depuis une semaine. Ils

proclamaient qu'aucun autre endroit n'existait. Ceci devint tout particulièrement vrai lorsque les cafés s'ouvrirent sur Telegraph Avenue et que le mouvement pour la libre expression débuta. Un jour, Nicholas faisait la queue devant la coopérative de Grove et il aperçut Mario Savio devant lui dans la file. Savio souriait et faisait signe à ses admirateurs. Nicholas se trouvait sur le campus le jour où l'on brandit la banderole marquée PHUQUE dans la cafétéria et où les flics coffrèrent les types qui la portaient. Mais il était à la librairie à ce moment-là, en train de bouquiner, et il rata tout le truc.

Quoiqu'il ait tout le temps vécu à Berkeley, Nicholas ne fréquenta l'université que deux mois, ce qui le rendait différent de n'importe qui. Les autres étaient inscrits à perpétuité. Berkeley possédait toute une population d'étudiants professionnels qui n'obtenaient jamais leurs diplômes et n'avaient pas d'autre but dans la vie. Pour échapper à l'université, Nicholas n'avait pas d'autre échappatoire mortifiante que le ROTC¹ qui, à son époque, avait toujours le vent en poupe. Enfant, Nicholas avait fréquenté une école maternelle aux tendances progressistes ou franchement communistes. Il y avait été envoyé par sa mère, qui comptait de nombreux amis parmi les membres du parti communiste de Berkeley, dans les années trente. Il était ensuite devenu quaker, et était resté assis avec sa mère lors d'assemblées d'amis comme en tiennent les quakers et au cours desquelles ils attendent que le Saint-Esprit les pousse à parler. Par la suite, Nicholas avait oublié tout cela, du moins jusqu'à ce qu'il s'enrôle au Cal et se voie attribuer un uniforme d'officier et un fusil M1. Sur ce, son inconscient avait réagi, encombré de vieux souvenirs ; il avait endommagé son fusil et se montrait incapable d'assimiler le manuel de maniement des armes ; il se rendait à l'exercice en civil ; il dégringolait la hiérarchie ; on l'informa que dégringoler la hiérarchie au ROTC signifiait un renvoi automatique de l'université de Californie, ce à quoi Nicholas répondit : « Il faut faire ce qui doit être fait. »

1 *Reserve officers Training Corps* ; correspond approximativement à la préparation militaire supérieure (PMS) en France (N.d.T.).

Pourtant, au lieu de les laisser le renvoyer, il présenta sa démission. Il avait dix-neuf ans et sa carrière universitaire était anéantie. Il avait prévu de devenir paléontologue. L'autre grande université des environs de la Baie – Stanford – coûtait beaucoup trop cher pour lui. Sa mère occupait le poste mineur d'employée du ministère américain des Eaux et Forêts, dans un des bâtiments du campus. Elle n'avait pas d'argent. Nicholas dut faire face à l'idée d'entrer dans la vie active. Il haïssait vraiment l'université et envisagea de ne pas retourner son uniforme. Il songea à se présenter à l'exercice muni d'un balai et à feindre de croire qu'il s'agissait d'un fusil M1. Cependant, il ne lui vint jamais à l'esprit d'utiliser son M1 contre les officiers supérieurs ; il n'y avait pas de gâchette. À cette époque-là, Nicholas était encore en contact avec la réalité.

Le problème de la restitution de son uniforme fut résolu lorsque les autorités universitaires ouvrirent son casier aux vestiaires et en tirèrent l'uniforme, les deux chemises comprises. Nicholas avait été exclu en bonne et due forme du monde militaire. Objections d'ordre moral et autres idées de courageuses protestations lui sortirent de l'esprit et, à la manière des étudiants du Cal, il se mit à traîner dans les rues de Berkeley, les mains dans les poches arrière de son jean, l'air lugubre, l'incertitude dans le cœur, pas d'argent dans le portefeuille, pas d'avenir défini en tête. Il habitait toujours chez sa mère, qui était lasse de cet arrangement. Il n'avait pas de talents particuliers, pas de projets, rien qu'une colère naissante. Dans la rue, il chantait un chant de marche gauchiste de la Brigade internationale de l'Armée loyaliste espagnole, une brigade communiste essentiellement composée d'Allemands. Ce chant disait :

*Vor Madrid im Schützengraben,
In der Stunde des Gefahr,
Mit den eisernen Brigaden,
Sein Herz voll Hass geladen,
Stand Hans, der Kommissar.*

Son vers préféré était « *Sein Herz voll Hass geladen* », qui signifiait « le cœur embrasé de haine ». Nicholas n'arrêtait pas de le chanter en descendant Berkeley Way jusqu'à Shattuck avant de remonter Dwight Way pour revenir à Telegraph. Personne ne lui prêtait attention, car ce qu'il faisait n'avait rien d'inhabituel dans le Berkeley de cette époque. On voyait souvent jusqu'à dix étudiants en jeans arpenter les rues en chantant des chants gauchistes et en écartant les gens sur leur chemin.

À l'angle de Telegraph et de Channing, la femme qui tenait la caisse de *University Music* fit signe à Nicholas, qui traînait souvent dans la boutique et furetait parmi les disques. Il entra.

« Tu n'as pas mis ton uniforme, dit la femme.

— Je me suis barré de l'université fasciste », déclara Nicholas, et c'était incontestablement vrai.

Pat s'excusa pour se consacrer à un vrai client, et il emporta un exemplaire de la suite de *L'Oiseau de feu* dans l'une des cabines d'écoute, puis mit la face où l'œuf géant éclôt. Cela correspondait à son état d'esprit, même s'il n'était pas sûr de savoir ce qui sortait de l'œuf. L'illustration de la pochette représentait juste l'œuf, et un individu muni d'une lance qui s'apprêtait de toute évidence à briser l'œuf.

Plus tard, Pat ouvrit la porte de la cabine d'écoute, et ils discutèrent de sa situation.

« Peut-être qu'Herb pourrait t'embaucher ici, dit Pat. Tu es tout le temps dans le magasin, tu connais le stock et tu es calé en musique classique.

— Je connais la place de tous les disques du magasin, dit Nicholas, enthousiasmé par l'idée.

— Il faudrait que tu portes un costume et une cravate.

— J'ai un costume et une cravate », dit Nicholas.

Le fait d'aller travailler à *University Music* à dix-neuf ans constitua sans doute l'événement majeur de son existence, car cela l'enferma dans un moule qui ne se rompit jamais, un œuf qui ne s'ouvrit jamais – ou qui, du moins, ne s'ouvrit pas avant le passage de vingt-cinq autres années, délai d'une épouvantable longueur pour quelqu'un qui n'avait jamais vraiment rien fait d'autre que jouer dans les jardins publics de Berkeley,

fréquenter les écoles publiques de Berkeley et passer ses samedis soir aux matinées pour gosses du Oaks Theater, sur Solano Avenue, où l'on passait des actualités, un court métrage documentaire choisi et deux dessins animés avant le film proprement dit, le tout pour onze cents.

Son travail à *University Music* sur Telegraph Avenue fit de lui une figure du folklore de Berkeley pour plusieurs décennies à venir et lui ôta toute possibilité d'évolution ou de découverte d'autres modes de vie, d'univers plus vastes. Nicholas avait grandi à Berkeley et il resta à Berkeley, où il apprit à vendre des disques, et plus tard à acheter des disques, à éveiller l'intérêt des clients pour de nouveaux artistes, à refuser de reprendre des disques défectueux, à changer le rouleau de papier hygiénique dans les toilettes derrière la cabine d'écoute n°3 – cela devint son petit monde. Bing Crosby, Frank Sinatra et Ella Mae Morse, Oklahoma et, plus tard, South Pacific, puis *Open the Door, Richard* et *If I'd Known You Were Coming I'd Have Baked a Cake*. Il était derrière la caisse quand Columbia ramenait des trente-trois tours. Il était en train d'ouvrir des colis envoyés par les distributeurs lorsque Mario Lanza fit son apparition, et il était en train de faire son inventaire et de programmer ses retours lorsque Mario Lanza mourut. Il vendit personnellement cinq mille exemplaires du *Bluebird of Happiness* de Jan Peerce en haïssant chacun des exemplaires. Il était là quand Capitol Records décida de se lancer dans le classique et quand leur collection classique disparut. Il se félicita toujours de s'être consacré à la vente de disques au détail – il adorait la musique classique, il adorait passer son temps au milieu des disques, les vendre à des clients qu'il connaissait personnellement et les acheter au rabais pour sa propre collection. Mais, d'un autre côté, il haïssait l'idée d'avoir embrassé cette profession parce qu'il s'était rendu compte dès le premier jour où on lui avait demandé de balayer le plancher qu'il allait rester une sorte de concierge ou de commis pour le restant de ses jours – il avait à ce sujet la même attitude ambivalente que celle qu'il avait eue vis-à-vis de l'université et vis-à-vis de son père. Il avait également cette même attitude ambivalente vis-à-vis de son patron, Herb, qui avait épousé une Irlandaise nommée Pat. Pat

était très jolie et beaucoup plus jeune que Herb, et Nicholas resta très entiché d'elle pendant des années et des années, jusqu'à ce qu'ils aient tous vieilli et aillent prendre des pots ensemble au *Hambone Kelley*, une boîte d'El Cerrito où passaient Lu Watters et son orchestre de Dixieland.

Je rencontrai Nicholas pour la première fois en 1951, après que l'orchestre de Lu Watters fut devenu l'orchestre de Turk Murphy et fut pris sous contrat chez Columbia Records. À l'heure du déjeuner, Nicholas venait souvent à la librairie où j'étais employé et furetait parmi les exemplaires usagés de Proust, Joyce et Kafka, les vieux textes de cours que les étudiants de l'université nous revendaient quand ils arrivaient à la fin de leurs unités de valeur – et de leur intérêt pour la littérature. Coupé de l'université, Nicholas achetait les textes des divers cours scientifiques et littéraires qu'il lui était impossible de suivre ; il connaissait la littérature anglaise sur le bout des doigts, et il ne nous fallut pas longtemps pour nous mettre à bavarder, sympathiser et, finalement, partager un appartement au premier étage d'une maison en bardeaux bruns sur Bancroft Way, non loin de nos magasins respectifs.

Je venais de vendre ma première nouvelle de science-fiction, à Tony Boucher, pour un magazine qui s'appelait *Fantasy and Science Fiction* ; j'avais touché soixante-quinze dollars et je songeais à quitter mon emploi à la librairie pour devenir écrivain professionnel, ce que je fis par la suite. Je me mis à écrire de la science-fiction pour gagner ma vie.

2

La première expérience paranormale de Nicholas Brady eut lieu dans la maison de Francisco Street qu'il habita durant des années ; lui et sa femme Rachel avaient acheté la maison trois mille sept cent cinquante dollars quand ils s'étaient mariés en 1953. C'était une très vieille maison – une des fermes des origines de Berkeley – bâtie sur un terrain qui ne faisait pas plus de dix mètres de large, dépourvue de garage, assise sur un socle d'argile, et dont l'unique source de chauffage était le four de la cuisine. Le crédit revenait à vingt-sept dollars cinquante par mois, ce qui explique pourquoi Nicholas resta là-bas si longtemps.

Je lui demandais souvent pourquoi il ne repeignait ou ne réparait pas la maison ; le toit avait des fuites à l'époque des grosses pluies d'hiver, Rachel et lui disposaient des cafetières vides pour récupérer l'eau qui dégouttait un peu partout. La bâtisse était peinte d'un jaune hideux qui s'écaillait.

« Ça irait à l'encontre des raisons pour lesquelles J'ai une maison qui me coûte si peu », m'expliquait Nicholas. Il consacrait toujours la majeure partie de son argent à l'achat de disques. Rachel suivait des cours à l'université, dans le département des sciences politiques. Une fois, Nicholas me dit que son épouse avait le béguin pour un de ses camarades, qui dirigeait le groupe des Jeunesses du Parti socialiste des travailleurs implanté tout à côté du campus. Elle ressemblait aux autres filles que je croisais à Berkeley – jeans, lunettes, longs cheveux noirs, voix forte et assurée, parlant continuellement politique. Bien sûr, ceci se passait à l'époque de MacCarthy. Berkeley se politisait à l'extrême.

Nicholas ne travaillait pas le mercredi et le dimanche. Le mercredi, il était seul chez lui. Le dimanche, Rachel et lui y étaient tous deux.

Un mercredi (il ne s'agit pas encore de l'expérience paranormale), deux agents du F.B.I. débarquèrent pendant qu'il écoutait la symphonie n°8 de Beethoven sur son électrophone Magnavox.

« Est-ce que Mrs. Brady est là ? » demandèrent-ils. Ils portaient des costumes trois-pièces et des valises pleines à craquer. Nicholas les prit pour des démarcheurs en assurances.

« Qu'est-ce que vous lui voulez ? » répliqua-t-il d'une voix hostile. Il croyait qu'ils essayaient de la voir pour lui vendre quelque chose.

Les deux agents échangèrent un regard puis présentèrent leurs cartes à Nicholas, que la rage et la terreur envahirent soudain. En balbutiant, il entreprit de raconter aux deux agents du F.B.I. une blague qu'il avait lue dans la rubrique « Talk of the Town » du *New Yorker*, et qui parlait de deux agents du F.B.I. qui, lors d'une enquête sur quelqu'un, avaient interrogé l'un de ses voisins, lequel avait déclaré que l'homme en question écoutait des symphonies ; ce sur quoi les agents avaient demandé d'un air suspicieux dans quelle langue étaient les symphonies.

Les deux agents plantés sur le pas de la porte de Nicholas écoutèrent cette version embrouillée de l'histoire et ne la trouvèrent pas drôle.

« Ce n'était pas notre service, fit l'un.

— Pourquoi ne discutez-vous pas avec *moi* ? » fit Nicholas, cherchant à protéger sa femme.

Les deux agents du F.B.I. échangèrent un nouveau regard, hochèrent la tête puis entrèrent dans la maison. Terrifié, Nicholas s'assit en face d'eux en essayant de réprimer son tremblement.

« Comme vous le savez, fit l'agent qui avait le double menton le plus imposant, il est de notre devoir de protéger les libertés des citoyens américains contre les ingérences totalitaires. Nous n'engageons jamais de poursuites à l'encontre des partis américains légitimes comme les partis républicain et démocrate, qui sont des partis politiques sérieux aux termes de la loi américaine. » Il se mit ensuite à parler du Parti socialiste des travailleurs qui, expliqua-t-il à Nicholas, ne constituait pas un

parti politique légitime mais une organisation communiste qui se consacrait à la révolution violente au détriment des libertés américaines.

Nicholas savait tout cela. Il tint pourtant sa langue.

« Et votre épouse, fit l'autre agent, pourrait nous être de quelque utilité, étant donné qu'elle appartient au corps étudiant du P.S.T. ; elle pourrait nous rapporter qui assiste à leurs réunions et ce qui s'y dit. » Les deux agents regardèrent Nicholas avec l'air d'attendre quelque chose.

« Il faudra que j'en discute avec Rachel, dit Nicholas. Quand elle rentrera.

— Avez-vous des activités politiques, Mr. Brady ? » demanda l'agent qui avait le double menton le plus imposant. Il avait installé devant lui un bloc-notes et un stylo-encre. Les deux agents avaient disposé une de leurs valises entre Nicholas et eux ; il distingua la forme carrée d'un objet qui saillait à l'intérieur de celle-ci et comprit que leur conversation était enregistrée.

« Non », dit-il, sincère. Il ne faisait rien de plus qu'écouter des disques rares et exotiques de chants en langues étrangères, en particulier ceux de Hana Lemnitz, Erna Berger et Gerhard Husch.

« Aimeriez-vous en avoir ? demanda l'agent moins imposant.

— Hum, fit Nicholas.

— Vous connaissez bien le Parti populaire international, reprit le premier agent. Avez-vous déjà pensé à assister à leurs réunions ? Ils les tiennent à environ un pâté de maisons d'ici, de l'autre côté de San Pablo Avenue.

— Nous aurions l'usage de quelqu'un qui assisterait aux réunions du groupe local, insinua le premier agent. Ça vous intéresse ?

— Nous pourrions vous commanditer », ajouta son collègue.

Nicholas cligna des yeux, déglutit, puis prononça le premier discours de son existence. Les agents n'aimèrent pas ça, mais ils écoutèrent.

Plus tard le même jour, après le départ des agents, Rachel rentra, les bras chargés de textes de cours et apparemment d'humeur massacrant.

« Devine un peu qui est venu demander à te voir aujourd'hui ? » fit Nicholas. Il lui dit de qui il s'agissait.

« Les salauds ! s'écria Rachel. Les salauds ! »

C'est deux nuits plus tard que Nicholas fit son expérience mystique.

Lui et Rachel étaient au lit, endormis. Nicholas occupait le côté gauche, le plus proche de la porte de leur chambre. Encore perturbé par la visite des agents du F.B.I., il dormait d'un sommeil léger et très agité, traversé de vagues rêves d'une nature désagréable. Peu avant l'aube, alors que les premières lueurs du faux jour commençaient à envahir la chambre, il fit un faux mouvement ; la douleur le réveilla et il ouvrit les yeux.

Une silhouette silencieuse se tenait à côté du lit et le regardait. La silhouette et Nicholas se dévisagèrent ; Nicholas grogna, stupéfait, et s'assit dans le lit. Rachel s'éveilla aussitôt et se mit à crier.

« *Ich bin's !* » dit Nicholas pour la rassurer (il avait suivi des cours d'allemand après le lycée). Il voulait lui dire que la silhouette n'était autre que lui-même, « *Ich bin's* » étant l'expression allemande correspondante. D'excitation, il ne s'aperçut pourtant pas qu'il s'exprimait dans une langue étrangère, même si une certaine Mrs. Altecca la lui avait enseignée en terminale. Rachel ne le comprenait pas. Nicholas se mit à lui donner de petites tapes pour la réconforter, mais il ne cessait pas de se répéter en allemand. Rachel était perdue et effrayée. Elle continuait de crier. Dans l'intervalle, la silhouette disparut.

Plus tard, quand elle fut tout à fait réveillée, Rachel ne fut plus sûre d'avoir vraiment aperçu la silhouette, et se demanda si elle n'avait pas simplement réagi au mouvement de surprise de Nicholas. Tout s'était passé si vite.

« C'était moi, dit Nicholas. J'étais à côté du lit et je me regardais moi-même. Je me suis reconnu.

— Qu'est-ce que ça faisait là ? demanda Rachel.

— Ça veillait sur moi », dit Nicholas. Il en était certain. Il avait vu l'expression du visage de la silhouette. Il n'y avait donc pas à avoir peur. Il avait l'impression que la silhouette – lui-même – était revenue du futur, peut-être d'un point très en

avant dans le temps, pour s'assurer que son moi antérieur se débrouillait comme il fallait à une période critique de son existence. C'était une impression puissante et claire, et il n'arrivait pas à s'en débarrasser.

Il se rendit dans le salon et prit son dictionnaire d'allemand pour y chercher l'expression qu'il avait utilisée. Oui, ça collait. Elle signifiait littéralement « Je suis ça ».

Rachel et lui restèrent au salon à boire du café instantané, toujours en pyjama.

« J'aimerais bien être sûre de l'avoir vue, répétait sans arrêt Rachel. C'est sûr, *quelque chose* m'a fait peur. Tu m'as entendue crier ? Je ne me savais pas capable de crier comme ça. Je ne crois pas avoir jamais crié aussi fort de toute ma vie. Je me demande si les voisins ont entendu. J'espère qu'ils ne vont pas appeler la police. Je parie que je les ai réveillés. Quelle heure est-il ? Il commence à faire clair ; ça doit être l'aube.

— Il ne m'était jamais rien arrivé de semblable, dit Nicholas. Bon Dieu, ce que ça m'a surpris d'ouvrir les yeux comme ça et de me retrouver nez à nez avec ce truc – moi. Tu parles d'un choc. Je me demande si quelqu'un d'autre a jamais vécu un truc du même genre. Bon Dieu !

— Nous sommes si près des voisins, fit Rachel. J'espère que je ne les ai pas réveillés. »

Le lendemain, Nicholas se pointa chez moi pour me raconter son expérience mystique et me demander ce que j'en pensais. Il ne s'en ouvrit pas très franchement, cependant ; il commença par tout me raconter comme s'il ne s'agissait pas d'une expérience personnelle, mais d'une idée de science-fiction possible pour une nouvelle. Comme ça, si ça semblait stupide, le préjudice ne rejaillirait pas sur lui.

« Je me suis dit qu'en tant qu'écrivain de science-fiction tu pourrais peut-être expliquer ça, dit-il. Est-ce que c'était un voyage dans le temps ? Est-ce que ça existe, le voyage dans le temps ? À moins que ça ne soit un univers parallèle. »

Je lui dis qu'il s'agissait d'un autre lui-même venu d'un univers parallèle. La preuve en était qu'il s'était reconnu. S'il s'était agi d'un moi futur, il ne se serait pas reconnu, puisqu'il aurait eu des traits différents de ceux qu'il avait coutume de voir

dans son miroir. Il était absolument impossible de reconnaître son moi futur. J'en avais fait le sujet d'une nouvelle, il y avait un certain temps. Dans cette nouvelle, le moi futur du personnage était revenu le prévenir qu'il (le personnage) s'apprêtait à commettre un acte stupide. Le personnage principal ne reconnaissait pas son incarnation future et la tuait. Je n'avais pas encore vendu la nouvelle, mais j'avais bon espoir. Mon agent, Scott Meredith, avait jusqu'ici vendu tout ce que j'avais écrit.

« Tu peux utiliser l'idée ? me demanda Nicholas.

— Non. C'est trop banal.

— Banal ! (Il semblait choqué.) Je n'ai pas trouvé ça banal, cette nuit-là. À mon avis, cette chose avait un message à me transmettre, et elle le diffusait par voie télépathique. Mais je me suis réveillé et j'ai interrompu la transmission. »

Je lui expliquai que, si l'on rencontrait un autre soi-même en provenance d'un univers parallèle – ou du futur, d'ailleurs –, la télépathie ne servirait pas à grand-chose puisque, en toute logique, il n'existerait aucune barrière linguistique. La télépathie n'était utilisée que dans le cas où des membres de races différentes, par exemple issues d'autres systèmes solaires, entraient en contact.

« Oh ! fit Nicholas en hochant la tête.

— C'était inoffensif ? demandai-je.

— Bien sûr ; c'était moi. Je suis inoffensif. Tu sais, Phil, à bien des égards, j'ai raté ma vie. Qu'est-ce que je fous comme employé d'un magasin de disques à mon âge ? Regarde-toi, tu es écrivain professionnel. Merde, pourquoi est-ce que je n'arrive pas à faire quelque chose comme ça ? Quelque chose qui ait un sens. Je suis un sous-fifre ! Un médiocre entre les médiocres ! Et Rachel va être titularisée professeur un de ces jours, quand elle aura fini ses études. Je n'aurais jamais dû laisser tomber ; j'aurais dû passer ma licence de lettres.

— Tu as sacrifié ta carrière universitaire pour une noble cause, celle de l'opposition à la guerre, déclarai-je.

— J'ai bousillé mon fusil. Il n'était pas question d'une cause quelconque ; j'étais tout bonnement incapable de faire quoi que

ce soit le jour où il a fallu démonter et remonter les armes. J'ai paumé la gâchette en cours de route, c'est tout. »

Je lui expliquai que son subconscient était beaucoup plus avisé que sa conscience, et qu'il lui fallait ajouter foi à sa vision, à son sens des valeurs plus élevées. Après tout, c'était d'une partie de lui qu'il s'agissait.

« Je ne suis pas sûr d'y croire, fit-il. Je ne suis plus très sûr de ce que je crois. Ça date du jour où les agents du F.B.I. se sont pointés chez moi ; ils voulaient que j'espionne ma propre femme ! À mon avis, c'est ça qu'ils voulaient, en fait. Ils cherchent à faire en sorte que les gens s'espionnent les uns les autres, comme dans 1984, et ils démolissent la société tout entière. En quoi est-ce que ma vie a un sens par rapport à la tienne, Phil ? Ou par rapport à celle de n'importe qui ? Je vais partir en Alaska. L'autre jour, je suis allé voir un type à la Southern Pacific ; ils ont un yacht qui va là-bas trois fois par an. Je pourrais le prendre. Je crois que c'est ça que mon moi venu du futur ou d'un univers parallèle voulait me dire l'autre nuit : que ma vie n'avait pas de sens et que je ferais mieux de prendre une décision radicale. J'étais probablement sur le point de découvrir ce que j'étais censé faire, mais j'ai tout gâché en me réveillant et en ouvrant les yeux. En fait, c'est Rachel qui lui a fait peur quand elle a crié. C'est pour ça qu'il est parti. Si elle n'avait pas été là, j'aurais su comment m'y prendre pour organiser mon avenir ; alors que là, je ne sais rien du tout, je ne fais rien du tout. Je n'ai pas d'espoirs, pas de projets, sauf celui d'aller au magasin déballer ce putain d'arrivage de chez Victor qui m'y attend, quarante gros colis – tout le catalogue d'automne qu'ils nous ont refilé, et dont même Herb a voulu. À cause des dix pour cent de réduction. »

Il sombra dans un silence lugubre.

« Les agents du F.B.I., de quoi avaient-ils l'air ? » demandai-je ; je n'en avais jamais vu. Tout le monde à Berkeley redoutait une visite comme celle que Nicholas venait de recevoir, moi compris. L'époque voulait ça.

« Ils ont le cou épais et rougeaud et des doubles mentons. Et des petits yeux, comme des charbons ardents enchâssés dans de la bouillie. Et ils sont tout le temps à te surveiller. Ils ne te

quittent pas des yeux un seul instant. Ils avaient un accent du Sud discret mais perceptible. Ils ont dit qu'ils reviendraient nous parler à tous les deux. Ils passeront sans doute te voir aussi. À propos de ce que tu écris. Est-ce que tes textes sont engagés ?

— Tu ne les as pas lus ?

— Je ne lis pas de science-fiction, répondit Nicholas. Je ne lis que les écrivains sérieux comme Proust, Joyce ou Kafka. Quand la science-fiction aura quelque chose de sérieux à dire, j'en lirai. »

Il entreprit ensuite de me vanter les mérites de *Finnegans Wake*, et notamment de la dernière partie, qu'il compara à la fin d'*Ulysse*. Il était convaincu qu'à part lui personne ne l'avait lu ou compris.

« La science-fiction est la littérature de l'avenir, déclarai-je lorsqu'il s'interrompit. D'ici quelques décennies, on ira sur la Lune.

— Oh non ! fit vigoureusement Nicholas. Personne n'ira jamais sur la Lune. Tu ne vis pas dans le monde réel.

— C'est ça que ton moi futur t'a dit ? Ou ton moi venu d'un univers parallèle, ou je ne sais quoi ? »

J'avais le sentiment que c'était Nicholas qui ne vivait pas dans le monde réel, avec son boulot au magasin de disques et sa manie de se plonger dans la grande littérature qui, d'une certaine manière, était aux antipodes de son propre mode de vie. Il avait tellement lu Joyce que, pour lui, Dublin était plus réel que Berkeley. Et même à mes yeux, Berkeley n'était pas une ville tout à fait réelle mais une ville perdue dans un rêve, comme Nicholas ; Berkeley dans son intégralité vivait dans un rêve politique qui n'avait rien à voir avec le reste de l'Amérique, un rêve qui ne tarderait pas à se briser, avec la réaction qui s'insinuait toujours plus profond et s'étendait de plus en plus. Un être comme Nicholas Brady n'aurait jamais pu aller en Alaska ; c'était un produit de Berkeley, et il ne pouvait survivre que dans le milieu des étudiants radicaux de Berkeley. Que savait-il du reste des États-Unis ? J'avais conduit dans tout le pays ; j'étais allé dans le Kansas, l'Utah et le Kentucky, et je savais que les extrémistes de Berkeley représentaient un cas

isolé. Peut-être leurs opinions influençaient-elles un peu l'Amérique mais, à long terme, c'était la solide Amérique conservatrice, le Midwest, qui l'emporterait. Et quand Berkeley s'effondrerait, Nicholas Brady s'effondrerait avec.

Bien sûr, tout cela se passait il y a longtemps, avant l'assassinat du président Kennedy, avant le président Ferris Fremont et la Nouvelle Voie américaine. Avant que les ténèbres ne se referment complètement sur nous.

3

Politiquement engagé comme il l'était, Nicholas n'avait pas manqué de remarquer le florissant début de carrière du jeune sénateur de Californie, Ferris F. Fremont, qui avait fait sa première apparition en 1952 dans le comté d'Orange, bien au sud de chez nous – région réactionnaire à un point tel que pour nous, à Berkeley, elle prenait des allures de pays fantôme bâti à même la matière des cauchemars les plus horribles, et où se multipliaient des apparitions aussi affreuses que réelles, plus réelles même que si elles avaient été faites de matière tangible. Le comté d'Orange, qu'aucun habitant de Berkeley n'avait jamais vu, était le rêve à l'autre bout du monde, l'opposé de Berkeley : si Berkeley était esclave de l'illusion, du détachement de la réalité, le comté d'Orange en était responsable. Il était impossible que les deux coexistent au sein du même monde.

C'était comme si Ferris Fremont, installé au beau milieu du désert du comté d'Orange, se représentait la servitude à l'irréalité de Berkeley, frémissait, et se disait en son for intérieur quelque chose comme : Il faut que ça disparaisse. Si les deux hommes, Nicholas Brady au nord et Ferris Fremont au sud, avaient pu franchir du regard les mille kilomètres qui les séparaient et se considérer l'un l'autre, ils auraient été tous deux terrifiés, Ferris Fremont tout autant que Nicholas Brady, qui tremblait déjà de terreur lorsqu'il entendait parler dans la *Berkeley Daily Gazette* de l'accession au pouvoir politique de l'éditeur d'Oceanside qui n'avait eu sa chance d'entrer au Sénat qu'en diffamant sa rivale démocrate, Margaret Burger Greyson, en insinuant qu'elle était homosexuelle.

Sur le plan des votes, Margaret Burger Greyson bénéficiait d'un électorat fidèle, mais Fremont avait fondé sa victoire sur ses accusations diffamatoires, non sur le nombre d'électeurs favorables à son adversaire. Fremont s'était servi de son journal d'Oceanside pour briser Mrs. Greyson et, avec des appuis

financiers inconnus, il avait placardé le sud de l'État d'affiches faisant de sombres allusions à la vie sexuelle de Mrs. Greyson.

**LA CALIFORNIE A BESOIN D'UN CANDIDAT PROPRE !
VOUS NE TROUVEZ PAS QU'IL Y A QUELQUE CHOSE DE
DOUTEUX CHEZ GREYSON ?**

Ce genre de choses. C'était censé reposer sur un épisode authentique de la vie de Mrs. Greyson, mais personne ne sut jamais lequel. Mrs. Greyson se défendit, mais elle n'engagea pas de poursuites en justice. Après sa défaite, elle sombra dans l'obscurité ou, comme disaient en plaisantant les républicains, dans les bars homosexuels de San Diego. Mrs. Greyson, cela va sans dire, était libérale. À l'époque de MacCarthy, l'opinion publique ne faisait pas une grande différence entre le communisme et l'homosexualité, et Fremont n'avait pas eu beaucoup de mal à l'emporter, une fois lancée sa campagne d'injures.

À cette époque, Fremont était une brute sans cœur, aux joues rebondies et à l'air perpétuellement revêche, avec des sourcils broussailleux et des cheveux gominés qui ne semblaient tenir que grâce à la graisse : il portait un costume rayé, des cravates criardes et des chaussures deux tons, et on racontait qu'il avait les phalanges velues. On le photographiait souvent à la distance réglementaire pour le tir, car les armes étaient son passe-temps. Il portait volontiers un Stetson. La seule fois où Mrs. Greyson l'épingla avec quelque succès fut lorsqu'elle déclara après la proclamation du résultat des élections, et non sans amertume, que Fremont ne tirait sûrement pas proprement, qu'il fût propre ou non. Quoi qu'il en soit, la carrière politique de Mrs. Greyson était terminée, celle de Ferris F. Fremont commençait. Il s'envola immédiatement pour Washington, D.C., afin d'y trouver une maison pour lui-même, son épouse Candy et leurs deux fils grassouillets, Amos et Don.

Il fallait voir les effets que produisit toute cette boue à Berkeley. Berkeley n'apprécia pas. Le milieu des étudiants radicaux ne digérait pas qu'on puisse gagner une campagne sur de telles bases, et digérait encore moins que Fremont se pointe

à Washington. Ils se souciaient moins de Mrs. Greyson qu'ils n'étaient hostiles au vainqueur ; d'abord, comme le soulignaient les républicains, il y avait beaucoup d'homosexuels à Berkeley, et il y avait assurément pas mal de rouges. Berkeley était la capitale gauchiste du monde.

La capitale gauchiste du monde ne fut pas surprise lorsqu'on nomma le sénateur Fremont membre d'une commission chargée d'enquêter sur les activités anti-américaines. Elle ne fut pas surprise lorsque le sénateur accusa plusieurs libéraux en vue d'être membres du parti communiste. En revanche, elle fut surprise lorsque le sénateur Fremont lança la thèse Aramchek.

Personne à Berkeley, y compris les membres du parti communiste qui y vivaient et y travaillaient, n'avait jamais entendu parler d'Aramchek. Cela les laissait perplexes, Aramchek ? Qu'est-ce que c'était ? Dans son discours, le sénateur Fremont avait déclaré qu'un membre du parti communiste, un agent du Politburo, lui avait remis, contraint et forcé, un document dans lequel le Parti communiste américain examinait la nature d'Aramchek, et duquel il ressortait clairement que le P.C.A., n'était lui-même rien de plus qu'une façade, une parmi tant d'autres, de la chair à canon, pour ainsi dire, dont le seul but était de cacher le véritable ennemi, le véritable agent de la trahison, Aramchek. Aramchek ne tenait pas de registre de membres ; elle ne fonctionnait nullement de façon normale. Ses membres n'adoptaient aucune philosophie spécifique, ni en public ni en privé. Et c'était pourtant Aramchek qui s'emparait progressivement des États-Unis. On aurait été en droit de supposer que quelqu'un en aurait entendu parler dans la capitale gauchiste.

À cette époque, je connaissais une fille qui appartenait au parti communiste. Elle avait toujours eu l'air bizarre, même avant d'adhérer, et elle était devenue insupportable après son adhésion. Elle portait des culottes bouffantes et c'est elle qui m'avait appris que l'acte sexuel était une exploitation de la femme ; une fois, mise en colère par les amis que je choisissais, elle avait jeté sa cigarette dans ma tasse de café au restaurant de Larry Blake sur Telegraph Avenue. Mes amis étaient trotskistes. Je la leur avais présentée en public, sans lui préciser leurs

appartenances politiques. Ça ne se faisait pas à Berkeley. Le lendemain, Liz était venue s'installer à ma table chez Larry Blake, sans piper mot ; je pense que je lui avais créé des difficultés au sein du parti. En tout cas, je lui demandai une fois en plaisantant si elle appartenait à Aramchek en plus du Parti.

« Tu parles d'une connerie, fit-elle. Un sale mensonge fasciste ! Aramchek n'existe pas. Je le saurais.

— Si ça existait, tu en ferais partie ?

— Ça dépendrait de ce qu'ils font.

— Ils abattent l'Amérique, dis-je.

— Tu ne crois pas qu'il est nécessaire d'abattre le capitalisme monopoliste qui étouffe la classe ouvrière et finance les guerres impérialistes par l'intermédiaire de régimes fantoches ? jeta Liz.

— Tu en ferais partie », dis-je.

Mais même Liz était incapable de rejoindre Aramchek si Aramchek n'existait pas. Je ne la revis jamais après l'épisode de la cigarette jetée dans mon café chez Larry Blake ; le Parti lui avait intimé l'ordre de ne plus m'adresser la parole, et elle avait fait ce qu'on lui avait demandé. Pourtant, je ne crois pas qu'elle soit jamais montée très haut dans la hiérarchie du Parti ; c'était une militante de base typique, prête à obéir aux ordres mais incapable de les comprendre tout à fait. Depuis cette époque, je n'ai pas cessé de me demander ce qu'elle était devenue. Je doute qu'elle se soit jamais posé la même question à mon sujet ; une fois mis au ban par le Parti, j'avais cessé d'exister à ses yeux.

Un soir, lors d'un dîner avec Nicholas et Rachel, nous nous retrouvâmes à parler d'Aramchek. Le Parti socialiste des travailleurs avait adopté une résolution qui condamnait à la fois le sénateur Fremont et Aramchek ; l'un comme étant la main de l'impérialisme américain, l'autre comme étant l'instrument de Moscou.

« Ça joue sur les deux tableaux, commenta Nicholas. Au P.S.T., vous êtes vraiment des opportunistes. »

Rachel grimaça son petit sourire méprisant et hautain caractéristique des étudiantes en sciences politiques de Berkeley.

« Tu vois toujours ce type ? demanda Nicholas, qui faisait allusion à l'organisateur du P.S.T., dont sa femme s'était entichée.

— Tu es toujours amoureux de la femme de ton patron ? fit Rachel.

— C'est-à-dire... marmonna Nicholas en touillant bêtement son café.

— À mon avis, Fremont tient quelque chose d'important, dis-je. Quand il dénonce une organisation qui n'existe même pas — une organisation qu'il a créée de toutes pièces et dont il prétend qu'elle s'empare de l'Amérique. Personne ne peut la détruire, c'est évident. Personne n'en est à l'abri. Personne ne sait où elle va se manifester la fois suivante.

— À Berkeley, dit Nicholas.

— À Kansas City, dis-je. Au cœur du pays. À Salt Lake City... N'importe où. Fremont peut former des cadres anti-Aramchek, des groupes de jeunesse de droite destinés à combattre l'organisation où qu'elle se manifeste, des bandes de gosses armés et en uniforme toujours sur le pied de guerre. Avec ça Fremont accédera à la Maison-Blanche. »

Je plaisantais. Mais, comme nous le savons tous, il s'avéra que j'avais raison. Après la mort de Kennedy, après celle de son frère, et après celle d'à peu près tous les personnages politiques majeurs des États-Unis, cela ne prit que quelques années.

4

L'unique but de l'assassinat des principaux personnages politiques des États-Unis, violemment abattus par de prétendus individus isolés, consistait à faire élire Ferris F. Fremont. Il n'y avait pas d'autre moyen. Il était incapable de rivaliser avec efficacité. Malgré ses campagnes agressives, son influence se ramenait à peu près à rien. L'un de ses conseillers avait dû le lui faire remarquer à un moment quelconque. « Si vous voulez entrer à la Maison-Blanche, Ferris, avait dû déclarer ce conseiller, vous allez d'abord devoir tuer tous les autres. » Le prenant au pied de la lettre, c'est ce que Ferris Fremont avait fait à partir de 1963, avant de se frayer un chemin durant le mandat de Lyndon Johnson. Quand Lyndon Johnson s'était retiré, la voie était libre. L'homme qui était incapable de se lancer dans une quelconque compétition n'avait plus à le faire.

Inutile de s'appesantir sur la morale de Ferris Fremont. Le temps a déjà rendu son verdict, le verdict du monde – à l'exception de l'Union soviétique, qui le tient toujours en haute estime. Le fait que Fremont ait été en pratique étroitement lié aux manœuvres soviétiques à l'intérieur des États-Unis, qu'il ait été effectivement soutenu par les intérêts soviétiques et que sa stratégie ait été mise au point par les planificateurs soviétiques reste sujet à controverses, mais n'en est pas moins un fait pour autant. Les Soviétiques l'appuyèrent, la droite l'appuya et, en fin de compte, en l'absence de tout autre candidat, à peu près tout le monde l'appuya. Lorsqu'il entra en fonctions, ce fut à la suite d'un plébiscite d'une ampleur considérable. Pour qui d'autre pouvait-on voter ? Si l'on se rappelle que, dans les faits, Fremont ne se présentait contre personne, qu'il avait infiltré ses gens au sein du Parti démocrate, placé ses mouchards humains et électroniques jusque dans les locaux de celui-ci, qu'il l'avait fait voler en éclats, on comprend mieux. Fremont bénéficiait du soutien de la communauté américaine du renseignement,

comme celle-ci aime à s'appeler, et les anciens agents jouèrent un rôle décisif pour l'aider à décimer l'opposition politique. Dans un système à parti unique, on est toujours témoin de raz de marée électoraux.

On peut se demander pourquoi des groupements aussi disparates que l'Union soviétique et les services de renseignements américains soutenaient le même homme. Je ne suis pas théoricien, mais Nicholas m'a dit un jour : « Tous deux aiment bien les hommes de paille corrompus. Comme ça, ils peuvent gouverner dans l'ombre. Les Soviétiques et les barbouzes, ils sont tous pour les gouvernements occultes. Et ils le seront toujours, parce qu'au fond chacun d'entre eux tient le revolver. Avec le canon sur la tempe. »

Personne n'avait porté de canon sur la tempe de Ferris Fremont. Il était lui-même le revolver, et c'est nos têtes qu'il visait, les têtes de ceux qui l'avaient élu. Derrière lui se tenaient tous les flics du monde, les flics de gauche d'Union soviétique, les flics de droite des États-Unis. Un flic est un flic. Il n'y a que des distinctions de rang, entre les supérieurs et les inférieurs. On ne voit probablement jamais le flic en chef.

De toute manière, Nicholas n'était pas théoricien non plus. En fait, il n'avait pas la moindre idée de la façon dont la coalition qui soutenait Fremont s'était formée ; il ne savait même pas qu'elle existait, à vrai dire. Comme nous tous durant ces années-là, il restait planté là bêtement pendant qu'on assassinait des hommes politiques de premier plan et que Fremont gravissait rapidement les échelons du pouvoir. Ce qui se passait n'avait aucun sens. On ne distinguait aucun schéma général derrière les événements.

Il existe un proverbe latin, à propos de ceux qui cherchent à déterminer l'identité d'un meurtrier, qui dit : « Cherchez à qui le crime profite. » Quand on assassina John Kennedy, puis le Dr King, puis Bobby Kennedy, et les autres, quand George Wallace resta paralysé, nous aurions dû nous demander à qui cela profitait. Tous les Américains avaient à perdre dans ces épouvantables meurtres absurdes, à l'exception d'un personnage de second ordre pour qui la voie jusqu'à la Maison-Blanche était désormais libre et qui pouvait non seulement y

accéder, mais encore y demeurer. Et qui n'aurait pas eu la moindre chance d'y parvenir autrement.

Nous devons nous montrer indulgents vis-à-vis de nous-mêmes, pourtant, et vis-à-vis de notre incapacité à discerner qui était responsable de tout cela et pourquoi ; après tout, ça ne s'était jamais produit aux États-Unis, même si l'histoire des autres pays regorgeait de choses de ce genre. Les Russes en sont familiers, de même que les Anglais – qu'on se souvienne de Dick le Bossu, comme Shakespeare a baptisé Richard III. Il y avait là le paradigme de tout cela : Richard, qui s'était frayé un chemin jusqu'au trône à force de meurtres, n'hésitant pas à tuer des enfants, sous prétexte que la nature l'avait fait laid. La nature avait également fait Ferris Fremont laid, à l'intérieur comme à l'extérieur. En ce qui me concerne, cette hypothèse ne me vint jamais à l'esprit. Nous envisageâmes un grand nombre de possibilités, mais pas vraiment celle-là.

L'esprit barbare n'avait jusqu'alors jamais envahi l'esprit d'un prétendant au trône des États-Unis.

Je ne me propose pas d'écrire à propos de la manière dont Ferris Fremont accéda au pouvoir, cependant. Je me propose de parler de sa chute. La première histoire est bien connue, mais je ne suis pas sûr que quiconque ait jamais compris comment il fut vaincu. Je me propose de parler de Nicholas Brady et de ses amis.

Même si j'avais laissé tomber mon boulot à la librairie pour devenir écrivain à plein temps, je prenais toujours plaisir à faire un saut à *University Music* pour écouter les nouveautés et dire bonjour à Nicholas, qui passait maintenant le plus clair de son temps en compagnie des divers représentants ou à s'occuper de la paperasse dans le bureau du premier. En 1953, il dirigeait pratiquement *University Music* ; Herb Jackman, le propriétaire, avait un autre magasin à Kensington et n'en décollait plus. C'était plus près de chez lui. Pat travaillait encore à Berkeley, et Nicholas et elle passaient la plupart de leurs journées ensemble.

Ce que j'ignorais, c'est qu'Herb était cardiaque. Il avait fait une attaque en 1951, et son médecin lui avait ordonné de prendre sa retraite. Il n'avait que quarante-sept ans et ne voulait

pas partir en retraite ; à la place, il avait acheté une petite boutique à Kensington, et il y suivait son petit train-train. Le magasin ne travaillait vraiment que le samedi, alors que *University Music* employait cinq personnes et tournait à plein tous les jours.

Nicholas et Pat, bien sûr, savaient qu'Herb avait une maladie de cœur. De temps en temps, le samedi soir, Herb et ses copains se réunissaient dans le bureau de *University Music* pour jouer au poker ; il m'arrivait parfois de me joindre à eux dans de telles occasions. Tous ses copains savaient qu'il était cardiaque. Ils étaient tous plutôt mal dégrossis, mais ils l'aimaient beaucoup ; la plupart d'entre eux étaient des petits commerçants du quartier, et ils avaient des intérêts communs, comme le problème que posait la multiplication des junkies sur Telegraph Avenue. Ils voyaient ce qui leur pendait au nez. Nicholas devait dire plus tard que c'était l'irruption de la came sur Telegraph qui avait tué Herb. Avant de mourir, il avait eu le temps de voir des dealers noirs offrir carrément des joints aux passants sur le trottoir d'en face, à côté de chez Dwight. Pour un type de l'Oklahoma vieux jeu comme l'était Herb, il n'en fallait pas plus.

Je jouais aussi au poker avec Tony Boucher et ses amis, dans sa maison de Dana ; comme moi, ils étaient tous écrivains de science-fiction. Nicholas ne jouait jamais au poker. Trop intellectuel pour ça. C'était l'intello de Berkeley typique, passionné de livres et de disques, et fou des cafés de l'avenue. Quand ils avaient envie de sortir, Rachel et lui traversaient la baie jusqu'à San Francisco et se dirigeaient droit vers North Beach et les cafés qui s'y trouvaient, sur Grant. Avant, ils s'arrêtaient à Chinatown et dînaient invariablement dans le même restaurant, le plus vieux du coin selon eux : *Chez Yee Jun*, sur Washington. Il fallait descendre au sous-sol, et les tables avaient des dessus de marbre. Il y avait là un serveur de petite taille nommé Walker qui, à ce qu'on disait, nourrissait gratuitement les étudiants sans logis, du genre de ceux qui pullulaient à San Francisco et qui cesseraient un jour d'être les beatniks (comme Herb Caen les appelait) pour devenir les hippies de Haight-Ashbury. Nicholas ne fut jamais beatnik ou hippie – il était bien trop intellectuel pour ça – mais il en avait

l'allure, avec ses jeans, ses chaussures de tennis, sa barbe rase et ses cheveux en désordre.

Le gros problème de Nicholas était la perspective de rester disquaire jusqu'à la fin de ses jours. À ses yeux, même le fait de diriger *University Music* revenait à cela, et cela lui mit particulièrement les idées sens dessus dessous à l'époque où sa femme fut sur le point de décrocher son diplôme. Au lieu de poursuivre ses études, il voyait sa femme réussir les siennes. Il avait l'impression que Rachel le regardait de haut. Comme Berkeley était une ville universitaire, il avait l'impression que tout le monde ou presque le regardait de haut. Ce fut une période difficile pour lui. De toute évidence, son patron allait faire un nouvel infarctus, et Pat, en tant que propriétaire légal de *University Music*, déciderait alors de lui confier le magasin – à lui, Nicholas Brady. Pas de doute ! Il ferait ce qu'Herb avait fait, et il lui vint à l'esprit qu'il finirait probablement comme Herb : il mourrait à cause des soucis et du surmenage provoqués par un boulot qui ne donnait pas grand-chose en échange. Il mourrait prématurément, fidèle au poste de neuf heures du matin jusqu'à minuit. La vente de disques au détail était une branche en perte de vitesse, avec les grosses chaînes qui débarquaient, comme *Music Box*, *Wherehouse* et les magasins de disques à prix réduits.

À cette époque, Nicholas fit une autre expérience paranormale. Il m'en parla le lendemain.

Celle-ci avait un rapport avec le Mexique. Il n'était jamais allé au Mexique et savait peu de chose à son sujet, et c'est la raison pour laquelle les détails de son rêve le laissaient tellement stupéfait : toutes les voitures, tous les bâtiments, les gens sur le trottoir ou dans les restaurants..., tout était d'une telle précision. Et il ne s'agissait pas d'un retour à une vie antérieure parce qu'il avait vu des taxis jaunes. C'était une vraie ville moderne, une grande ville, comme Mexico elle-même, très active, très bruyante, mais dont les bruits étaient en quelque sorte assourdis, et réduits à un murmure constant. Dans le rêve, il n'avait pas entendu un seul mot distinct. Personne ne lui avait parlé ; il n'y avait pas eu d'autres personnages, rien que des voitures, des taxis, des enseignes de magasins, des boutiques,

des restaurants. C'était exclusivement visuel. Et ça avait duré des heures et des heures, avec d'étranges couleurs vives et brillantes, du genre de celles que l'on trouvait dans les toiles peintes à l'acrylique, d'après Nicholas.

Le rêve lui était venu dans des circonstances bizarres : en plein jour. Vers deux heures de l'après-midi, pendant sa journée de repos, il avait senti le sommeil le gagner et s'était étendu sur le divan du salon. Le rêve avait aussitôt commencé. Il achetait un *taco* sur un stand. Mais la scène avait basculé, comme si des portes s'étaient ouvertes en grand ou soulevées. D'un seul coup, il n'était plus devant son stand de *tacos*, mais face à un paysage mexicain ; celui-ci était romantique et fascinant à souhait, brillait de mille feux colorés au cœur de la nuit, et l'attirait par ses promesses et ce qu'il laissait deviner. Il s'étendait de tous côtés, vaste panorama étranger qui lui était inconnu et ne faisait pas partie de ses souvenirs personnels, quelque chose de charmant et d'irrésistible qui le séduisait à tel point qu'il n'avait pas tardé à se retrouver au beau milieu. Toute une vie luxuriante qui se propageait : le murmure des gens, le bruissement du trafic, et le tout si réel, si indubitablement réel.

À un certain moment, il s'était retrouvé au milieu d'un petit groupe de gens qui évoluaient dans une sorte de musée situé au bord de l'océan. Il avait vu un grand nombre d'expositions et de toiles dont il n'était pas parvenu à se souvenir par la suite, mais ce seul passage avait de toute évidence duré des heures. En tout, l'expérience avait duré huit heures, en temps réel. Il avait vérifié l'heure au moment où il s'était allongé, et l'avait de nouveau regardée à son réveil. Huit heures de paysages mexicains, et sans bourse délier !

Plus tard, il me déclara : « C'était comme si un autre esprit essayait de communiquer avec moi. La vie non vécue, à mon avis. Les endroits où j'aurais pu vivre. Les expériences que j'aurais pu faire. »

Je n'avais rien à redire à cela. La vie étriquée qu'il menait à Berkeley appelait sans aucun doute des trips aussi vifs que celui-là.

« Peut-être que ça veut dire que tu devrais aller habiter en Californie du Sud, suggèrai-je.

— Non, c'était le Mexique, un pays étranger.

— Tu as déjà pensé à déménager à L.A. ? »

Il ne trouva pas ça drôle.

« Un vaste esprit me parlait ! Depuis un nombre incalculable de milliers de kilomètres ! Depuis une autre étoile !

— Pourquoi ? demandai-je.

— Je crois qu'il a compris ce dont j'avais besoin. Je crois qu'il projette d'infléchir le sens de ma vie vers un grand dessein qui reste inaperçu. Je... (Il prit un air sournois, secret.) J'ai un nom pour lui : SIVA A. Ça veut dire Système Intelligent Vivant et Agissant A. Je l'appelle "A" parce qu'il y en a peut-être plusieurs. Il possède toutes ces caractéristiques ; il forme un système cohérent, il est intelligent, il vit et il agit².

— Tu sais tout ça juste parce qu'il t'a montré le Mexique ?

— C'est là que je l'ai senti. J'ai eu l'intuition de sa nature. Quelquefois, je reste allongé la nuit, réveillé, et j'essaie de communier avec lui. Tout ça découle des appels que j'ai lancés toutes ces années ; j'ai appelé cet événement bien des fois. »

Je pesai le mot « appeler » avant de comprendre qu'il l'utilisait à la place de « prier ». Il avait prié pour que ça se produise, c'était ça qu'il voulait dire, mais on ne prononçait jamais le mot « prier » à Berkeley. Il n'existait pas de religions à Berkeley, sauf chez les Okies qui avaient émigré pendant la Seconde Guerre mondiale pour venir travailler sur les chantiers navals de Richmond. Pour rien au monde Nicholas n'aurait voulu être surpris à utiliser le mot « prière ».

Je devinai alors qu'il avait vécu d'autres expériences avec SIVA, comme il l'appelait.

Et de fait il avait vécu d'autres expériences, dont il me parla plus tard : des rêves d'une nature particulièrement répétitive, dans lesquels on tenait de grands livres ouverts devant ses yeux, des livres imprimés à la façon des vieilles bibles. Dans chaque rêve, il lisait ou tentait de lire ce qui était imprimé, avec de

2 Je respecte ici la traduction de Robert Louit dans *SIVA*, qui a le mérite de constituer un acronyme intéressant ; le texte porte en fait « Valisystem A », qui annonce « VALIS », devenu SIVA. « VALIS » pourrait être littéralement traduit par « Système Intelligent Vivant, Vaste et Actif », soit SIVVA (*N.d.T.*).

maigres résultats – du moins, au niveau conscient. On ne pouvait pas savoir quelle quantité d'informations il absorbait inconsciemment, ou refoulait, ou encore oubliait au réveil ; sans doute beaucoup. J'avais le sentiment, d'après ce qu'il disait, qu'on lui avait montré suffisamment de textes dans ses rêves pour lui faire suivre l'équivalent d'un cours accéléré – dans quelle matière, ni lui ni moi n'aurions pu le dire.

5

Cela se poursuivit un certain temps. Un an plus tard, quand je rencontrai Nicholas par hasard, il voyait toujours des pages imprimées dans son sommeil, quoique moins fréquemment. Une des choses intéressantes qu'il me raconta, c'est qu'il avait découvert, à force de sombrer et de sortir du sommeil, que l'écriture n'apparaissait dans ses rêves qu'entre trois et quatre heures du matin.

« Ça doit vouloir dire quelque chose », dis-je.

Les seuls mots qu'il était parvenu à lire clairement le concernaient, même s'il était certain que son nom apparaissait souvent dans d'autres textes. Le passage en question disait :

UN DISQUAIRE DE BERKELEY AURA BEAUCOUP
D'ENNUI. ET À LA FIN IL

Rien d'autre : le reste avait été oublié ou simplement flou. Et dans ce rêve il avait fallu que ce ne soit pas n'importe qui qui tienne le livre, mais moi ; j'étais debout devant lui et je lui tendais les pages ouvertes, l'invitant à les examiner, ce qu'il avait fait.

« Tu es sûr que ce n'est pas Dieu qui cherche à te parler ? » fis-je.

Ce n'était pas un sujet très populaire à Berkeley – quand c'était un sujet. Je l'avais soulevé uniquement pour l'asticoter. Mais il avait dit lui-même que les grandes pages ouvertes, les gros livres d'allure ancienne, ressemblaient à des bibles qu'il avait vues. Il avait fait le rapprochement lui-même. Cependant, il préférait sa théorie selon laquelle une intelligence extraterrestre issue d'un autre système solaire conversait avec lui, et c'est la raison pour laquelle il me tenait au courant de ce qui lui arrivait. S'il avait décidé que c'était Dieu, il aurait sans

doute cessé de me parler pour consulter un pasteur ou un prêtre, et sa théorie était donc une chance pour moi.

Enfin, une chance, dans la mesure où je m'intéressais à ce qu'il racontait. En tout cas, depuis qu'il m'avait vu dans son rêve en train de lui tendre la page imprimée, j'étais impliqué d'une manière ou d'une autre. Mais, quoique je fusse écrivain de science-fiction, je n'arrivais pas vraiment à accorder crédit à l'idée qu'une intelligence extraterrestre d'un autre système solaire communiquait avec lui ; je ne prenais jamais au sérieux les idées de ce genre, peut-être parce que j'écrivais des choses du même acabit et que j'avais l'habitude de les tirer de ma propre tête, sous forme de pure fiction. Que de telles choses puissent bel et bien arriver était étranger à ma forme d'esprit. Je ne croyais même pas aux soucoupes volantes. Pour moi, c'était un canular, une fiction. Ce qui faisait peut-être de moi la pire des personnes de sa connaissance que Nicholas pouvait choisir pour se confier.

Pour ma part, je pensais qu'il s'agissait d'une échappée imaginaire chronique que l'esprit de Nicholas avait conçue afin de concrétiser le petit monde dans lequel il vivait. Le fait de communiquer avec SIVA lui rendait la vie supportable, alors qu'elle ne l'aurait pas été autrement. Ma conclusion était que Nicholas avait commencé à décoller de la réalité, poussé par la nécessité. Être employé d'un magasin de disques dans une ville d'universitaires cultivés était plus qu'il n'en pouvait supporter. C'était un exemple classique de la manière dont l'esprit humain, par manque de vraies solutions, s'accommodait de ses misères.

Je m'en tins à cette théorie sur SIVA durant plusieurs années – jusqu'au jour où, à la fin des années soixante..., je vis personnellement SIVA guérir Nicholas et le défaut de naissance du bébé de Rachel. Mais c'était après.

Il s'avéra qu'il y avait beaucoup de choses que Nicholas ne m'avait pas dites depuis le début. Il adaptait ce qu'il me racontait. Son but était de ne pas avoir l'air d'un fou, désir qui dénote des traces d'intelligence résiduelle, une certaine capacité vestigielle à saisir la réalité après que la majeure partie de celle-ci s'est enfuie. Il savait qu'il n'aurait pas dû vivre les expériences qu'il vivait, et il savait que s'il les vivait effectivement (ce qui

était le cas), il n'aurait pas dû en parler. Il m'avait choisi pour se confier parce que j'écrivais de la science-fiction et qu'il croyait que j'étais par conséquent plus tolérant, plus ouvert vis-à-vis des contacts avec les non-humains. C'était un point dont Nicholas était sûr : SIVA n'était pas humain.

À propos de tout cela, sa femme Rachel avait adopté l'attitude la plus cruelle et la plus sarcastique qu'on puisse imaginer. Sa férocité d'intellectuelle de Berkeley ne cessait de croître. Nicholas, s'il se risquait à mentionner SIVA devant elle, s'exposait aussitôt à des ricanements qui défiaient toute description. On aurait dit qu'il était devenu témoin de Jéhovah – autre cible privilégiée pour le mépris sans bornes de son épouse trop cultivée. Témoin de Jéhovah ou membre des Jeunesses républicaines, ou quelque autre abomination absolue du même genre. Quelque chose qui le distinguait radicalement des êtres humains raisonnables. Ce que, je suppose, le récit de ses rapports avec SIVA faisait effectivement. Il était difficile de la blâmer. Sauf que j'ai toujours estimé qu'elle aurait pu se passer de son excessive méchanceté ; elle aurait pu se contenter de l'envoyer au centre d'hygiène mentale de l'État de Californie pour lui faire suivre une thérapie de groupe.

J'étais toujours d'avis que Nicholas aurait dû aller habiter en Californie du Sud, n'eût-ce été que pour sortir de Berkeley. Il y alla, mais juste pour visiter Disneyland. Enfin, c'était tout de même une sorte de voyage. Ça impliquait qu'il fasse réparer sa voiture, qu'il achète des pneus neufs ; Rachel et lui avaient entassé leurs sacs de couchage, leur tente et leur camping-gaz à l'arrière de la Plymouth et s'étaient mis en route avec l'idée de passer leurs nuits sur la plage pour faire des économies. Nicholas avait aussi une mission secrète dont il n'avait pas touché mot à son patron, Herb Coleman. Officiellement, Nicholas partait passer de banales vacances. En réalité (m'avait-il confié, à moi, son meilleur ami), il devait aller faire un tour chez Progressive Records à Burbank, où il connaissait quelqu'un : leur représentant pour la côte ouest, Carl Dondero. La petite maison de disques en question publiait des albums de folk qui se vendaient mieux à Berkeley que n'importe où ailleurs et, comme il était fondamentalement de Berkeley, Nicholas

passait pas mal de temps à écouter des chanteurs folk comme Josh White ou Richard Dyer-Bennett, possédait à peu près tous les disques de ballades parus de ce côté-ci de l'Hudson Bay et pouvait vous dire qui avait fait revivre le banjo à cinq cordes (Pete Seeger, affirmait Nicholas, avant de se lancer dans un discours sur les Almanac Singers, avec qui Seeger avait chanté sans être crédité). En principe, si Nicholas appréciait ce qu'il voyait chez Progressive Records et si ce que les grosses légumes de la boîte disaient lui plaisait, il irait peut-être travailler pour eux. J'avais rencontré Carl Dondero une fois, et nous étions tous deux d'avis qu'il valait mieux que Nicholas quitte Berkeley. Dondero pensait pouvoir y arriver comme ça.

Mais Carl Dondero avait négligé un détail inquiétant, à savoir que Los Angeles était la capitale de tous les fêlés du monde, et que tous les groupuscules religieux, paranormaux ou occultes y trouvent leur origine et y ramènent leurs adeptes ; et que Nicholas, s'il était amené à s'établir dans le sud, s'exposerait à rencontrer des gens comme lui, et verrait sans doute son état empirer au lieu de s'améliorer. Nicholas s'installerait dans une région où prévalait une définition tordue de la santé mentale. À quoi pouvait-on s'attendre de la part de Nicholas, s'il s'exposait à L.A. ? Très vraisemblablement, SIVA apparaîtrait au grand jour à mesure que le maigre contact que Nicholas entretenait avec la réalité s'affaiblirait jusqu'à ne plus exister du tout.

En fait, Nicholas ne projetait pas vraiment de quitter Berkeley. Ce qu'il voulait, c'était déjeuner avec les huiles du département Artistes et Répertoire de Progressive Records ; ils lui feraient la cour et le chouchouterait, à la suite de quoi il pourrait répondre non à leurs offres et retourner à Berkeley, triomphant ; on lui aurait proposé une alternative valable qu'il aurait rejetée. Pour le restant de ses jours, toujours disquaire, il pourrait se dire qu'il avait choisi son mode de vie de préférence à un déménagement déloyal à L.A.

Mais quand il arriva du côté de L.A., et plus particulièrement du côté du comté d'Orange et de Disneyland, et qu'il eut l'occasion de se promener dans sa vieille Plymouth, il constata une chose à laquelle il ne s'attendait pas, quoique je l'aie Prévenu en plaisantant plus ou moins. Certaines parties de la

région ressemblaient à son rêve mexicain. J'avais eu raison. En quittant l'autoroute non loin d'Anaheim – il avait pris la mauvaise sortie et s'était retrouvé à Placentia –, il avait découvert des bâtisses de style mexicain, des véhicules mexicains conduits par des chauffeurs indolents, des cafés mexicains et de petites maisons de bois emplies de Mexicains. Il était tombé sur un barrio pour la première fois de sa vie. Le barrio évoquait le Mexique, sauf qu'il y avait des taxis jaunes. Nicholas avait établi un contact réel avec le monde de son rêve visionnaire. Et cela modifia du tout au tout son attitude vis-à-vis du travail qu'on lui proposait chez Progressive Records.

Rachel et lui retournèrent à Berkeley, mais pas pour y rester. Maintenant qu'il savait qu'il existait réellement un monde semblable à celui qui était dépeint dans son rêve – qui était *montré* dans son rêve –, Nicholas ne pouvait plus être arrêté.

« J'avais raison, me dit-il à son retour. Ce n'était pas un rêve, SIVA me montrait l'endroit où je devais aller habiter. Ma destinée m'attend là-bas, Phil, ça dépasse tout ce que tu peux imaginer. Ça mène tout droit aux étoiles.

— Est-ce que SIVA t'a précisé la nature de la destinée qui t'attend là-bas ? demandai-je.

— Non. (Il secoua la tête.) Je le découvrirai en temps voulu. C'est le même principe que dans les services secrets : on ne doit savoir que le strict nécessaire. Si on comprenait le plan d'ensemble, on perdrait les pédales. On deviendrait dingue.

— Nicholas, fis-je, tu quitterais vraiment ton boulot pour aller vivre dans le comté d'Orange à cause d'un rêve ?

— Dès que j'ai vu le barrio à Placentia, je l'ai reconnu. Le moindre bâtiment, la moindre rue, la moindre voiture qui passait... Tout était exactement comme je l'avais rêvé. Les gens qui se promenaient, et même les panneaux indicateurs. Jusqu'aux plus petits détails, SIVA veut que j'aille habiter là-bas.

— Demande-lui avant de faire quoi que ce soit. Tu as le droit de savoir dans quoi tu mets les pieds.

— J'ai confiance en SIVA.

— Suppose qu'il soit mauvais.

— Mauvais ? (Nicholas me dévisagea.) Il représente la force absolue du Bien dans l'univers !

— Je ne suis pas sûr que je lui ferais confiance s'il s'agissait de moi et de ma vie, dis-je. Je veux dire, c'est de ta vie qu'il est question, Nick. Tu es là en train d'abandonner ton boulot, ta maison et tes amis à cause d'un rêve qu'il t'a envoyé – un aperçu. Peut-être n'est-ce qu'une précognition de ta part. Peut-être est-ce que tu es un précog ? »

J'avais écrit plusieurs textes sur la précognition, un roman en fait, *Les Chaînes de l'avenir*, et j'avais tendance à considérer la précognition comme une bénédiction ambiguë. Dans mes textes, et en particulier dans le roman, elle enfermait le personnage principal dans une situation en boucle et le rendait victime de son propre déterminisme ; il était condamné, comme Nicholas semblait l'être en ce moment, à accomplir ultérieurement les actes qu'il s'était vu accomplir plus tôt, comme si le fait de les prévoir l'obligeait à en être victime au lieu de lui donner la possibilité d'y échapper. La précognition ne débouchait pas sur la liberté mais plutôt sur un fatalisme macabre semblable à celui dont Nicholas faisait maintenant preuve : il *devait* aller dans le comté d'Orange parce que, un an plus tôt, il en avait eu la vision prémonitoire. D'un point de vue logique, ça n'avait aucun sens. Ne pouvait-il pas éviter d'y aller précisément parce qu'il avait souffert de prémonition ?

Je voulais bien admettre que ce que Nicholas avait vu dans son rêve constituait une représentation fidèle du barrio de la ville de Placentia, dans le comté d'Orange. Mais je considérais davantage cela comme un talent paranormal de la part de Nicholas que comme une communication due à une entité extraterrestre d'un autre système solaire. Il fallait bien faire intervenir le sens commun quelque part. Si l'on utilisait le principe de parcimonie scientifique d'Occam, la théorie la plus simple était la mienne. Il était inutile de faire intervenir un autre esprit, plus puissant.

En tout cas, Nicholas ne voyait pas les choses comme ça.

« La question n'est pas de savoir quelle est la théorie la plus économique. La question est de savoir ce qui est vrai. Je ne suis pas en communication avec moi-même. Je n'ai aucun moyen de

savoir que mon destin m'attend là-bas, à Placentia. Seul un esprit plus avancé, au-delà du niveau humain, peut savoir une chose pareille.

— Peut-être ton destin consiste-t-il à aller vivre directement en plein Disneyland. Tu pourrais dormir sous la reconstitution du mont Cervin et te nourrir de hot dogs et de Coca-Cola ; ils en vendent. Il y a des toilettes. Tu aurais tout ce qu'il faut. »

Rachel, qui assistait à toute notre conversation, me décocha un regard de pure malveillance.

« Eh, je fais exactement comme toi, lui dis-je. Je me moque de lui. Tu n'as pas envie d'aller vivre du côté de L.A., Rachel, pas vrai ? Hors de Berkeley ?

— Je n'irai jamais vivre dans le comté d'Orange, répondit-elle avec véhémence.

— Tu vois bien, déclarai-je à Nicholas.

— Nous envisageons de nous séparer, dit Nicholas. Comme ça, elle pourrait poursuivre ses études universitaires et je serais libre d'aller à la rencontre de mon destin. »

Ça rendait les choses sérieuses. Un divorce fondé sur un rêve. Tu parles d'un motif bizarre. Cause du divorce ? J'ai quitté ma femme parce que j'ai rêvé d'un pays étranger... qui s'est avéré n'être qu'à une quinzaine de kilomètres de Disneyland, à proximité d'une orangerie. En plein dans les États-Unis de plastique. C'était invraisemblable, mais Nicholas le pensait vraiment. Et ils avaient été mariés des années.

La solution de ce problème survint trois ans plus tard, lorsque Rachel découvrit qu'elle était enceinte. C'était la grande époque du diaphragme, qui n'était pas aussi efficace qu'on le croyait. Cela mit un terme à sa carrière universitaire ; une fois le petit Johnny né, elle ne se soucia plus de l'endroit où ils habitaient. Elle se mit à grossir et à se négliger. Elle était tout le temps décoiffée. Elle oublia tout ce qu'elle avait appris durant ses études et commença à regarder la télé toute la journée.

Au milieu des années soixante, ils partirent pour le comté d'Orange. Quelques années plus tard, Ferris F. Fremont devait devenir président des États-Unis.

6

Comment doit-on traiter un ami dont l'existence est dictée depuis les étoiles ? Quelle attitude est-on censé adopter ? Je ne voyais plus beaucoup Nicholas depuis qu'ils étaient partis habiter dans le comté d'Orange mais, quand je le voyais, quand ils venaient faire un séjour prolongé du côté de la Baie ou quand je prenais l'avion pour aller faire un tour chez eux et passer à Disneyland, Nicholas m'informait toujours de ce que SIVA mijotait. Après leur installation dans le comté d'Orange, SIVA s'était mis à beaucoup communiquer avec lui. Ainsi, de son point de vue, la décision qu'il avait prise était positive.

Il s'était également avéré que son travail chez Progressive Records représentait une nette amélioration par rapport à son boulot d'employé de magasin de disques. Le commerce de disques au détail était une voie sans issue, et Nicholas l'avait toujours su, tandis que les possibilités au sein des maisons de disques elles-mêmes restaient très nombreuses. Le rock avait alors acquis une grande importance, mais cela n'affectait pas Progressive Records, qui ne prenait sous contrat que des artistes de folk. Même en de telles circonstances, Progressive Records arrivait à les placer parmi les meilleures ventes sur le marché ; leur écurie comprenait quelques-uns des meilleurs artistes de folk, pour beaucoup issus de la scène musicale de San Francisco : du *Hungry i* et du *Purple Onion*. Ils avaient failli signer Peter, Paul et Mary et, à ce qu'ils disaient, avaient refusé d'engager le Kingston Trio. C'est Nicholas qui m'avait dit tout cela ; travaillant au département Artistes et Répertoire, il auditionnait personnellement de nouveaux chanteurs, instrumentalistes et groupes, leur faisait faire des bandes sur place... quoiqu'il ne fût pas habilité à les prendre sous contrat. Il pouvait les refuser, cependant, et il aimait exercer cette responsabilité. C'était mieux que de changer le rouleau de

papier hygiénique derrière la cabine d'écoute n°3, à l'époque de Berkeley.

Enfin, le fait que Nicholas eut naturellement une bonne oreille et savait reconnaître une bonne voix payait. Son talent, plus tout ce qu'il avait appris en écoutant les chansons sur des disques rares à *University Music* à des heures avancées de la nuit lui assuraient désormais une stabilité financière. Carl Dondero ne s'était pas trompé ; en faisant une fleur à Nicholas, il avait aussi fait une fleur à Progressive Records.

« Comme ça, tu as un boulot super... » fis-je alors que nous étions répartis sur les sièges de leur appartement de Placentia.

« Il faut que je fasse un saut en voiture jusqu'à Huntington Beach pour voir Uncle Dave Huggins et son Up-Front Electric Jugs, dit-il. Je crois que nous devrions passer un contrat avec eux. Les engager. C'est du folk-rock, en réalité. Un peu comme ce que fait le Grateful Dead sur certains de ses morceaux. » Nous étions en train d'écouter un album du Jefferson Airplane, à ce moment-là ; ça faisait une sacrée différence par rapport à la musique classique que Nicholas avait aimée du temps où il habitait Berkeley. Grace Slick chantait *White Rabbit*.

« C'est vraiment une supergonzesse, fit Nicholas.

— Une des plus grandes », dis-je. Je m'intéressais au rock depuis peu. L'Airplane était mon groupe préféré : une fois, j'avais conduit jusqu'au comté de Marin et la ville de Bolinas Pour jeter un coup d'œil sur la maison où l'on disait que Grace Slick vivait. Elle était en haut de la plage, mais à l'écart des gens et du bruit.

« Dommage que vous ne puissiez pas l'engager.

— Oh ! je vois des tas de supergonzesses, fit Nicholas. Beaucoup de chanteuses folk ou d'aspirantes chanteuses sont plutôt bien. La plupart d'entre elles sont ce que nous appelons dans le métier des sans-talent absolues. Elles ont sans doute écouté et réécouté des morceaux de Baez, Collins ou Mitchell et les ont imitées, rien d'original.

— Alors tu détiens un pouvoir sur les gens, maintenant », dis-je.

Nicholas resta silencieux, tripotant son verre de vin Charles Krug.

« Qu'est-ce que ça te fait ? insistai-je.

— Euh, je... j'ai horreur de voir la tête qu'ils font quand je leur dis non. C'est... (Il fit un geste.) Ils ont de si grands espoirs. Ils viennent à Hollywood de tout le pays avec de si grandes espérances. Comme dans la chanson des Marnas & Papas, *Young Girls Are Coming to the Canyon*. Il y a eu une fille, aujourd'hui... Elle est venue en stop de Kansas City, dans le Kansas, avec une guitare à quinze dollars achetée par correspondance chez Sears... Elle connaissait peut-être cinq accords en tout, et il fallait qu'elle lise les paroles. En général, on ne leur accorde pas d'audition à moins qu'ils ne soient déjà inscrits quelque part. Je veux dire, on ne peut pas engager tout le monde... »

Il disait cela d'un air triste.

« Qu'est-ce que SIVA dit ces temps-ci ? » demandai-je. Peut-être, avec sa nouvelle vie plus épanouie avait-il cessé d'entendre des voix et de voir des pages imprimées dans son sommeil.

Le visage de Nicholas adopta une étrange expression. Pour la première fois depuis que nous abordions le sujet, il semblait répugner à en parler.

« J'ai... » commença-t-il avant de m'inviter d'un geste à le suivre hors du salon de l'appartement et jusque dans la chambre. « Rachel a imposé une règle, à présent, m'expliqua-t-il en refermant la porte derrière lui. Je suis censé ne jamais en parler. Écoute. »

Il s'assit sur le lit en face de moi.

« J'ai découvert quelque chose. La clarté avec laquelle je peux l'entendre – lui, ou elle, ou eux – dépend du vent. Quand le vent souffle – ici, il souffle du désert en direction de l'est ou du nord –, la réception est meilleure. J'ai pris des notes. Regarde ça. »

Il ouvrit un tiroir de commode ; il y avait là une pile de feuilles dactylographiées, une centaine environ. Et dans un coin de la chambre se trouvait une petite table de dactylo sur laquelle trônait une Royal portative.

« Il y a beaucoup de choses dont je ne t'ai jamais parlé, dit-il, à propos de mes contacts avec eux. Je crois que c'est "eux". Ils sont apparemment capables de s'unir pour ne plus former qu'un

corps ou un esprit unique, comme une sorte de plasma vivant. Je pense qu'ils résident dans l'atmosphère.

— Seigneur ! » fis-je.

Nicholas déclara, très sérieux :

« À leurs yeux, c'est dans un océan pollué que nous vivons ; j'ai fait des rêves et des rêves en considérant les choses de leur point de vue, et à chaque fois ils baissent le regard – je baisse le regard – sur un océan ou sur une mare qui stagnent.

— Le smog, dis-je.

— Ils en ont horreur. Jamais ils ne consentiront à y descendre. Tu es un auteur de science-fiction ; est-il possible qu'il existe des formes de vie insoupçonnées dans l'atmosphère de la Terre, des formes de vie hautement évoluées, extrêmement intelligentes, qui prennent un intérêt actif à notre bien-être et sont capables de nous aider quand elles le désirent ? On aurait dû en entendre parler à un moment ou à un autre, depuis le temps. C'est absurde ; quelqu'un les aurait sûrement découvertes il y a longtemps. Peut-être – c'est une de mes théories –, peut-être sont-ils arrivés depuis peu dans notre atmosphère, après avoir quitté une autre planète ou un autre univers. Une autre hypothèse que j'ai envisagée, c'est qu'ils viennent du futur, et qu'ils ont remonté le temps pour venir nous aider juste au bon moment. Ils tiennent beaucoup à nous aider. Ils semblent tout savoir. Bon Dieu ! je crois qu'ils peuvent aller n'importe où ; ils n'ont pas de corps au sens matériel du terme, juste des formes d'énergie et de plasma, comme des champs électromagnétiques. Il est probable qu'ils se fondent les uns dans les autres, mettent leurs informations en commun puis se séparent. Bien sûr, ce n'est que théorie de ma part. Je ne sais pas. C'est l'idée que je me fais d'eux.

— Comment se fait-il que tu puisses les entendre alors que personne d'autre n'y arrive ?

— Je n'ai pas de théorie là-dessus.

— Ils ne peuvent pas te le dire ?

— Je ne comprends vraiment pas grand-chose de ce qu'ils disent. Leur présence ne m'inspire que des impressions. Ils voulaient effectivement que je vienne habiter ici, dans le comté d'Orange ; j'avais raison sur ce point. Je crois que c'est parce

qu'ils peuvent me contacter plus facilement, à cause de la proximité du désert et du vent de Santa Ana qui souffle une bonne partie du temps. J'ai acheté un paquet de livres pour faire des recherches, comme la *Britannica*.

— S'ils existent, quelqu'un d'autre devrait avoir...

— Je suis d'accord. (Nicholas hocha la tête.) Pourquoi moi ? Pourquoi ne se sont-ils pas adressés au président des États-Unis ?

— Ferris F. Fremont ? »

Il rit.

« Eh bien, je suppose que oui ; je vois ce que tu veux dire. Mais il y a tellement de gens vraiment importants... Une fois, écoute ça. »

Il se mit à fouiller dans son tas de feuilles.

« Ils m'ont montré une machine, un moteur avec deux arbres qui tournaient dans des directions opposées. Ils m'ont expliqué tout le principe ; j'ai vu ce foutu truc, rond et très lourd. Et sans couple de force centrifuge, à cause des arbres symétriques. Les arbres devaient aller actionner un système commun par l'intermédiaire d'une série d'engrenages, au bout du compte, je suppose, mais je ne pouvais pas le voir ; c'était de l'autre côté. Dans le rêve, je tenais toute la machine entre mes mains. Elle était peinte en rouge. Je ne sais pas à quoi elle marchait. Probablement à l'électricité. Et je me souviens d'une chose : il y avait un système de cames, une chaîne munie de poids qui passait très rapidement d'un rotor qui tournait à l'autre, pour servir de frein. Ils tenaient à ce que je couche tout ça par écrit au réveil ; ils m'ont montré un crayon très pointu et un calepin. Ils ont dit – et jamais je n'oublierai ça –, ils m'ont déclaré : “On connaissait ce principe à notre époque.” Tu vois ce que ça implique ? »

Nicholas était maintenant très excité ; il avait les traits animés et empourprés.

« Pour moi, ça signifie qu'ils viennent du futur.

— Pas nécessairement, dis-je. Ça peut très bien uniquement signifier que le moteur que tu as vu deviendra très connu dans le futur. Ça peut très bien signifier tout simplement qu'ils connaissent notre avenir. »

Nicholas me fixa, perplexe, la bouche remuant en silence.

« Tu comprends, expliquai-je, des êtres d'un rang aussi élevé peuvent avoir transcendé la barrière de...

— C'est réel, fit doucement Nicholas.

— Pardon ? »

D'une voix contenue et assurée, Nicholas affirma :

« Ce n'est pas une histoire. J'ai ici plus de vingt mille mots de notes que j'ai prises sur le sujet. Des théories, des recherches ; ce que j'ai vu, entendu. Ce que je sais. Tu sais ce que je sais ? Tout ceci évolue vers un but précis, mais je ne peux pas le distinguer. Ils ne veulent pas que je le distingue ; je comprendrai en temps voulu, quand ils le décideront. Ils ne me disent pas grand-chose, en fait ; parfois, j'ai le sentiment qu'ils m'en disent le moins possible. Alors arrête de déconner avec tes théories de science-fiction fumeuses, Phil. Tu me suis ? »

Le silence se fit. Nous nous dévisageâmes.

« Qu'est-ce que je suis censé dire ? demandai-je finalement.

— Ne plaisante pas avec ça, c'est tout, dit Nicholas. Tu n'as qu'à prendre ça pour ce que c'est : une affaire très sérieuse, peut-être même très grave. J'aimerais être fixé. Je sens qu'ils prennent ça mortellement au sérieux, qu'ils jouent un jeu mortel, sur une échelle qui me dépasse, qui nous dépasse tous. Ici, dans un but que... (Il s'interrompit.) Bon Dieu, fit-il, dire que je reçois tout ça. J'aimerais avoir quelqu'un à qui parler ; c'est ce qui me tracasse, de ne pouvoir en parler à personne. Ils m'ont fait venir de Berkeley dans le comté d'Orange... Je ne peux même pas dire ça.

— Pourquoi ne peux-tu pas le dire ?

— J'ai essayé. »

Nicholas ne développa pas.

« Tu as l'air plus mûr, dis-je.

— J'ai quitté Berkeley, tu sais. »

Il haussa les épaules.

« Tu as des vraies responsabilités, maintenant.

— J'avais de vraies responsabilités à l'époque. Je commence à prendre conscience que ce n'est pas un jeu.

— Ton boulot...

— Ce qu'on me dit. Quand je dors. Le simple fait que je ne m'en souviens pas quand je me réveille ne signifie rien. J'ai assez lu pour savoir que tout est enregistré quelque part dans le cerveau. Ça passe dans l'inconscient et ça y est stocké. Écoute. »

Il me regarda avec une vive attention.

« Je crois qu'on est en train de me programmer. Je saisis une expression, un mot de loin en loin ; rien de plus. Rien sur quoi je puisse m'appuyer d'une manière ou d'une autre. Juste assez pour que je le croie. Si on me programme, ça se passe à mon insu, parce que c'est comme ça que fonctionne une programmation, que ce soit dans un cerveau ou dans un circuit électronique ; et je finirai par recevoir le stimulus de libération, et tout le programme se mettra en branle, correctement ou non, suivant qu'il aura été plus ou moins bien rédigé. (Il marqua une pause, puis ajouta d'une voix lointaine :) J'ai lu des trucs là-dessus. Si ça arrivait, je ne m'en apercevrais pas.

— Même pas quand tu subirais le stimulus de déclenchement ?

— Non, tout ce que je pourrais dire et faire semblerait aller de soi. Je croirais que ça vient de moi. Comme une suggestion post-hypnotique ; on l'intègre à sa vision du monde comme quelque chose de logique. Peu importe son caractère bizarre, ou destructeur, ou... »

Il sombra de nouveau dans le silence et, cette fois, ne se remit pas à parler.

« Tu as changé, dis-je. Tu n'es pas seulement plus mûr. Tu abordes aussi ces choses-là d'une manière complètement différente.

— Venir ici m'a transformé, dit Nicholas, et mes recherches m'ont également transformé ; maintenant, j'ai les moyens de me payer de la documentation de premier ordre pour étayer mon travail. Herb Jackman me versait des clopinettes, Phil. Je me débrouillais tout juste, péniblement.

— C'est plus que des recherches. Berkeley est plein de gens qui font des recherches. Quel genre d'amis as-tu ici ? Qui as-tu rencontré ?

— Surtout des gens de Progressive Records. Des professionnels de l'industrie musicale.

— Tu leur as parlé de SIVA ?

— Non.

— Tu as vu un psychiatre ?

— Merde, fit Nicholas d'une voix lasse. Tu sais comme moi que ce n'est pas un truc qui relève de la psychiatrie. J'aurais pu croire ça il y a très, très longtemps. Il y a des années, à mille kilomètres d'ici, dans une ville qui était dingue. Le comté d'Orange n'est pas dingue ; il est très conservateur et très stable. Les dingues sont plus au nord, dans le comté de Los Angeles, pas ici. J'ai raté la zone des dingues de cent kilomètres ; j'ai visé trop loin. Bon Dieu, non, je n'ai pas visé trop loin. J'ai été délibérément projeté ici, au cœur du comté d'Orange. Pour que je sorte des villes à l'esprit de clocher du genre de Berkeley. Et que j'aie là où je pourrais réfléchir et faire mon introspection, prendre du recul et acquérir une certaine compréhension. Et plus de confiance en moi, vraiment. C'est ce que je pense avoir acquis, si tant est que j'ai acquis quoi que ce soit.

— Tu as peut-être raison. »

Nicholas poursuivit, à moitié pour lui-même.

« Là-bas, à Berkeley, tout semblait... Je trouvais ça marrant, ces contacts mentaux avec un autre esprit, en pleine nuit, involontairement, allongé là comme ça, passif et obligé d'entendre, que ça me plaise ou non. Nous étions des mêmes, à Berkeley ; jamais personne ne grandit vraiment, là-bas. C'est peut-être pour ça que Ferris Fremont déteste Berkeley à ce point.

— Il t'occupe beaucoup l'esprit, maintenant que tu vis ici ?

— Ferris Fremont m'occupe l'esprit, déclara Nicholas, laconique. Maintenant que j'habite ici, oui. »

À cause d'une voix imaginaire, Nicholas était devenu une personne à part entière, au lieu de l'individu incomplet qu'il avait été à Berkeley. S'il était resté à Berkeley, il aurait vécu et serait mort comme une personne inachevée, sans jamais connaître la plénitude. De quel genre de voix imaginaire s'agit-il ? me demandai-je. Supposons que Christophe Colomb ait entendu une voix imaginaire lui disant d'aller vers l'ouest. Et qu'à cause d'elle il ait découvert le Nouveau Monde et bouleversé l'histoire de l'humanité... Il nous serait alors difficile

de défendre l'usage de l'adjectif « imaginaire » à propos de cette voix, puisque le fait qu'elle s'était exprimée nous avait tous affectés. Qu'est-ce qui aurait constitué une réalité plus grande, de la voix « imaginaire » lui conseillant de naviguer vers l'ouest ou de la voix « réelle » lui affirmant que c'était une idée absurde ?

Si SIVA ne s'était pas adressé à lui dans son sommeil, lui montrant les images d'une perspective plus souriante, lui parlant d'une voix persuasive, Nicholas serait allé visiter Disneyland puis serait rentré à Berkeley. Je le savais, et Nicholas le savait aussi. N'importe qui d'autre pouvait présenter les choses de cette manière, c'était sans importance ; je le connaissais, et je savais que de lui-même, sans aide, il serait définitivement resté à stagner dans son train-train. Quelque chose était intervenu dans la vie de Nicholas et avait détruit l'emprise que le mauvais karma exerçait sur lui. Quelque chose avait rompu les chaînes de fer.

Et c'est comme ça, me rendis-je compte, qu'un homme devient ce qu'il n'est pas ; en faisant ce qu'il ne pourrait jamais faire – dans le cas de Nicholas, c'était l'acte totalement impossible qui consistait à quitter Berkeley pour la Californie du Sud. Tous ses camarades resteraient là-bas ; *moi*, j'y étais resté. C'était spectaculaire ; il était là, fils de Berkeley, assis dans son appartement moderne de Placentia (il n'y a pas d'appartements modernes à Berkeley), vêtu d'une chemise à fleurs à la mode de la Californie du Sud, d'un pantalon et de chaussures ; il s'était déjà intégré au style de vie local. Le temps des blue-jeans était révolu.

La présence imaginaire de SIVA – dont Nicholas avait été forcé d’inventer le nom, faute d’un vrai – l’avait transformé en ce qu’il n’était pas ; s’il avait consulté un psychiatre, il serait resté ce qu’il était, et il le resterait. Le psychiatre aurait focalisé son attention sur l’origine de la voix, non sur ses intentions ou sur les résultats. Le psychiatre en question habitait probablement toujours Berkeley. Aucune voix nocturne, aucune invisible présence dressant des esquisses d’une vie meilleure ne serait venue l’empoisonner. Comme il est paisible, le sommeil des idiots.

« Très bien, Nick, dis-je. C’est toi qui gagnes.

— Quoi ? (Il me regarda, l’air un peu las.) Oh, je vois. Oui, je suppose que c’est moi qui gagne. Phil, comment aurais-je pu rester à Berkeley si longtemps ? Pourquoi a-t-il fallu que ce soit quelqu’un d’autre, une autre voix, non la mienne, qui m’aiguillonne vers la vie ? Pourquoi était-ce nécessaire ?

— Hum !

— Ce qu’il y a d’incroyable, ce n’est pas que j’aie entendu SIVA, que j’aie écouté SIVA, c’est que sans lui, ou sans eux, je n’y aurais pas songé, sans parler de le faire. Phil, l’idée de quitter Berkeley, de laisser tomber mon boulot avec Herb Jackman – elle ne me serait même pas venue à l’esprit.

— Oui, c’est ça qui est incroyable », acquiesçai-je. Il avait raison. Il y avait une leçon à en tirer sur la trajectoire normale de l’existence humaine. *Homo* livré à lui-même : autorisé à suivre péniblement sa course circulaire, comme un bout de caillou mort orbitant autour d’un soleil mort, indifférent et dépourvu de but, sourd à l’univers dans son ensemble, aussi aveugle qu’il était froid. Quelque chose qu’aucune idée nouvelle ne pénétrait jamais. Pour qui toute originalité était à jamais interdite. Ça poussait à s’arrêter et à réfléchir.

« Qui qu'ils soient, Phil, je n'ai pas d'autre choix que de leur faire confiance. Je ferai ce qu'ils voudront que je fasse de toute façon.

— Quand ton programme se déclenchera, dis-je, je pense que tu le sauras. » Si vraiment – idée dégrisante – il avait été programmé.

« Tu crois que je m'en apercevrai ? Je serai trop occupé pour m'en apercevoir. »

Je me sentis glacé ; je me le représentai entrant en action d'un seul coup et devenant indistinct, comme s'il possédait seize bras.

« Ils... poursuivit Nicholas.

— J'aimerais que tu ne parles pas d'eux au pluriel. Ça me rend nerveux. Je serais beaucoup moins nerveux si tu disais "il", au singulier.

— C'est la blague sur le canari de deux mille cinq cents kilos ; où est-ce qu'il dort ? fit Nicholas.

— Où il en a envie.

— Je les appelle "ils" parce que j'en ai vu plus d'un. Une femme, un homme. Deux pour commencer, et deux, c'est "ils".

— De quoi avaient-ils l'air ? »

Après une pause, Nicholas déclara :

« Bien sûr, tu te rends compte que c'était des rêves. Et les rêves sont déformés. L'esprit conscient dresse une barrière.

— Pour se protéger, terminai-je.

— Ils avaient trois yeux. Les deux normaux, plus un œil avec un objectif à la place d'une pupille. En plein milieu du front. Ce troisième œil voyait absolument tout. Ils pouvaient le mettre en marche et l'arrêter, et quand il ne marchait pas il disparaissait complètement. Invisible. Et dans ces moments-là... »

Il prit une profonde inspiration qui évoquait un frisson.

«... ils nous ressemblaient parfaitement. Nous... ne pouvions nous douter de rien. »

Il se tut.

« Oh, bon Dieu ! fis-je à voix haute.

Ouais, commenta Nicholas, stoïque.

— Est-ce qu'ils parlaient ?

— Ils étaient muets. Et sourds. Ils se trouvaient dans des pièces rondes comme des bathysphères, avec des tas de fils qui couraient vers eux, comme une installation pour des amplis électroniques ou des appareils de communication, des fils du genre téléphone. Les fils et les amplis étaient là pour qu'ils puissent communiquer avec nous, pour que leurs pensées forment des mots que nous puissions entendre et comprendre, et pour qu'ils puissent nous entendre en retour. C'était difficile, épuisant pour eux.

— Je ne sais pas si j'ai envie d'entendre ça.

— Bon Dieu, tu n'arrêtes pas d'écrire là-dessus. J'ai lu quelques-uns de tes romans, en fin de compte. Tu...

— J'écris de la fiction. Rien que de la fiction.

— Leurs boîtes crâniennes étaient hypertrophiées.

— Hein ? »

J'avais du mal à le suivre ; c'était trop pour moi.

« Pour recevoir le troisième œil. Des crânes énormes. Un squelette d'une forme entièrement différente du nôtre, très long. Le pharaon égyptien en avait un comme ça, Akhenaton. Ainsi que les deux filles d'Akhenaton, mais pas sa femme. C'était héréditaire, de son côté. »

J'ouvris la porte de la chambre et retournai dans le salon, où Rachel était assise en train de lire.

« Il est fou », dit-elle froidement, sans lever les yeux de son livre.

« Exact. Complètement. Rien n'a été épargné. Le seul truc, c'est que je ne tiens pas à être dans le coin quand son programme va se déclencher. »

Elle ne dit rien ; elle tourna une page.

Quittant la chambre derrière moi, Nicholas s'approcha de nous deux. Il brandit une feuille de papier dans ma direction, pour que je la voie.

« C'est un signe qu'ils m'ont montré plusieurs fois, deux courbes entrecroisées disposées... Bon, tu vois. C'est un peu comme le symbole chrétien du poisson, le profil du poisson avec les arcs de cercle qui dessinent le corps. Ce qui est intéressant, c'est que si un arc de cercle coupe une fois... »

Du schéma dessiné sur la feuille de papier tendue monta soudain un rayon de lumière violet-rose d'environ trois centimètres de diamètre qui frappa le visage de Nicholas. Il ferma les yeux, grimaça de douleur, laissa tomber la feuille de papier et porta vivement une main à son front.

« D'un seul coup, fit-il d'une voix pâteuse, j'ai une migraine vraiment très violente.

— Tu n'as pas vu le faisceau lumineux ? » demandai-je. Rachel avait posé son livre et s'était levée.

Nicholas ôta sa main de son front, ouvrit les yeux et cligna des paupières. « Je suis aveugle », dit-il.

Silence. Nous restions plantés là tous les trois, immobiles.

« Je distingue des phosphènes en activité, maintenant. Une image rémanente. Non, je n'ai vu aucun rayon lumineux. Mais je vois un cercle de phosphènes. Il est rose. À présent, je discerne un certain nombre de choses. »

Rachel s'approcha de lui, le prit par l'épaule. « Tu ferais mieux de t'asseoir. »

D'une voix bizarre, atone, à la texture presque mécanique, Nicholas déclara :

« Rachel, Johnny a un défaut de naissance.

— Le docteur a dit qu'il n'y avait absolument rien de...

— Il a une hernie inguinale droite étranglée. Elle est déjà descendue dans le sac scrotal. La membrane a cédé. Johnny doit être opéré immédiatement ; va au téléphone, décroche-le et appelle le Dr Evenston. Dis-lui que tu emmènes Johnny au service des urgences de l'hôpital Saint-Jude, à Fullerton. Demande-lui d'y être.

— Ce soir ? fit Rachel, épouvantée.

— Il court un danger de mort imminente », psalmodia Nicholas. Puis il le répéta mot pour mot, les yeux fermés, exactement comme il l'avait dit. En l'observant, j'eus subitement l'impression que, quoique ses yeux fussent fermés, il voyait des mots. Il s'exprimait comme s'il les lisait sur des cartons portant les répliques d'une pièce de théâtre, à la façon d'un acteur. Ce n'était pas son ton de voix, sa cadence ; il suivait un discours que l'on avait rédigé à son intention.

Je les accompagnai à l'hôpital. Rachel conduisit ; Nicholas avait encore des problèmes avec ses yeux, et il s'était donc assis à côté d'elle, le petit garçon dans les bras. Leur médecin, le Dr Evenston, très irritable, vint à leur rencontre dans la salle des urgences. D'abord, il leur affirma qu'il avait examiné Johnny plusieurs fois à la recherche d'une possible hernie et qu'il n'avait rien trouvé. Puis il emmena Johnny. Le temps passa. Le Dr Evenston finit par revenir et déclara sans se compromettre qu'il y avait en effet une hernie inguinale droite, réductible mais nécessitant une intervention chirurgicale immédiate, car il existait toujours une possibilité d'étranglement.

Sur le chemin du retour vers l'appartement de Placentia, je demandai :

« Qui sont ces gens ?

— Des amis, répondit Nicholas.

— Ils s'intéressent à ta santé, c'est sûr. Et à celle de ton fils.

— Rien de mal ne peut arriver, dit Nicholas.

— Mais de tels pouvoirs !

— Ils ont transféré l'information dans ma tête, mais ils n'ont pas guéri Johnny. Ils ont juste...

— Ils l'ont guéri », dis-je. Le faire emmener chez le médecin et attirer l'attention de celui-ci sur le défaut de naissance, c'était le guérir. Pourquoi recourir à des pouvoirs surnaturels quand il y a des moyens de guérison naturels à portée de la main ? Je me rappelai une chose qu'avait déclarée le Bouddha après avoir vu un prétendu saint marcher sur l'eau : « Pour un *penny*, avait dit le Bouddha, je peux prendre le bac et faire la même chose. » Il était plus pratique, même pour le Bouddha, de traverser les eaux de la manière normale. Le normal et le supranormal n'étaient pas des domaines antagonistes, après tout. Nicholas n'avait pas compris ce que je voulais dire. Mais il semblait hébété. Pendant que Rachel roulait dans les ténèbres, il continuait de se masser le front et les yeux.

« L'information a été transmise simultanément, dit-il. Pas par séquences. C'est toujours comme ça. C'est ce qu'on appelle l'analogique, dans la science des ordinateurs, par opposition au digital.

— Tu es sûr que ce sont des amis ? fit Rachel avec brusquerie.

— Quiconque sauve la vie de mon fils est un ami.

— S'ils ont été capables de transmettre directement toutes ces informations exactes dans ta tête, en un seul éclat de lumière colorée, ils pourraient à n'importe quel moment de leur choix te faire savoir qui ils sont, d'où ils viennent et ce qu'ils ont l'intention de faire. Toute confusion que tu pourrais faire sur l'un ou l'autre de ces points résulte d'une dissimulation délibérée de données de leur part. Ils ne veulent pas que tu saches.

— Si je savais, je le dirais aux gens, dit Nicholas. Ils ne veulent pas voir...

— Pourquoi pas ?

— Cela les empêcherait d'atteindre leur but, déclara Nicholas après un silence. Ils travaillent contre... »

Il cessa alors de parler.

« Il y a beaucoup de choses que tu ne m'as pas dites et que tu sais sur eux.

— Tout est dans les pages manuscrites. »

Nous passâmes plusieurs pâtés de maisons sans mot dire, puis il reprit :

« Tout est contre eux dans leur entreprise. Par conséquent, il leur faut opérer avec de grandes précautions. Sinon elle échouera. » Il n'entra pas dans les détails. Il ne savait sans doute rien de plus. La majeure partie de ce qu'il croyait consistait sans doute en habiles conjectures, mûries durant de longs mois de réflexion.

J'avais préparé un petit discours, et je le délivrai alors.

« Il y a une faible chance, dis-je, et même une très faible chance, je le reconnais, pour que ce à quoi tu as affaire soit de nature religieuse, et que tu sois en fait informé par le Saint-Esprit, qui est une manifestation de Dieu. Nous sommes tous de Berkeley, nous y avons été élevés et nous sommes limités par le point de vue profane d'une ville universitaire ; nous ne sommes pas portés sur la spéculation théologique. Mais guérir les gens est un miracle caractéristique du Saint-Esprit, ou du moins est-

ce ce que j'ai cru comprendre. Tu devrais savoir ça, Nicholas, toi qui as été quaker.

— Oui. (Il hocha la tête.) Lorsque le Saint-Esprit descend sur quelqu'un, il le guérit.

— Entendu des langues non anglo-saxonnes dans ta tête ? lui demandai-je. Que tu ne connais pas ? »

Il acquiesça alors.

« Oui. Dans mes rêves.

— Glossolalie, fis-je.

— Du grec ancien. Version koïnè. J'ai transcrit quelques mots phonétiquement, ce que j'ai pu, quand je me suis réveillé. Rachel a fait un an de grec ; elle les a reconnus. Nous les avons tous deux cherchés dans son dictionnaire : du grec ancien version koïnè.

— Quand même, est-ce que...

— C'est recevable. Dans le Livre des Actes de la Bible, des représentants d'autres races ont reconnu ce que disaient les apôtres, dans leurs propres langues, le jour de Pentecôte, lorsque l'Esprit descendit pour la première fois sur eux. La glossolalie n'est pas un tissu d'absurdités ; elle est faite de langues étrangères qu'on n'a jamais connues. L'Esprit vous les met dans la tête pour que vous puissiez prêcher l'Évangile à chacune des nations. On comprend généralement ça de travers. Je pensais qu'il s'agissait de charabia jusqu'à ce que j'aie vu ce que c'était.

— Tu as lu la Bible ? demandai-je. Durant tes recherches ?

— Le Nouveau Testament. Et les Livres des Prophètes. »

Rachel prit la parole.

« Nick ne connaissait rien au grec. Il était sûr que ce n'était pas de vrais mots. » Toute cruauté mordante avait déserté sa voix ; le souci qu'elle s'était fait pour Johnny, et le choc, avaient suffi. « Avec beaucoup de précautions, Nick a parlé à une ou deux personnes s'intéressant au domaine de l'occulte des rêves en grec, et elles lui ont dit : "C'est une vie antérieure. Vous êtes la réincarnation de quelqu'un qui parlait grec." Mais je ne pense pas que ce soit ça.

— Tu penses que c'est quoi ?

— Je ne sais pas. Les mots de grec ont été la première chose à signifier quelque chose pour moi, le premier élément que je puisse prendre au sérieux dans tout ça. Et ce soir, son diagnostic sur Johnny... et j'ai vu cette étincelle de lumière violet-rose l'illuminer un instant. Je ne sais vraiment pas, Phil ; ça ne semble cadrer avec rien de ce que j'ai entendu jusqu'ici. Apparemment, Nick entrevoit par instants de bienveillants manipulateurs surnaturels d'une espèce que nous ne connaissons pas – mais ce ne sont que des visions partielles et énigmatiques. Juste ce qu'ils veulent lui montrer. Pas assez pour nourrir une extrapolation. J'ai l'impression qu'ils sont très vieux – à cause de ce grec commun, qui date de deux mille ans. S'ils ont commis une erreur passagère sur ce point, nous tenons peut-être notre indice lâché par inadvertance. »

D'une voix rauque, Nicholas déclara à brûle-pourpoint :

« Quelqu'un est en train de s'éveiller en moi. Après deux mille ans, ou presque aussi longtemps. Il n'est pas encore éveillé, mais l'heure approche. Il l'a promis... il y a longtemps, lorsqu'il était vivant comme nous.

— Est-il humain ? demandai-je.

— Oh, oui ! (Nicholas hocha la tête.) Ou il le fut. La programmation qu'ils me font subir, c'est pour le réveiller. Ils ont des problèmes, ou du moins c'est très difficile. Il faut faire un tas de choses. Cet homme, cet individu est important pour eux. Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas qui c'est. Je ne sais pas ce qu'il fera. »

Il se mit à ruminer en silence, puis dit au bout d'un moment, surtout pour lui-même, comme s'il l'avait dit ou pensé bien des fois auparavant :

« Je ne sais pas ce qu'il adviendra de moi quand ça arrivera. Peut-être n'existe-t-il pas le moindre projet à mon sujet.

— Tu es sûr que tu n'es pas en train de balancer six théories différentes en l'air pour voir laquelle retombe par terre la première ? fis-je. Je sais reconnaître une théorie quand j'en entends une. La spéculation... Tu n'es pas sûr, n'est-ce pas ?

— Non, reconnut Nicholas.

— Depuis combien de temps as-tu celle-ci ?

— Je ne sais pas. Je les ai toutes couchées par écrit.

— Par ordre de valeur décroissante ?
— Dans l'ordre où elles me sont venues.
— Et chacune t'a paru tout aussi vraie sur le moment.
— L'une d'entre elles est forcément vraie. Je finirai par la trouver. Je n'ai pas le choix.

— Tu pourrais être enterré sans l'avoir trouvée, dit Rachel.

— Je finirai par la comprendre », s'obstina Nicholas.

Peut-être pas, me dis-je ; peut-être a-t-elle raison. Nicholas pouvait très bien patauger indéfiniment, sa pile de papier croissant avec l'accumulation de théories succédant à d'autres théories, chacune d'entre elles plus sensationnelle que la précédente, plus pénétrante, plus audacieuse. Pour finir, l'homme qui dormait paisiblement en lui et qu'ils tentaient de ramener à la vie consciente pouvait surgir, prendre les choses en main et terminer la thèse de Nicholas à sa place. Nicholas écrirait : Je me demande si c'est... il est possible que... je suis sûr que... il faut que ; et ensuite l'homme du fond des âges reviendrait à la vie et écrirait : Il avait raison... c'est ça. Je suis.

« Ce qui m'a tracassée à chaque fois que je t'entendais parler comme ça, dit Rachel, c'est la question de savoir comment il se comporterait vis-à-vis de Johnny et de moi s'ils arrivaient à le réveiller, et je crois que ce qui s'est passé ce soir montre qu'il prendra soin de Johnny.

— Et mieux que je ne le peux, dit Nicholas.

— Tu ne vas pas résister ? demandai-je. Tu vas le laisser s'emparer de toi comme ça ?

— C'est ce que j'attends », dit Nicholas.

Je m'adressai à Rachel.

« Est-ce qu'il y a des appartements libres dans votre immeuble ? »

J'étais en train de me dire que j'étais écrivain indépendant et que, comme tel, je pouvais vivre n'importe où. Rien ne m'obligeait à rester du côté de la Baie.

Souriant un peu, Rachel dit :

« Tu penses que tu devrais être dans le coin pour aider à veiller sur lui ?

— Quelque chose de ce genre. »

8

De toute évidence, ils acceptaient tous les deux l'invasion de Nicholas par cette entité ; ils avaient l'air résignés et sans crainte. C'était plus que je n'en pouvais supporter. Pour moi, tout ça était contre-nature et terrifiant, c'était quelque chose qu'il fallait combattre avec tout ce qu'on avait sous la main. L'éviction d'une personnalité d'homme par quoi que ce fût. En admettant que les théories de Nicholas soient correctes. Il pouvait d'ailleurs très bien se tromper du tout au tout. Même ainsi, et peut-être à cause de ça, je voulais être là-bas. À travers les nombreuses années, Nicholas avait été mon meilleur ami ; il l'était toujours, même si mille kilomètres nous séparaient. Et, comme lui, j'avais commencé à aimer la région de Placentia. J'aimais le barrio. Il n'y avait rien de tel à Berkeley.

« C'est un beau geste, dit Rachel, d'être aux côtés de ton ami à un moment pareil.

— C'est plus qu'un geste, dis-je.

— Avant que tu ne viennes à Placentia, raconta Rachel, il y a quelque chose que j'ai découvert l'autre jour par hasard, et que je crois qu'aucun de vous deux ne sait. Je roulais dans une de ces petites rues bordées de palmiers, comme ça, sans but, pour essayer de calmer Johnny et de le faire s'endormir avant que nous ne rentrions à l'appartement, et j'ai vu une maison en bardeaux verts avec une pancarte qui disait : ICI NAQUIT FERRIS F. FREMONT. J'ai interrogé le gérant de notre immeuble et il m'a dit que oui, Ferris Fremont était né à Placentia.

— Eh bien, il n'est pas là, en ce moment, dit Nicholas. Il est à Washington, D.C., à cinq mille kilomètres d'ici.

— Mais c'est d'un grotesque ! s'écria Rachel. Habiter dans la ville où le tyran est né ! Comme lui, la maison est petite et laide, et d'une couleur affreuse. Je ne suis pas descendue de voiture. Je ne voulais pas m'approcher, même si ça avait l'air ouvert et

s'il y avait des gens qui se baladaient à l'intérieur. Comme si c'était un petit musée, sans doute avec des expositions de ses livres de classe et le lit dans lequel il a dormi, comme sur un de ces sites historiques que l'on voit au bord des autoroutes en Californie. »

Nicholas se tourna pour dévisager sa femme d'un air énigmatique.

« Et personne ne vous en avait parlé ? demandai-je.

— Je ne pense pas que les gens du coin aiment beaucoup en parler, dit Rachel. À mon avis, ils préfèrent garder le secret. Fremont a probablement versé lui-même les fonds pour que ça devienne un endroit historique. Je n'ai vu aucun signe officiel apposé par l'État.

— J'aimerais y aller, dis-je.

— Fremont, rumina Nicholas. Le plus grand menteur de l'histoire du monde. Il n'est sans doute pas né là, en réalité ; il a probablement chargé une entreprise de relations publiques de lui dégoter l'endroit où il *aurait dû* naître. J'aimerais bien voir ça. Conduis-nous là-bas maintenant, Rachel. Allons y jeter un coup d'œil. »

Elle tourna sur la gauche. Nous roulions maintenant dans de très étroites rues bordées d'arbres, dont certaines n'étaient pas pavées. C'était la vieille ville ; on me l'avait déjà fait visiter en voiture.

« C'est sur Santa Fe, dit Rachel. Je me souviens d'avoir remarqué ça et de m'être dit que j'aimerais beaucoup reconduire Fremont hors de la ville à cheval sur un rail. »

Elle s'arrêta dans le virage et se gara.

« La voilà, là-bas, sur la droite. »

Elle pointa un doigt. Nous ne distinguons que les vagues contours des maisons. Quelque part, un poste de télé diffusait un programme en espagnol. L'air, comme d'habitude, était chaud. On n'avait pas installé d'éclairage spécial autour de la maison où, à ce que l'on disait, Ferris F. Fremont était né. Nicholas et moi descendîmes de voiture et nous approchâmes, tandis que Rachel restait au volant, le bébé endormi dans les bras.

« Eh bien, il n'y a pas grand-chose à voir, et nous ne pouvons pas entrer ce soir, dis-je à Nicholas.

— Je veux établir s'il s'agit d'un endroit que j'ai vu dans mon rêve prémonitoire.

— Pour ça, il faudra que tu attendes demain. »

Lui et moi remontions lentement le trottoir ensemble ; de l'herbe poussait dans les fissures, et Nicholas se cogna une fois l'orteil en jurant. Nous parvînmes enfin au coin de la rue, où nous nous arrê tâmes.

Nicholas se pencha pour examiner un mot gravé dans le ciment du trottoir, un très vieux mot inscrit là longtemps auparavant, alors que le ciment était encore frais. Les caractères étaient manifestement l'œuvre d'un professionnel.

« Regarde ! » s'écria Nicholas.

Je me baissai et déchiffrai le mot.

ARAMCHEK

« C'était le nom de cette rue, à l'origine, dit Nicholas, c'est évident. Avant qu'ils ne le changent. Alors c'est ici que Fremont a pris le nom du fameux groupe de conspirateurs : dans son enfance. Parce qu'il l'a trouvé écrit sur le trottoir. Il ne s'en souvient probablement même pas, maintenant. Il a dû jouer ici. »

L'idée d'un Ferris Fremont en train de jouer ici, petit garçon – l'idée même d'un Ferris Fremont petit garçon, où que ce fût – était trop bizarre pour être crue. Il avait chevauché son tricycle devant ces mêmes maisons, sauté par-dessus ces mêmes fissures sur lesquelles nous avions trébuché dans l'obscurité. Sa mère lui avait sans doute dit de faire attention aux voitures qui passaient dans cette rue. Le petit garçon qui jouait ici et inventait des histoires dans sa tête à propos des passants, à propos du mot mystérieux, ARAMCHEK, inscrit dans le ciment à ses pieds, et qui s'interrogeait durant des semaines et des mois sur ce qu'il signifiait, et dont l'esprit d'enfant y discernait des intentions secrètes et occultes qui devaient s'épanouir plus tard, à l'âge adulte. Pour devenir illusions achevées, tarabiscotées, paranoïdes, concernant une vaste organisation de conspirateurs

sans plate-forme établie et sans véritables adhérents, mais qui était d'une façon ou d'une autre un titanesque ennemi de la société, qu'il fallait traquer et détruire partout où on la rencontrait. Je me demandai dans quelle mesure tout ceci lui était venu à l'esprit lorsqu'il était enfant. Peut-être avait-il imaginé la totalité de l'histoire à cette époque. Adulte, il n'avait fait que la formuler.

« Pourrait être le nom de l'entrepreneur plutôt que le premier nom de la rue, dis-je. Ils l'inscrivent aussi, quelquefois, quand ils ont fini un boulot.

— Peut-être que ça veut dire qu'un inspecteur est venu ici et s'est débarrassé de son boulot, qui consistait à contrôler tous les arams, déclara Nicholas. Qu'est-ce qu'un aram ? Ou bien ça peut vouloir dire que c'est ici qu'on vérifie les arams. On enfonce une barre de métal dans un petit trou du trottoir et on lit, comme quand on vérifie le niveau de l'eau³. »

Il se mit à rire.

« C'est mystérieux, dis-je. Ça ne sonne pas comme un nom de rue. Sans doute, si c'est le cas, on a donné à la rue le nom de quelqu'un.

— Un des premiers colons slaves du comté d'Orange. Originaire de l'Oural. Éleveur de bétail et producteur de blé. Possédait peut-être une grosse allocation de terrain, une donation au détriment d'anciens propriétaires mexicains. Je me demande à quoi ressemblerait sa marque pour les bêtes. Un aram et un visa de contrôle.

— Nous faisons ce que Ferris a fait.

— Mais de manière beaucoup plus raisonnable. Nous ne sommes pas dingues. Qu'est-ce qu'on peut tirer d'un seul mot ?

— Peut-être Ferris Fremont en sait-il plus que nous. Peut-être a-t-il mis des enquêteurs sur le coup, une fois grand et riche. Peut-être s'agit-il d'un rêve d'enfant qui s'est réalisé : chercher le mystérieux mot ARAMCHEK, découvrir sa véritable signification et la raison pour laquelle on a songé à l'inscrire sur le trottoir pour les siècles des siècles.

3 *to check* : vérifier, contrôler (entre autres). D'où le jeu de mots sur Aramchek. « Aram-check » (N.d.T.).

— Dommage que Ferris n'ait pas pensé à demander à quelqu'un ce que ça voulait dire.

— Il l'a probablement fait. Et il le fait toujours. C'est ça le problème ; il veut toujours savoir. Il n'a été satisfait par aucune des réponses qu'il a reçues – du genre “c'est l'ancien nom de la rue. C'est un entrepreneur”. Ça ne suffisait pas. C'était plus prometteur que ça.

— Je ne trouve pas ça prometteur du tout, en ce qui me concerne, dit Nicholas. C'est juste un mot curieux écrit dans le ciment et qui est là depuis Dieu sait combien d'années. Allons-nous-en. » Lui et moi regagnâmes la voiture, et Rachel nous reconduisit tous à l'appartement.

9

Plusieurs années après que Ferris F. Fremont eut été élu président des États-Unis, je quittai les environs de la Baie pour la Californie du Sud afin d'être avec mon ami Nicholas Brady. Ma carrière d'écrivain était bien engagée ; en 1963, j'avais reçu le prix Hugo du meilleur roman de science-fiction de l'année pour mon livre *Le Maître du haut château*. Le livre en question parlait d'une Terre parallèle imaginaire sur laquelle l'Allemagne et le Japon avaient gagné la Seconde Guerre mondiale et s'étaient partagé les États-Unis en laissant une zone tampon au milieu. J'avais écrit plusieurs autres romans bien accueillis et je commençais à m'attirer des critiques solides, notamment pour mon roman vraiment dément, *Le Dieu venu du Centaure*, qui racontait les longs voyages hallucinogènes des personnages, sous l'emprise de drogues psychédéliques. C'était ma première œuvre où il était question de drogue, et elle me valut bientôt la réputation d'être moi-même concerné par la drogue. Cette notoriété me rapporta beaucoup du point de vue des ventes mais revint plus tard me hanter.

Mes véritables problèmes en rapport avec la drogue surgirent lorsque Harlan Ellison, dans son anthologie *Dangereuses Visions*, affirma dans l'introduction à l'une de mes nouvelles qu'elle avait été « écrite sous l'influence du L.S.D. », ce qui n'était évidemment pas exact. À la suite de ça, je me retrouvai avec une réputation de camé vraiment épouvantable – grand merci au besoin de publicité de Harlan. Plus tard, je pus ajouter un paragraphe à la postface de la nouvelle pour déclarer que Harlan n'avait pas dit la vérité, mais le mal était fait. La police commença à s'intéresser à moi et aux gens qui me rendaient visite. Cela devint particulièrement vrai lorsque le tyran devint président en 1969 et que les ténèbres de l'oppression se refermèrent sur les États-Unis.

Dans son discours inaugural, Ferris Fremont parla de la guerre du Vietnam, dans laquelle les États-Unis étaient activement impliqués depuis un certain nombre d'années, et déclara qu'il s'agissait d'une guerre sur deux fronts : il y avait un front à dix mille kilomètres et l'autre ici même, à domicile.

Il entendait par là, expliqua-t-il par la suite, la guerre interne contre Aramchek et tout ce que l'organisation embrassait. Il s'agissait en réalité d'une seule guerre menée dans deux régions du monde ; et le champ de bataille le plus important, proclamait-il, était celui d'ici, car c'était ici que se déciderait la survie des États-Unis. Les Viets ne pouvaient pas vraiment nous envahir et prendre le pouvoir, expliquait-il ; mais Aramchek pouvait. Aramchek n'avait pas cessé de grandir sous les deux dernières administrations. Maintenant qu'un républicain avait été de nouveau porté au pouvoir, on allait s'occuper d'Aramchek, après quoi on pourrait enfin gagner la guerre du Vietnam. On ne pourrait jamais la gagner, disait Fremont, tant qu'Aramchek opérerait à domicile, sapant la vitalité et la volonté du peuple américain, détruisant sa détermination à combattre. L'opposition à la guerre qui régnait aux États-Unis provenait, selon Fremont, d'Aramchek et de ses efforts.

Aussitôt après avoir prêté serment pour accéder à la présidence, Ferris Fremont déclara une guerre ouverte aux manifestations flagrantes d'Aramchek et, de là, rayonna dans toutes les directions.

L'opération défensive à l'intérieur du pays fut baptisée Mission Check-up, le terme ayant d'évidentes connotations médicales. Il y allait de la santé morale fondamentale du pays, expliqua Fremont lorsqu'il ordonna aux gens des services de renseignements de se mettre au travail. La prémisse de base était que les sentiments d'opposition à la guerre étaient engendrés par une vaste organisation subversive et secrète. Le président Fremont se proposait de guérir l'Amérique de la maladie qui la frappait. Il détruirait « l'arbre du mal », comme il appelait Aramchek, en « déracinant ses graines » – métaphore qui ne s'harmonisait même pas, et portait encore moins. Les « graines de l'arbre du mal » étaient les opposants pacifistes, dont j'étais. Déjà en butte aux tracasseries des autorités à cause

de mes prétendus rapports avec la drogue, je me retrouvais doublement dans le pétrin à la suite de mes prises de position hostiles à la guerre, à la fois dans mes écrits, dans les débats et dans mes discours. L'élément drogue me rendait vulnérable ; c'était un handicap terrible pour quelqu'un qui voulait s'opposer à la guerre. Tout ce que les autorités avaient à faire, c'était de m'épingler en prétextant une histoire de drogue, et elles anéantiraient définitivement ma crédibilité sur le plan politique. Je savais que les flics le savaient aussi. Ça ne m'aidait pas à passer des nuits reposantes.

En tout cas, je n'étais pas le seul Américain à me faire de la bile. À cause de sa période gauchiste à Berkeley, Nicholas commençait à se demander jusqu'à quel point il était en sécurité maintenant que Ferris F. Fremont avait accédé au pouvoir et lancé la Mission Check-up. Après tout, Nicholas occupait un poste important chez Progressive Records, une entreprise qui marchait très bien ; c'était l'un des buts caractéristiques de la Mission Check-up que de découvrir des gens comme Nicholas – des « endormis », selon le jugement de Fremont – et de les exposer à la rude lumière du jour. Dans ce but, le gouvernement se mit à recruter et à employer ce qu'il appelait « les Amis du peuple américain », des agents en civil qui se déplaçaient partout et contrôlaient quiconque était soupçonné représenter une menace pour l'ordre public, soit à cause de ce qu'il avait fait autrefois, ce qui était le cas de Nicholas, soit à cause de ce qu'il faisait actuellement, ce qui était mon cas, soit à cause de ce qu'il pouvait faire à l'avenir, ce qui pouvait être le cas de n'importe lequel d'entre nous. Ainsi, personne n'était vraiment écarté. Les APA portaient des brassards avec une étoile dans un cercle dessus, et on ne tarda pas à les voir partout aux États-Unis, en train d'enquêter diligemment sur l'état moral de centaines de milliers de citoyens.

Dans les plaines du Midwest, le gouvernement avait entrepris la construction de vastes installations carcérales, destinées à la détention et à l'accueil des personnes ramenées par les APA et d'autres agences parapolicières. Ces installations ne seraient pas utilisées, précisa le président Fremont lors d'un discours télévisé, « à moins que et jusqu'à ce que cela s'avère

nécessaire », entendant par là à moins que et jusqu'à ce que la résistance à la guerre devienne notablement plus forte. Le message était clair pour quiconque envisageait de s'opposer à la guerre du Vietnam ; on risquait de se retrouver installé dans le Nebraska à sarcler un champ de navets collectif. Cela exerça un effet de dissuasion et, comme les camps n'étaient pas réellement utilisés, il n'y avait pas lieu d'entamer des poursuites judiciaires. Comme menace, ils remplissaient suffisamment leur rôle.

Personnellement, j'eus droit à une désagréable altercation avec un agent secret de l'APA, un de ceux qui ne portaient pas de brassard. Il m'écrivit sur papier à en-tête, se présentant comme le représentant d'une petite radio libre étudiante de la région d'Irvine ; il voulait m'interviewer, disait-il, parce que les étudiants d'Irvine s'intéressaient à mon œuvre. Je lui répondis favorablement, mais après son arrivée il devint évident, avant même qu'il eût posé trois questions, qu'il s'agissait d'un APA en civil. Après m'avoir demandé si j'avais secrètement rédigé des romans pornos, il se mit à me poser en braillant des questions agressives sur un ton accusateur. Est-ce que je prenais de la drogue ? Étais-je le père de quelconques écrivains de science-fiction noirs illégitimes ? Étais-je Dieu en même temps que le chef du parti communiste ? Et, bien sûr, est-ce qu'Aramchek me finançait ? Ce fut une expérience éprouvante. Il me fallut le mettre physiquement dehors. Je l'entendais encore qui m'invectivait, planté devant la maison, après que j'eus refermé la porte et donné un tour de clé. Après cet incident, je me montrai extrêmement prudent dans le choix des personnes que j'autorisais à m'interviewer.

Mais il se produisit quelque chose qui me causa plus de tort que l'agent de l'APA se présentant comme l'envoyé spécial d'une station de radio estudiantine ; fin 1971, on cambriola ma maison. On fit sauter mes classeurs à coups de plastic d'usage militaire et on les fouilla de fond en comble. Quand je rentrai chez moi, ce fut pour trouver de l'eau et des gravats répandus partout sur le sol, mes classeurs dévastés et la majeure partie de mes documents professionnels et de mes chèques retournés envolée. Toute la maison avait été mise sens dessus dessous. Les fenêtres de derrière avaient été brisées de l'extérieur, et on avait

fait sauter les serrures sur les portes. La police ne se livra qu'à une enquête de pure forme, et les flics me confièrent d'un air sournois qu'ils étaient persuadés que j'avais fait ça moi-même.

« Pourquoi ? demandai-je à l'inspecteur responsable.

— Oh, fit-il en souriant largement, pour écarter les soupçons qui pourraient peser sur vous, sans doute. »

On n'arrêta jamais personne, quoique la police reconnût à un moment donné qu'ils savaient qui avait fait le coup et où se trouvait ce qu'on m'avait volé. Ils dirent pourtant quelque chose de positif, à savoir que, s'il ne fallait pas que je compte récupérer mes affaires, je pouvais d'un autre côté être sûr qu'on n'allait pas m'arrêter. De toute évidence, ils n'avaient rien trouvé qui justifiât mon inculpation. Cette expérience éclaira mon existence d'un jour complètement nouveau. Elle me fit prendre conscience de l'ampleur qu'avaient acquis les abus de pouvoir et la destruction de nos libertés constitutionnelles sous le président Fremont. Je racontai à autant de personnes que possible l'effraction et le cambriolage de ma maison, mais je m'aperçus très vite que la plupart des gens ne voulaient rien savoir, y compris les libéraux pacifistes. Leurs réactions étaient la peur ou l'indifférence, et quelques-uns laissèrent entendre, comme l'avait fait la police, qu'il était vraisemblable que je l'avais fait moi-même, pour « écarter les soupçons » ; à quel sujet, ils ne le disaient pas.

Parmi mes amis qui firent preuve d'une réelle sympathie, Nicholas resta le principal. Il croyait cependant qu'on avait forcé ma maison et volé mes papiers à cause de lui. Il s'imaginait être la véritable cible.

« Ils voulaient savoir si tu allais écrire sur moi, dit-il. C'est toi qui pourrais les porter à l'attention du public, en les mettant dans un roman de science-fiction. Des millions de gens le liraient. Le secret n'en serait plus un.

— Quel secret ?

— Le fait que je représente une autorité extraterrestre supérieure à n'importe quel pouvoir humain, et dont le temps va venir.

— Oh ! fis-je. Tu vois, je pense que c'est à moi qu'ils en avaient, compte tenu du fait qu'ils se sont introduits dans *ma* maison et qu'ils ont lu ou volé *mes* papiers.

— Est-ce que tu écris un livre sur moi ?

— Non.

— Fais bien attention à ne pas donner mon vrai nom. Il faut que je me protège.

— Bordel, dis-je avec colère, personne ne peut se protéger en ce moment, avec la Mission Check-up qui fonctionne et tous ces petits APA boutonneux qui rôdent et qui épient tout le monde derrière leurs lunettes aux verres épais comme des fonds de bouteilles de Coca-Cola. Nous allons tous finir dans les camps du Nebraska et tu le sais foutrement bien, Nick. Comment peux-tu espérer passer au travers ? Regarde ce qui m'est arrivé – ils m'ont pris des années de notes pour des livres futurs. Ils m'ont *de facto* effacé. Rien que l'intimidation... bon Dieu, à chaque fois que j'écris quelques pages, je sais que je peux rentrer de l'épicerie pour m'apercevoir qu'elles ont une fois de plus disparu, comme ce jour-là. Rien n'est à l'abri, rien ni personne.

— Tu crois qu'il y a eu d'autres cambriolages comme le tien ?

— Oui.

— Je n'ai rien vu dans les journaux. »

Je le regardai un long moment.

« Je suppose qu'on n'en parlerait pas, marmonna-t-il sans conviction.

— Non, pas vraiment, dis-je. On n'a pas parlé du mien. Il était juste mentionné dans la rubrique des vols de la semaine dans le comté. "On nous communique qu'il a été volé pour six cents dollars d'équipement stéréo chez Philip K. Dick, de Placentia, dans la nuit du 18 novembre 1971." Pas une ligne sur les papiers volés, sur les chèques retournés volés ou sur les classeurs ouverts à l'explosif. Comme s'il s'agissait d'un vol ordinaire commis par des junkies à la recherche de trucs vendables. Pas une ligne sur le mur de derrière les classeurs, noirci par la chaleur de l'explosion. Pas une ligne sur le monceau de serviettes et de couvertures trempées entassées dans la salle de bains, et dont ils se sont servis pour couvrir le

classeur quand ils ont fait détoner le C-trois ; celui-ci dégage une telle chaleur que...

— Tu en sais vraiment long sur ce truc.

— Je me suis renseigné.

— Je me demande si mes quatre cents pages de notes ne risquent pas quelque chose. Je ferais peut-être mieux de les déposer dans un coffre de banque, quelque part.

— Rêves subversifs, dis-je.

— Ce ne sont pas des rêves.

— La police des rêves. Qui flaire les rêves subversifs.

— Tu es sûr que c'est la police qui t'a cambriolé ? Ça aurait pu être un groupe privé, des gens qui t'en auraient voulu, mettons... eh bien, mettons à cause des positions prodrogue qu'il y a dans tes bouquins.

— Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de "positions prodrogue" dans mes livres, dis-je avec colère. J'écris sur la drogue et sur l'usage de la drogue, mais ça ne veut pas dire que je suis prodrogue ; d'autres écrivent sur le crime et sur les criminels, et ça ne les rend pas procrime pour autant.

— Tes livres sont difficiles à comprendre. On les a peut-être mal interprétés, surtout après ce que Harlan Ellison a écrit sur toi. Tes bouquins sont tellement... eh bien, ils sont dingues.

— Je suppose, fis-je.

— C'est vrai, Phil, tu écris des trucs plus bizarres que n'importe qui aux États-Unis, des bouquins vraiment psychotiques, des bouquins qui parlent de cinglés et de camés, de givrés et de paumés de toutes sortes ; en fait, de toutes les sortes qui n'ont jamais été décrites avant. Tu ne peux pas blâmer le gouvernement parce qu'il éprouve de la curiosité pour le genre de mec capable d'écrire de tels livres, n'est-ce pas ? Je veux dire, ton personnage principal est toujours un gars extérieur au système, un perdant qui finit d'une manière ou d'une autre par...

— *Et tu*, Nicholas, dis-je, vraiment scandalisé.

— Désolé, Phil, mais... eh bien, pourquoi est-ce que tu ne peux pas parler de gens normaux, comme les autres auteurs ? Des gens normaux avec des centres d'intérêt normaux et qui font des choses normales. Au lieu de ça, quand on ouvre un de

tes bouquins, on trouve ce paumé qui a un petit boulot minable, et il prend de la drogue et sa petite amie est dans un hôpital psychiatrique mais il l'aime toujours...

— Très bien ! coupai-je. Je sais que ce sont les flics qui m'ont cambriolé parce que la maison derrière chez moi a été évacuée. Et la famille de Noirs qui y habite a dix enfants, ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un, en permanence. Le soir du cambriolage, j'ai remarqué que la maison des voisins était vide, et elle est restée vide une semaine entière. Et toutes les fenêtres et les portes qui ont été brisées chez moi se trouvaient sur l'arrière, tout à côté. Aucun cambrioleur travaillant pour son propre compte n'aurait fait évacuer toute une maison. C'était les flics.

— Ils t'auront une autre fois, Phil, dit Nicholas. Ils voulaient probablement voir de quoi parle ton prochain livre. De quoi parle-t-il, au fait ?

— Pas de toi, en tout cas. Je peux te le garantir.

— Ils ont trouvé le manuscrit ?

— Le manuscrit de mon nouveau roman était dans le coffre-fort de mon avocat. Je l'y ai transféré un mois avant le cambriolage de ma maison.

— Quel est le sujet du livre ? »

Je marquai une pause, puis je lui dis :

« Un État policier en Amérique calqué sur le système carcéral du Goulag soviétique. Un État policier esclavagiste ici. Ça s'appelle *Coulez mes larmes, dit le policier*.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à mettre le manuscrit dans le coffre-fort de ton avocat ? »

À contrecœur, je lui avouai : « Eh bien, je... merde, Nick. Pour ne rien te cacher, j'ai fait un rêve. »

Silence pendant un moment.

10

Nicholas avait eu raison d'appréhender l'intérêt que l'APA pouvait lui porter. Peu de temps après, alors qu'il était installé dans son bureau chez Progressive Records, assis pour écouter une bande d'un nouveau chanteur, deux APA lui rendirent une visite surprise.

Les deux agents gouvernementaux avaient tous deux le cou épais et rougeaud, et tous deux portaient des chemises droites modernes en polyester et des cravates élégantes ; ils étaient munis de valises, qu'ils déposèrent sur le bureau entre eux et Nicholas. Nicholas se souvint des deux agents du F.B.I. qui étaient venus le voir des années plus tôt, à Berkeley, mais cette fois il n'éprouvait pas de la peur et de la colère ; rien que de la peur.

« Est-ce que nous sortons trop de chansons contestataires ? » demanda-t-il en se disant qu'il lui serait facile de montrer qu'il ne s'agissait pas de sa responsabilité personnelle, mais de celle du chef du département A et R, Hugo Wentz.

Le plus imposant des deux agents déclara :

« Non, d'ailleurs votre firme est classée niveau trois chez nous, ce qui est excellent. Nous serions plutôt ici pour féliciter Progressive Records, ne serait-ce que par comparaison avec ce que nous avons découvert ailleurs dans les milieux du disque.

— C'est plutôt moche, dit l'autre agent pour faire chorus. Comme vous le réalisez, j'en suis certain, monsieur Brady. On enregistre régulièrement un grand nombre de chanteurs communistes, et on passe beaucoup de chansons contestataires à la radio, malgré la coopération générale des réseaux et des plus grosses stations indépendantes. »

Nicholas savait que la diffusion de chansons contestataires ne faisait pas partie de la politique générale suivie par les stations de radio ; c'était la raison pour laquelle Progressive

Records ne les enregistrerait pas. C'était sans objet ; aucun disc-jockey ne les passerait. C'était une question d'économie, pas de principe.

« Nous sommes venus vous voir à propos de l'aspect secondaire de la Mission Check-up suivant, fit le plus grand des agents. Dans l'exercice de votre métier, monsieur Brady, vous devez entrer en contact avec beaucoup de chanteurs et de groupes que vous n'engagez pas, exact ? Pour chaque contrat que vous signez, il doit y avoir une centaine de refus. »

Nicholas acquiesça.

« Nous savons aussi quel salaire vous touchez ici, poursuivit l'agent. Et nous savons que vous avez un petit garçon qui a besoin de soins dentaires très importants, que vous avez des dettes, que vous aimeriez beaucoup quitter votre appartement pour emménager dans une maison, que Rachel parle de vous quitter si vous ne mettez pas Johnny dans une école spécialisée, à cause de son bégaiement... Est-ce que je me trompe ? Nous en avons discuté avec nos supérieurs pour tenter de trouver un moyen de vous aider, et nous vous proposons ceci : si vous fournissez au gouvernement une copie des paroles des chansons de chaque artiste avec lequel vous entrez en contact et qui a des sympathies procommunistes, nous vous paierons un fixe de cent dollars par artiste. D'après nos estimations, vous pourriez majorer votre salaire de jusqu'à deux mille dollars par mois de cette manière, et vous ne seriez pas obligé de le déclarer à la recette des finances ; ce serait net d'impôts. Naturellement, la décision de rapporter que tel artiste est procommuniste et que tel autre ne l'est pas vous appartient. Mais même si nous n'acceptons que la moitié de ceux que vous nous envoyez, vous devriez pouvoir...

— Et nous vous garantissons, coupa l'autre agent des APA, que cet arrangement ne restera connu que de vous et de nous. Personne d'autre, que ce soit à Progressive Records ou ailleurs, ne s'en apercevra. On vous attribuera un nom de code sous lequel vous ferez vos rapports et tout, y compris les paiements, sera enregistré sous ce nom. L'identité de l'informateur correspondant au code ne sera connue que de nous deux ici présents et de vous.

— Mais si ces artistes ne sont pas engagés, dit Nicholas, quel mal peuvent-ils faire ?

— Ils peuvent changer la façon de présenter leurs textes, dit le plus grand des agents, pour qu'ils ne soient pas procommunistes, et se faire engager quelque part ailleurs.

— Mais si les paroles ne sont plus subversives, quelle importance ça a ? Pourquoi vous inquiétez-vous d'eux ? »

Le même agent poursuivit.

« Une fois arrivés au sommet, ils peuvent recommencer à glisser discrètement des poisons subversifs dans leurs paroles. Et à ce moment-là il est très difficile de les faire disparaître, une fois qu'ils sont connus du public, vous voyez ; une fois arrivés au sommet. Potentiellement, c'est une situation très dangereuse : quelqu'un qui introduit quelque chose de discutable au milieu de paroles ordinaires puis se met à les orienter un peu plus par la suite. Comme vous voyez, nous ne pouvons pas nous contenter de nous intéresser à ceux qui sont déjà enregistrés et diffusés, nous avons besoin de connaître les noms de ceux qui ne le sont pas.

— À certains égards, ce sont les plus dangereux », déclara l'autre agent.

Ce soir-là, Nicholas me parla de son entrevue avec les deux agents gouvernementaux. Il était en colère, à ce moment-là, en colère et tout tremblant.

« Tu vas faire ce qu'ils te demandent ?

— Bon Dieu, non », dit Nicholas. Mais il ajouta : « Tu sais, je n'arrive pas à croire vraiment que le gouvernement se préoccupe de tous ces artistes ratés. Je pense que c'est à ma loyauté qu'ils s'intéressent. Ces deux types des APA ; c'était un truc pour me mettre à l'épreuve. Ils savaient tout sur moi ; ils ont un dossier sur moi, là-bas à Washington, c'est évident.

— Ils ont un dossier sur chacun d'entre nous.

— S'ils sont au courant pour la supraclusion de Johnny et pour ce que Rachel m'a dit, ils sont sans aucun doute au courant pour mes contacts avec SIVA.

Je ferais mieux de brûler mes notes.

— À quoi pourrait bien ressembler un dossier sur SIVA, fis-je. Un dossier sur une forme de vie supérieure dans un autre système solaire... je me demande sous quelle entrée il serait classé. Et s'il serait signalé par une marque spéciale.

— Ils vont remonter jusqu'à SIVA à travers moi, dit Nicholas.

— SIVA te protégera.

— Alors tu penses que je ne devrais pas le faire ?

— Bon Dieu, non. » Son attitude me stupéfiait.

« Mais ils vont se dire que je ne suis pas digne de foi si je refuse. C'est ce qu'ils cherchaient à obtenir : une preuve de ma déloyauté. Ils l'auront !

— Qu'ils aillent se faire foutre. Dis-leur non de toute manière.

— Alors ils seront fixés. Et je me retrouverai dans le Nebraska.

— Ils te tiennent, dans ce cas. Quoi que tu fasses.

— C'est exact. Depuis le jour où les deux agents du F.B.I. me sont tombés dessus, dans les années cinquante. Je savais bien qu'il finirait par me rattraper, mon passé d'opposant. L'époque de Berkeley... La raison pour laquelle j'ai quitté l'université.

— Tu as cassé ton fusil.

— J'ai saboté mon fusil ! J'étais déjà un pacifiste, à l'époque. L'un des premiers. Je savais que les sbires de Fremont me retrouveraient ; il leur suffisait d'examiner leurs dossiers. Les ordinateurs ont craché mon nom, celui du premier opposant actif à la guerre d'Amérique. Et maintenant, c'est coopérer ou se faire arrêter.

— On ne m'a jamais arrêté, dis-je, et je me suis beaucoup plus bagarré contre la guerre que toi. En fait, tu n'as pas bougé depuis que tu as quitté Berkeley. Depuis ce fameux jour où les agents du F.B.I. sont passés.

— Ça ne prouve rien. Je suis endormi. Ils pensent probablement que c'est Aramchek qui me contacte la nuit, SIVA est le nom que je donne à Radio Libre Aramchek.

— Aramchek n'est qu'un mot sur le trottoir.

— Aramchek est tout ce qui s'oppose à Fremont. Écoute, Phil. » Nicholas prit une profonde inspiration irrégulière. « Je

crois que je vais être obligé d'entrer dans leur jeu, ou du moins de faire semblant.

— Pourquoi ?

— Parce que. Regarde ce qui t'est arrivé. Ta maison cambriolée, la moitié de tes papiers disparus... Tu n'as pas pu écrire depuis, pour des raisons psychologiques, pour des raisons pratiques. Bon Dieu, regarde-toi ! Tu as les nerfs en compote. Je sais que tu n'arrives plus à dormir, parce que tu t'attends à ce qu'ils reviennent et recommencent, ou peut-être à ce qu'ils t'arrêtent. Je vois quel effet ça t'a fait ; après tout, je suis ton meilleur ami.

— Je survivrai.

— Tu n'as pas une femme et un petit garçon, dit doucement Nicholas. Tu vis seul, Phil. Tu n'as pas de famille. Que se serait-il passé la nuit où ils ont cassé toutes les fenêtres de derrière et enfoncé les portes si ton petit garçon avait été à la maison, tout seul ? Ils auraient pu...

— Ils ont attendu que je sois sorti, dis-je. Ils ont passé une semaine à se préparer dehors. Je les ai vus. Ils ont attendu que la maison soit vide.

— Le gouvernement engage des anciens combattants des forces spéciales du Vietnam pour ce genre d'opérations de commando. Fouille et confiscation, ça s'appelle. Une opération militaire avec du personnel militaire qui utilise du plastic de type militaire... J'ai vu l'empreinte de botte de combat qu'ils ont laissée dans le placard de ton bureau ; tu me l'as montrée. Phil, *ce sont des soldats en armes qui ont cambriolé ta maison*. Et j'ai Rachel et Johnny.

— Fais ce qu'ils te demandent, dis-je, et peut-être ton corps survivra-t-il. Mais ton âme mourra.

— Je leur fournirai des noms dont ils ne pourront rien faire. Des paroles de rock qui en jettent mais qui ne veulent rien dire.

— Et comment te débrouilleras-tu avec ta conscience quand ils arrêteront l'un des artistes paumés que tu auras donnés ? »

Nicholas me regarda d'un air malheureux. Depuis toutes les années que je le connaissais, je ne lui avais jamais vu une expression aussi misérable.

« Parce qu'ils le feront, insistai-je. Et tu le sais. Ils peuvent encore m'arrêter. Ça me pend toujours au nez.

— C'est ce que je veux dire. Et je ne veux pas que ça me pende au nez aussi, dans l'intérêt de Rachel et dans l'intérêt de Johnny. Je veux être aux côtés de mon petit garçon pendant qu'il grandira ; il est ce que j'ai de plus précieux dans la vie. Je ne veux pas me retrouver dans un camp de travail en train de sarcler des navets dans un trou perdu.

— Ferris Fremont ne s'est pas contenté de s'emparer du pays, dis-je. Il s'est aussi emparé des esprits. Et les a avilis.

— La Bible dit qu'il ne faut pas juger, dit Nicholas.

— La Bible dit : "Mon royaume n'est pas de ce monde", répondis-je avec colère. Ce qui signifie qu'il y aura pas mal d'explications à fournir plus tard.

— Il semble que j'en aie pas mal à fournir ici même.

— Même pas la moitié de ce qui viendra plus tard. Tu as demandé à SIVA ce que tu devais faire ?

— Je ne demande rien à SIVA ; c'est lui, eux, qui s'adressent à moi.

— Dis-leur de te demander de ne pas coopérer.

— Pour l'instant, ils n'ont rien dit. S'ils ne disent rien, je continue à faire ce que j'aurais fait normalement.

— Si tu coopères avec la Mission Chienlit⁴ – c'était le sobriquet que nous lui donnions tous –, je te fiche mon billet que SIVA ne communiquera plus jamais avec toi.

— Il va falloir que je fasse ce que j'ai à faire.

— Tu vas leur pondre un rapport sur moi aussi ? Sur ce que j'écris ?

— Ils peuvent lire ce que tu écris ; tout est publié.

— Tu pourrais les mettre au parfum pour *Coulez mes larmes*, puisqu'il n'est pas encore sorti. Tu sais de quoi ça parle.

— Je suis navré, Phil. Mais ma femme et mon gosse passent en premier.

— Et c'est pour ça que je suis venu en Californie du Sud, fis-je d'une voix amère.

⁴ Mission Fuck-up dans le texte. *To fuck up* : foutre le bordel (N.d.T.).

— Phil, je ne peux pas me permettre de les laisser découvrir SIVA. Je suis désolé, mais ça aussi c'est important. Plus important que toi, moi ou n'importe qui. »

Je n'aimais pas l'idée qu'un de mes amis intimes fasse des rapports réguliers, pour de l'argent, aux sbires de Ferris Fremont. Quand je me remémorais le fait que Nicholas savait à peu près tout ce qu'il y avait à savoir de moi, cela devenait d'une proximité étouffante et se transformait en menace extrêmement personnelle. « Si SIVA existe, avais-je dit, il te protégera, comme tu me l'as dit il y a longtemps. Et s'il n'existe pas, tu n'as rien à protéger, et par conséquent aucune raison de collaborer avec eux. Dans les deux cas, tu devrais leur dire d'aller se faire voir ailleurs. » En fait, c'est à moi que je pensais. Je n'avais pas vraiment développé une telle activité contre la guerre, ni même envisagé qu'il restât encore autant à faire, mais cela serait suffisant aux yeux des APA. Et Nicholas avait été informé de tout jusque dans les moindres détails.

Ce fut le début de la première véritable faille dans notre amitié. Nicholas reconnut à contrecœur qu'il pouvait tenir tête aux APA malgré leur dossier sur lui, et ne pas perdre sa famille et son emploi pour autant, mais je voyais qu'il ne doutait pas seulement de moi, mais aussi de lui-même. Le fait était que je ne pouvais plus faire confiance à mon très cher ami Nicholas Brady, que j'avais connu et aimé depuis la lointaine époque de Berkeley. Les flics avaient rempli leur mission : ils avaient provoqué un nouveau différend entre deux hommes qui s'étaient toujours fait totalement confiance.

La destruction de nos relations fut un événement microcosmique qui reflétait ce qui se passait à tous les niveaux de la société américaine sous F.F.F. Si j'extrapolais à partir de ce qui nous était arrivé, d'épouvantables tragédies devaient avoir lieu un peu partout. Par exemple, qu'arriverait-il aux jeunes artistes qui viendraient chez Progressive Records pour jouer et chanter ? Le responsable de la maison de disques qui leur ferait passer l'audition serait un flic rétribué, qui parlerait d'eux à de plus hauts responsables de la police. Sans aucun doute, il se passait la même chose dans toutes les autres maisons de disques. Et les collègues de Nicholas ? Il y avait désormais – ou

il y avait en puissance – un mouchard rémunéré parmi eux, qui arrondissait ses fins de mois aux dépens de leur sécurité et de leur liberté. Et tout ça pour que le petit Johnny puisse aller chez le dentiste. Tu parles d'une raison !

Le vrai motif, bien entendu, était le souci que Nicholas se faisait pour sa propre liberté et sa propre sécurité. Dans les faits, il s'agissait d'un échange : il mettait en danger, ou se proposait de mettre en danger, la liberté et la sécurité des autres pour protéger les siennes. Mais si beaucoup de gens faisaient la même chose, l'effet global serait que tout le monde courrait des risques. Par exemple, mettons que deux agents des APA soient venus me voir maintenant pour me demander de faire un rapport sur Nicholas. Je saurais déjà qu'il y a de bonnes chances pour qu'il en fasse un sur moi. Quelle serait alors ma réaction, dans ce cas ? Ma capacité à leur résister serait sensiblement ébranlée.

La technique policière bien connue du coup de fouet entrerait en action ; ils ne tarderaient pas à me dire : « Vous feriez mieux de nous parler de Nicholas Brady avant qu'il ne nous parle de vous », ce qui signifiait : vous feriez mieux d'avoir la peau de votre ami avant qu'il n'ait la vôtre. On nous jetterait à la gorge l'un de l'autre. Le seul gagnant serait Ferris F. Fremont. La police utilise les mêmes trucs depuis l'époque des Mèdes, et les gens continuent de marcher. Aussitôt que Nicholas aurait dénoncé quelqu'un, surtout pour de l'argent, il serait à jamais vulnérable au chantage qu'exercerait la police. On avait installé un nœud coulant devant lui, et Nicholas y glissait fort obligeamment la tête. Il faisait le plus gros du boulot. Où était l'homme qui avait démoli son fusil pour ne pas subir involontairement la formation militaire qui était le prix à payer pour son diplôme d'études supérieures ? Englouti par les égouts de la prospérité, de toute évidence ; maintenant, Nicholas avait une bonne planque et de grandes perspectives d'avenir, sans parler de son pouvoir sur d'autres gens. Voilà ce qui l'avait changé. L'idéalisme s'était effacé devant des motivations plus réalistes : la sécurité, l'autorité et la protection d'une famille. Le temps avait opéré une sinistre magie sur mon ami. Il n'arpentait plus les trottoirs en déclamant de vieux chants de marche de la

guerre civile espagnole. En fait, si quelque jeune artiste venait le trouver avec des paroles du même genre, Nicholas se retrouverait en position de ramasser cent dollars sans effort.

« Je vais te dire ce que je ferai si tu espionnes pour le compte du gouvernement, déclarai-je à Nicholas. D'abord, je téléphonerai aux huiles de Progressive Records et je les préviendrai. Ensuite, j'irai me garer devant votre entrée principale, et quand je verrai de jeunes artistes remonter l'allée avec leur guitare, leurs grandes espérances et leur confiance absolue en toi, je les arrêterai et je leur dirai que tu es payé pour...

— Merde, dit Nicholas.

— Je suis sérieux.

— Bon, je suppose que je ne peux pas le faire. »

Il avait l'air soulagé.

« C'est exact, dis-je. Tu ne peux pas le faire.

— Ils me détruiront. C'est exactement comme quand les types du F.B.I. se sont pointés la première fois ; c'est après moi qu'ils en ont. Tu as une idée des conséquences possibles s'ils font du mal à SIVA ?

— SIVA peut prendre soin de lui-même.

— Mais pas moi, dit Nicholas.

— Dans ce cas, tu n'es pas différent du reste d'entre nous, dis-je. Parce que je ne peux pas non plus. »

Cela mit un terme à la conversation. La morale de tout ça, aurais-je pu faire remarquer à Nicholas, était que lorsqu'on a l'intention de trahir les gens il est préférable de n'en parler à personne. M'en parler avait été une erreur, car j'avais été immédiatement submergé de visions de Nicholas en train de fournir des informations sur moi.

11

Ce soir-là, je reçus moi-même un coup de fil d'un flic, un de ceux que je connaissais.

« Un tas de gens peuvent rentrer chez toi, pas vrai ? demanda-t-il.

— Oui, je suppose.

— J'ai un tuyau que je vais te passer. Quelqu'un planque de la came dans ta baraque et les APA du quartier sont au courant. Si on nous envoie la chercher et qu'on la trouve, il faudra qu'on t'arrête.

— Même si vous savez que c'est quelqu'un d'autre qui la cache ?

— C'est exact, fit le flic. C'est la loi. Tu ferais mieux de la trouver et de la balancer dans les chiottes avant qu'on nous appelle pour qu'on aille là-bas. »

Je passai le reste de la nuit à chercher la came. En tout, je trouvais cinq planques différentes pour la drogue ; il y en avait même une à l'intérieur du téléphone. Je détruisis tout, mais pour ce que j'en savais j'avais pu en manquer. Il n'y avait aucun moyen de savoir avec certitude. Et quel que soit le responsable, il pouvait en planquer d'autre.

Le lendemain, je reçus la visite de deux APA. Ceux-là étaient jeunes : un jeune en chemise, pantalon et cravate blancs, accompagné par une fille en jupe longue. Ils auraient pu être des missionnaires mormons, mais tous deux portaient le brassard des APA. Les très jeunes APA étaient les pires, et je n'étais pas franchement ravi de recevoir ces gens. Les jeunesses des APA étaient le fer de lance empressé du mouvement.

« Pouvons-nous nous asseoir ? fit le garçon d'une voix enjouée.

— Bien sûr », répondis-je, sans bouger. Mon ami le flic m'avait averti juste à temps.

La fille, assise bras croisés sur mon divan, dit :

« Nous avons des amis communs. Nicholas Brady.

— Oh ! fis-je.

— Oui, dit le garçon. Nous sommes des amis à lui. Il nous a beaucoup parlé de vous... Vous êtes écrivain, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Nous ne vous interrompons pas en plein travail, j'espère ? » demanda-t-il. Ils étaient la propreté et la politesse incarnées.

« Non.

— Vous avez écrit des romans vraiment importants, déclara la fille. *Ubik*, *Le Maître du château*...

— *Le Maître du haut château* », la corrigeai-je. Il était clair qu'ils n'avaient jamais ouvert un de mes livres.

« Assurément, vous et M. Brady avez ensemble apporté une large contribution à la culture populaire, vous avec vos histoires et lui en sélectionnant les artistes destinés à enregistrer, poursuivit la fille. Est-ce la raison pour laquelle vous habitez tous deux dans cette région, la capitale mondiale du divertissement ?

— Le comté d'Orange ?

— Le sud de l'État.

— Eh bien, c'est plus facile pour rencontrer des gens, dis-je sans me mouiller.

— Vous et M. Brady êtes amis depuis des années, n'est-ce pas ? demanda le garçon. Vous habitez ensemble à Berkeley, où vous partagiez une chambre.

— Ouais.

— Puis il est venu vivre ici, et vous avez fait de même au bout de quelques années.

— Ouais, bon, nous sommes bons amis.

— Consentiriez-vous à signer une déclaration notariée, sous serment, attestant la loyauté politique de lui et de sa femme ? »

Pris par surprise, je fis :

« Hein ?

— Ou bien n'y consentiriez-vous *pas* ?

— Bien sûr que si.

— Nous aimerions que vous rédigiez le premier jet d'une déclaration de ce genre dans les jours qui viennent, dit la fille.

Nous vous aiderons à préparer la version définitive à notre quartier général. Et nous allons vous laisser plusieurs modèles sur lesquels vous pourrez établir votre propre texte, ainsi qu'un manuel d'instructions.

— Pour quoi faire ?

— Pour aider votre ami, dit la fille.

— Pourquoi a-t-il besoin d'aide ?

— Nicholas Brady a des antécédents suspects, qui remontent à l'époque de Berkeley, dit le garçon. S'il doit conserver la position qu'il occupe actuellement, il aura besoin du soutien de ses amis. Vous êtes d'accord pour lui apporter ce soutien, n'est-ce pas ? C'est votre ami.

— Je fournirai à Nicholas toute l'aide dont il pourra avoir besoin. » En disant cela, je compris d'instinct que j'avais mordu à l'appât ; j'étais tombé dans quelque obscur piège policier.

« Bien », fit la fille. Elle sourit, puis tous deux se levèrent pour partir. Le garçon plaça une boîte en plastique sur la table basse. « Votre équipement, dit-il. Instructions, indications utiles, modèles ; comme vous êtes écrivain, cela va sans aucun doute vous paraître très facile. En même temps que votre déclaration à propos de votre ami, nous aimerions que vous nous esquissiez un court résumé autobiographique, de manière que la personne qui lira votre déclaration en sache un peu sur vous aussi.

— Un résumé portant sur quoi ? » Maintenant, je me sentais vraiment effrayé, vraiment sûr d'être tombé dans un piège.

« Il y a des instructions sur ce point également », dit la fille, et ils s'en allèrent tous les deux. Je restai seul avec la boîte en plastique rouge, blanc, bleu. Je m'assis, ouvris la boîte et me mis à feuilleter la brochure d'instructions, qui était imprimée sur beau papier glacé. Elle portait le sceau présidentiel et la signature imprimée de F.F.F.

Cher Américain,

Vous avez été invité à rédiger un court article sur le sujet que vous connaissez le mieux : vous-même ! Il est entièrement de votre ressort de décider quels sujets vous estimez pertinents et quels sujets vous estimez préférable de ne pas mentionner.

Dans tous les cas, vous serez noté non seulement en fonction de ce que vous avez inclus, mais aussi sur ce que vous avez omis.

Peut-être est-ce une délégation de vos amis et voisins, les Amis du peuple américain, qui vous a demandé de faire ceci. Ou peut-être avez-vous pris vous-même l'initiative d'écrire pour vous procurer cet équipement. Ou peut-être la police de votre quartier vous l'a-t-elle suggéré de manière à...

Je passai à la brochure qui donnait les instructions nécessaires à la préparation d'une déclaration notariée sur la sûreté d'un ami.

Cher Américain,

Vous avez été invité à rédiger un court article sur un sujet que vous connaissez bien : un ami intime ! Il est entièrement de votre ressort de décider quels sujets vous estimez pertinents et quels sujets vous estimez préférable de ne pas mentionner. Cependant, vous rendrez service à votre ami en étant le plus complet possible. Ce que vous écrirez à son propos, bien entendu, restera strictement confidentiel ; cet article est destiné à un usage officiel exclusivement.

Peut-être est-ce une délégation de vos amis et voisins, les Amis du...

J'allai à ma machine à écrire, y engageai une feuille de papier et commençai à composer le résumé autobiographique.

POUR CEUX QUE ÇA PEUT INTÉRESSER :

Moi, Philip K. Dick, sain d'esprit et raisonnablement sain de corps, désire reconnaître avoir été un haut responsable durant une période couvrant de nombreuses années de l'organisation connue par ses ennemis sous le nom d'Aramchek. Au cours de mon entraînement à la subversion et à l'espionnage, j'ai appris à mentir et outre le mensonge caractérisé à déformer si efficacement que ce que je dis est inutilisable par ceux qui détiennent le pouvoir dans cette nation, notre cible, les E.-U. d'Amérique. Ces stipulations présentes à l'esprit, je vais maintenant faire une déclaration à propos de mon ami de

toujours Nicholas Brady, qui a été, si mes souvenirs sont exacts, un avocat et un supporter clandestins des lignes politiques d'Aramchek pendant des années, changeant d'avis comme change continuellement la doctrine officielle d'Aramchek, de manière à rester en accord avec la politique générale de la Chine populaire et des autres puissances socialistes, sans exclure l'U.R.S.S., une de nos premières acquisitions dans le combat contre l'homme que nous avons mené depuis notre formation au Moyen Age.

Peut-être devrais-je parler davantage d'Aramchek, afin de mieux clarifier ma propre situation. Aramchek, une ramification de l'Église catholique romaine, est fidèle au principe selon lequel les moyens justifient la fin. Nous employons par conséquent les moyens les plus élevés possible, sans nous préoccuper de la fin, sachant que Dieu disposera de ce que le simple mortel a proposé. Dans cette optique, nous employons et avons employé tous les artifices, toutes les stratégies et toutes les ressources dont nous pouvions disposer pour contrecarrer les visées de Ferris F. Fremont, actuel dictateur fantoche de ces E.-U. d'Amérique. Durant son enfance, pour citer un exemple, nous nous sommes arrangés pour écrire en creux le nom de notre organisation sur le trottoir au bas de la rue où se trouve la maison dans laquelle il est né, dans le but de lui faire entrer dans le crâne avec la dernière énergie le fait qu'en fin de compte NOUS AURIONS SA PEAU.

Je signai ce document puis me reculai sur mon siège pour examiner la situation dans laquelle je me trouvais. Elle n'était pas bonne. Je reconnaissais cette boîte en plastique rouge, blanc, bleu ; c'était le fameux nécessaire d'« information volontaire », le premier pas du processus consistant à transformer le citoyen en membre actif des services de renseignements gouvernementaux. C'était comme un contrôle fiscal, chaque citoyen y avait droit tôt ou tard. C'est ainsi que nous vivions sous F.F.F.

Si j'omettais de livrer ma notice autobiographique et ma déclaration sur Nicholas, les APA reviendraient, et ils se

montreraient moins polis la prochaine fois. Si j'envoyais un rapport inadéquat sur Nicholas et moi-même, ils demanderaient courtoisement un supplément d'informations. Cette technique avait été employée pour la première fois par les Nord-Coréens sur les prisonniers de guerre américains : on recevait un bout de papier et un stylo, et la consigne d'écrire n'importe quoi à son propre sujet, ce dont on se sentait l'envie, sans que les geôliers fassent la moindre suggestion. Les révélations que les prisonniers faisaient sur eux-mêmes étaient stupéfiantes, et surpassaient de beaucoup ce qu'ils auraient confessé sous influence. Quand l'heure d'informer venait, l'homme était son propre pire ennemi, son propre mouchard suprême. Il me suffisait de rester assez longtemps devant ma machine à écrire pour me retrouver à tout leur dire sur moi et sur Nicholas ; et sans doute, après leur avoir dévoilé les faits, poursuivrais-je avec d'extravagantes inventions, toutes conçues pour forcer l'attention – et l'admiration – de mon public. L'être humain a une désastreuse tendance à vouloir plaire. Et j'étais en fait pareil à ces Américains capturés : un prisonnier de guerre. Je l'étais devenu en novembre 1968, lorsque F.F.F. avait été élu. Nous étions tous devenus la même chose ; nous habitions désormais une immense prison sans murs, délimitée par le Mexique, le Canada et les deux océans. Il y avait les geôliers, les matons et les moutons, et quelque part dans le Midwest le régime cellulaire des camps d'internement spéciaux. La plupart des gens semblaient ne pas s'en apercevoir. Puisqu'il n'y avait pas de barreaux ou de fils de fer barbelés tangibles, puisqu'ils n'avaient pas commis de crimes, n'avaient pas été arrêtés ou traduits devant un tribunal, ils ne se rendaient pas compte du changement, de l'horrible transformation de leur situation. C'était la classique histoire de l'homme qu'on kidnappe sans qu'il bouge. Étant donné qu'on ne les avait emmenés nulle part et qu'ils avaient eux-mêmes voté pour porter la nouvelle tyrannie au pouvoir, ils ne voyaient rien de mal. De toute façon, un bon tiers d'entre eux, s'ils en avaient pris conscience, auraient considéré que c'était une bonne idée. Comme F.F.F. le leur disait, on pouvait à présent donner une conclusion honorable à la guerre du Vietnam et, sur place, annihiler la

mystérieuse organisation Aramchek. Les Américains irréprochables pouvaient de nouveau respirer librement. Leur liberté de faire ce qu'on leur disait avait été préservée.

Je revins à la machine à écrire et rédigeai une autre déclaration. Il était important de faire un bon boulot.

À L'INTENTION DES AUTORITÉS :

Moi, Philip K. Dick, je ne vous ai jamais aimés, et je sais d'après le cambriolage de ma maison et le fait que vous vous affairez à dissimuler de la drogue derrière les prises de courant et dans le combiné téléphonique au moment même où je suis assis ici que vous ne m'appréciez pas non plus. Pourtant, quelle que soit mon antipathie à votre égard, et la vôtre au mien, il y a quelqu'un que je déteste encore plus, à savoir : M. Nicholas Brady. Je vous suggère de le détester aussi. Permettez que je vous explique pourquoi.

Tout d'abord, M. Nicholas Brady n'est pas un être humain au sens habituel du terme. Il est sous l'emprise (ou plus exactement sera un de ces jours à notre grande surprise à tous sous l'emprise) d'une forme de vie étrangère originaire d'une autre étoile. Une telle prémisse peut donner naissance à des spéculations d'une portée considérable.

Peut-être, étant donné que mon métier consiste à écrire de la science-fiction, imaginez-vous que j'invente des histoires pour vous tester et voir comment vous réagissez. Non, chères autorités. J'aimerais bien que ce soit le cas. J'ai moi-même vu de mes propres yeux M. Nicholas Brady faire preuve de fantastiques pouvoirs surnaturels, qui lui sont conférés par l'entité étrangère et supra-humaine connue sous le nom de SIVA⁵. J'ai vu M. Nicholas Brady traverser des murs. Je l'ai vu faire fondre du verre. Un après-midi, pour me fournir une démonstration de l'ampleur stupéfiante de ses pouvoirs, M. Nicholas Brady a fait se matérialiser la ville de Cleveland au beau milieu des prés qui jouxtent l'autoroute 91, puis l'a fait disparaître sans que quiconque sauf nous en soit plus avancé. M. Nicholas Brady abolit les limites de l'espace et du

5 Là encore, le texte porte Valisystem A, titre originel du roman (N.d.T.).

temps quand l'envie l'en prend. Il peut remonter dans le lointain passé ou faire un bond de plusieurs siècles dans l'avenir. Il peut, s'il le désire, se transporter lui-même directement jusqu'à Alpha Centauri ou n'importe quelle autre...

Et merde, me dis-je. Et je cessai d'écrire. Mon intention avait été de me lancer dans l'hyperbole spectaculaire et d'exagérer l'affaire à un point tel que les APA ne puissent pas y croire une seconde.

Je me mis ensuite à penser au garçon et à la fille qui m'avaient apporté le nécessaire sous plastique, ce truc mortel. Sur le moment, j'avais à peine fait attention à eux de manière consciente, mais je conservais d'une façon ou d'une autre l'impression que m'avaient faite leurs visages. La fille n'avait pas eu l'air mal ; cheveux noirs, yeux verts, l'air plutôt vive, de plusieurs années plus jeune que moi, mais je ne m'étais jamais inquiété de ça.

Je soulevai la boîte rouge, blanc, bleu et trouvai un carton blanc collé dessus. Sur la carte se trouvaient leurs noms et numéros de téléphone. Bon, me dis-je, il y a peut-être un autre moyen de s'en sortir. Sans céder. Je devrais peut-être demander encore un peu d'aide pour préparer ces déclarations.

Alors que je mettais au point le numéro que j'allais faire à la fille aux cheveux noirs des APA, le téléphone sonna. C'était Nicholas.

Je lui racontai ce qui s'était passé dans la soirée.

« Tu vas le faire ? demanda-t-il. Tu vas écrire un rapport sur moi ?

— Eh bien... commençai-je.

— Ça n'est plus aussi facile quand il s'agit de soi, pas vrai ? fit Nicholas.

— Merde, mon vieux. Ils ont caché de la came chez moi ; un flic m'a prévenu hier soir. J'ai passé ma nuit à la chercher.

— Ils me tiennent aussi. Soit ils ont déjà le matériel, soit ils le fabriquent, comme dans ton cas. Eh bien, Phil, nous sommes logés à la même enseigne. Tu ferais mieux de décider ce que tu vas faire. Mais si tu leur fournis des renseignements sur moi...

— Tout ce qu'on me demande, c'est d'écrire une déclaration en ta faveur », dis-je, mais je savais qu'il avait raison. Ils nous tenaient tous les deux, c'était vrai, et de la même manière. Les moyens de pression étaient identiques.

Nicholas avait raison quand il disait : *Ce n'est plus aussi facile quand il s'agit de soi*. « Envoie-les se faire foutre », lui avais-je dit. Bon, autant pour mes conseils. Maintenant, c'était mon tour. Et ça faisait mal ; ça me faisait mal jusqu'au tréfonds de l'âme, ça me taraudait et me tordait et me brûlait. Et je ne voyais aucun moyen de m'en sortir – aucun.

Sauf appeler la fille des APA et l'embobiner. Ma liberté, ma vie en dépendaient. Et celles de Nicholas aussi.

12

La fille s'appelait Vivian Kaplan. J'attendis une heure, pour être certain qu'elle serait rentrée chez elle, puis je l'appelai. « Allô ? »

Je la saluai, me présentai puis expliquai que je m'étais emmêlé les pinceaux en essayant d'écrire ma déclaration sur Nicholas. « Peut-être est-ce parce que je sais tellement de choses sur lui, dis-je. Plus de choses que n'importe qui d'autre. Il est difficile de savoir quoi mettre et quoi laisser de côté. Après tout, j'ai envie d'être bien classé. » Je me disais que ce dernier détail la convaincrail.

« Je suis sûre que vous en êtes capable, déclara Vivian Kaplan. Vous êtes écrivain professionnel ; enfin quoi, les femmes au foyer et les ouvriers arrivent bien à trouver le tour de main !

— C'est peut-être précisément pour ça que je suis écrivain.

— Ce qui veut dire ?

— Je suis un auteur *de fiction*. J'ai l'habitude d'inventer les choses.

— Il ne faut pas que vous inventiez quoi que ce soit dans ces documents, Phil, dit Vivian.

— Certaines vérités concernant Nicholas ressemblent aux fictions les plus folles, je le jure devant Dieu ! »

Ça, ça lui en mit plein la vue.

« Oh ?

— Le déshonneur, poursuivis-je, qui l'a forcé – qui nous a forcés tous les trois – à quitter Berkeley pour venir nous exiler ici. La majeure partie du secret n'a jamais franchi ses lèvres.

— Déshonneur, fit Vivian en écho. Secret.

— Il ne pouvait pas rester à Berkeley. Vous croyez pouvoir revenir ici pour que nous en discussions ?

— Un petit moment, répondit Vivian. Mais pas longtemps.

— Juste pour m'aider à démarrer », dis-je, ravi.

Une demi-heure plus tard, une petite Chevrolet II rouge se garait dans l'allée devant chez moi. Vivian Kaplan en sortit, tenant son sac à main et vêtue d'un manteau court en imitation cuir. Je la fis entrer.

« Je vous suis vraiment reconnaissant », lui dis-je alors qu'elle s'asseyait dans le salon. Je pris son manteau et l'accrochai dans la penderie.

Sortant un petit calepin et un stylo de son sac à main, Vivian s'apprêta à écrire.

« Qu'est-ce qui a provoqué le déshonneur de M. Brady, là-bas, à Berkeley ? Dicter, je transcrirai. »

Je ramenai une bouteille de vin de la cuisine, un Louis Martini de cinq ans d'âge.

« Pas pour moi, s'il vous plaît, dit Vivian.

— Juste un peu, pour goûter. C'est une bonne année.

— Un peu, peut-être. »

Je nous servis du vin à tous les deux. En fond, j'avais mis de la musique, et les lumières étaient tamisées. Vivian, pourtant, semblait ne rien remarquer ; elle attendait, concentrée, que je dise ce que j'avais à dire. Elle ne toucha pas à son vin.

« Nicholas parle à Dieu », dis-je.

Elle me fixa, bouche bée.

« Il s'y est mis à Berkeley. Il était quaker quand il était petit, vous savez. Je suis sûr que vous avez ça dans vos dossiers. Les quakers croient que l'Esprit-Saint peut venir vous visiter et vous parler. Toute sa vie, Nicholas a attendu que Dieu, qui est identique au Saint-Esprit, surtout quand on est trinitaire, comme Nicholas et moi, vienne lui parler. Quelques années avant que nous ne quittions Berkeley – c'était au début des années soixante –, Dieu lui a parlé pour la première fois. »

Vivian m'écoutait. Elle n'avait rien écrit.

« Depuis lors, repris-je, Nicholas a conservé une relation étroite avec Dieu. Il lui parle comme nous nous parlons vous et moi en ce moment.

— Seigneur, fit Vivian, c'est inutilisable ; je ne peux pas mettre ça dans mon rapport.

— Vous connaissez quelqu'un d'autre qui communie régulièrement avec Dieu ? La vie de Nicholas est tout entière

organisée autour de ça ; parler avec Dieu et entendre Dieu répondre, c'est tout pour lui. Et ça se comprend. J'aimerais être à sa place. »

Vivian reposa son stylo.

« Vous êtes sûr qu'il n'est pas fou ? Pour moi, ça ressemble à des histoires de fou.

— Vous devriez noter tout ça, dis-je. Je vais vous révéler quelques-unes des choses que Dieu lui a dites.

— Je ne m'intéresse pas à ça ! fit Vivian avec agitation. Il n'y a aucun contenu politique là-dedans ! Qu'est-ce que nous pouvons faire d'informations comme celles-là ?

— Dieu a déclaré, lui dis-je, qu'il allait faire s'abattre des plaies sur la totalité du présent ordre des choses pour le balayer. Des plaies d'ordre liquide, à mon avis, vu la façon donc c'était présenté ; quelque chose en rapport avec l'eau.

— Oh, quelles conneries !

— Je crois qu'il a également annoncé qu'il installerait un arc-en-ciel dans les deux. Après. Un signe de paix entre Dieu et l'homme.

— Vous ne pouvez pas faire mieux que ça ? demanda sèchement Vivian.

— Je vous ai dit que j'avais du mal à mettre les choses par écrit. C'est pour ça que je voulais que vous veniez. » Je m'assis à côté d'elle sur le canapé et lui pris son stylo-bille. « Je vais écrire la première phrase. "Nicholas Brady..." »

— Vous m'avez fait venir pour une affaire religieuse ? Nous ne pouvons rien faire d'une histoire de religion ; Dieu n'a rien d'antipatriotique. Il ne figure pas sur notre liste. Vous ne voyez rien d'autre ?

— À Berkeley, dis-je, le fait de parler à Dieu constitue un déshonneur. Nick s'est retrouvé grillé quand il en a parlé aux gens, là-bas. Ils l'ont chassé comme un animal.

— C'est Berkeley, fit Vivian. Il n'y a que des athées et des cocos, là-bas. Ça ne me surprend pas. Mais nous sommes dans le comté d'Orange. C'est le monde réel, ici.

— Vous voulez dire que ça ne pose pas de problème, ici ?

— Bien sûr, aucun problème. »

Je poussai un soupir de soulagement.

« Alors Nicholas est enfin en sécurité.

— Phil, dit Vivian, vous devez savoir d'autres choses sur Nicholas qui seraient susceptibles – vous me comprenez –, qui seraient susceptibles de faire oublier ces trucs sur Dieu.

— Il est impossible de faire oublier Dieu. Il est omnipotent et omniscient.

— Je veux dire par rapport au dossier politique que nous sommes en train d'établir.

— Buvez un peu de vin. »

Je lui tendis son verre.

« Non, je ne bois jamais de vin, fit Vivian avec une certaine émotion. Mais j'ai ramené un peu d'herbe extra. »

Elle ouvrit son sac à main et fouilla dedans. Je n'étais pas vraiment surpris ; ça collait.

« Il me faudrait une petite boîte pour faire le mélange, dit-elle. Et une carte du genre carte de crédit. Là, ceci fera l'affaire. » Elle dénicha une carte d'affaires blanche dans son Portefeuille.

« Faites-moi voir ça », dis-je en tendant la main. Vivian y déposa ses deux grammes d'herbe. Je quittai alors le salon Pour emporter l'herbe dans la salle de bains, où je refermai aussitôt la porte derrière moi. En un rien de temps, j'avais balancé la marijuana dans les toilettes et tiré la chasse ; on ne trouverait pas de substances prohibées chez moi, pas ces deux grammes-là en tout cas.

« Qu'est-ce que vous faites ? » cria Vivian d'une voix acerbe, depuis l'autre côté de la porte fermée. « Qu'est-ce que vous avez fait ? » Elle se mit à frapper.

Je tirai la chasse une seconde fois, pour être absolument sûr, puis rouvris la porte sans me presser.

« Vous l'avez balancée dans les toilettes ? demanda-t-elle, incrédule.

— Oui.

— Pourquoi ? Enfin, peu importe ; ce qui est fait est fait. ! J'ai un peu de hash de qualité supérieure que nous pouvons fumer. Heureusement que j'ai amené mon shilom. » Elle regagna le salon. Je la suivis. Il serait plus difficile de lui

prendre le hasch, me rendis-je compte. Personne ne se défaisait de son hasch, surtout après ce que je venais de faire.

Vivian s'assit sur le canapé après avoir ôté ses chaussures, replia les jambes et alluma le petit bout de hasch dans son shilom. « Là. » Il fumait lorsqu'elle me le tendit.

« C'est le meilleur que j'ai depuis des mois. Il va vous faire vraiment décoller.

— Je ne veux pas de drogue chez moi.

— Personne ne peut nous voir du dehors.

— On me surveille.

— Tout le monde croit qu'on le surveille. Ça fait deux ans que je fume et je ne me suis jamais fait coincer.

— Oui, mais vous faites partie des APA.

— Ça rend les choses plus dangereuses pour moi. La plupart des APA ne prennent rien ; il est très risqué d'être avec les APA et de fumer en même temps. Il faut que j'attende de me retrouver avec des gens dans votre genre pour pouvoir le faire. C'est une des raisons pour lesquelles j'étais contente quand on m'a chargée de m'occuper de vous. C'est pour ça que je suis venue ce soir après votre coup de fil, pour que nous puissions fumer ensemble.

— Je ne fume pas, dis-je.

— Bien sûr que si. Tout le monde le sait. Vous êtes un des plus grands camés d'Amérique. C'est dans les bios publiées pour accompagner vos bouquins – regardez ce que Harlan Ellison a écrit dans *Dangereuses Visions*. Nous l'avons en triple exemplaire. Et tous vos amis disent que vous vous défoncez.

— On a inventé ça pour faire vendre.

— Tu te défonces, déclara Vivian. Tiens, repasse-moi mon shilom. C'est mon tour de prendre une latte. »

Je pouvais difficilement balancer son shilom dans les toilettes, et je le lui rendis donc. Elle inspira profondément, le visage empourpré.

Quand elle me le repassa, elle dit en toussant :

« Le hasch me donne envie de baiser.

— Oh, fis-je. Ah bon !

— Ça te donne pas envie de baiser ? » Elle tira une nouvelle fois sur sa pipe, les yeux déjà un peu ternes, le regard dans le

vague ; tout son corps semblait avachi, merveilleusement à l'aise.

« Allons dans la chambre, proposai-je.

— Dans une minute. Quand nous aurons fini le hasch. » Elle continuait à fumer, de façon rituelle maintenant, avec paresse et délectation. Ses soucis, sa nervosité à propos de mon compte rendu politique, le fait que j'avais balancé son herbe, tout avait disparu.

Le moment était venu de retourner la situation aux dépens de la dictature qui m'opprimait. Quand j'aurais fait de Vivian Kaplan ma maîtresse, je pourrais cesser de m'inquiéter au sujet de ma description politique. La prenant par la main, je reposai son shilom et l'aidai à se mettre debout. « Est-ce que tu prends la pilule ? » lui demandai-je en la guidant dans le couloir qui menait à la chambre. Il fallait que je me cramponne à elle pour éviter qu'elle ne bute contre le mur.

« Bien sûr que oui », dit-elle. Elle commençait à déboutonner son chemisier sans y penser tandis que nous nous rapprochions de la porte ouverte de la chambre ; en fredonnant et en souriant sous l'effet du hasch, elle entra, et je refermai la porte derrière nous d'un coup de pied.

« Juste une minute », dis-je alors qu'elle s'asseyait au bord du lit pour ôter sa jupe. « Je reviens tout de suite. » Je retournai dans le salon, où elle avait laissé son shilom. Je le remis soigneusement dans le sac à main, que je fermai en me disant : comme ça, s'ils se pointent et découvrent la came, il sera clair que c'est à elle. Malgré ses efforts, ils ne pourront pas me mettre ça sur le dos. « Dépêche-toi, cria Vivian depuis la chambre. Je commence à m'effondrer. »

Je me précipitai dans le couloir qui donnait sur la chambre et la trouvai allongée nue sur le lit, ses vêtements empilés sur ma chaise de travail.

« Le hasch m'endort quelquefois, dit-elle. Il faut que je m'y mette tout de suite, avant de ne plus avoir la tête à ça. »

Nous fîmes l'amour. Vers la fin, Vivian sombra effectivement dans un profond et paisible sommeil. Bon, me dis-je en marchant à pas de loup vers la salle de bains pour aller prendre une douche, je suis désormais maître de la situation – et non

plus victime. Cette fille ne m'espionnera plus. J'ai transformé une ennemi en quelque chose d'encore mieux qu'une amie : une camarade de conspiration motivée par le sexe.

Ma douche prise, je regagnai la chambre pour la trouver assoupie, le drap du dessus ramené sur elle. « Vivian, dis-je en lui effleurant l'épaule, est-ce que tu veux que je t'apporte quelque chose ? Quelque chose à boire ?

— J'ai faim, murmura-t-elle d'une voix lourde de sommeil. Quand je m'envoie en l'air, j'ai toujours une faim épouvantable après. Au début que je prenais mon pied, je mangeais tout le temps tout ce qu'il y avait dans le frigo juste après. Un demi-poulet, une pizza, deux hamburgers et un carton de lait... Tout ce que je trouvais.

— Je peux te faire chauffer du bœuf en croûte congelé.

— Tu as des boissons sans alcool, du genre Pepsi ? »

J'avais une boîte de Coors que je lui apportai. Vivian s'assit en sous-vêtements sur le lit, et but.

« Qu'est-ce que tu fais quand tu ne travailles pas pour les APA ? lui demandai-je. Je veux dire, tu ne peux pas passer tout ton temps à courir pour le compte des APA.

— Je suis étudiante.

— Où ça ? Au Cal State Fullerton ? Au Santa Ana College ?

— À Valentia High, dit Vivian. Je suis en dernière année. Je passe mon diplôme en juin.

— Un lycée ! fis-je, abasourdi. Vivian... » Je pouvais à peine parler ; je tremblais de peur. « Quel âge as-tu, pour l'amour de Dieu ?

— Dix-sept ans », répondit Vivian, sirotant sa limonade. « Je prendrai dix-huit ans en septembre. »

Oh, mon Dieu, pris-je conscience. Elle est mineure. C'est un viol caractérisé ! Un crime ! Aussi moche que la drogue – pire, en fait. Il lui suffit d'en parler à la police ; l'arrestation est automatique.

« Vivian, dis-je en grinçant des dents, tu n'as pas le droit de coucher avec moi. Tu ne le sais pas ? » Je commençai à rassembler ses vêtements. « Il faut que tu t'en ailles tout de suite !

— Personne ne sais que je suis là », déclara-t-elle tranquillement ; elle continua de boire sa limonade Coors. « Sauf Bill.

— Qui diable est Bill ?

— Le type avec qui j'étais tout à l'heure, quand nous sommes venus en équipe. Je lui ai dit que je l'appellerais en rentrant, pour qu'il sache que je vais bien. Nous sommes fiancés. »

C'était trop pour moi ; je m'effondrai sur une chaise en face d'elle et restai là à la regarder.

« Ça ne lui fera rien, dit Vivian. Du moment que tu rends ton rapport politique à temps. C'est tout ce qui l'intéresse, accumuler des points au quartier général. Nous avons un régime de quotas, mais Bill, il faut toujours qu'il dépasse son quota et qu'il gagne des points supplémentaires. C'est le plus enragé des APA de notre groupe. C'est pour ça que je l'aime bien ; d'une certaine manière, il compense ma propre, tu sais, mon attitude indifférente, comme ils disent. Je ne me soucie pas tellement du quota ou des points ; j'aime juste rencontrer les gens qu'ils nous assignent. »

Et je m'étais mis là-dedans tout seul. J'avais conçu moi-même l'idée, le projet d'attirer la fille chez moi le soir sous un prétexte quelconque, pour qu'elle couche avec moi. Je m'étais mis le cul dans le lit et la tête dans le nœud coulant, d'un seul coup d'un seul. Admirable. Et qu'est-ce que j'étais censé faire, maintenant ? Ils me tenaient vraiment. Soit je coopérais, soit je me retrouvais à la prison du comté d'Orange. Et les gens mouraient – matraqués jusqu'à ce que mort s'ensuive – dans cette prison ; ça arrivait tout le temps. Surtout aux prisonniers politiques.

Je vais passer le restant de mes jours à écrire des confessions, pensai-je. Et des notices sur mes amis. S'ils me demandaient d'écrire un livre entier sur Nicholas, je n'aurais qu'à m'incliner. Vivian Kaplan me tient. Je crois qu'on m'a piégé, songeai-je soudain. Elle m'a poussé à faire ça ; c'est pour ça qu'ils envoient des jeunes filles séduisantes un peu Partout, des mineures qui font plus que leur âge. Des filles qui ont de la came, de longues jambes et d'innocents sourires accueillants, et qui prennent volontiers leur voiture pour venir chez vous en fin

de soirée, toutes seules. Des filles dont le numéro de téléphone est dactylographié sur le devant de cette saloperie d'équipement d'informateur, gros comme le nez au milieu de la figure. Une véritable invitation.

« Au fait, pour ce truc sur Dieu », fit Vivian, pleine de sens pratique. L'effet du hasch s'était estompé ; elle n'était plus toute douce. « Tu ne peux pas l'utiliser, Phil ; savoir que Nicholas Brady parle à Dieu ne nous intéresse pas. Ce que nous aimerions savoir, c'est quels liens il a conservés avec le Parti communiste depuis sa période militante de Berkeley. Mon supérieur hiérarchique pense que Brady a obtenu ce boulot chez Progressive Records pour porter très discrètement de nouveaux apprentis artistes de gauche aux yeux du public. C'est une technique qu'ils utilisent couramment ; pendant ce temps-là, bien sûr, Brady reste inactif sur le plan personnel. Mais il doit avoir des contacts avec les gens qui lui fournissent ses instructions, ne serait-ce que par courrier. Ta position te permet de lire son courrier, n'est-ce pas ? C'est comme ça que le Parti maintient son contrôle ; en postant des lettres de New York, où opère le K.G.B. Cela maintient la liaison entre l'agent local, Moscou et le réseau international de planification. Nous voulons savoir quels sont ceux des artistes qu'il a engagés qui sont cryptocommunistes et de qui il reçoit ses ordres ; ce sont là les directions jumelles de...

— Nicholas essaie simplement de se faire un peu d'argent, fis-je d'une voix lasse. Pour que son gosse puisse aller chez le dentiste.

— Il ne voit personne de New York ? Pas de coups de fil ?

— Mettez son téléphone sur écoute, dis-je. Pour ce que j'en ai à foutre...

— Si tu pouvais mettre la main sur sa facture de téléphone, poursuivit Vivian, nous verrions s'il a appelé New York. Avec ça...

— Vivian, dis-je. Je ne vais pas le faire.

— Pas faire quoi ?

— Espionner Nicholas. Ou qui que ce soit d'autre. Vous pouvez aller vous faire foutre. Reprends ton bazar. J'en ai assez entendu. »

Vivian marqua une pause.

« Nous avons pas mal de trucs sur toi, Phil. Il y a un tas de gens qui savent un tas de choses à ton sujet.

— Et alors ? » fis-je, résigné et écoeuré par tout ça, prêt à jeter l'éponge, quoi qu'il doive arriver. Il y avait tellement de choses qu'ils pouvaient me faire, tellement de choses... Mais rien de plus.

« J'ai lu ton dossier, déclara Vivian.

— Et ?

— Et nous pourrions établir un chef d'accusation contre toi qui tiendrait le coup devant un tribunal.

— Là, tu te trompes », dis-je, mais c'est moi qui bluffais, pas elle. Et nous le savions tous deux ; je distinguais les marques de la certitude sur son visage.

« Tu veux qu'on s'attaque à toi plutôt qu'à Nicholas ? »

Je haussai les épaules.

« Ça pourrait s'arranger. En fait, nous pourrions vous avoir tous les deux en même temps, vos vies sont entrelacées. Si l'un de vous tombe, l'autre tombe automatiquement.

— C'est ce que t'a dit ton supérieur hiérarchique au grand quartier général des APA ?

— Nous en avons discuté. Un certain nombre d'entre nous.

— Alors faites tout votre possible, dis-je. Je suis déjà au courant pour la drogue que vous avez cachée ici ; je l'ai trouvée et détruite. On m'a prévenu.

— Tu n'as pas pu tout trouver.

— Il y en a une quantité infinie ?

— Non, mais celui qui la cache...

— S'il peut la cacher, dis-je d'un ton fatigué, je peux la trouver. Et si je peux la trouver, ça met un terme à l'histoire. Comme pour les deux grammes d'herbe que tu as ramenés. Un membre des APA qui fume de l'herbe... Ça ne colle pas. Toi et ton foutu shilom – bon Dieu, dès l'instant où tu as sorti l'herbe j'ai compris que tu cherchais à m'avoir.

— Il y a longtemps qu'on t'a eu, Phil. Ce que j'ai fait ce soir est très peu de chose. Coucher avec moi...

— Attends que je jette un coup d'œil sur ton permis de conduire californien. » Une idée subite me venait. Peut-être

qu'elle n'était pas mineure, en fin de compte. Je la devançai en toute hâte, me précipitai hors de la chambre puis dans le couloir qui conduisait au salon. Vivian me suivit précipitamment, cherchant à me dépasser. Ça ne servit à rien ; je bloquai le couloir et atteignis avant elle le salon et son sac à main.

« Ne touche pas à mon sac à main ! » hurla-t-elle.

J'empoignai son sac, l'emportai au pas de course dans la salle de bains, dont je verrouillai la porte derrière moi. En une fraction de seconde, j'avais renversé le contenu du sac sur le tapis de bain.

Le permis de conduire lui donnait dix-neuf ans. Elle n'était pas mineure. C'était encore un piège de la police, mais celui-ci était vide. De ce côté-là, affaire réglée. Mais ça me montrait à quel point j'étais sur la corde raide, et combien il s'en manquait de peu pour que je ne bascule dans l'oubli.

Je rouvris la porte de la salle de bains. Vivian n'était nulle part en vue. L'oreille tendue, aux aguets, j'entendis sa voix au loin ; elle était au téléphone, dans la chambre.

Quand j'entrai dans la chambre, elle raccrocha et me dévisagea d'un air de défi. « Je peux récupérer mes affaires ? »

— Bien sûr, dis-je. Elles sont sur le tapis de la salle de bains. Tu peux les ramasser toi-même. » Je la suivis dans la salle de bains, où elle s'agenouilla pour entreprendre de rassembler ses papiers, ses accessoires de maquillage et toutes ses autres possessions. « Qu'est-ce que tu as fait ? demandai-je. Appellé les APA pour leur dire que le plan n'a pas fonctionné ? »

Vivian remit ses affaires dans son sac à main, se redressa et retourna en silence dans la chambre pour mettre ses chaussures. Puis elle prit le couloir jusqu'au salon, où elle passa son manteau ; après quoi, revenue en possession de toutes ses affaires – y compris le shilom –, elle ouvrit la porte d'entrée de la maison et gagna sa voiture garée dans l'allée.

Je l'accompagnai. La nuit était chaude et agréable. Je me sentais bien, vraiment ; j'avais évité un nouveau piège policier.

« Nous nous reverrons, Phil, dit Vivian.

— Non, dis-je en lui ouvrant la portière de la voiture. Je n'ai aucune envie de te revoir. Dans un lit ou ailleurs.

— Tu me reverras. »

Vivian monta et mit le moteur en marche.

« Tu n'as rien contre moi. Rien ne m'oblige à te revoir.

— Demande-moi ce que j'ai fait pendant que tu prenais ta douche. »

Je la regardai, assise tranquillement au volant de sa voiture.

« Tu as...

— Je l'ai cachée à un endroit où tu ne la trouveras jamais. » Elle se mit à remonter rapidement sa vitre.

« Cachée ? Quoi ? » J'empoignai la vitre, mais elle continua de se refermer. Je saisis la poignée de la portière, mais Vivian avait verrouillé de l'intérieur.

« Cocaïne », dit-elle. Sa vitre remontée, elle enclencha la première ; la voiture s'éloigna soudain dans la rue, prit un virage serré et bifurqua à droite dans un crissement de pneus. Je la regardai disparaître, impuissant.

Conneries, pensai-je. Encore un boniment, comme quand elle a prétendu qu'elle était mineure. Pourtant... Comment en être sûr ? J'avais passé au moins un quart d'heure sous la douche. Vivian Kaplan avait bénéficié de quinze minutes de liberté totale pour cacher tout ce qu'elle voulait chez moi – pour planquer de la drogue, fourrer le nez dans mes affaires, lire mes papiers, voir où les choses se trouvaient... pour faire tout ce dont elle avait envie. Si ça se trouvait, le fait même d'avoir couché avec moi n'était qu'un stratagème – conçu pour m'égarer et me distraire afin que je perde de vue le véritable enjeu. Et quel était le véritable enjeu ? Qu'un agent gouvernemental déclaré, portant brassard et s'étant ouvertement identifié comme tel obtienne de moi l'autorisation de passer un quart d'heure sous mon toit à aller et venir à sa guise, sans témoin. Elle avait été présente en toute légalité. Je l'avais invitée. Et tout ça, après que mon copain flic m'avait mis en garde.

Il est inutile de m'avertir, me dis-je dans un incontrôlable accès de colère noire. Je suis vraiment trop con. Je n'écoute pas ce qu'on me dit, je continue de faire mon truc quoi qu'il arrive. Je les invite et je vais m'enfermer un quart d'heure sous la douche en leur confiant la maison. Elle aurait aussi bien pu camoufler de la came et un flingue ; et voilà, je dégringole, ça ne

s'arrêtera plus. Victime d'un montage policier exécuté à la perfection, et ce parce que j'avais fait moi-même le plus gros du boulot.

Et supposons que ce soit un nouveau mensonge. Supposons qu'elle n'ait pas planqué de coke du tout. La cocaïne se présente en doses infimes ; je pourrais chercher des jours, des semaines et ne jamais la trouver, et s'il n'y avait rien je pouvais devenir fou, sombrer dans une frénésie paranoïaque et ne rien trouver – ne rien trouver et ne pas savoir si c'était à quelques centimètres ou si ça n'avait jamais existé. Et passer chaque seconde de mes jours et de mes nuits à attendre que les flics se pointent à la suite d'une dénonciation et m'embarquent ; à attendre qu'ils viennent démolir un mur et trouvent tout de suite la coke. Dix ans de taule.

Soudain frigorifié, je m'interrogeai : et si le coup de fil qu'elle avait passé avait servi à me dénoncer, justement ? Et si c'était le tuyau que les flics attendaient ? Si elle leur avait annoncé, non pas qu'il y avait de la drogue chez moi, mais qu'elle était arrivée à la planquer, et qu'ils étaient sûrs de trouver quelque chose s'ils venaient fouiller la maison ?

Dans ce cas, mes jours – mes heures – sont comptés, me dis-je. Inutile de chercher. Il n'y a plus qu'à s'asseoir. Rentrer à la maison et s'asseoir.

C'est ce que je fis. Je fermai la porte d'entrée et m'assis sur le canapé ; je me relevai pour brancher la F.M. Puis je me rassis. J'écoutai une exécution publique du concerto *L'Empereur* de Beethoven, assis, tout ouïe, en attente, prêtant l'oreille non aux accents de la musique familière mais aux bruits de voiture s'approchant. Ce fut une putain d'expérience. Le temps s'étira démesurément. Il fallut que j'aille dans la cuisine consulter l'horloge de la cuisinière pour pouvoir me faire une idée de l'heure qu'il était. Une heure, deux heures passèrent. Personne ne vint : pas de voitures, pas de coups contre la porte, pas de fusils à pompe et d'hommes en uniforme. Juste la radio qui jouait et la maison vide à part moi.

Je me touchai le front ; il était brûlant et couvert de sueur. Je me rendis dans la salle de bains, pris le thermomètre et l'agitai pour le remettre à zéro, puis mesurai ma température. Trente-

neuf. Une fièvre née de la peur et de la tension. Mon corps rendu malade par le stress qu'il subissait, un stress injuste et immérité, mais très réel. Décamper était très habile de sa part, me dis-je. Après m'avoir raconté ça, que ce soit vrai ou pas. Pied au plancher, gomme sur la route. Si jamais elle revient dans le coin, je la tue. Elle le sait ; elle restera à l'écart.

Si je m'en sors sain et sauf, pensai-je, j'écirai un livre là-dessus. J'arriverai bien à me débrouiller pour présenter ça comme un roman. Comme ça, d'autres sauront. Vivian Kaplan entrera dans l'histoire pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle fait. C'est la promesse que je me fais à moi-même, pour me donner une raison de continuer.

Il ne faut jamais piétiner un écrivain, me dis-je, à moins d'être sûr et certain qu'il ne va pas se relever derrière vous. Si on a l'intention de le brûler, il faut s'assurer qu'il est mort. Parce que s'il est vivant, il parlera ; il parlera sous forme écrite, sur la page imprimée, permanente.

Mais suis-je vivant ? me demandai-je.

Seul le temps permettrait de le savoir. Pour l'instant, je me sentais comme si on m'avait porté un coup mortel, comme si on m'avait poignardé profond. La douleur était intolérable. Mais je survivrais peut-être. J'avais survécu à l'attaque de ma maison. J'avais survécu à des tas de choses. Je survivrais sans doute à ça. Et si c'était le cas, les APA étaient mal partis, Vivian Kaplan en particulier.

Je me dis cela, mais je n'y croyais pas vraiment. En fait, j'étais convaincu que les APA et leur chef Ferris Fremont me tenaient. Et j'avais moi-même fait jouer le piège – c'était ça le pire, c'était ça qui blessait vraiment. Mon propre attrape-nigaud m'avait trahi, m'avait livré à l'ennemi. C'était dur à encaisser.

13

Les flics ne vinrent jamais ; quoi que Vivian Kaplan ait eu en tête, cela se termina en queue de poisson et je pus me détendre. Dans les jours qui suivirent, ma température redescendit à la normale tout comme, sans doute, ma tension artérielle. Je me mis à réfléchir de façon plus raisonnable. Je demandai toutefois conseil à mon avocat sur la conduite à suivre par rapport à la drogue qu'on cachait chez moi.

« Écrivez une lettre à la Brigade des stupéfiants du comté d'Orange, dit-il. Expliquez-leur la situation.

— Est-ce que...

— Ils pourront toujours vous coffrer, mais quand ils découvriront la lettre dans leurs dossiers ils se montreront peut-être indulgents. »

Mais rien ne se passa. Je me remis à dormir la nuit. De toute évidence, Vivian avait bluffé ; je commençais à remarquer qu'on bluffait beaucoup autour de moi. La police semblait raffoler de cette tactique ; cela devait avoir à voir avec le fait d'amener le suspect à exécuter lui-même le sale boulot, comme je m'étais empressé de le faire.

Ils bouffent des types comme moi au petit déjeuner, me dis-je. Mon idée de manœuvrer Vivian Kaplan pour que nous roulions ensemble dans la paille avait sérieusement entamé ma confiance en mes propres tactiques. Je n'arrivais pas à retrouver la certitude qu'à la fin moi et les gens comme moi l'emporteraient. Pour l'emporter, il me faudrait devenir beaucoup moins stupide.

Bien sûr, je racontai toute l'histoire à Nicholas. Et, bien sûr, il demeura incrédule.

« Tu as fait quoi ? s'écria-t-il. Tu as couché avec une mineure des APA qui trimbalait de la drogue dans son sac à main ? Bon Dieu ; si on te filait une lame de scie à métaux planquée dans un gâteau, tu scierais tes barreaux pour *rentrer* en prison. Tu veux

que je te fournisse le gâteau ? Rachel sera heureuse de t'en faire un. Trouve la scie toi-même.

— Vivian me faisait tellement de numéros en même temps que je me suis emmêlé les pinceaux, dis-je.

— Une fille de dix-sept ans pousse un adulte intelligent en prison. Alors qu'il est superprudent.

— Ça ne serait pas la première fois, fis-je, sérieux.

— Écarte-toi de son chemin, à partir de maintenant, dit Nicholas. Ne la vois plus du tout. Passe ton temps avec des putes, si nécessaire. Tout sauf elle.

— Ça va », fis-je d'une voix irritable. Mais je savais que je reverrais Vivian Kaplan. Elle me chercherait. Il y aurait une seconde manche contre les autorités – et peut-être plusieurs. Jusqu'à ce qu'ils nous aient pris dans leurs filets, Nicholas et moi, d'une manière satisfaisante pour eux. Jusqu'à ce que nous soyons inoffensifs.

Je me demandai si la prétendue protection que SIVA accordait à Nicholas s'étendait à moi. Après tout, nous étions dans le même bain : deux arrêts majeurs sur le réseau de la culture populaire, selon les termes des agents des APA. Des chevilles ouvrières, pour ainsi dire, au sein de la *vox populi*.

Peut-être la seule entité vers laquelle nous pouvions nous tourner pour chercher de l'aide dans cette situation tyrannique était-elle SIVA. SIVA contre F.F.F. Le Prince de ce Monde – Ferris Fremont – et son ennemi venu d'un autre royaume, un ennemi dont Fremont ignorait jusqu'à l'existence. Un produit de l'esprit de Nicholas Brady. Le pronostic n'était pas réconfortant. J'aurais préféré quelque chose ou quelqu'un de plus tangible. Enfin, c'était toujours mieux que rien. Cela procurait un certain réconfort psychologique. Nicholas, dans l'intimité de nos séances de bavardage privées, se représentait de vastes opérations menées par SIVA et ses forces transcendantes à l'encontre du cruel asservissement auquel nous étions soumis. C'était assurément mieux que regarder la télé, qui diffusait désormais principalement des dramatiques de propagande chantant les louanges de la police, des autorités en général, de la guerre, des accidents de voitures et du Vieil Ouest,

où des vertus simples avaient prédominé. John Wayne était devenu le héros populaire officiel d'Amérique.

Et il y avait aussi l'hebdomadaire « Conversation avec l'Homme Auquel Nous Faisons Confiance », où Ferris Fremont s'exprimait depuis une alcôve de la Maison-Blanche, à la lueur d'un feu de bois.

Amener les masses à regarder Ferris Fremont délivrer ses discours posait un vrai problème, parce qu'il parlait d'une voix extrêmement ennuyeuse. On se serait cru en train de subir une interminable conférence sur quelque obscur aspect économique – et c'était exactement ça, parce que Fremont donnait invariablement les chiffres des différents postes ministériels. De toute évidence, il existait derrière son insignifiante personne toute une puissante équipe d'employés occultes de la Maison-Blanche, toujours invisibles, et qui lui fournissaient une infinité d'informations dactylographiées sur tous les sujets qui relevaient de son gouvernement. Fremont ne considérait apparemment pas tout cela comme dépourvu d'intérêt. « La production d'acier », disait-il en trébuchant sur les mots, et en lisant de travers la moitié de ce qui était écrit sur sa fiche, « est en hausse de trois pour cent, ce qui suscite un optimisme justifié dans les secteurs agricoles. » J'avais chaque fois l'impression d'être retourné à l'école, et les questionnaires que nous devions ensuite remplir renforçaient ce sentiment.

Ceci, toutefois, ne faisait pas apparaître Ferris Fremont comme un homme de paille agissant pour le compte de l'équipe qui l'alimentait en données ; au contraire, lorsqu'il s'éloignait du scénario qui avait été préparé à son intention, sa véritable sauvagerie surgissait au grand jour. Il aimait improviser chaque fois que l'Amérique, son honneur et son destin venaient sur le tapis. L'Asie orientale était un endroit où les soldats américains faisaient la preuve de cet honneur, et Fremont ne pouvait laisser passer aucune référence à ce sujet sans se lancer dans des commentaires au pied levé ; dans ces occasions, son visage cireux se creusait de rides de concentration, et il crachait des déclarations d'une sinistre détermination à l'encontre de quiconque contestait la puissance américaine. Nous disposions d'une surabondance de puissance américaine, à en croire

Fremont. Il passait la moitié de son temps à mettre en garde des ennemis indéterminés contre cette puissance. D'ordinaire, je supposais qu'il s'agissait des Chinois, quoiqu'il estimât rarement nécessaire de les désigner nommément. Né en Californie, Fremont réservait aux Chinois une place particulière dans son cœur ; à l'entendre, on aurait cru que ceux-ci nous avaient fait payer trop cher leurs galons – point qu'il ne pouvait pas, et que son honneur lui interdisait d'oublier.

Vraiment, c'était le pire orateur que j'aie jamais entendu. Je souhaitais souvent que l'invisible équipe de la Maison-Blanche qui formait ses compatriotes se dresse, choisisse un de ses membres doués pour la parole et le délègue pour qu'il achève le discours préparé pour Fremont. Avec le bon costume rayé et la cravate criarde adéquate, peu de gens remarqueraient la différence.

Ces causeries de synthèse étaient diffusées sur tous les réseaux à l'heure d'écoute maximum, et il était sage de les écouter. On était censé le faire en laissant sa porte d'entrée ouverte, pour que les APA en vadrouille puissent se livrer à des contrôles intermittents. Ils distribuaient des cartes sur lesquelles étaient inscrites diverses questions bêtes portant sur le discours en cours ; on était censé cocher les bonnes réponses puis jeter la carte dans une boîte aux lettres. L'énorme personnel de la Maison-Blanche examinait ensuite scrupuleusement ce que l'on avait répondu pour s'assurer qu'on comprenait bien ce qu'on entendait. Il était obligatoire de mettre son numéro de Sécurité sociale sur la carte ; les autorités s'étaient mises à organiser le classement de leurs dossiers en fonction des numéros de Sécurité sociale. Les cartes réexpédiées allaient figurer au dossier permanent de leur auteur, personne ne savait pour quelle raison. Nous présumions que toutes ces cartes devaient rendre les dossiers très épais. Peut-être y avait-il de subtiles questions pièges, comme au niveau K du Minnesota Multiphasic, le prétendu « niveau du mensonge ».

Les questions semblaient parfois tordues, effectivement, et laissaient la porte grande ouverte à d'accidentelles réponses compromettantes. L'une d'entre elles disait :

La Russie 1° s'affaiblit ; 2° se renforce ; 3° reste à peu près au même niveau par rapport au Monde libre.

Naturellement, Rachel, Nicholas et moi, qui remplissions nos cartes à l'unisson, cochâmes le 2°. L'idéologie de nos dirigeants soulignait sans arrêt la force croissante de la Russie, et la nécessité pour le Monde libre de doubler continuellement son budget militaire juste pour se maintenir au même niveau.

Toutefois, une question ultérieure rendait celle-ci suspecte.

La technologie russe est 1° très bonne ; 2° correcte ; 3° typiquement inepte.

Bon, si l'on optait pour le 1°, on avait l'air de faire un compliment aux communistes. Le 2° était probablement le meilleur choix, étant donné que c'était sans doute vrai, mais la façon dont le 3° était formulé paraissait suggérer que tout citoyen bien pensant le cocherait sans réfléchir. Après tout, à quoi pouvait-on s'attendre de la part d'esprits slaves enchaînés ? À une ineptie typique, c'était sûr. *Nous étions très bons, pas eux.*

Mais si leur technologie était typiquement inepte, comment le 2° pouvait-il être la réponse correcte à la question précédente ? Comment une nation dotée d'une technologie typiquement inepte pouvait-elle devenir plus forte que nous ? Nicholas, Rachel et moi revînmes sur la question précédente et modifiâmes notre réponse en 1°. Comme ça, elle concordait avec « typiquement inepte ». Le questionnaire hebdomadaire comportait de nombreux pièges. L'U.R.S.S., comme un lutteur japonais, était à la fois stupide et habile, forte et faible, sur le point de gagner et sûre de perdre à tous les coups. Tout ce que nous avions à faire, nous qui vivions dans le Monde libre, c'était ne jamais faiblir. Ce que nous faisions en retournant nos cartes régulièrement. C'était le moins que nous puissions faire.

La solution du dilemme ci-dessus nous fut communiquée par Ferris Fremont la semaine d'après. Comment une nation dotée d'une technologie typiquement inepte pouvait-elle devenir plus forte que nous ? En recourant ici même à la subversion, en sapant la volonté des Américains par le biais d'un défaitisme sournois. Il y avait une question à ce sujet sur la carte suivante :

Le plus grand ennemi que l'Amérique ait à affronter est 1° la Russie ; 2° notre niveau de vie élevé, le plus élevé que le monde ait jamais connu ; 3° les éléments secrètement infiltrés parmi nous.

Nous savions qu'il fallait cocher le 3°. Pourtant, ce soir-là, Nicholas était d'humeur un peu folle ; il avait envie de choisir le 2°.

« C'est notre niveau de vie, Phil, dit-il en me faisant un clin d'œil. C'est ça qui va causer notre perte. Cochons le 2° tous les trois.

— Ce qui va causer notre perte, c'est de déconner dans nos réponses, lui dis-je. Ils prennent ces cartes au sérieux.

— Ils ne les lisent jamais, fit Rachel. Elles servent simplement à persuader les gens de ne pas manquer le discours hebdomadaire de Fremont. Comment pourraient-ils lire tout Ça ? Deux cents millions de cartes par semaine.

— Lecture par ordinateur, dis-je.

— Je vote pour que nous choissions le 3° sur cette question », déclara Nicholas. Ce qu'il fit.

Nous complétâmes nos cartes puis, à l'instigation de Nicholas, lui et moi partîmes pour la boîte aux lettres, nos trois cartes glissées dans les enveloppes préaffranchies fournies par le gouvernement.

« Il faut que je te parle, me dit Nicholas dès que nous fûmes sortis.

— D'accord. » Je croyais que c'était à propos des cartes. Mais ce n'était pas ça qu'il avait en tête. Dès qu'il ouvrit la bouche, je compris pourquoi il se comportait de façon si déconcertante.

« J'ai capté l'émission la plus stupéfiante que SIVA m'ait transmise jusqu'ici, dit-il d'une voix grave, très sérieux. Ça m'a complètement retourné. Avant ça, rien... attends que je te raconte. Ce que j'ai vu, c'était l'image de cette femme, une fois de plus. Elle était assise dans un salon moderne, par terre, à côté d'une table basse. Il y avait un tas de types tout autour d'elle, tous vêtus de costumes chers dans le style de la côte est, des costumes de membres de l'*establishment*. C'était des hommes jeunes. Ils étaient à fond engagés dans une discussion. Soudain, la femme, quand ils ont pris conscience de sa

présence, elle... (il marqua un temps) elle a ouvert son troisième œil, celui qui a un objectif à la place d'une pupille ; elle l'a braqué sur eux, Phil, et alors... elle a lu dans leur cœur. Ce qu'ils avaient fait et qu'ils ne reconnaissaient pas, ce qu'ils projetaient de faire : tout ce qui les concernait. Et elle a continué de sourire. À aucun moment ils ne se sont aperçus qu'elle possédait cet œil dont l'objectif peut tout voir, et qu'elle lisait au plus profond d'eux-mêmes. Ils n'avaient plus de secret pour elle, il n'y avait rien qu'elle ignorât. Tu sais ce qu'elle a appris sur eux ?

— Vas-y.

— C'était des conspirateurs, dit Nicholas. Ils avaient mis sur pied les meurtres de tous ceux qui ont été assassinés : le Dr King, les deux Kennedy, Jim Pike, Malcolm X, George Lincoln Rockwell – le chef du parti nazi... Tous. Phil, Dieu m'est témoin, je sais qu'elle a vu ça. Et en la regardant j'ai été amené à comprendre ce qu'elle était : la sibylle. La sibylle romaine qui veille sur la république. Notre république. »

Nous étions arrivés à la boîte aux lettres. Nicholas s'arrêta devant, se tourna vers moi et me posa la main sur l'épaule.

« Elle m'a fait comprendre qu'elle les avait vus et qu'elle savait ce qu'ils avaient fait. Et qu'ils auraient à répondre devant la justice. Le fait qu'elle les ait vus le garantissait. Ils n'ont aucun moyen d'éviter de payer pour ce qu'ils ont fait.

— Et ils n'ont pas pris conscience de sa présence, dis-je.

— Il ne leur est même pas venu à l'esprit que leurs actes pouvaient être connus, et connus d'elle. L'idée ne les a même pas effleurés – ils ont continué à plaisanter et à rire, comme une bande de copains, et elle était là à les surveiller avec son troisième œil, l'œil-caméra, et elle souriait avec eux. Ensuite, l'œil et son objectif ont disparu et elle a eu de nouveau l'air d'une personne ordinaire. Semblable à toutes les autres.

— Quel est le but de la conspiration ? »

La voix de Nicholas devint rauque. « Ce sont tous des potes de Ferris Fremont. Sans exception. J'ai été amené à comprendre – j'ai compris – que la scène se passait dans une chambre d'hôtel de Washington, D.C. ; un hôtel de luxe.

— Bon Dieu, fis-je. Bon, je vois deux informations bien distinctes là-dedans. Notre situation est pire que nous ne le

pensions ; c'est le premier point. Le second point, c'est qu'on va nous aider.

— Oh, elle va nous aider, pas de problème. Crois-moi, mon vieux, je n'aimerais pas être à leur place. Et ils continuaient de faire de grands sourires, ils continuaient de se balancer des vanes. Ils croient que c'est dans la poche. Ils se trompent. Ils sont foutus.

— Je croyais que c'était nous qui étions foutus.

— Non, dit Nicholas. C'est eux.

— Est-ce qu'on fait quelque chose ?

— En ce qui te concerne, je ne pense pas. Mais... (il hésita) moi, je crois que je vais être obligé. À mon avis, ils vont m'utiliser, le moment venu. Quand ils commenceront à agir.

— Ils agissent déjà maintenant ; d'abord, ils t'ont mis au courant. S'ils préviennent assez de gens, le tour est joué. Ils n'ont qu'à dire la vérité sur la façon dont notre présent régime est parvenu au pouvoir. En accumulant les cadavres, les cadavres de certains des hommes les plus remarquables de notre temps.

— C'est effroyable, dit Nicholas.

— Tu es sûr que tu n'as pas juste rêvé tout ça ?

— C'est venu pendant un rêve, reconnut Nicholas. Jamais rien de semblable ne m'avait été transmis auparavant. Phil, tu as vu ce qui s'est passé le fameux soir, avec Johnny. Quand...

— Ainsi, Ferris Fremont a organisé leurs assassinats.

— C'est ce que la sibylle a découvert, oui.

— Pourquoi toi ? fis-je. Alors qu'il y avait tant de personnes susceptibles de recevoir le message.

— Phil, demanda Nicholas, combien de temps faut-il pour sortir un livre ? À partir du moment où on commence à l'écrire ?

— Trop longtemps. Un an et demi minimum.

— C'est trop longtemps. Elle n'attendra pas si longtemps ; je le saurais. Je le sentirais.

— Combien de temps va-t-elle attendre ?

— Je ne crois pas qu'elle va attendre. Je crois que pour eux faire des projets et agir reviennent au même. Ils projettent et agissent simultanément. Ils sont une forme d'absolue

intellection, de purs esprits. Elle est un esprit omniscient à qui on ne peut rien cacher. Ça donne le frisson.

— Mais c'est une très bonne nouvelle, dis-je.

— Une bonne nouvelle pour nous, en tout cas. Nous n'allons plus très longtemps réexpédier ces foutues cartes.

— Ce que tu devrais faire, dis-je, c'est écrire à Ferris Fremont pour lui dire que lui et ses sbires ont été vus par la sibylle romaine. Qu'est-ce que tu sais sur la sibylle romaine ? Tu sais quelque chose ?

— J'ai cherché ce matin dans ma *Britannica*. Elle est immortelle. La sibylle originelle vivait en Grèce ; c'était un oracle du dieu Apollon. Puis elle est devenue gardienne de la république romaine ; elle avait écrit un tas de livres qu'ils avaient coutume d'ouvrir et de lire lorsque la république était en danger. (Il ajouta :) Je repense maintenant aux grands livres ressemblant à des Bibles que je voyais, et qu'on tenait ouverts devant moi, au tout début, quand mes expériences ont commencé. Tu sais, la sibylle est devenue sacrée pour les chrétiens. Ils la considéraient comme un prophète au même titre que les prophètes hébreux. Veillant sur les croyants et les justes pour empêcher qu'on leur fasse tort. »

Ça semblait être exactement ce qu'il nous fallait. La protection divine. La gardienne de la république avait répondu à l'appel depuis l'autre bout des corridors du temps, à sa façon coutumière. Après tout, les États-Unis n'étaient-ils pas une extension de la république romaine à travers le temps linéaire ? De bien des façons, ils l'étaient. Nous avions hérité de la sibylle romaine ; comme elle était immortelle, elle avait poursuivi son œuvre après que Rome avait disparu... disparu, mais continué d'exister sous de nouvelles formes, avec de nouveaux systèmes linguistiques et de nouvelles coutumes. Sur le fond, l'Empire avait survécu : une langue unique, un système légal unique, une seule monnaie, de bonnes routes – et le christianisme, la religion légale de la fin de l'Empire romain. Après l'âge des ténèbres, nous avons reconstruit peu à peu ce qui avait existé et même davantage. Les dents de l'impérialisme étaient allées se planter jusqu'en Asie du Sud-Est.

Et Ferris F. Fremont est notre Néron, pensai-je.

« S'il ne fallait pas si longtemps pour produire un bouquin, disait Nicholas, je croirais que SIVA m'a mis au courant pour que je te répète tout et que tu puisses t'en servir pour une idée d'intrigue. Mais le facteur temps exclut cette hypothèse... à moins que tu ne l'aies déjà fait. »

Il me jeta un regard plein d'espoir.

« Non, répondis-je, en toute innocence. Jamais utilisé un truc que tu m'as dit. Trop jeté.

— Et ça, tu le crois, hein ?

— Entièrement. Comme me disait une fois un agent du F.B.I. qui me secouait comme un prunier : “Tu crois tout ce qu'on te raconte.”

— Et... Tu ne peux pas t'en servir ?

— C'est à toi que c'est destiné, Nicholas. C'est toi qu'ils veulent, pas moi. Alors vas-y, fonce.

— Je “foncerai” quand j'aurai reçu le signal. Le stimulus de désinhibition. » Il attendait encore ce truc-là. L'attente avait dû être dure, mais sûrement pas aussi dure que de devoir choisir que faire et quand. Il lui suffisait d'attendre que le signal vienne de lui-même et libère l'entité séculaire qui sommeillait en lui.

« Si SIVA a l'intention de faire perdre son poste à Ferris Fremont, dis-je, je me demande bien comment il va s'y prendre pour y arriver.

— Peut-être en donnant des malformations congénitales à ses fils. »

L'idée me fit rire. « Tu sais ce que ça évoque, pour moi ? Jéhovah contre les Égyptiens. »

Nicholas ne dit rien. Nous poursuivîmes notre chemin.

« Tu es sûr que ce n'est pas Jéhovah ? lui demandai-je.

— Difficile de prouver un truc négatif, qu'il ne s'agit pas de telle ou telle chose.

— Mais as-tu envisagé sérieusement la possibilité que ce soit lui ? Parce que si c'est le cas, nous ne pouvons pas perdre. Ils ne peuvent pas gagner.

— Ils sont foutus, déclara Nicholas.

— Tu sais ce qu'ils vont choper ? Des caillots dans le sang, de l'hypertension, des problèmes cardiaques, le cancer ; leurs avions vont s'écraser ; des insectes vont bouffer leurs jardins ;

leurs piscines de Floride vont voir des moisissures mortelles croître à leur surface – tu sais ce que ça veut dire d’essayer de se dresser contre Jéhovah ?

— Ne m’en parle pas, dit Nicholas. Je ne le fais pas. Je ne le ferais à aucun prix.

— Tu ferais mieux de mettre le prix pour ne pas le faire. » Soudain, Nicholas baissa vivement la tête, me saisit par le bras. « Phil... Je ne vois plus que des espèces de feux de Bengale aveuglants. Comment est-ce que je vais faire pour rentrer ? » Sa voix tremblait de peur. « Des tournoiements de flammes, comme dans un feu d’artifice... Bon Dieu, je suis pratiquement aveugle ! »

Ainsi commença sa transformation intérieure. Le moment était vraiment mal choisi ! Il fallut que je le reconduise chez lui, vers sa femme et son fils, comme s’il était un enfant. Tout le long du chemin, il bredouilla de peur, tassé sur lui-même et se cramponnant à moi. Je ne l’avais jamais vu effrayé à ce point.

La semaine suivante, les lueurs ardentes persistèrent, occultant la vision de Nicholas, mais la nuit seulement ; c'était sa vision nocturne qui avait été touchée. Un médecin venu l'examiner lui déclara que ça ressemblait à un empoisonnement aux alcaloïdes de la belladone ; avait-il pris beaucoup de médicaments antiallergiques ces derniers temps ? Non, répondit Nicholas. Il dut renoncer à aller travailler au bout de quelques jours ; il commençait à éprouver des vertiges et, lorsqu'il essayait de conduire sa voiture, ses mains tremblaient et il avait les pieds totalement insensibles. Son médecin attribuait cela à un poison ou une toxine quelconque, sans pouvoir déterminer de quoi il s'agissait.

J'allais prendre des nouvelles de Nicholas tous les jours. Un jour, en arrivant chez lui, je le trouvai assis au milieu d'un tas de flacons de vitamines, notamment une énorme boîte en plastique contenant de la vitamine C.

« Qu'est-ce que tu fabriques avec ça ? » lui demandai-je.

Pâle et inquiet sur son siège, Nicholas m'expliqua qu'il cherchait à expulser la toxine de son système par ses propres moyens ; les vitamines solubles dans l'eau, avait-il appris dans ses ouvrages de référence, avaient un effet diurétique sur l'organisme. Il espérait, en en prenant assez, se débarrasser des étincelantes roues de feu dentelées et colorées qui le harcelaient la nuit ou lorsqu'il clignait des yeux.

« Tu dors ? lui demandai-je.

— Non, reconnut-il. Pas du tout. » Il avait essayé de laisser la radio allumée à son chevet, branchée sur un programme de rock guimauve, mais, dit-il, au bout de quelques heures la musique prenait des résonances inquiétantes, menaçantes ; les paroles subissaient des modifications grotesques, et il était obligé d'éteindre la radio.

Le médecin pensait qu'il pouvait s'agir de problèmes de tension artérielle. Il fit également allusion à d'éventuelles drogues. Mais Nicholas ne prenait rien. J'en étais sûr.

« Et quand j'arrive à dormir, dit Nicholas d'une voix tremblante, je fais des cauchemars épouvantables. »

Il m'en raconta un. Dans le rêve, il était enfermé dans une cage minuscule en bas du Colisée, à Rome ; dans le ciel au-dessus de lui, d'énormes lézards ailés étaient à sa recherche. D'un seul coup, les lézards volants détectaient sa présence au pied du Colisée ; ils descendaient majestueusement et arrachaient en un instant la porte de sa cage. Piégé, à deux doigts de la mort, Nicholas n'avait d'autre recours que de siffler à la face des lézards ; de toute évidence, il était un petit mammifère d'une espèce quelconque. Rachel l'avait réveillé au milieu de ce rêve et, à demi conscient, il avait tiré la langue et continué à siffler de façon furieuse, inhumaine, alors même qu'il avait les yeux grands ouverts, à ce qu'elle lui avait dit. Il avait ensuite repris ses esprits et lui avait raconté une histoire sans queue ni tête où il était question de marcher jusqu'à la caverne où il vivait, guidé par son chat, Charley. Fouillant la chambre du regard, Nicholas s'était mis à se lamenter, de peur que Charley soit absent ; aveugle comme il l'était, comment allait-il retrouver son chemin, maintenant, s'il n'avait pas son chat ?

À la suite de cela, il avait décidé de laisser la radio diffuser en permanence du rock commercial. Jusqu'au jour où il avait entendu la radio lui parler. D'un ton grossier, malveillant.

« Nick, j'te nique », avait dit la radio en imitant la voix d'une chanteuse très populaire dont le dernier album venait de sortir. « Écoute, Nick. J'te nique ! Tu vaux rien et tu vas crever. Espèce de paumé ! J'te nique, Nick ! Crève, crève, *crève* ! »

Il s'était assis, pleinement conscient au moment où il entendait cela. Oui, la radio disait bien « Nick, j'te nique », et la voix ressemblait en effet à celle de la célèbre chanteuse ; mais, avait-il réalisé, horrifié, il ne s'agissait que d'une imitation. Elle était trop cruelle, trop métallique, trop artificielle. C'était une contrefaçon mécanique de sa voix, et de toute façon elle n'aurait jamais dit ça, et si elle l'avait dit la station ne l'aurait pas diffusé. Et ça s'adressait directement à lui.

Après ça, il n'avait plus jamais rallumé la radio.

Dans la journée, il absorbait des quantités de plus en plus importantes de vitamines solubles dans l'eau, en particulier de vitamine C, et il passait ses nuits allongé, parfaitement éveillé, l'esprit stimulé par la peur, les scies circulaires dentelées et éclatantes de couleur tournoyant devant ses yeux, lui interdisant de discerner la porte. Et s'il y avait une urgence pendant la nuit ? se demandait-il. Et si Johnny tombait malade ? Nicholas aurait été absolument incapable de le conduire à l'hôpital ; en fait, si l'immeuble qui abritait leur appartement prenait feu, il était vraisemblable que Nicholas n'arriverait même pas à trouver une sortie. Un soir, la fille qui habitait de l'autre côté du couloir lui avait demandé de l'accompagner au rez-de-chaussée pour jeter un coup d'œil sur le disjoncteur général ; il s'était débrouillé pour descendre l'escalier extérieur avec elle, mais quand elle l'avait planté là un instant plus tard pour filer répondre au téléphone, il avait déambulé à l'aveuglette dans le noir jusqu'à ce que Rachel vienne à sa rescousse.

Il finit par se retrouver chez un psychiatre, pour la première fois. Le psychiatre diagnostiqua une manie et lui donna un traitement à base de carbonate de lithium. Il ingurgitait donc désormais des comprimés de carbonate de lithium en plus de ses vitamines. Effrayé, tout tremblant, ne comprenant pas ce qui lui arrivait, il se retira dans sa chambre, ne voulant – ne pouvant – voir personne.

La tragédie suivante frappa sous la forme d'une dent de sagesse incluse avec formation d'abcès. Nicholas n'avait pas d'autre solution que de prendre immédiatement rendez-vous avec le Dr Kosh, le meilleur dentiste du centre du comté d'Orange.

Le penthotal sodium lui fut d'un grand soulagement ; sans doute était-ce la première fois en trois semaines qu'il somnait dans l'inconscience totale. Il rentra chez lui de bonne humeur – jusqu'à ce que les effets de la procaine se dissipent et que la douleur explose dans sa mâchoire suturée. Il resta étendu à s'agiter et à se retourner tout le reste de la journée ; toute cette nuit-là, la douleur fut si intense qu'il en oublia les scies

circulaires tournoyantes ; le lendemain, il appela le Dr Kosh pour quémander un analgésique buccal.

« Je ne vous ai pas fait d'ordonnance ? fit distraitemment le Dr Kosh. Je vais téléphoner à la pharmacie pour qu'ils vous envoient ça tout de suite. Je vais vous prescrire du darvon-N. Votre dent avait poussé à l'envers, à l'intérieur de la mâchoire ; nous avons dû en quelque sorte... eh bien, casser la mâchoire pour extraire les fragments de dent. »

Nicholas s'assit, un sachet de thé humide entre les deux mâchoires en attendant que le garçon de course de la pharmacie sonne à la porte.

La sonnette retentit enfin.

Toujours dans les vapes à cause de la douleur, Nicholas se traîna jusqu'à la porte et l'ouvrit. Il découvrit une jeune femme aux épais cheveux noirs, tellement noirs que les mèches en semblaient presque bleues. Elle portait un uniforme d'un blanc immaculé. Autour de son cou, il aperçut un collier en or, avec un poisson d'or suspendu entre deux chaînettes dorées. Fasciné, fixant le collier dans un trouble état hypnotique, Nicholas était incapable de prononcer un mot.

« Huit quarante-deux », dit la fille.

Nicholas, en lui tendant un billet de dix dollars, lui demanda : « Ce collier... qu'est-ce que c'est ?

— Un vieux symbole », dit-elle en levant la main gauche pour désigner le poisson doré. « Utilisé par les premiers chrétiens. »

Le paquet de médicaments à la main, il resta là à la regarder partir. Il était toujours au même endroit quand Rachel vint lui donner une petite tape pour lui faire reprendre entièrement conscience.

Le traitement soulagea la douleur, et après quelques jours Nicholas parut en bonne forme. Mais il était toujours sous le coup de son opération, bien sûr, et il gardait le lit pour se reposer. Par bonheur, les scies circulaires avaient maintenant disparu ; il ne les avait pas vues depuis sa visite au Dr Kosh.

« J'ai une faveur à demander », dit-il à Rachel un jour où elle s'apprêtait à aller faire des courses à Alpha Bêta. « Est-ce que tu pourrais me rapporter quelques chandelles votives et un

chandelier en verre ? Il faut que le chandelier soit blanc, et les chandelles aussi.

— C'est quoi, une chandelle votive ? fit Rachel, déconcertée.

— Une de ces petites bougies courtes et épaisses, répondit Nicholas. Comme celles qu'on voit brûler dans les églises catholiques.

— Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Je ne sais pas, dit Nicholas, sincère. J'en ai besoin pour... pour guérir, je suppose. Il faut que je sois en forme. » Il était plus calme, ces jours derniers, mais très affaibli par son opération. En tout cas, il semblait avoir l'esprit tranquille ; la peur et la désorientation, la frénésie que nous avions lues sur son visage avaient enfin disparu.

« Comment va ta vue ? » lui demandai-je ce soir-là lorsque je passai les voir.

« Bien. » Nicholas était allongé sur le dos dans son lit, tout habillé ; à côté de lui, une chandelle votive blanche brûlait sur la table.

Quand j'eus refermé la porte de la chambre, Nicholas déclara, les yeux au plafond : « Phil, j'ai vraiment entendu la radio dire ça, "Nick j'te nique, Nick j'te nique", sans arrêt, sans arrêt. » J'étais le seul à qui il en avait parlé. « Et je sais, dit-il, je sais également qu'elle ne peut pas avoir dit ça. J'entends encore la voix dans ma tête. En train de parler lentement, avec insistance. Comme quand quelqu'un essaie de te conditionner. Tu comprends ? Me conditionner pour que je meure. Une voix de démon. Elle n'était pas humaine. Je me demande combien de fois je l'ai entendue dans mon sommeil sans m'en souvenir. Si je n'avais pas eu d'insomnies...

— Comme tu dis, fis-je, ce n'est pas possible.

— Il y a des possibilités, sur le plan technique. Elles existent vraiment. Du genre surimpression électronique d'un signal, à l'aide d'un émetteur à faible gain installé dans un lieu tout proche, mettons dans l'appartement d'à côté. Avec ça, aucun autre récepteur ne serait affecté. Juste le mien. Ou alors un satellite passant au-dessus de nous.

— Un quoi ?

— On se sert beaucoup des satellites pour introduire illégalement des signaux sur les fréquences utilisées par les radios et les télé américaines, dit Nicholas. Habituellement, il s'agit de matériel subliminal. J'ai dû le transliminer d'une façon ou d'une autre, ce que je n'étais pas censé faire. Ils ont dû se planter quelque part dans leur transmission. Ce qui est sûr et certain, c'est que ça m'a complètement réveillé, et c'est justement ce que c'est censé ne *pas* faire.

— Qui pourrait faire ça ?

— Je ne sais pas, répondit Nicholas. Je n'ai aucune théorie. Une branche gouvernementale quelconque, je suppose. Ou les Soviétiques. Il y a pas mal d'émetteurs soviétiques clandestins au-dessus de nous en ce moment, et qui arrosent les zones peuplées comme celle-ci. Pour diffuser des saletés, des trucs orduriers et des suggestions dégueulasses. Dieu sait quoi.

— Mais ton nom.

— Peut-être chacun a-t-il entendu son propre nom. "Pete, agite ta bite." Ou : "Mike, t'es qu'un taille-queue." Je ne sais pas. Je suis épuisé à force de chercher à comprendre tout ça. » Il désigna la chandelle votive qui vacillait légèrement.

« Alors c'est pour ça que tu veux que ces trucs-là brûlent en permanence, dis-je, comprenant soudain. Pour écarter...

— Pour rester sain d'esprit, coupa Nicholas.

— Nick, fis-je, tu t'en sortiras parfaitement bien. J'ai une théorie. Les feux de Bengale tourbillonnants, c'était provoqué par des poisons, des toxines produites par ta dent de sagesse infectée. Et ce que tu as entendu à la radio aussi. Tu étais grièvement intoxiqué sans t'en rendre compte. Maintenant que tu as subi ton opération de chirurgie dentaire, tu vas arrêter d'être intoxiqué et tu seras en pleine forme. C'est pour ça que tu vas déjà mieux.

— Sauf que... fit-il. Et le collier d'or que portait la fille ? Et ce qu'elle a dit ?

— Quel rapport est-ce que ça a ?

— Toute ma vie j'ai attendu qu'elle frappe à ma porte. Je l'ai reconnue dès que je l'ai vue. Elle était là, et elle portait les vêtements que je savais qu'elle porterait. Il fallait que je lui

demande ce que c'était ; je ne pouvais pas m'en empêcher. Phil, j'étais programmé pour poser cette question. C'était mon destin.

— Mais ce n'était pas pénible, contrairement aux scies circulaires et à ce que tu as entendu à la radio.

— Non, reconnut Nick. C'était l'expérience la plus importante que j'avais jamais faite, comme un aperçu de... » Il resta un instant silencieux. « Tu ne sais pas ce que ça peut faire d'attendre année après année en se demandant si ça, si elle va jamais venir, tout en sachant qu'elle le fera. En fin de compte. Et puis, au moment où tu t'y attends le moins, et où tu en as le plus besoin... » Il me sourit.

La tension qui l'habitait s'était en majeure partie dissipée mais, me dit-il, il voyait toujours des couleurs, la nuit. Pas les roues dentelées mais plutôt des taches imprécises qui se bornaient à dériver. Les couleurs semblaient changer en fonction de ses pensées ; il y avait un rapport direct. Quand, durant les longues phases hypnagogiques qui précèdent le sommeil, il pensait à quelque chose d'érotique, les taches de couleur brumeuses viraient au rouge. Une fois, il avait cru voir Aphrodite, nue, adorable et pourvue d'une énorme poitrine. Quand ses pensées se tournaient vers des sujets sacrés, les taches colorées devenaient d'un blanc très pur.

Cela me fit penser à ce que j'avais lu dans *Le Livre des morts tibétain*, l'existence dans le Bardo Thôdol après que la mort est survenue. L'âme avance et rencontre des lumières de couleurs différentes ; chaque couleur représente un type de matrice différent, une forme différente de résurrection. Le travail assigné à l'âme défunte consiste à éviter toutes les mauvaises matrices pour arriver enfin à l'éclatante lumière blanche. Je décidai de ne pas en parler à Nicholas ; il était déjà assez givré comme ça.

« Phil, me dit-il, à mesure que je traverse ces taches de lumière de couleurs différentes, j'ai l'impression... C'est très bizarre. J'ai l'impression de mourir. Peut-être que l'opération m'a fait quelque chose de mortel. Mais je n'ai pas peur. Ça semble... naturel, tu vois ? »

C'était tout sauf ça.

« Tu es vraiment barré dans des trucs curieux, Nick. »

Il hocha la tête. « Mais il se passe quelque chose. Quelque chose de bien. Je crois que le pire est derrière moi. La voix à la radio en train de se moquer de moi et de m'injurier avec une telle grossièreté, et les lames de scie dentelées qui tournoyaient et m'aveuglaient – ça, c'était le pire. Je me sens mieux avec cette bougie. » Il désigna la petite flamme étroite de la chandelle à côté de son lit. « C'est étrange... Je n'étais même pas sûr de ce que voulait dire le mot “votif” ; je ne me souviens pas de l'avoir jamais utilisé avant ça. Il m'est juste venu comme le mot approprié. C'est ce type de bougies sacrées que je voulais, et je savais en quels termes les demander.

— Quand est-ce que tu reprends le travail ?

— Lundi. Officiellement, je suis en congé, sur mon temps de vacances personnel. Plus en congé maladie. C'était abominable d'être quasiment aveugle, et ça me filait des putains de vertiges. J'avais peur que ça soit définitif. Mais quand j'ai vu la fille devant moi, et le symbole du poisson d'or – tu sais, Phil, la religion grecque, l'orphisme, vers 600 avant Jésus-Christ... Ils montraient un signe en or à l'initié et ils lui disaient : “Tu es fils de la terre et du ciel étoilé. Souviens-toi de ta naissance.” C'est intéressant. “Du ciel étoilé.”

— Et la personne se souvenait ?

— Elle était censée le faire. Je ne sais pas si ça marchait vraiment. Elle était censée perdre son amnésie et commencer à se rappeler ses origines sacrées. C'était le but de toutes les cérémonies des mystères, à ce que j'ai cru comprendre. L'anamnèse, ça s'appelait : la suppression de l'amnésie, du blocage qui nous empêche de nous souvenir. Nous avons tous ce blocage. Il existe une anamnèse chrétienne, aussi : le souvenir du Christ, de la Cène et de la crucifixion ; dans l'anamnèse chrétienne, ces événements reviennent en mémoire de la même manière, comme des souvenirs réels. C'est le miracle intérieur sacré de la foi chrétienne ; c'est ce que déclenchent le pain et le vin. “Faites-le en mémoire de moi”, et on le fait, et on se souvient tout à coup de Jésus. Comme si on l'avait connu puis oublié. Le pain et le vin, leur partage dans la communion, c'est ça qui fait tout remonter.

— Bon, fis-je, la fille t’a dit que le poisson, le symbole en or monté sur le collier, était un ancien signe chrétien ; donc, si tu fais l’expérience de ce dont tu viens de parler – l’anamnèse – tu te rappelleras le Christ.

— Je suppose.

— J’ai l’impression – c’est une théorie, en réalité – que tu avais déjà vu cette fille aux cheveux noirs et son collier quelque part. Elle apportait des médicaments de la pharmacie ; tu ne te les fais pas livrer de temps en temps ? N’aurait-elle pas pu venir une fois précédente ? Ou alors, tu as pu l’apercevoir à la pharmacie. Les livreurs traînent toujours au magasin quand ils ne sont pas en course. Il arrive même qu’ils fassent aussi office de vendeur. Ça expliquerait le choc de la reconnaissance, alors que tu étais encore à moitié défoncé par le penthotal sodium ; du *déjà vu*, je veux dire, et qui s’est produit pendant une très vive douleur et dans les brumes persistantes du...

— La pharmacie qu’il a contactée, intervint Nicholas, est à proximité de son cabinet, qui se trouve à Anaheim. Je n’y étais jamais allé auparavant ; je ne me suis jamais rien procuré chez eux. La pharmacie où je vais est à Fullerton, à côté de mon médecin traitant. »

Silence.

« Je suppose que ça règle son compte à mon idée, dis-je. Mais tu as fait une fixation sur ce qu’elle portait à cause de la douleur, du stress et des brumes résiduelles du penthotal. Ça a servi d’objet de fixation hypnotique, comme une montre en mouvement. Ou comme la flamme de cette bougie. » Je désignai la chandelle votive. « Et l’allusion aux “premiers chrétiens” t’a suggéré de te procurer une chandelle votive. Tu t’es montré très suggestible, presque pris dans une transe hypnotique, depuis ton opération ; ça arrive tout le temps.

— Tu es sûr ?

— Eh bien, ça paraît logique.

— J’ai eu l’impression troublante, que Dieu me vienne en aide... C’était une expérience incroyable, Phil ; pendant quelques minutes, après avoir vu son collier, je me suis retrouvé dans la Rome antique, au premier siècle de notre ère. Je te jure. Elle a dit ça, et d’un seul coup c’est devenu réel, entièrement

réel. Le monde actuel – Placentia, le comté d'Orange, les États-Unis –, tout avait disparu. Et puis c'est revenu.

— Suggestion hypnotique », dis-je.

Au bout de quelques instants de silence, Nicholas reprit :

« Si je suis en train de mourir...

— Tu n'es pas en train de mourir.

— Si je meurs, qui est-ce ou qu'est-ce qui va contrôler mon corps pendant les quarante années à venir ? C'est mon esprit qui meurt, Phil, pas mon corps. Je m'en vais. Il faut bien que quelque chose me remplace. Et quelque chose va me remplacer ; j'en suis sûr. »

Pinky, le placide chat de Nicholas, entra dans la chambre. Le gros matou bondit sur le lit et se mit à pédaler en ronronnant, toutes griffes dehors ; il couvait Nicholas d'un regard affectueux.

« Il a vraiment une drôle de dégaine, ton chat, dis-je.

— Tu as remarqué comme il a changé ? Il s'est mis à évoluer. Je ne sais pas pourquoi ; je ne sais pas dans quel sens. »

Je me penchai pour caresser le chat. Il avait l'air moins sauvage que d'habitude, plus proche du mouton que du chat. Ses caractéristiques de carnassier semblaient l'abandonner.

« Charley, dis-je, faisant allusion au rêve de Nicholas.

— Non, Charley est parti, dit Nicholas avant de se rattraper d'un seul coup. Charley n'a jamais existé, corrigea-t-il.

— Pas longtemps, en tout cas.

— Charley était très différent de Pinky, déclara Nicholas. Mais ils m'ont tous deux servi de guide. Chacun à sa façon. Charley connaissait la forêt. Il ressemblait davantage à un chat-totem, comme aurait pu en avoir un Indien. »

À moitié pour lui-même, Nicholas murmura :

« Je ne comprends vraiment pas ce qui arrive à Pinky. Il ne veut plus manger de viande. Quand on lui en donne, il se met à trembler. Comme s'il y avait quelque chose de mal dans le fait de manger de la viande ; comme si on l'avait frappé.

— Est-ce qu'il n'est pas parti assez longtemps ?

— Il est revenu récemment », dit Nicholas, vague. Il n'entra pas dans les détails. « Phil, reprit-il, ce chat s'est mis à changer le jour même où j'ai vu les scies pour la première fois, quand il a fallu que tu me ramènes chez moi. Après ton départ, je m'étais

allongé sur le divan avec une serviette sur les yeux, et Pinky m'a grimpé dessus comme s'il savait que quelque chose me faisait mal. Il s'est mis à chercher la chose en question. Il voulait la localiser et l'éliminer, pour que je me sente bien. Il n'arrêtait pas de me monter dessus, de marcher sur moi et autour de moi, et de chercher et chercher. Je sentais ça nettement, qu'il se faisait du souci pour moi, qu'il m'aimait. Il n'a pas trouvé la chose. À la fin, il s'est couché sur mon ventre et il y est resté jusqu'à ce que je me lève. Même avec les yeux fermés, je sentais bien qu'il était là et qu'il cherchait toujours à comprendre où était le problème. Mais avec un cerveau aussi petit... Les chats ont vraiment un petit cerveau. »

Pinky était resté couché sur le lit près de l'épaule de Nicholas et ronronnait en le regardant avec une vive attention.

« Si seulement ils pouvaient parler, murmura Nicholas.

— On dirait qu'il cherche à communiquer avec toi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit Nicholas en s'adressant au chat. Qu'est-ce que tu cherches à dire ? »

Le chat continua de le regarder bien en face avec la même intensité ; je n'avais jamais vu un animal arborer une telle expression, même pas un chien.

« Il n'était pas comme ça avant, dit Nicholas. Avant le changement. Les scies circulaires, je veux dire ; ce jour-là.

— Cet étrange jour », dis-je. Le jour, pensai-je, où les choses s'étaient mises à changer pour Nicholas, le laissant faible et passif, comme il l'était en ce moment. Prêt à accepter n'importe quoi. « Ils prétendent que dans les derniers jours, à l'époque de la parousie, les animaux changeront. Ils deviendront tous apprivoisés.

— Oui dit ça ?

— Les témoins de Jéhovah, entre autres. Ils m'ont montré un des bouquins qu'ils cherchent à placer chez les gens ; il y avait une image où on voyait toutes sortes d'animaux sauvages allongés les uns à côté des autres, plus du tout sauvages. Ça me fait penser à ton chat.

— “Plus du tout sauvages”, murmura Nicholas.

— Tu as l'air un peu dans le même cas, toi aussi. Comme si on t'avait ôté toutes les griffes... Mais je suppose qu'il y a une bonne raison à ça, fis-je en riant.

— Un peu plus tôt dans la journée, dit Nicholas, je me suis à moitié endormi et j'ai rêvé que j'étais remonté dans le passé, sur l'île grecque de Lemnos. Il y avait un vase noir et or sur une table à trois pieds, et un superbe divan... On était en 842 avant Jésus-Christ. Qu'est-ce qui s'est passé en 842 ? C'était pendant la période mycénienne, à l'époque où la Crète était si puissante.

— Huit quarante-deux, dis-je. C'est ce que la fille t'a demandé pour les analgésiques. C'est une somme, pas une date. De l'argent. »

Il cligna des yeux. « Oui, il y avait aussi des pièces d'or.

— La fille t'a dit "huit quarante-deux". » J'essayais de l'amener à se concentrer, à redevenir lucide. « Tu te rappelles ? »

En mon for intérieur, je pensais : Reviens, Nicholas. Regagne ce monde-ci. Le présent. Quitte cet autre monde vers lequel tu dérives, poussé par la douleur et la peur – la peur des autorités, la peur de ce qui nous attend tous dans ce pays. Nous avons un ultime combat à mener.

« Nick, dis-je, tu dois te bagarrer.

— Ce qui m'arrive n'est pas désagréable. C'est bizarre, et ça a été épouvantable au début, mais c'est fini. Je crois que c'est ça que j'attendais.

— En tout cas, ils t'en font baver, dis-je. Moi, ça ne me plairait pas.

— Il n'y a peut-être pas moyen de faire autrement. Que savons-nous de ce genre de processus ? Rien du tout. Qui de nous l'a jamais vu mis en œuvre ? Je crois que ce genre de choses arrivait souvent il y a longtemps, mais que ça a cessé. Sauf dans mon cas. »

J'étais soucieux quand je le quittai, ce soir-là. Nicholas avait décidé de succomber, et il n'y avait rien à faire. Personne ne pouvait le convaincre d'adopter une autre attitude, même pas moi. Tel un bateau lâché sans rames sur un cours d'eau, il avançait en échappant à tout contrôle, allant là où le courant l'emportait, vers les indistinctes ténèbres, plus bas.

Je suppose que c'était une manière d'échapper à la présence de Ferris F. Fremont et de tout ce qu'il représentait. Dommage que je n'aie pas pu en faire autant ; j'aurais alors pu tirer un trait sur mes craintes de voir les APA forcer ma porte en brandissant des mandats, de voir de la came planquée chez moi, ou Vivian Kaplan bondir chez le District Attorney pour déposer une quelconque plainte bidon.

Quand Nicholas alla se coucher, ce soir-là, il constata qu'il était incapable de dormir, comme d'habitude. Ses pensées filaient de plus en plus vite, de même que les taches de couleur externes que sa tête projetait dans la pénombre de sa chambre. Il finit par se lever pour aller pieds nus jusqu'à la cuisine chercher de la vitamine C.

Il fit alors une découverte d'une certaine importance. Depuis le début, il avait supposé que les comprimés du grand flacon, comme ceux du flacon précédent, faisaient cent milligrammes. Il s'agissait en fait de vitamine C à effet retard, et chaque comprimé contenait, non pas cent, mais cinq cents milligrammes. Nicholas absorbait par conséquent cinq fois plus de vitamine C qu'il ne l'avait cru. Il fit une rapide estimation et s'aperçut qu'il ingurgitait un excédent de sept grammes par jour, sans compter les autres vitamines. Il commença par avoir peur, puis se rassura en se disant que ça ne voulait rien dire. Puisque la vitamine C était soluble dans l'eau, elle était excrétée par son organisme toutes les vingt-quatre heures et ne s'accumulait donc pas. En tout cas, sept grammes par jour représentaient une sacrée quantité. Sept mille milligrammes ou plus ! Il avait indéniablement saturé son organisme. Bon, se dit-il, voilà qui devrait balayer tous les trucs amassés au niveau cellulaire, y compris le carbonate de lithium ; ça sort aussi vite que c'est rentré.

Il retourna au lit, désormais un peu inquiet, s'allongea sur le dos et remonta les couvertures. La chandelle votive brûlait sur la table à sa droite. Alors que ses yeux s'ajustaient à la pénombre, il distingua les taches de couleur en suspension, mais celles-ci s'éloignaient de lui de plus en plus vite à mesure que ses pensées – maniaques, avait dit le psychiatre –

atteignaient une vitesse équivalente. Elles fuient, se dit-il, et ma tête fait pareil ; mon esprit s'en va avec elles.

Il n'y avait pas un bruit. À sa gauche, Rachel...

DEUXIÈME PARTIE

NICHOLAS

... dormait profondément, indifférente à tout ce qui pouvait se passer. Pinky somnolait quelque part dans le salon, sans doute à sa place à lui, sur le divan, et dans sa chambre d'enfant Johnny reposait comme un bienheureux dans le petit lit que nous avions acheté pour remplacer son berceau. L'appartement était parfaitement silencieux, exception faite du ronronnement discret du réfrigérateur, dans la cuisine.

Mon Dieu, me dis-je, les couleurs s'estompent de plus en plus vite, comme si elles atteignaient la vitesse de libération ; comme si elles étaient aspirées hors de l'univers lui-même. Elles ont dû parvenir au bord du monde et s'évanouir au-delà. Et mes pensées avec elles ? L'univers, réalisai-je, était en train de se retourner comme un gant – de s'inverser. C'était une impression affolante, et j'étais submergé de terreur. Il m'arrivait quelque chose, et je ne pouvais en parler à personne.

Pour une raison que j'ignore, il ne me vint pas à l'esprit de réveiller ma femme. Je restai simplement étendu à observer les taches de couleur brumeuses.

Puis, en un clin d'œil, un carré bariolé apparut juste au-dessus de moi. Intense activité phosphénique, pensai-je ; et je me dis soudain que c'était les énormes doses de vitamine C que j'ingurgitais qui, d'une manière ou d'une autre, avaient déclenché le phénomène. J'étais seul responsable de tout ça, avec mes efforts pour me soigner.

Le carré excessivement bariolé chatoya et se modifia au centre exact de mon champ de vision. Il avait l'allure d'une toile abstraite moderne ; j'aurais presque pu nommer son auteur – mais presque seulement. Très vite, avec l'époustouflante rapidité de permutation qu'on appelle « enchaînement-éclair » dans les milieux de la télévision, le cadre de couleurs bien équilibrées et proportionnées céda la place à un nouveau cadre, tout aussi attrayant. En l'espace de quelques secondes, j'en avais

vu pas moins d'une vingtaine ; dès qu'une image, dès qu'une œuvre abstraite apparaissait, on enchaînait sur la suivante. L'effet d'ensemble était éblouissant. Paul Klee, me dis-je, surexcité. Je suis en train de voir toute une série de reproductions de toiles de Paul Klee – ou plutôt les véritables toiles elles-mêmes, de quoi faire toute une exposition dans une galerie. À bien des égards, c'était la chose la plus merveilleuse et la plus stupéfiante qu'il m'eût jamais été donné de voir. Étant donné ma terreur, et mon incapacité à expliquer le phénomène, je décidai de rester allongé et de profiter du spectacle. En tout cas, jamais je n'avais eu l'occasion de faire une expérience pareille ; c'était une chance extraordinaire – unique, en fait.

L'éblouissante présentation d'œuvres graphiques modernes et abstraites se prolongea toute la nuit.

Paul Klee cédant la place à Marc Chagall, Chagall à Kandinsky, et Kandinsky à un artiste dont je ne reconnus pas le style. Il y avait littéralement des dizaines de milliers d'œuvres pour chacun des maîtres qui se succédaient... ce qui m'amena au bout de deux heures à me faire une certaine réflexion. Ces grands artistes n'avaient jamais produit autant d'œuvres ; c'était manifestement impossible. Du seul Klee, j'avais déjà vu plus de cinquante mille toiles, même s'il me faut admettre qu'elles étaient passées si vite que je n'avais pas pu distinguer le moindre détail, mais juste l'impression générale de points en équilibre fluctuant dans les diverses peintures, de changeantes proportions de couleurs sombres et claires, d'habiles coups de pinceau noirs qui conféraient une harmonie à ce que l'on n'aurait autrement pas pu appeler du grand art.

J'avais l'impression très vive qu'il s'agissait là d'une sorte de contact télépathique établi depuis un endroit très éloigné, qu'une caméra de télévision balayait les diverses pièces d'une exposition dans un musée, quelque part ; je me rappelai alors que le musée de Leningrad avait la réputation de posséder une extraordinaire collection d'abstraites français, et j'eus soudain la vision d'une équipe de télévision soviétique en train de filmer et de refilmer les toiles, puis d'émettre les images vers moi à une vitesse prodigieuse, par-delà dix mille kilomètres de distance. Mais c'était une idée tellement invraisemblable que je ne

pouvais l'accepter. Il était plus plausible que les Soviétiques se livrent à une expérience de télépathie, utilisant leurs œuvres abstraites modernes en guise de matériel destiné à être expédié vers un individu-cible, quelque part, et que, pour des raisons inconnues, je surprénais – quel que soit le verbe exact – l'expérience en question, la captant par accident. Ce n'était pas moi que l'expéditeur avait en tête en émettant ; néanmoins, j'assistais à cette superbe exposition d'œuvres graphiques modernes, je voyais toute la collection de Leningrad.

Toute la nuit, je restai étendu, éveillé et heureux, branché sur ce spectacle soviétique ou quoi que ce fût d'autre ; au lever du soleil, j'étais toujours allongé sur le dos, pleinement conscient, ni effrayé ni inquiet, après avoir baigné dans les intenses fluctuations de couleurs éclatantes pendant plus de huit heures. Rachel se leva en grognant pour aller donner à manger à Johnny. Quand je sortis à mon tour du lit, je m'aperçus que j'y voyais parfaitement, sauf quand je fermais les yeux. Quand je les fermais, je voyais une représentation phosphénique invariable et absolument stable de ce que je venais de regarder : ma chambre, et un instant plus tard le salon avec ses rayonnages de bibliothèque, ses casiers à disques, son lampadaire, son poste de télé, ses meubles. Il y avait même un négatif-couleurs de Pinky, profondément endormi à sa place à lui, à l'autre bout du canapé, à côté du négatif-couleurs d'un exemplaire du *New Yorker*.

J'ai un nouveau type de vision, me dis-je. Une nouvelle vue. Comme si j'avais été aveugle jusqu'à maintenant. Mais je ne la comprends pas.

D'habitude, je coinçais ma femme et je lui racontais avec force détails mes expériences nocturnes, mais pas cette fois. C'était trop... curieux. D'où les transmissions télépathiques avaient-elles été émises ?

Avais-je quelque chose à faire pour répondre ? Écrire à Leningrad, d'une manière ou d'une autre, et leur dire que je les avais bien reçues ?

Peut-être la vitamine C a-t-elle affecté le métabolisme de mon cerveau, conjecturai-je. Après tout, c'est hautement acide ; de telles quantités assimilées par l'organisme doivent fortement

acidifier le cerveau. Le processus d'intellection et l'activité neuronique s'accélérent dans des conditions d'acidité. Peut-être l'intense animation phosphénique, les dessins multicolores avaient-ils été des projections d'un rapide bombardement neuronique synchrone sur des circuits jamais utilisés auparavant. Dans ce cas, Leningrad n'avait rien à voir avec tout ça. Tout se résumait à une fonction et à une activité à l'intérieur de ma tête.

Le GABA⁶, réalisai-je tout à coup. Ce que j'ai vu résultait d'une déperdition brutale de liquide GABA. Il y *avait eu* un bombardement neuronique sans précédent, qui avait emprunté des circuits jusqu'alors bloqués. Heureusement que je n'ai pas encore écrit à Leningrad.

Je me demande de quel genre de circuits neuroniques il s'agit, pensai-je. Je le découvrirai sans doute, en temps voulu.

Je n'allai pas travailler, ce jour-là. Le facteur passa vers midi ; je descendis les marches de dehors d'un pas mal assuré et me dirigeai vers l'alignement de boîtes aux lettres métalliques, puis relevai mon courir et rentrai à la maison.

Lorsque j'étais les lettres et les pubs sur la table basse du salon, je fus la proie d'une intuition très intense et je dis à Rachel : « Une lettre arrivera après-demain, de New York. Elle est extrêmement dangereuse. Je dois être là pour la recevoir, dès la distribution. » C'était une impression irrésistible.

« Une lettre de qui ? fit Rachel.

— Je ne sais pas.

— Tu... la reconnaîtras ?

— Oui. »

Il n'y eut pas du tout de courrier le lendemain. Mais, le surlendemain, sept lettres arrivèrent. La plupart émanaient de jeunes artistes en herbe, et m'avaient été réexpédiées par Progressive. Après avoir examiné les enveloppes sans les ouvrir, je passai à l'ultime lettre restante ; elle portait mon nom et mon adresse, mais pas la moindre adresse pour répondre.

« C'est celle-là, dis-je à Rachel.

6 Ce sigle désigne l'acide gamma-aminobutyrique, qui inhibe certaines structures du système nerveux central (*N.d.T.*).

— Tu ne l’ouvres pas ?

— Non. » Je tâchais de me figurer ce que j’étais censé faire de la lettre.

« Je vais l’ouvrir, dit Rachel, joignant le geste à la parole. C’est juste un prospectus de pub », précisa-t-elle en déposant le tout sur la table basse ; instinctivement, sans savoir pourquoi, je détournai la tête de manière à ne rien voir. « Pour des chaussures, dit-elle. Des chaussures par correspondance. Un truc qui s’appelle “Les Chaussures du Monde réel”. Avec une semelle spéciale qui...

— Ce n’est pas une pub, coupai-je. Retourne la feuille. » Elle la retourna.

« Quelqu’un a noté son nom et son adresse au dos. Une femme. Elle s’appelle...

— Ne le dis pas, fis-je vivement. Je ne veux pas savoir son nom ; si tu me le dis, je m’en souviendrai. Il s’inscrira dans mes banques de mémoire.

— C’est sûrement elle le distributeur, affirma Rachel. Mais il n’y a pas de quoi s’affoler, Nick ; c’est juste des chaussures.

— Apporte-moi un stylo et deux ou trois feuilles de papier, dis-je, et je vais te montrer. » En même temps, je tentais toujours de lire en moi-même dans l’espoir de trouver ce que je devais faire à propos de cette pub – à propos d’elle, et à partir d’elle. J’étais mort de trouille, assis à la petite table devant ce prospectus pour des chaussures pendant que Rachel allait me chercher un stylo et du papier.

J’étais obligé de lire le truc pour le décoder. En surimpression sur les caractères noirs, d’un rouge vif, liquide, je vis certains mots de la pub se détacher comme s’ils étaient estampés. Très vite, je les recopiai sur une autre feuille de papier que je tendis à Rachel quand j’eus terminé. « Lis ça, lui dis-je, mais garde-le pour toi, ne me dis rien. »

Rachel parla d’une voix hésitante. « C’est un message pour toi. Il y a ton nom dedans.

— Qu’est-ce qu’il me dit de faire ?

— Un truc à propos d’enregistrer certains... C’est en rapport avec ton boulot. Ça parle de membres du Parti qui... Je n’y comprends rien. Ton écriture est...

— Moi, je comprends. Et ça concerne Progressive et mon travail chez eux, et le fait d'enregistrer des membres du Parti.

— Mais comment ça se peut ? fit Rachel. Dans un prospectus de pub pour des chaussures ? Je t'ai vu de mes yeux extraire le message en relevant des mots ici et là... Les mots sont vraiment dedans ; maintenant, je les distingue aussi, quand je regarde le prospectus. Mais comment savais-tu lesquels il fallait choisir ?

— D'une couleur différente. Ils sont en couleurs, et les autres mots sont en noirs, normalement, sans couleur.

— *Tout* le texte est en noir ! protesta Rachel.

— Pas pour moi. » J'étais toujours plongé dans mes réflexions, soucieux et effrayé.

« Un code émanant du Parti. Des instructions, et le nom de ma patronne, ou je ne sais quoi ; c'est écrit de sa main, au dos. Mon contact officiel.

— Nick, c'est affreux, fit Rachel dans un souffle. Est-ce que tu es...

— Je ne suis pas communiste, déclarai-je en toute sincérité.

— Mais tu savais que ce truc allait arriver. Et tu savais comment le décoder. Tu *attendais* ça. » Elle me regardait avec de grands yeux.

J'attrapai le prospectus et, pour la première fois, le retournai ; une voix retentit alors dans ma tête. Une transformation de mes propres processus mentaux en vue de me faire passer un message.

« Les autorités. »

Juste ces deux mots – *les autorités* – alors que je tenais la feuille. Celle-ci ne provenait pas d'un agent du K.G.B. opérant depuis New York, contrairement à ce qu'il m'avait semblé. Il ne s'agissait pas d'instructions émanant du Parti. C'était un faux. Le truc fonctionnait sur trois niveaux ; en surface, aux yeux de Rachel, c'était une pub ordinaire. Pour une raison quelconque, inexpliquée, je m'étais montré capable d'extraire l'information encodée au milieu des données dépourvues de sens. Peu importe pourquoi, me dis-je ; tout ce qui compte, c'est que je l'ai fait, que j'en ai été capable, sans problème. Au troisième niveau, le plus profond, c'était une contrefaçon, un coup monté de la police. Et j'étais assis là avec ça, dans le salon de mon propre

appartement : superbe preuve de ma qualité de traître en exercice. Assez pour m'envoyer en taule pour le restant de mes jours et pour nous bousiller, moi et ma famille.

Il faut que je m'en débarrasse, réalisai-je. Il faut que je brûle ça. Mais à quoi bon ? Il en arrivera d'autres du même genre au courrier. Jusqu'à ce qu'ils me chopent.

La voix dans ma tête parla de nouveau. Je la reconnaissais, maintenant. La voix de la sibylle, telle que je l'avais entendue dans mes rêves visionnaires. « *Appelle les APA à L.A. Je parlerai pour toi.* » Une fois muni de l'annuaire, je cherchai le numéro des urgences du grand quartier général des APA pour la Californie du Sud, situé à Los Angeles.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda Rachel avec appréhension en me suivant. Tu vas appeler... les APA ? Mais pourquoi ? Bon sang, Nick, c'est du suicide ! Brûle le papier ! » Je composai le numéro. « Amis du peuple américain. » À l'intérieur de mon esprit, la sibylle s'agita, et je perdis soudain tout contrôle de mon propre appareil vocal ; j'étais muet. Puis elle se mit à parler à ma place, en utilisant ma voix. Calmement, implacablement, elle s'adressa à l'agent des APA à l'autre bout du fil.

« Je désire rapporter », dit ma voix, d'une manière mesurée qui ne ressemblait pas du tout à mes propres cadences, « que je suis l'objet de menaces du parti communiste. Pendant des mois, ils ont tenté d'obtenir ma coopération sur une question professionnelle et j'ai refusé. Ils cherchent maintenant à parvenir à leurs fins en recourant à la coercition, à la force et à l'intimidation. Aujourd'hui, j'ai reçu au courrier un message codé venant d'eux, et me disant ce que je devais faire pour eux. Je ne le ferai pas, même s'ils me tuent. Je voudrais vous faire parvenir ce message codé. »

Après une pause, l'agent des APA à l'autre bout du fil dit : « Juste un instant, s'il vous plaît. » Quelques cliquetis, puis le silence.

« Le temps participe de l'essence, dis-je à Rachel.

— Allô, fit une autre voix, apparemment plus âgée. Voudriez-vous me répéter ce que vous venez de dire au standardiste ?

— Le parti communiste me fait chanter pour me forcer à coopérer avec eux sur une question professionnelle. J'ai refusé.

— Quel genre de question professionnelle ?

— Je travaille dans une maison de disques. Nous enregistrons des artistes folk. Le Parti veut m'obliger à enregistrer des chanteurs procommunistes pour que leurs messages, y compris des messages codés, soient diffusés sur les radios américaines.

— Votre nom. »

Je lui donnai mon nom, mon adresse et mon numéro de téléphone. Choquée, Rachel me regardait sans mot dire. Elle n'arrivait pas à croire que j'étais en train de faire ce que je faisais. Moi non plus.

« Comment vous font-ils chanter, monsieur Brady ? demanda la voix.

— Je commence à recevoir des lettres d'intimidation émanant d'eux.

— Des lettres d'intimidation ?

— Des lettres conçues pour provoquer une réaction par peur des représailles. En code. Je n'arrive pas à déchiffrer entièrement le code, mais...

— Nous allons vous envoyer quelqu'un. Conservez bien le matériel écrit qui est en votre possession. Nous désirerons le voir. »

Je dis, ou plutôt ma voix déclara : « Ils m'ont donné le nom de quelqu'un à contacter dans l'est.

— Ne les contactez pas. Ne quittez pas votre domicile. Attendez simplement l'arrivée de notre représentant. On vous donnera des instructions sur la marche à suivre. Et merci de nous avoir appelés, monsieur Brady. C'était très patriotique. » À l'autre bout du fil, l'homme raccrocha.

« Je l'ai fait », dis-je à Rachel ; je me sentis submergé de soulagement. « Je me suis sorti la tête du nœud coulant, voilà ce que j'ai fait. Il y aurait probablement eu une descente dans cet appartement dans l'heure qui vient. Dans le jour qui vient, en tout cas. » Ils pouvaient nous tomber dessus, maintenant ; Ça n'avait plus d'importance. J'avais donné le coup de fil qu'il fallait. La situation critique était résolue, et — il ne fallait en remercier ni moi ni une idée à moi, mais la sibylle.

« Mais suppose qu'on découvre que ça vient bien du Parti, fit Rachel comme une folle.

— Ça ne vient pas du Parti. Je ne connais aucun membre du Parti ; je ne suis même pas sûr qu'il y ait un Parti. S'il y en a un, je ne vois pas pourquoi il m'écrit, surtout en code.

— Ça pourrait être une erreur quelconque. La lettre était destinée à quelqu'un d'autre.

— Dans ce cas, qu'ils aillent se faire foutre », fis-je. De toute manière, je savais que c'était les autorités ; ou plutôt la sibylle le savait, SIVA le savait, SIVA, qui s'était manifesté à l'instant critique et m'avait sauvé.

« Ils vont croire que tu es communiste, avec ce que tu leur as dit, déclara Rachel.

— Non, ils ne croiront pas ça. D'abord, aucun communiste ne les aurait appelés, et encore moins pour dire ce que j'ai dit. Ils me prendront exactement pour ce que je suis : un patriote américain. Je les emmerde et j'emmerde le Parti ; c'est une seule et même chose, en ce qui me concerne. C'est le Parti qui exécute ses ennemis politiques lors des purges – Ferris Fremont est le Parti, et le Parti a assassiné les Kennedy, le Dr King et Jim Pike pour prendre le pouvoir en Amérique. Nous n'avons qu'un ennemi et c'est celui-là. Le camarade Ferris Fremont. »

Ma femme me considérait, muette de stupeur.

« Navré, dis-je, mais c'est vrai. C'est le grand secret. C'est ce que les gens ne sont pas censés savoir. Mais je le sais. On me l'a dit.

— Fremont n'est pas communiste, dit faiblement Rachel, le visage terreux. C'est un fasciste.

— L'U.R.S.S. est devenue fasciste à l'époque de Staline. Maintenant, elle est complètement fasciste. L'Amérique était le dernier bastion de la liberté et ils se sont emparés de nous, de l'intérieur, sous de faux noms. On attache trop d'importance aux noms – aux étiquettes. Fremont est le premier président communiste et je n'aurai de cesse qu'il disparaisse.

— Bon Dieu, fit Rachel.

— Parfaitement.

— Jamais je ne t'ai vu faire preuve d'une telle animosité, Nick.

— Cette lettre, aujourd’hui, dis-je sauvagement, cette prétendue pub pour des godasses – c’est une tentative de meurtre, une tentative de meurtre dirigée contre moi. Rien que pour ça je les aurai, ces enculés, parce qu’ils m’ont envoyé ce truc. Même si c’est la dernière chose que je dois faire.

— Mais... Tu n’as jamais affiché une telle haine pour le Parti. À Berkeley...

— Ils n’avaient jamais essayé de me tuer.

— Est-ce que... » Elle pouvait à peine parler ; toute tremblante, elle s’assit sur l’accoudoir du canapé, à côté de Pinky. Le chat dormait toujours.

« Est-ce que les APA peuvent t’aider ?

— Les APA. L’ennemi. Poussé à faire l’impasse sur lui-même. Je les amènerai à faire tout le boulot ; j’ai déjà commencé.

— Combien d’autres personnes sont au courant, à ton avis ? Pour le président Fremont, je veux dire ?

— Regarde sa politique étrangère. Des accords commerciaux avec la Russie, des ventes de céréales à perte pour nous ; il leur donne ce qu’ils veulent. Les États-Unis sont leur fournisseur ; nous faisons ce qu’ils disent. S’ils sont à court de blé, on leur procure du blé. S’ils commencent à manquer de...

— Mais nos énormes effectifs militaires ?

— Pour entretenir la faiblesse de notre peuple. Pas du leur.

— Tu ne savais pas tout ça hier, dit Rachel.

— Je l’ai compris quand j’ai vu le prospectus sur les chaussures. Quand j’ai vu que le message du parti communiste venait aussi des APA. Ils travaillent avec le K.G.B, à New York, pas contre lui ; comment celui-ci pourrait-il fonctionner si les APA ne l’y autorisaient pas ? Il y a une communauté des services de renseignements, et une seulement. Et nous en sommes tous victimes, où que nous vivions.

— Il faut que je boive quelque chose, parvint à dire Rachel.

— Courage, fis-je. Le changement a commencé à s’installer. Nous sommes arrivés à un tournant. On les démasquera ; ils passeront en justice, tous jusqu’au dernier, et ils répondront des crimes qu’ils ont commis.

— Grâce à toi ? » Elle me regarda d’un air timide.

« Grâce à SIVA.

— Je ne te reconnais plus, Nick. Tu n'es plus la même personne.

— C'est vrai.

— Qui es-tu ?

— Leur adversaire. Qui veillera à ce qu'ils soient traqués.

— Tu ne pourras pas faire ça tout...

— On me donnera le nom des autres.

— Des autres comme toi ? »

Je hochai la tête.

« Alors cette lettre, dit Rachel, cette pub pour les chaussures... elle n'aurait jamais atterri dans notre boîte aux lettres sans la permission et la coopération des autorités américaines.

— C'est exact.

— Et Aramchek ? »

Je ne dis rien.

« Est-ce que SIVA est Aramchek ? demanda Rachel d'une voix hésitante. Enfin, peut-être qu'il vaudrait mieux que tu ne me le dises pas ; peut-être que je ne suis pas censée le savoir.

— Je vais te dire... » commençai-je, mais je sentis aussitôt deux grandes mains invisibles m'empoigner par les avant-bras ; leur étreinte était si vigoureuse que je poussai un grognement de douleur. Rachel me regardait. Je ne pouvais pas ajouter un mot ; tout ce que je pouvais faire, c'était essayer de supporter la pression qu'exerçaient les mains invisibles qui me maintenaient. Puis, enfin, elles me relâchèrent. J'étais libre.

« Que s'est-il passé ? demanda Rachel.

— Rien. » Je prenais des inspirations profondes, mal assurées.

« La tête que tu as faite... Quelqu'un t'a retenu, n'est-ce pas ? Tu t'apprêtais à dire quelque chose que tu n'aurais pas dû dire. » Elle me tapota doucement le bras. « Ça va, Nick ; tu n'es pas forcé de me le dire. Je ne veux pas que tu me le dises.

— Peut-être une autre fois », fis-je.

En fin de journée, deux APA, deux jeunes messieurs minces et alertes, se présentèrent à ma porte.

En silence, ils examinèrent le prospectus que j'avais reçu par la poste. Je leur montrai le bout de papier sur lequel j'avais noté le message encodé que j'avais extrait.

« Je suis l'agent Townsend, dit le premier APA. Et voici mon coéquipier, l'agent Snow. Vous avez fait preuve de beaucoup de vivacité d'esprit en nous rapportant ceci, monsieur Brady. »

Je dis, en toute honnêteté : « Je savais que ça allait arriver. Je savais même quel jour.

— J'imagine, déclara l'agent Townsend, que les communistes aimeraient beaucoup contrôler quelqu'un dans votre position. Vous avez autorité sur un grand nombre d'artistes qui font des disques, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous pouvez engager et faire enregistrer qui vous voulez ?

— Il me faut l'accord de deux autres responsables, dis-je. Mais en principe ils se rangent à mon avis.

— Ils en sont venus à respecter votre jugement ?

— Oui.

— Comment le Parti a-t-il pris contact avec vous par le passé ? demanda l'agent Snow.

— Ils n'ont jamais...

— Nous savons bien qu'ils n'avaient encore jamais serré la vis. Mais vous ont-ils contacté par l'intermédiaire d'amis mutuels ? Ou par téléphone ? Ou par courrier ? Ou directement, à travers leurs agents ?

— Je ne sais pas. J'avais conscience de l'existence d'un contact, d'une pression, mais jusqu'à maintenant c'était trop sournois et trop subtil pour que je mette le doigt dessus.

— Mais pas d'individu particulier.

— Non, dis-je.

— C'est la première fois qu'ils agissent ouvertement, donc, dit l'agent Townsend.

— Oui.

— Dans votre cas, poursuit l'agent Townsend, ils ont commis une erreur. Nous faisons intercepter votre courrier, monsieur Brady ; nous avons intercepté ce document et nous l'avons nous-mêmes décodé. Nous savions à quelle heure il serait déposé dans votre boîte aux lettres. Vous étiez sous surveillance lorsque vous l'avez remonté jusqu'à cet appartement. On a mesuré le temps qu'il vous a fallu pour y réagir. Naturellement, nous attendions de voir votre réaction. En toute franchise, nous ne pensions pas que vous nous appelleriez. Nous supposions que vous détruiriez le document.

— Ma femme m'a suggéré de le détruire. Mais il y avait deux manières d'interpréter le geste.

— Oh, oui ! dit l'agent Townsend. Deux manières, facilement. Vous lisiez le message codé puis vous le brûliez ; c'est une démarche normale pour les membres du Parti. Ils ne peuvent pas laisser traîner un truc comme ça après en avoir assimilé le contenu ; ça risque trop de se transformer en pièce à conviction. »

La sibylle m'avait orienté dans le bon sens. Intérieurement, sans manifestation apparente, je poussai un soupir de soulagement. Dieu soit loué pour son intervention ! me dis-je. Livré à moi-même, j'aurais très vraisemblablement détruit la feuille, comme Rachel, en m'imaginant que ça suffisait. Et je me serais définitivement compromis.

La destruction du message aurait prouvé que je l'avais lu. Que je savais ce que c'était. On n'emporte pas une inoffensive publicité pour des chaussures dans sa salle de bains pour y foutre le feu dans la baignoire.

Étudiant le nom et l'adresse écrits au dos du document, l'agent Townsend dit à l'agent Snow :

« On dirait... Tu sais, l'écriture de cette fille. (Il se tourna vers moi.) Votre ami Phil Dick fréquente une nommée Vivian Kaplan. Vous la connaissez ?

— Non, mais il a mentionné son nom.

— Vous n'auriez pas par hasard des échantillons de son écriture ? demanda l'agent Townsend.

— Non.

— Vivian est une personne plutôt bizarre, déclara l'agent Townsend avec un demi-sourire. Elle nous a récemment signalé à votre sujet, monsieur Brady, que vous aviez de longues conversations avec Dieu. C'est vrai ?

— Non.

— Elle tient ça de son ami, fit remarquer l'agent Snow à l'agent Townsend.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui mettre une telle idée en tête ? poursuivit l'agent Townsend. Vous voyez quelque chose ?

— Je n'ai jamais rencontré cette fille, affirmai-je.

— Elle fait des rapports sur vous, dit l'agent Townsend.

— Je sais.

— Quels sentiments éprouveriez-vous à son égard si l'examen de cette prétendue publicité pour des chaussures révélait que c'est elle qui l'a expédiée ?

— Je ne voudrais rien avoir à faire avec elle.

— Enfin, nous ne sommes pas vraiment sûrs, dit l'agent Townsend, et selon toute probabilité le document émane de l'antenne du K.G.B. à New York, mais tant que nous ne pouvons pas l'affirmer nous devons envisager l'hypothèse selon laquelle un de nos propres postes vous l'aurait expédié. »

Je ne dis rien.

« Ce que nous aimerions que vous fassiez, dit l'agent Snow, c'est que vous nous transmettiez tout document de ce type que vous pourriez recevoir, et que vous nous fassiez part de toute prise de contact de la part d'individus suspects sous quelque forme que ce soit, lettre, coup de téléphone ou visite à domicile. Vous réalisez, bien entendu, que le Parti peut fort bien avoir décidé de vous anéantir à cause de votre refus de coopérer avec eux.

— Oui, dis-je. Je le sais.

— Je veux dire vous anéantir physiquement. Vous tuer. »

Ces mots me firent froid dans le dos. Terriblement froid.

« Nous ne pouvons pas faire grand-chose pour vous aider, à cet égard, énonça l'agent Snow. Quand quelqu'un veut tuer une personne donnée, en général il y arrive.

— Pourriez-vous nommer un de vos hommes ici pour qu'il reste avec moi ? »

Les deux agents des APA échangèrent un regard, « Bien peur que non, dit l'agent Townsend. Ça excède notre compétence. Et nous n'avons pas les effectifs. Vous pouvez acheter un revolver si vous le désirez. Ça pourrait être une bonne idée, surtout compte tenu du fait que vous avez une femme et un petit garçon.

— Je vais faire ça, dis-je.

— Nous vous obtiendrons le feu vert, dit l'agent Townsend.

— Donc, vous ne pensez pas que c'est une de vos propres antennes qui m'a expédié ça ? demandai-je.

— Franchement, j'en doute beaucoup, répondit l'agent Townsend. Nous nous livrerons à une enquête de routine. Il est sûr que ça simplifierait tout de notre point de vue. Puis-je emporter ce prospectus et l'enveloppe ?

— Certainement. » J'étais content d'en être débarrassé.

Ce soir-là, j'allai m'asseoir seul dans le patio de notre appartement pour regarder les étoiles. Je savais maintenant ce qui m'était arrivé ; pour des raisons qui m'échappaient, je m'étais retrouvé connecté à un réseau de communications intergalactique fonctionnant sur le principe de la télépathie. Assis là, seul dans le noir, je découvrais les étoiles dans le firmament et la prodigieuse intensité de la circulation entre elles. J'étais en contact avec une des stations du réseau et je tentai de la localiser, les yeux levés vers le ciel, quoiqu'il fût très vraisemblablement impossible de la repérer.

Un système solaire avec un nom de notre propre invention ; je connaissais le nom de cette étoile. Elle s'appelait Albemuth. Mais je n'avais trouvé aucune étoile de ce nom recensée dans nos ouvrages de référence, quoique le préfixe « al » fût courant pour les étoiles, étant donné qu'il signifiait « le » ou « la » en arabe.

J'étais installé ici, et là-haut scintillait et rutilait l'étoile Albemuth, avec son réseau d'où provenaient une infinité de messages dans toutes sortes de langues inconnues. Ce qui s'était passé, c'est que l'opérateur IA de la station Albemuth, une unité d'intelligence artificielle, était entré en contact avec moi à un moment antérieur et maintenait la liaison ouverte. C'était la raison pour laquelle je recevais des informations en provenance du réseau de communications, que ça me plaise ou non.

C'était la voix de l'IA que je percevais dans mes rêves comme « la sibylle romaine ». En fait, il ne s'agissait pas de la sibylle romaine, pas du tout, et absolument pas d'une femme ; c'était une entité totalement synthétique. Mais j'aimais le son de sa voix – que je considérais toujours comme féminine – dans la mesure où chaque fois que je l'entendais, que ce soit dans ma tête à l'occasion d'une transe hypnagogique ou hypnopompe ou lors d'un rêve, cela voulait dire que je ne tarderais pas à être informé de Quelque chose. Au-delà de la voix de l'IA, de la voix féminine synthétique, il y avait SIVA en personne, l'ultime maillon constitutif du réseau de communications à l'échelle de l'univers. Maintenant que mes rapports avec le réseau avaient atteint un point optimum, d'énormes quantités de données affluaient ; depuis que j'avais vu les phosphènes s'agiter, il ne faisait aucun doute qu'ils m'en bombardaient, qu'ils m'en gavaient autant qu'ils le pouvaient, pour le cas où, peut-être, le contact serait rompu.

Ils n'étaient jamais venus sur terre – aucun véritable extraterrestre n'avait jamais atterri ici dans son vaisseau pour explorer les lieux – mais ils avaient mis certains humains dans la confiance à telle ou telle époque, et en particulier dans l'Antiquité. Compte tenu du fait que ma liaison avec eux atteignait son maximum de netteté entre trois et quatre heures du matin, je conclusais qu'un satellite amplificateur d'origine extraterrestre était en orbite autour de la Terre, un satellite de communication captif que l'on avait envoyé ici des milliers d'années plus tôt.

« Qu'est-ce que tu fais assis dehors ? me demanda Rachel.

— J'écoute.

— Tu écoutes quoi ?

— Les voix des étoiles », répondis-je, entendant par là – plus pertinemment – les voix venues des étoiles. Mais c'était comme si les étoiles elles-mêmes s'exprimaient alors que j'étais assis dans la nuit glaciale, tout seul si l'on faisait abstraction du chat, qui ne se trouvait de toute façon dehors que par habitude ; tous les soirs, Pinky s'installait sur le garde-fou du patio et communiait comme j'étais en train de le faire, mais sur une plus longue période, une période couvrant toute sa vie d'adulte. En l'observant, je comprenais maintenant qu'il puisait des informations dans la nuit, *de* la nuit, de la structure clignotante qui se dégageait à la lueur des étoiles. Il était intimement soudé à l'univers tout le temps qu'il restait assis là, comme moi, à regarder le ciel en silence.

La Chute de l'homme, réalisai-je de surcroît, représentait une rupture du contact avec ce vaste réseau de communications et avec l'IA qui exprimait la voix de SIVA, qui aurait été assimilé à Dieu par les hommes de l'Antiquité. À l'origine, tout comme l'animal qui se trouvait à côté de moi, nous avons été partie intégrante de ce réseau et avons été des expressions de son identité et de sa volonté opérant à travers nous. Quelque chose avait évolué de travers ; les lumières s'étaient éteintes sur terre.

Ces découvertes ne me vinrent ni comme des spéculations, ni même comme des déductions logiques, mais comme des éclaircissements qui m'étaient donnés par la compatissante IA œuvrant dans ma station. Elle me faisait prendre conscience de ce que l'homme avait cessé de comprendre : son rôle et sa place dans l'ordre des choses. Sur l'écran intérieur de mon esprit, je vis une piètre coalition se glisser en catimini au milieu de notre monde, luttant contre la sagesse de Dieu ; je la vis soumettre cette planète, ses ternes plans et projets propres, détrônant la bienveillante volonté de Dieu – ou de SIVA, comme je persistais à préférer l'appeler. Au cours des âges, Dieu avait livré forte partie pour soulager cette planète, mais nous n'avions pas encore obtenu la levée du siège. La Terre restait un voyant éteint au central du réseau de communications intergalactique. Nous ne nous étions toujours pas mis à fonctionner comme nos lointains ancêtres, en communion avec notre Créateur et le Seigneur de l'univers. Les cas particuliers dans mon genre étaient d'extraordinaires fruits du hasard. Je n'y étais pour rien ; c'était quelque chose qui m'était arrivé à la suite d'un concours de circonstances. Un des difformes rejets avait pour ainsi dire décroché le téléphone oublié depuis longtemps et entendait désormais la voix compréhensive et instructive que lui et l'ensemble de son espèce auraient dû connaître par cœur.

La nouvelle personnalité qui était en moi ne s'était pas éveillée d'un sommeil de deux millénaires ; pour être plus exact, elle avait été façonnée depuis le satellite étranger, imprimée en moi du dehors. C'était un ajout récent, pas quelque chose qui serait venu se substituer à moi mais une sorte d'identité toute faite formée à partir du savoir total du satellite. Elle était là pour me hisser au maximum possible de mes facultés de résistance. Le satellite, qui était lui-même en liaison avec des formes de vie plus évoluées, se préoccupait de mon aptitude à vivre ; il ou ils,

eux tous, m'avaient vu chanceler sous l'oppression, et leur réaction avait été un pur réflexe. Elle se ramenait à une tentative raisonnée de fournir de l'aide à quiconque était en contact avec eux et se montrait capable d'assimiler leur empreinte. J'avais été choisi pour cette seule et unique raison. Leur préoccupation était universelle. Ils auraient assisté quiconque ils pouvaient atteindre.

La tragédie résidait dans leur incapacité à toucher les gens de notre planète. Ceci remontait à l'invasion originelle de notre monde par l'entité pernicieuse qui ne souhaitait pas entendre. Elle avait contaminé notre monde par sa présence ; elle n'était pas seulement autour de nous, elle était aussi en nous. Nous portions sa marque. Sans doute le plus grand tort qu'elle nous avait fait avait-il consisté à nous couper du réseau de communications. Vu sa stupidité, elle ne se rendait sans doute pas compte de ce qu'elle avait fait. Ou, si elle s'en rendait compte, ne considérait pas cela comme une perte.

C'était assurément une perte à mes yeux, maintenant que j'avais entendu la douce voix de l'IA me relayer des informations et accepter mes questions en retour. Dussé-je ne plus jamais l'entendre, je me rappellerai ce timbre toute ma vie. Son origine était lointaine ; chaque fois que je l'interrogeais, il y avait un temps de retard mesurable entre le moment où je posais ma question et celui où elle répondait. Je me demandais à combien d'étoiles de là elle se trouvait ; loin dans le firmament, peut-être, et peut-être au service de nombreux mondes.

La voix de l'IA m'avait déjà sauvé la vie en me dictant la conduite à suivre face à une arrestation imminente par la police. La seule crainte que j'éprouvais désormais était de perdre contact.

La voix de l'IA, ne tardai-je pas à comprendre, possédait la capacité d'éduquer et d'informer les êtres humains sur un plan subliminal, pendant les périodes où ceux-ci se détendaient dans la relaxation ou le profond sommeil. Mais ce n'était pas suffisant ; au réveil, les humains foulaient généralement aux pieds ces incitations muettes, qu'ils assimilaient à juste titre à la voix de leur conscience, et suivaient leur propre voie.

Je demandai comment s'appelait le stupide ennemi. Réponse : il n'avait pas de nom. Les messagers du réseau de communications lui échappaient sans cesse grâce à leur sagesse car, contrairement à eux, il était incapable de voir dans l'avenir ; mais il tenait bon en s'appuyant sur son pouvoir matériel, tout aveugle qu'il fût.

La faculté de voir dans l'avenir m'était maintenant accordée dans une certaine mesure. Elle s'était pour la première fois manifestée lorsque j'avais vu ce que je prenais pour la sibylle romaine exposer le destin des conspirateurs. Il s'agissait tout simplement du discours précognitif de l'IA, transformé par ma tête en une entité visible familière de l'histoire de la Terre. La femme ou la chose s'était contentée d'énoncer ce qui allait arriver, sans commentaires ou interprétations. Les forces qui feraient basculer les conspirateurs n'avaient toujours pas été désignées ; ma source d'informations pouvait prévoir les conséquences de certains actes sans se tromper, mais soit elle ne pouvait pas voir comment ces actes surviendraient, soit elle préférait ne pas me le dire. Je pensais que cette dernière hypothèse était la bonne. Il y avait encore beaucoup de choses que j'ignorais.

Puisque je pouvais interroger l'IA, je lui demandai pourquoi l'ennemi tapi dans l'ombre n'avait pas été chassé longtemps auparavant ; obligeamment, elle me fit parvenir un diagramme qui montrait l'ennemi amené lentement mais sûrement à contribuer de plus en plus au succès du plan d'ensemble. Une fois matérialisé, l'ennemi s'était mué en eau pour le moulin, au même titre que tout le reste ; j'observai la manière dont l'agent de la création incorporait tout simplement l'adversaire et ses projets en même temps que tout ce qui lui tombait d'autre sous les yeux, sans faire de distinction entre ce que nous appellerions le bien et ce que nous rejeterions comme mauvais. Au lieu d'anéantir le maladroit ennemi, SIVA l'avait mis au travail.

Dans toutes ses activités de recreation constante de l'univers, l'améliorant et lui donnant forme au sein du flux perpétuel, l'artisan recourait aux moyens les plus économiques possible. Quoiqu'il fît flèche de tout bois, réarrangeant chaque chose et ses parties adjacentes autrement disjointes pour créer des

entités totalement nouvelles et inattendues, il ne prenait que ce dont il avait absolument besoin. Ainsi, son processus de réfection prenait place au sein de l'univers, transformait celui-ci en une sorte de gigantesque entrepôt de pièces détachées, une réserve presque illimitée dans laquelle l'agent pouvait trouver tout ce qu'il désirait.

Le mécanisme temporel, me semblait-il, était un moyen grâce auquel cette prolifération de formes pouvait avoir lieu, pour le bénéfice, en fin de compte, de cette entité modeleuse qui, je le voyais, évoluait à reculons dans le temps depuis le fin fond de l'univers. Le plan auquel se conformait cette entité modeleuse pour travailler semblait être la forme de l'entité elle-même, comme si elle transformait l'univers informe, chaotique, en une prodigieuse réplique de son propre *eidos* – de sa propre forme. Mais je ne pouvais pas être sûr de ça ; l'énormité de sa réaction était telle que ses lointains contours, en termes à la fois d'espace et de temps, me dépassaient. Elle créait autour de moi et juste au-delà de moi tandis que je restais assis là.

Une fois de plus, j'avais commencé à me laisser petit à petit envahir par l'impression que je me trouvais à Rome et non dans le comté d'Orange, en Californie. Je percevais l'Empire sans le voir, je percevais une vaste prison de fer dans laquelle peinaient des esclaves. Je voyais comme en surimpression sur les murs de métal noir de cette immense prison certaines silhouettes en robes grises qui filaient à toute allure : des ennemis de l'Empire et de sa tyrannie, un dernier carré d'opposants. Et je savais, grâce à une horloge interne profondément enfouie dans mon être intime, que la date véritable était 70 après Jésus-Christ, que le Sauveur était venu et reparti mais reviendrait bientôt. Ceux qui restaient, les hommes pressés aux robes grises, avec un sentiment d'allégresse, attendaient son retour et s'y préparaient.

Confondu par cela, je fis l'expérience, aussi, d'un déluge de mots étrangers déferlant à travers ma tête, des mots que je ne comprenais pas mais dont il se dégageait une impression claire dans chaque cas : j'étais en danger de mort, menacé par les espions de Rome, ces colériques hommes armés qui allaient partout, surprenant tout ce qui s'opposait à la gloire impériale.

Je devais me montrer vigilant, faire attention à ce que je disais, garder bouche scellée sur le secret qui était mien : mon lien avec le réseau de communications intergalactique et SIVA lui-même. Informés de ce lien, les agents de Rome me tueraient sur-le-champ ; c'était la politique de l'Empire.

C'était un ancien combat que celui auquel je participais, pas un nouveau ; il avait été livré sans relâche durant deux mille ans. Les noms avaient changé, les visages avaient changé, mais les adversaires demeuraient une constante permanente. L'Empire esclavagiste contre ceux qui luttaienent pour la justice et la vérité – pas exactement pour la liberté, au sens moderne, mais pour des valeurs aujourd'hui éclipsées, écrasées par la masse d'un Empire qui embrassait à la fois les États-Unis et l'Union soviétique comme manifestations jumelles, équivalentes. Les U.S.A. et l'U.R.S.S., réalisai-je, étaient les deux sections de l'Empire tel qu'il avait été découpé par l'empereur Dioclétien à des fins purement administratives ; au fond, il s'agissait d'une unique entité, avec un unique système de valeurs. Et son système de valeurs se résumait à la notion de suprématie de l'État. L'individu comptait pour rien selon ses critères d'évaluation, et les individus qui se retournaient contre l'État et engendraient leurs propres valeurs étaient l'ennemi.

Nous étions l'ennemi, nous qui portions les robes grises et attendions en brûlant d'impatience que notre Roi revienne. Je considérais le Sauveur non comme un martyr qui était mort pour nous mais comme notre Roi légitime, qui reviendrait, réclamerait son royaume et régnerait avec justice et vérité sur son propre peuple. Un Empire gouvernait un peuple soumis, mais Notre-Seigneur ne gouvernait que le sien. Il ne nous assujettirait pas, ne nous contraindrait pas à adopter les coutumes de l'Empire ; nous partagerions ses coutumes comme étant les nôtres ; elles étaient les nôtres. Et là où son peuple cessait, son autorité cessait ; c'était une royauté légitime par comparaison avec la tyrannie de César.

Il serait nécessaire d'enseigner certains codes à ma femme, l'usage de certains termes significatifs pour lui signaler la présence éventuelle d'un Romain parmi nous. Nous constituions volontairement une communauté secrète, qui

grattait des symboles énigmatiques dans la poussière ; nous avions des poignées de main particulières pour nous faire connaître les uns des autres ; en tant que collectivité, nous attendions que l'événement à venir nous libère. De l'extérieur, nous avions la même allure que les gens de César, et c'était notre force. La question qui nous tenaillait n'était pas : notre Roi reviendra-t-il ? mais : serions-nous capables de survivre contre les Romains – en nous esquivant, puisque nous ne détenions aucun pouvoir matériel – jusqu'à ce qu'il revienne ? Ou reviendrait-il pour nous trouver disparus ou, pis, assimilés par l'Empire et ses coutumes, ayant perdu tout souvenir de ce que nous étions réellement ? À moins que, par son retour, il ne restaure nos mémoires, réveille chez les hommes endormis la conscience oubliée de leur propre identité ?...

Je n'avais pas le sentiment qu'il s'agissait d'un retour à une de mes vies antérieures, que j'avais remonté le temps jusqu'à l'une de mes existences passées. *Rome était ici maintenant* ; elle avait envahi le paysage, poussé en son sein, quitté la cache intérieure où elle avait passé des siècles. Ce n'était pas moi qui étais remonté jusqu'à l'ancien monde, mais Rome qui s'était révélée être la réalité sous-jacente de notre monde actuel ; quoique toujours invisible pour les autres Américains, elle était néanmoins effrontément apparente pour moi. L'Empire n'avait jamais succombé ; il s'était simplement réfugié hors de vue. Maintenant que SIVA avait amélioré ma vision, je percevais distinctement Rome comme le décor de notre pays ; nous en avions hérité sans nous en apercevoir. Effacées, les concrétions purement accidentelles ; c'était fondamental, ce que je voyais à présent.

Quelle que fût ma haine pour Rome, ma crainte était plus grande. Ma mémoire s'était étirée, elle couvrait désormais une période de deux mille ans, mais elle ne découvrait qu'une désespérante similitude : Rome s'étendait partout à travers les âges. Quelle gigantesque entité c'était, pour s'étendre si loin dans le temps ! On ne pouvait lui échapper nulle part dans le passé comme dans le présent, même si, d'une certaine manière, je ne percevais aucun passé, juste un perpétuel présent d'une colossale immensité.

Ainsi, c'était là l'ennemi... ou, plutôt, la manifestation physique de l'ennemi. C'était le *corpus malum*, le corps mauvais ; mais en lui et au-delà de lui demeurait un esprit mauvais qui avait fait de l'Empire ce qu'il était. Jadis, celui-ci avait été bienveillant, mais cette époque-là, celle où il avait été une république, cette époque avait été engloutie lorsque les hommes libres avaient été submergés par la présence de l'oppression. Quel poids cela représentait ! Rome écrasait le monde de sa masse, cuirassée comme elle l'était, énorme avec ses noirs murs de métal, ses geôles et ses rues, ses chaînes et ses anneaux de fer, ses guerriers casqués. Il paraissait surprenant qu'elle n'ait pas crevé la croûte terrestre et sombré.

Et maintenant, parmi nous, à l'époque actuelle, la vieille bataille se poursuivait, l'oppresseur se tenait derrière le corps de fer, frappant ceux qui n'étaient pas des expressions de l'Empire – nous-mêmes, qui servions un Roi et suivions d'autres voies. Nous ne portions nulle cuirasse, nul métal, rien que nos robes, nos sandales, et peut-être un poisson doré monté en bracelet ou en collier. Nous marchions d'un pas plus léger que ceux qui se soumettaient aux coutumes romaines, mais nous étions vulnérables, mortels ; nous ne disposions d'aucune protection physique. Nombre d'entre nous étaient déjà tombés, qui s'éveilleraient plus tard quand le Roi reviendrait. Quand cela se passerait-il ? Bientôt, mais pas tout de suite. Et lorsqu'il reviendrait, il ne délivrerait pas d'enseignements à la périphérie de l'Empire mais frapperait celui-ci à sa source, en son cœur ; il s'enfoncerait en son centre et le jetterait à bas. Cette apparition du Roi constituerait une sacrée surprise, un sacré choc pour le tyran ; ce serait radicalement différent.

Autrefois le Roi était venu discrètement, aux marges des affaires romaines, simplement pour observer et enseigner. Il n'avait pas désiré être découvert par les Romains, coincé, jugé et exécuté. C'était le risque qu'il courait et il en avait eu conscience. Il n'entrait pas alors dans ses intentions de livrer bataille ; il était Roi en titre, en esprit, mais pas dans les faits. Il n'était pas mort à la façon des rois mais à celle des criminels, dans le déshonneur. Au cours des siècles écoulés depuis son effroyable assassinat, il s'était attardé, invisible, sans corps

semblable au nôtre, dansant hors de nos vies parmi les rangs de blé en herbe, dansant dans les brumes, pâle et mince. Certains l'avaient vu et l'avaient pris pour un roi des blés, pour l'esprit de la vie nouvelle au printemps, l'éveil annuel et permanent après la mort de l'hiver. Il les avait laissés s'imaginer qu'il n'était rien de plus ; ce furent les siècles où la conscience de son but réel avait pratiquement disparu. L'humanité s'était acclimatée à la notion de gouvernement tyrannique. Le Roi lui-même n'était visible que sous l'aspect d'une brume, une brume dansant dans la brume, et qui portait la nouvelle récolte à la vie ; comme s'il était désormais impossible aux hommes, seulement au blé, d'entendre sa voix.

Mais il avait parlé aux hommes au tout début, et il leur parlerait de nouveau. Il avait promis à ses disciples qu'ils entendraient sa voix, et que lorsqu'ils l'entendraient ils la reconnaîtraient. Toutes les promesses qu'il avait faites seraient tenues le moment venu. Il était plus fort, à présent. Il ne faudrait plus très longtemps. Les trompettes de la liberté s'étaient remises à sonner mais, plus important, la présence du Roi s'affirmait et se renforçait ; et cette fois il portait une épée.

L'épée qu'il portait était un instrument de jugement. Cette fois, il ne serait pas jugé dans un tribunal humain par des êtres humains ; c'est lui qui jugerait.

Je l'avais déjà aperçu qui dansait vers moi parmi les rangs de blé nouveau, avec ses grands yeux noirs et expressifs, sa barbe noire clairsemée et broussailleuse, son visage hâve et plutôt triste, sa petite couronne, sa robe de lin et ses jambières... Mais quand il reviendrait pour juger, il n'apparaîtrait pas sous les traits de ce doux personnage. Il ouvrirait brutalement une brèche dans notre temps linéaire et dans notre monde : juché sur un grand cheval blanc, il entrerait dans l'existence suivi par son armée de cavaliers, tous pourvus d'épées, de boucliers et de casques scintillants. Des couleurs flamboieraient avec le flottement des bannières au vent, le tressautement des pompons, les éclairs sur les casques. Et les noirs murs de fer de la prison s'abattraient devant lui.

Il ne pouvait pas perdre. Il ne pouvait pas être vaincu ou détruit. Il savait tout, et cette fois SIVA lui avait conféré le

pouvoir absolu. On briserait les sceaux des registres et l'on rendrait leur contenu public pour la première fois.

Il s'agissait là des grands livres ouverts que je m'étais vu présenter lorsque mes expériences avaient commencé. Les gros volumes s'ouvraient enfin, comme il avait été prophétisé. Cela signifiait que le début de la fin des temps était arrivé. Les premières étapes avaient débuté.

Depuis deux mille années terrestres, l'horloge de l'éternité était bloquée sur l'année 70 après Jésus-Christ. Cette horloge affichait maintenant une nouvelle date ; ses aiguilles s'étaient enfin remises à progresser. Le Roi avait choisi son champ de bataille. C'était notre monde. Notre tranche de temps. C'était maintenant.

En un sens, il était encore le roi des blés. Deux mille de nos années plus tôt, il était venu ici, avait semé les germes d'une récolte puis était reparti. Il était à présent revenu – ou s'apprêtait à le faire – pour recueillir cette récolte. Il savait qu'il trouverait sa moisson opprimée, rabougrie, vacillante et emprisonnée loin du soleil. Il savait ce qu'on lui avait fait. Et pour cette moisson il avait préparé une récompense impérissable. Deux mille ans seraient balayés. La destruction de l'adversaire serait totale ; dès le départ, celui-ci n'aurait jamais existé. L'oppression n'avait jamais eu lieu. La catégorie du temps elle-même tombait sous son pouvoir et sous sa loi ; il était capable d'abolir jusqu'à cela. Quand il aurait fini, le souvenir même de l'existence de Rome serait évanoui. Et ceux qui servaient l'Empire n'auraient jamais existé.

Ceux qui l'avaient défié, parfois jusqu'à en mourir, vivraient éternellement.

Ayant vu cela, ayant reçu cet éventail d'informations, je considérais moins mon retour en liaison avec le réseau d'informations comme un accident, un coup de chance. Je le situais désormais avec exactitude : c'était une chose préparée longtemps à l'avance, et même depuis mon enfance, par SIVA lui-même. Pour que je puisse être préparé et éduqué en prévision de ma participation à la bataille à venir : la mise à bas de Rome.

Mon expérience était un phénomène de la phase terminale. Et il y en avait sans aucun doute d'autres comme moi. C'est la récréation, me dis-je, des messagers en robes grises qui se précipitaient sur les grands murs de fer, avec la volonté de réduire ceux-ci à des tas de gravats ; et remplis tout du long par l'allégresse de la perspective de souhaiter la bienvenue à leur Roi quand il reviendrait. Ce que j'accomplissais, ce pour quoi j'étais né et avais été créé, était un acte de... célébration.

J'avais été ramené à la vie. Au bout de deux mille ans.

Né une seconde fois. Une entité toute fraîche, entièrement nouvelle. Ressuscitée pour exister, complète. Avec des facultés et des fonctions que je n'avais jamais eues, qui avaient été perdues, supprimées lors de la chute originelle. Supprimées, non pas à moi en tant qu'individu – supprimées à notre race.

Moi, Nicholas Brady, je comprenais que ces facultés et aptitudes primordiales ne m'avaient été restituées qu'à titre provisoire, que leur existence en moi dépendait de ma connexion au réseau de communications. Dès que je ressortirais de celui-ci, les facultés et aptitudes me quitteraient du même coup, et je retomberais dans l'état de cécité dans lequel j'avais vécu jusqu'à maintenant.

Tels étaient mes sentiments pendant que j'étais assis sur le patio, à déchiffrer avec une satisfaction et une joie intenses l'information visible dans la lumière des étoiles. J'avais été aveugle jusqu'à maintenant, et je redeviendrais aveugle. Il n'y avait pas moyen de faire en sorte que ça dure, pas tant que l'ennemi continuerait à vivre sur notre planète. Et le temps n'était pas encore venu où il serait chassé. Le mieux que nous pouvions espérer pour l'instant, c'était de le faire reculer un peu – victoire minuscule, défensive, pour simplement stabiliser notre propre situation.

Ce ne serait qu'au moment où le Roi ferait une percée dans le temps linéaire avec ses gens en armes, tous poussant leurs grandes montures vers la bataille, que le changement deviendrait permanent et toucherait tout le monde. Les voiles se soulèveraient et nous verrions le monde tel qu'il était. Et nous-mêmes par la même occasion.

L'aide que nous recevions à présent était exclusivement constituée d'informations. On nous accordait le message de SIVA, mais pas son pouvoir. Le pouvoir ne serait accordé qu'au Roi légitime ; on ne pouvait pas nous le confier – nous en ferions mauvais usage.

Cette nuit-là, quand j'allai me coucher, je fis l'un de mes rêves les plus frappants à ce jour, un rêve qui me fit grande impression.

Je me retrouvai en train d'observer un scientifique extraordinairement puissant en plein travail, un nommé James-James ; il avait des cheveux roux en bataille et des yeux étincelants, et le type et la portée des activités auxquelles il se livrait le rendaient pratiquement divin. James-James avait construit une machine qui teuf-teufait et crachait des averses de particules radioactives lorsqu'elle fonctionnait ; des milliers de gens assis sur des chaises disséminées alentour regardaient en silence la machine produire d'abord une informe bouillie vivante puis une grossière ébauche de bébé ; puis, tourbillonnant, jetant des étincelles et cognant, elle balançait par terre devant nous tous une adorable jeune fille : pinacle de la perfection dans le processus de l'évolution cosmique.

Assise à côté de moi dans le rêve, ma femme, Rachel, se levait de sa chaise dans l'espoir de mieux distinguer ce que James-James avait accompli. Immédiatement furieux de ce geste d'audace, James-James l'empoignait et la jetait à terre, lui faisant éclater les rotules et les coudes dans son accès de rage. Je me dressais aussitôt pour protester ; je descendais l'escalier en direction de James-James, invitant les rangées de personnes silencieuses à se récrier. Alors pénétraient dans l'immense salle de réunion des hommes en uniforme kaki brun verdâtre chevauchant des motos et arborant, alors qu'ils s'avançaient rapidement et sans à-coups, l'emblème de l'Afrikakorps de Rommel : le symbole du palmier.

Je leur jetais un appel d'une voix rauque : « Nous avons besoin de soins médicaux ! » Tandis que le rêve s'achevait, les envahisseurs et sauveurs de l'Afrikakorps m'entendaient et se tournaient vers moi, avec de beaux, nobles visages. C'était des hommes bruns de peau, plutôt petits et délicats, d'une race distincte de celle de James-James, avec sa complexion trop pâle et ses cheveux d'un roux flamboyant ; je comprenais soudain qu'ils formaient l'avant-garde du Roi.

Au sortir de ce rêve dérangeant, j'allai m'asseoir tout seul dans le salon ; il était trois heures du matin et l'appartement était plongé dans un silence total. Le rêve laissait entendre qu'il y avait des limites à ce que James-James – qui était SIVA – pouvait faire, ou plutôt allait faire pour nous ; que son pouvoir

représentait en fait un danger pour nous s'il était utilisé de travers. C'était vers le Roi légitime que nous devions nous tourner pour solliciter l'aide ultime, baptisée « soins médicaux » dans le rêve, ce dont nous avons le plus besoin afin de réparer les dommages causés par le processus historique, évolutionniste, que le créateur originel James-James avait mis en branle. Le Roi était un agent rectificateur contre les abus de ce processus temporel ; si puissant et si héroïque fût-il, il avait réclamé d'innocentes victimes. Ces victimes, en fin de compte du moins, seraient guéries par les légions du Roi légitime ; jusqu'à son arrivée, réalisai-je, nous ne recevions aucune aide de ce genre.

Des particules radioactives, me dis-je – me rappelant les rafales de fragments de lumière émises par la machine cosmique de James-James –, comme on en trouve dans la cobalt-thérapie. L'épée à double tranchant de la création : la radioactivité sous forme de bombardement au cobalt guérit le cancer, mais les émissions radioactives en elles-mêmes sont cancérigènes. La machine cosmique de James-James s'était emballée et avait blessé Rachel, qui était sortie du rang dans la mesure où elle s'était levée. C'était suffisant pour déclencher le courroux du seigneur cosmique de la création. Il nous faut un défenseur à nous aussi. Un avocat de notre côté, susceptible d'intervenir.

Le cancer... Le processus de la création devenu fou, me dis-je. Puis, en une fraction de seconde l'IA opératrice fit passer une explication dans mon esprit ; je vis le créateur James-James comme le maître de toutes les causes premières ou efficientes du processus déterministe qui progressait le long de la complexité du temps linéaire, de la première nanoseconde de l'univers à la dernière ; mais je vis également un autre être créateur à l'autre bout de l'univers, en son point d'achèvement, qui dirigeait, accueillait, façonnait et guidait le flux du changement afin qu'il atteigne la conclusion correcte. Cette entité créatrice, qui possédait une sagesse absolue, guidait plutôt qu'elle ne contraignait, organisait plutôt qu'elle ne créait ; cet être ou cette créature était l'architecte du projet et contrôlait les causes finales ou téléologiques. C'était comme si le créateur

originel de l'univers avait balancé celui-ci à la façon d'une grosse balle de baseball sur une longue trajectoire, à l'aveuglette, après quoi l'entité installée à la réception entreprenait de corriger sa course de manière qu'elle lui atterrisse au beau milieu du gant. Sans elle, me dis-je, la grosse balle de base-ball qu'était l'univers – quelles qu'aient été la qualité et la force de l'impulsion de départ – se serait égarée n'importe où sur le terrain pour s'immobiliser en un lieu imprévu, déterminé par le hasard.

Cette structure dialectique du processus d'évolution de l'univers était une chose dont je n'avais jamais eu le moindre aperçu. Nous avions un créateur actif et un être avisé chargé de la réception de sa création. Cela ne correspondait à aucune cosmologie ou théologie de ma connaissance. Le créateur, installé avant la création, sa création, détenait le pouvoir absolu, mais mon rêve de James-James m'avait appris que, en un sens très réel, il lui manquait un certain type de connaissance, une forme vitale de prévoyance. Ce manque était compensé par son faible mais absolument sage partenaire à l'autre bout ; ensemble, ils jouaient en tandem. Peut-être une divinité divisée en deux parties, scindée dans le but d'installer la dynamique d'une sorte de jeu en double. Leur but était le même, cependant ; peu importait à quel point ils semblaient être en conflit ou travailler l'un contre l'autre, ils partageaient le désir de voir leur entreprise conjointe aboutir à une réussite. Je ne doutais pas, par conséquent, que ces deux entités fussent des manifestations d'une unique substance, projetées en des points différents du temps, avec différents attributs prédominants. Le premier créateur prédominait en pouvoir, le dernier en sagesse. Et de surcroît il y avait le Roi légitime, qui pouvait à tout moment percer le processus temporel au moment de son choix et, avec son armée, entrer dans la création.

Comme les cellules cancéreuses, les constituants originaux de l'univers proliféraient sans direction particulière, panorama complet de la nouveauté. Laissés à leur fuite, ils allaient partout où les chaînes causales les menaient. Dans l'évolution cancéreuse, l'architecte qui imposait une forme, un ordre et une structure délibérée manquait, pour une raison ou pour une

autre. J'avais beaucoup appris de mon rêve de James-James ; je réalisais que la création aveugle, qui ne se conformait à aucun modèle, pouvait détruire. Elle pouvait être un rouleau compresseur qui écrasait les petits et les démunis dans son avidité à croître. Plus exactement, elle était pareille à un immense organisme vivant qui s'étendait dans tout l'espace laissé à sa disposition, sans se soucier des conséquences ; elle n'était mue que par le besoin de se développer et de croître. Ce qu'elle devenait dépendait dans une large mesure de l'être sage installé à la réception, qui la taillait et l'émondait à mesure qu'elle passait par les divers stades de sa croissance.

Assis tout seul sur le canapé, je passai de la contemplation de tout ceci à un état proche de la transe, voisin du sommeil mais pas tout à fait le sommeil. J'étais encore assez éveillé pour avoir conscience de moi-même et, dans une certaine mesure, pour penser. Je me trouvais soudain face à un télétype d'allure moderne relié à des câbles qui aboutissaient à un assemblage électronique ultrasophistiqué largement supérieur à tout ce dont nous autres humains disposions en réalité.

IDENTIFIEZ-VOUS.

Je regardai les mots s'inscrire d'eux-mêmes, et pendant qu'ils s'inscrivaient j'entendis le même teuf-teuf que celui de la machine cosmique radioactive servant à créer de James-James.

Je dis : « Je suis Nicholas Brady, de Placentia, en Californie. »

Après une pause mesurable, le télétype imprima : SADASSA SILVIA.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » demandai-je.

Nouvelle pause, et de nouveau le teuf-teuf. Mais au lieu de voir des mots s'inscrire, je vis une photo : une fille aux cheveux afro naturels, un petit visage soucieux et des lunettes. La fille tenait un calepin et un carnet à pince. Le télétype imprima un numéro de téléphone qui barrait le bas du cliché, mais les conditions ne me permettaient pas de le lire ; les chiffres étaient flous. Je compris que j'étais censé le mémoriser, mais c'était

impossible. La transmission provenait d'un émetteur trop éloigné.

« Où êtes-vous ? » demandai-je.

Le télétype écrivit : JE NE SAIS PAS. Il semblait déconcerté par la question. De toute évidence, il s'agissait d'une IA de rang très bas dans le réseau.

« Regardez autour de vous, lui dis-je. Essayez de trouver quelque chose d'écrit. Une adresse. »

Avec obligeance, l'IA mineure examina ce qui l'entourait ; je percevais son activité, là-bas.

J'AI TROUVÉ UNE ENVELOPPE.

« Quelle adresse y a-t-il dessus ? fis-je. Lisez-la. »

Le télétype ultramoderne écrivit : F. WALLOON. ÉTATS PORTUGAIS D'AMÉRIQUE.

Pour moi, ça n'avait aucun sens. États portugais d'Amérique ? Un univers parallèle ? J'étais aussi perdu que lui ; aucun de nous deux ne savait d'où provenait la transmission.

Puis le contact se rompit. Le télétype disparut progressivement et je cessai de sentir sa présence. Désorienté, je redevins pleinement conscient. Cet échange avait-il signifié quoi que ce fût ? Ou bien, malgré mon impression subjective de lucidité, m'étais-je laissé totalement abuser par un rêve, par un état de conscience altéré et dépourvu de vraie rationalité ? Peut-être « États portugais d'Amérique » signifiait-il simplement un endroit lointain, un cosmos radicalement autre ? Aussi lointain que je pouvais l'imaginer. À ne pas prendre au pied de la lettre.

Je me rappelais encore le visage de la fille de la photo et le nom : Sadassa Silvia. Peut-être l'IA opératrice de rang inférieur l'avait-elle inversé ; il était plus vraisemblable qu'il devait être lu SILVIA SADASSA. Le nom ne me disait rien. Je ne l'avais jamais entendu. Pas plus que je n'avais vu le petit visage inquiet dont les coins de la bouche tombaient comme pour illustrer une lassitude dépressive. Le numéro de téléphone et toutes les autres données qui m'avaient été destinées étaient à jamais perdus. Je ne les avais pas reçus, en tout cas pas au niveau conscient. Je me demandai ce que le cliché et le nom voulaient

dire. Impossible de savoir. Rien, maintenant. Pas le moindre sens. Peut-être, en temps voulu, quelque opérateur plus haut placé dans la hiérarchie des IA, quelque part dans le réseau de communications, finirait-il par me fournir les bribes d'information manquantes et éclairer le tout.

J'avais déjà remarqué que, au lieu d'arriver de manière linéaire, les listages du réseau avaient tendance à me parvenir par paquets échelonnés, disposés au hasard, de sorte que l'on ne pouvait distinguer aucun schéma jusqu'à ce que le dernier – et le plus important – des paquets ait été transmis. De cette manière, la station émettrice conservait le segment clé par-devers elle jusqu'au dernier moment possible, réduisant ce qui m'avait été précédemment donné à une énigme. Quand je regagnai ma chambre, Johnny m'appela de son lit. « Papa, je peux avoir quelque chose à boire ? »

Je lui pris un verre d'eau au robinet de la salle de bains. Puis, dans un demi-sommeil, pas encore tout à fait remis de ma troublante expérience avec l'IA de rang inférieur, j'allai prendre un bout de pain dans la cuisine. Muni du pain et de l'eau, j'entrai dans la chambre de Johnny. Il était assis dans son lit, et tendait les mains vers son verre d'eau d'un air grognon.

« Tiens, voilà un jeu », dis-je. Il fallait que j'y aille doucement et rapidement, à cause des Romains, et je devais m'y prendre de telle sorte que, si par extraordinaire ils étaient témoins de la scène, ils ne comprennent rien et me croient seulement en train de donner du pain et de l'eau à mon fils. Je me penchai pour lui offrir le morceau de pain puis, avant qu'il ne prenne l'eau, j'inclinai le verre d'un air joueur, comme par accident, et je m'arrangeai pour le lui renverser sur les cheveux et sur le front. Ensuite, l'essuyant avec le manche de mon pyjama, je lui traçai du doigt une croix d'eau sur le front et prononçai doucement, en chuchotant si bas que seuls lui et moi pouvions entendre, des mots en grec dont je ne connaissais pas la signification. Aussitôt après, je lui tendis le verre d'eau pour qu'il boive et, quand il me le retendit, je l'embrassai et l'étreignis comme si c'était un geste spontané. Cela n'avait pris qu'un instant, ce rituel de cérémonie, cet enchaînement d'actions, quel qu'il fût, cette chose que je savais faire d'instinct. En lâchant

mon fils, je lui dis dans l'oreille, pour qu'il soit seul à entendre :
« Ton nom secret est Paul. Souviens-toi de ça. »

Johnny me fixa d'un air perplexe puis sourit. C'était fini. Son vrai nom lui avait été donné, et dans les circonstances appropriées.

« Bonne nuit », fis-je à voix haute avant de quitter sa chambre. Derrière moi, il frotta ses cheveux mouillés puis, tout ensommeillé, se laissa aller sur son lit.

À quoi tout cela rimait-il ? me demandai-je. Au cours de la transmission par rêve, on m'avait fait parvenir quelque chose sur un plan inconscient, des instructions plutôt que de l'information, en rapport avec le bien-être de mon fils.

Quand je retournai me coucher, je fis un autre rêve à propos de Sadassa Silvia. Étendu, endormi, j'entendis de la musique, une musique incroyablement plaisante, une femme en train de chanter, accompagnée à la guitare acoustique. La guitare céda graduellement la place à un petit *combo* de studio, puis je distinguai une ligne mélodique secondaire avec des voix mixées en retrait et un soupçon de chambre d'écho. C'était une production professionnelle.

Je me dis : Nous devrions la signer. Elle est bonne.

Je me trouvais alors dans mon bureau chez Progressive Records. J'entendais toujours la fille chanter, de nouveau accompagnée à la guitare solo. Elle chantait :

*Il faut que tu mettes tes pantoufles
Pour avancer vers l'aube*

Tout en écoutant, j'attrapai un nouvel album que nous avions réalisé. On avait d'ores et déjà préparé une maquette pour l'illustration et la mise en pages de la pochette – en l'examinant d'un œil critique, je m'aperçus que la chanteuse était Sadassa Silvia ; outre son nom, la pochette affichait son portrait, même coupe de cheveux afro, même visage mince et soucieux, mêmes lunettes. Il y avait un blabla au dos, mais je n'arrivai pas à le lire ; les petites lettres s'estompèrent.

Ce rêve me resta clair à l'esprit lorsque je m'éveillai le lendemain matin. Quelle voix, me dis-je en prenant ma douche et en me rasant. Jamais de ma vie je n'avais entendu une voix si pure, si irrésistible ; d'une totale précision de ton, estimai-je en professionnel. Une soprano, dans le même genre que Joan Baez ; nous pourrions faire un sacré boulot de promotion sur une voix comme ça !

Penser à Sadassa Silvia réveilla mes inquiétudes à propos de mon travail chez Progressive. J'avais été pas mal absent ; peut-être étais-je maintenant prêt à reprendre. C'était ce que le rêve me disait.

« Tu crois que tu pourras te débrouiller toute seule ? demandai-je à Rachel.

— Est-ce que ta vue...

— J'y vois assez bien. Je crois que c'était toute la vitamine C que je prenais ; elle a finalement évacué mon organisme, et elle a emporté tout le reste du même coup. »

Je passai une journée entière à flâner dans Placentia et j'y pris un plaisir immense. Il y avait une certaine beauté dans les ordures qui jonchaient les allées, beauté que je n'avais jamais remarquée avant. Mon acuité visuelle semblait maintenant accrue et non diminuée. Tout en marchant, j'eus l'impression que les boîtes de bière aplaties, les papiers, les mauvaises herbes et le vieux courrier avaient été disposés par le vent de manière à dessiner des motifs ; ces motifs, lorsque je les examinai, avaient été distribués de manière à englober un langage visuel. Celui-ci évoquait les signes de piste dont je croyais savoir qu'ils avaient été utilisés par les Indiens d'Amérique et, chemin faisant, je sentis l'invisible présence d'un grand esprit qui m'avait précédé – qui était venu ici et avait déplacé les indésirables débris pour en faire ces arrangements subtils et riches de sens conçus en manière d'éléments d'un salut entre camarades qui m'était destiné, à moi, l'être plus petit qui viendrait ensuite.

Pour un peu, tu arriverais à lire ces trucs, me dis-je. Mais je n'y arrivais pas. Tout ce que je tirais des agencements de détritux, c'était une participation au passage de la grande figure qui m'avait précédé. Le personnage avait laissé ces déchets disposés de telle sorte que je saurais qu'il était passé par là, et

ceux-ci possédaient en outre un halo doré, une luminescence qui me révélait quelque chose sur sa nature. Il avait tiré la poussière de son obscurité pour lui donner une sorte d'éclat ; c'était un esprit bienfaisant, vraiment.

J'avais le sentiment très vif que les animaux percevaient toujours les choses de cette manière, qu'ils savaient qui ou quoi avait emprunté les allées devant eux. Je voyais tout avec l'œil exacerbé qu'on leur attribuait. Quelle supériorité ce monde détient sur le nôtre, songeai-je ; il est tellement plus vivant.

Il ne s'agissait pas tellement de dire que j'avais été élevé de ma nature animale au royaume de la transcendance ; en fait, je semblais plus proche du monde animal, plus en accord avec la matière brute. C'était peut-être la première fois que je me sentais chez moi dans le monde. J'acceptais tout ce que je voyais et j'y prenais plaisir. Je ne jugeais pas. Et comme je ne jugeais pas, il n'y avait rien à rejeter.

J'étais prêt à reprendre le travail. Je me sentais guéri. M'être tiré de l'histoire de la pub pour les chaussures y était sans aucun doute pour quelque chose. La crise s'était déclarée puis effacée. Il ne me dérangeait pas de savoir qu'en réalité ce n'était pas moi qui avais surmonté le problème, mais qu'on l'avait plutôt résolu pour moi, que cela avait été l'œuvre d'entités invisibles. Ce qui m'aurait démoralisé aurait été leur absence : si elles m'avaient laissé tomber, incompetent et troublé, solitaire.

Mon incompetence avait attiré ces amis invisibles. Eussé-je été plus doué que je serais passé à côté d'eux. C'était, dans mon esprit, une bonne affaire. Peu de gens possédaient la conscience dont je bénéficiais à présent. À cause de mes limitations, un nouvel univers entier s'était révélé à moi, un hyperenvironnement accueillant et vivant doté d'une sagesse absolue. Génial, me dis-je. On ne peut pas faire mieux. J'avais eu un aperçu du Grand Peuple. C'était le rêve de toute une vie exaucé. Il fallait remonter aux calendes pour trouver une révélation comparable. Des choses comme ça n'arrivaient pas dans le monde moderne.

Une semaine après mon retour chez Progressive Records, Mme Sadassa Silvia se présenta pour solliciter un emploi. Elle ne désirait pas enregistrer chez nous, nous prévint-elle ; elle voulait un boulot dans le genre de celui que je faisais : auditionner d'autres artistes. Elle se tenait devant mon bureau, vêtue d'un pantalon rose à pattes d'éléphant et d'une chemise d'homme à carreaux, son manteau sur le bras, son mince visage pâle de fatigue. Apparemment, elle avait fait un bon bout de chemin à pied.

« Je n'embauche personne, lui dis-je. Ce n'est pas mon travail.

— Oui, mais c'est votre bureau qui est le plus proche de la porte, déclara Mme Silvia. Je peux m'asseoir ? » Sans attendre, elle s'installa dans l'un des fauteuils qui faisaient face à ma table de travail. Elle était entrée dans mon bureau ; j'avais laissé la porte ouverte. « Vous voulez voir mon curriculum vitæ ?

— Je n'appartiens pas au service du personnel », répétais-je.

Mme Silvia me regarda à travers les verres assez épais de ses lunettes. Elle avait un joli visage aux traits effrontés, tout à fait comme dans les deux rêves où elle m'était apparue. J'étais surpris de sa petite taille ; elle avait l'air d'une minceur inusitée, et j'avais l'impression qu'elle n'était pas forte sur le plan physique, qu'en fait elle n'allait pas bien. « Euh, est-ce que je peux rester ici une seconde pour reprendre mon souffle ? fit-elle.

— Oui, dis-je en me levant. Puis-je vous offrir quelque chose ? Un verre d'eau ?

— Vous avez une tasse de café ? »

Je lui servis du café ; elle regardait dans le vide droit devant elle, immobile, un peu affaissée dans son fauteuil. Elle était bien habillée, et avec goût, de manière très moderne, dans un style

du sud de la Californie. Elle portait un bibi blanc bien enfoncé sur sa chevelure noire à la coupe afro naturelle.

« Merci. » Elle me débarrassa du café et je remarquai la beauté de ses mains ; elle avait de longs doigts et des ongles méticuleusement manucurés, vernis mais incolores. C'est une fille qui a une sacrée classe, me dis-je. Je lui donnais un peu plus d'une vingtaine d'années. Quand elle parlait, sa voix était enjouée et expressive, mais son visage demeurerait impassible, dépourvu de chaleur. Comme si quelque chose la minait, pensai-je. Comme si elle avait eu des tas d'ennuis dans sa vie.

« Vous voulez travailler comme quoi ? demandai-je.

— Je connais la sténo et je tape à la machine, et j'ai fait deux ans d'études supérieures spécialisées dans le journalisme. Je peux m'occuper de vos blablas de promo ; j'ai travaillé pour les publications universitaires du Santa Ana College. Elle avait les dents les plus parfaites, les plus ravissantes que j'eusse jamais vues, et des lèvres assez sensuelles – par contraste avec la rigueur de ses lunettes. C'était comme si la moitié inférieure de son visage s'était rebellée contre une austérité imposée par une formation subie dans son enfance ; je devinais une vaste nature physique, réprimée par une retenue morale délibérée. Cette fille, tranchai-je, calcule le moindre de ses gestes. Calcule ce que ça peut valoir avant de le faire. C'est une personne hautement contrôlée, qui ne se laisse pas aller à la spontanéité.

Et, conclus-je, très brillante.

« Quel genre de guitare avez-vous ? demandai-je.

— Une Gibson. Mais je ne joue pas professionnellement.

— Est-ce que vous écrivez des chansons ?

— Seulement de la poésie. »

Je citai : « Il faut que tu mettes tes pantoufles/Pour avancer vers l'aube. »

Elle se mit à rire, d'un rire de gorge, chaleureux. « Oh, oui. *Ode à Empédocle*.

— Quoi ? fis-je, hésitant.

— Vous avez dû lire ça dans mon annuaire de lycée.

— Comment aurais-je pu le lire dans votre annuaire de lycée ? »

Mme Silvia demanda : « Quand l'avez-vous lu ?

— J'ai oublié, dis-je.

— Une de mes amies l'a inscrit sous mon portrait. Elle voulait dire que je suis trop idéaliste, je suppose. Que je n'ai pas les pieds sur terre, que je fonce dans tous les sens... Je me lance dans des causes diverses. Elle était très critique à mon égard.

— Vous feriez mieux d'aller voir au service du personnel », lui dis-je.

Certains aspects du rêve avaient été corrects. À d'autres points de vue, il passait complètement à côté. En tant que précognition (c'était comme ça que Phil l'aurait appelé) une réception défectueuse ou une transduction ou une interprétation fautive due à mon esprit plongé dans le rêve avait gravement faussé l'information. Il m'était difficile de faire enregistrer quelqu'un qui pouvait prendre des notes sous la dictée. Nous ne vendrions pas trop ce genre de choses. Il m'était difficile de mettre en œuvre les directives du rêve, que celles-ci provinssent de SIVA ou non.

Pourtant, il demeurerait stupéfiant qu'une si grande partie fût pertinente. Le rêve avait mentionné le nom exact, et elle avait effectivement l'allure, dans la vie réelle, sous laquelle elle était apparue sur le cliché et la pochette de l'album. Même s'il n'y avait rien d'autre, cela prouvait la réalité des rêves prémonitoires ; rien d'autre car, selon toute vraisemblance, ça s'arrêtait là. Si elle décrochait le moindre boulot chez nous, ça relèverait du miracle ; à ma connaissance, nous avons déjà trop de personnel.

Reposant sa tasse de café, Mme Silvia se leva et m'adressa un bref sourire plein d'allant. « Peut-être vous reverrai-je. » Elle quitta mon bureau en marchant à pas lents, presque chancelants ; je remarquai à quel point ses jambes paraissaient fines, quoique cela fût difficile à estimer avec les pattes d'éléphant.

Après avoir fermé la porte de mon bureau, je m'aperçus qu'elle avait laissé son curriculum vitae et ses clés. Née dans le comté d'Orange dans la ville de Yorba Linda, en 1951... Je ne pus m'empêcher de survoler le curriculum vitae alors que je quittais mon bureau pour essayer de la rattraper dans le couloir. Nom de jeune fille : Sadassa Aramchek.

Je m'immobilisai, curriculum vitae en main. Père : Serge Aramchek. Mère : Galina Aramchek. Était-ce pour cela que l'IA monitrice m'avait guidé vers elle ?

Alors qu'elle surgissait des toilettes pour dames, je m'approchai d'elle, la stoppai.

« Avez-vous jamais vécu à Placentia ? lui demandai-je.

— C'est là-bas que j'ai grandi, dit Sadassa Silvia.

— Vous connaissiez Ferris Fremont ?

— Non. Il était déjà parti à Oceanside quand je suis née.

— J'habite à Placentia, dis-je. Un soir, un ami et moi avons trouvé le nom "Aramchek" gravé sur le trottoir.

— C'est mon petit frère qui a fait ça, dit Sadassa Silvia dans un sourire. Il avait un pochoir et il faisait ça un peu partout.

— C'était à l'entrée du pâté de maisons où se trouve la maison dans laquelle est né Ferris Fremont.

— Je sais, dit-elle.

— Y a-t-il un quelconque rapport entre...

— Non, coupa-t-elle d'une voix très ferme. C'est juste une coïncidence. On me posait tout le temps cette question à l'époque où j'utilisais mon vrai nom.

— "Silvia" n'est pas votre vrai nom ?

— Non ; je n'ai jamais été mariée. J'ai dû me mettre à utiliser un autre nom à cause de Fremont. Il a rendu impossible de vivre en s'appelant Aramchek. Vous Pouvez comprendre ça. J'ai choisi Silvia, sachant que les gens retourneraient automatiquement et penseraient que je m'appelais Silvia Sadassa. » Elle sourit, dévoilant ses dents parfaites, ravissantes.

Je dis : « Je suis censé signer un contrat d'enregistrement avec vous.

— Pour que je fasse quoi ? Jouer de la guitare ?

— Chanter. Vous avez une merveilleuse voix de soprano ; je l'ai entendue. »

S'en tenant aux faits, Sadassa Silvia affirma : « Je n'ai pas une voix de soprano ; je chante dans le chœur à l'église. Je suis épiscopaliennne. Mais ce n'est pas une belle voix ; je ne l'ai pas vraiment travaillée. Le mieux que je puisse faire, c'est quand je suis un peu saoule et que je chante des hymnes paillards dans l'ascenseur de l'immeuble où j'habite.

— Je peux seulement vous dire ce que je sais », déclarai-je. De toute évidence, une bonne partie de ce que je savais ne collait pas.

« Voulez-vous que je vienne avec vous au service du personnel ? demandai-je. Et que je vous présente à...

— Je lui ai parlé.

— Déjà ?

— Il sortait de son bureau. Il dit que vous n'embauchez pas. Vous êtes en surnombre.

— C'est exact », dis-je. Nous restions face à face.

« Pourquoi avez-vous choisi Progressive Records, demandai-je, pour essayer d'obtenir un poste ?

— Vous avez de bons artistes. Des interprètes que j'aime. Je suppose que c'était un fantasme, le désir de réaliser un rêve, comme la plupart de mes idées. Ça avait l'air plus excitant que de travailler pour un avocat ou un responsable de compagnie pétrolière.

— Et vos poèmes ? fis-je. Pourrai-je en voir quelques-uns ?

— Bien sûr, dit-elle en hochant la tête.

— Et vous ne chantez pas quand vous jouez de la guitare ?

— Juste un peu. Je fredonne vaguement.

— Je peux vous offrir à déjeuner ?

— Il est trois heures et demie.

— Je peux vous offrir un verre ?

— Il faut que je conduise pour regagner le comté d'Orange. Ma vue s'évanouit complètement quand je bois. J'étais totalement aveugle quand j'étais malade ; je me cognais contre les murs.

— De quoi étiez-vous malade ?

— Cancer. Un lymphome.

— Et vous allez bien, maintenant ?

— Je suis en rémission, dit Sadassa Silvia. J'ai fait de la cobalt-thérapie et de la chimiothérapie. Ma rémission s'est déclarée il y a six mois, avant que j'aie fini mon traitement de chimio.

— C'est une très bonne chose, dis-je.

— Ils disent que si je vis encore un an, je vivrai probablement cinq ou dix ans ; il y a des gens qui se promènent et qui sont en rémission depuis aussi longtemps que ça. »

Ça expliquait pourquoi elle avait les jambes si maigrichonnes et pourquoi elle donnait une impression de fatigue, de faiblesse et de mauvaise santé.

« Je suis désolé, dis-je.

— Oh, ça m'a beaucoup appris. J'aimerais entrer dans les ordres. Peut-être l'Église épiscopale finira-t-elle par ordonner des femmes. Pour l'instant, les perspectives n'ont pas l'air fameuses, mais d'ici que j'aie fini mes études supérieures et mon séminaire, je pense qu'ils y viendront.

— Je vous admire.

— Quand j'étais très malade l'an dernier, j'étais sourde et aveugle. Je prends encore des médicaments pour éviter les crises... Le cancer m'a touché la colonne vertébrale et le liquide cervical avant que je n'aie ma rémission. » Après une pause, elle ajouta d'une voix neutre, méditative : « Mon médecin dit qu'on ne connaît personne qui ait vu la maladie gagner son cerveau et... survécu. Il dit que si je vis une année de plus il écrira sur mon cas.

— Vous êtes vraiment quelqu'un, dis-je, impressionné.

— D'un point de vue médical, oui. Sinon, je ne sais rien faire d'autre que taper à la machine et écrire sous la dictée.

— Savez-vous pourquoi vous avez eu une rémission ?

— On ne le sait jamais. C'est la prière, je crois. Je disais aux gens que Dieu me guérissait ; c'était quand je ne pouvais rien voir et que je ne pouvais rien entendre et que je faisais des crises – à cause du traitement – et que j'étais toute bouffie et que mes cheveux étaient... (elle hésita)... tombés. Je portais une perruque, je l'ai toujours. Au cas où.

— Je vous en prie, laissez-moi vous offrir quelque chose, dis-je.

— Vous m'achèteriez un stylo à encre ? Je n'arrive pas à tenir un stylo-bille normal ; c'est trop petit. Je n'ai qu'une faible capacité de préhension de la main droite ; tout ce côté-là est encore défaillant. Mais la force revient.

— Vous arriveriez à tenir un gros stylo à encre ?

— Oui, et je peux me servir d'une machine à écrire électrique.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous avant, dis-je.

— Vous avez probablement de la chance. Mon petit ami me trouve ennuyeuse. Il cite toujours Chuckle the Chipmunk de *A Thousand Clowns* en parlant de moi ; "Ennuyeuse, ennuyeuse, ennuyeuse, ennuyeuse, ennuyeuse". » Elle rit.

« Vous êtes sûre qu'il vous aime vraiment ? » À l'entendre, ça ne semblait pas être le cas.

« Oh ! je suis toujours en train de faire des courses, d'établir des listes pour les commissions ou de coudre ; je passe la moitié de mon temps à coudre. Je fabrique la plupart de mes propres vêtements. J'ai fait ce chemisier. C'est tellement meilleur marché ; j'économise des sommes incroyables.

— Vous n'avez pas beaucoup d'argent ?

— Juste la Sécurité sociale pour l'invalidité. Ça me paye juste le loyer. Il ne me reste pas beaucoup pour la nourriture.

— Bon Dieu, fis-je, je vais vous payer un repas avec dix plats au menu.

— Je ne mange pas beaucoup. Je n'ai pas un très gros appétit. » Elle voyait que je l'examinais de la tête aux pieds. « Je pèse quarante-sept kilos. Mon toubib dit qu'il veut que je remonte à cinquante, mon poids normal. Mais j'ai toujours été mince. J'étais prématurée. Un des plus petits bébés nés dans le comté d'Orange.

— Vous habitez toujours le comté d'Orange ?

— Santa Ana. Près de mon église, l'église du Messie. J'y suis prédicateur laïque. Le prêtre de là-bas, le père Adams, est l'être le plus délicat que j'aie jamais rencontré. Il est resté près de moi pendant toute la durée de ma maladie. »

Il me vint à l'esprit que j'avais trouvé quelqu'un avec qui je pouvais discuter de SIVA. Mais il faudrait un certain temps pour apprendre à la connaître, surtout compte tenu du fait que j'étais marié. Je l'emmenai dans une papeterie, lui trouvai le bon modèle de stylo à encre, puis lui dis au revoir pour le moment.

En fait, je pouvais discuter de tout avec mon ami écrivain de science-fiction, Phil Dick. Ce soir-là, je lui parlai du télétype de l'IA qui avait imprimé « États portugais d'Amérique ». Il sembla trouver que c'était une découverte importante.

« Tu sais ce que je crois ? » dit-il, agité, tirant d'un air réfléchi une prise d'une boîte de tabac Dean Swift. « L'aide qui te parvient provient d'un univers parallèle. Une autre Terre qui a suivi un développement historique différent du nôtre. Celle-ci semble ne pas avoir traversé la révolution protestante, la Réforme ; le monde s'est sans doute trouvé divisé entre le Portugal et l'Espagne, les deux plus grandes puissances catholiques. Leurs sciences évolueraient, servantes d'objectifs religieux et non d'objectifs rationnels comme nous en avons dans notre univers. Tu as tous les éléments pour ça : une aide de nature manifestement religieuse, en provenance d'un univers, d'une Amérique contrôlée par la première puissance maritime catholique. Ça se tient.

— Il y a probablement encore d'autres univers parallèles, alors, dis-je.

— Dieu et la science travaillant de concert », dit Phil sur un ton animé ; il plongea à la recherche d'autres boîtes de tabac à priser. « Pas étonnant que la voix te semble si lointaine quand elle te parle. Pas étonnant que tu rêves d'amplis électroniques et de gens qui sont sourds et muets – ce sont de lointains parents à nous qui ont évolué comme ça. Ça pourrait faire un bon roman. » C'était la première fois qu'il voyait dans mon expérience quelque chose qui pouvait être utilisé dans un livre, ou du moins qu'il le reconnaissait.

« Ça expliquerait un rêve que j'ai fait et qui n'avait aucun sens », dis-je.

J'avais rêvé d'une rangée d'aquariums dans chacun desquels l'eau stagnait, recouverte d'une pellicule de graisse limoneuse. Nous scrutions l'intérieur du premier, pour n'y voir que la vie qui existait au fond en train de suffoquer et d'agoniser sous l'effet de la pollution. Nous – les grandes silhouettes qui observaient cela d'en haut – passâmes à l'aquarium suivant et le trouvâmes moins pollué ; du moins pouvait-on voir les petits crabes et crustacés au fond, dans l'obscurité. Dans le rêve, je

réalisais tout à coup que nous contemplions notre propre monde. J'étais l'un des petits crabes qui vivaient dans le fond, timidement réfugié derrière un galet. « Regarde », fit la grande mais invisible personne qui se tenait derrière moi ; elle prit un petit objet luisant, une quelconque babiole, et le tendit au petit crabe dans l'aquarium qui était moi. Le crabe émergea prudemment, prit la babiole dans ses pinces, l'examina, puis battit en retraite derrière le galet. Je supposai que le crabe avait filé avec notre babiole, mais non ; il revenait en ce moment avec quelque chose à échanger contre la babiole. Le grand personnage derrière moi expliqua qu'il s'agissait d'une forme de vie honnête, qui ne prenait pas mais échangeait – troc, et non vol. Nous nous retrouvâmes tous deux à admirer cette humble forme de vie, même si je continuais en même temps à comprendre qu'il s'agissait de moi, vu depuis cette position élevée avantageuse, la position d'une forme de vie supérieure.

Nous nous tournions alors vers un troisième aquarium qui n'était pas du tout pollué. Des créatures semblables à des ballons gonflés à l'hélium s'arrachaient à la boue pour monter en frétilant vers la surface, échappant à la mort définitive qui frappait les formes de vie des cuves précédentes. Celle-ci était meilleure.

Cet univers-là était supérieur, réalisai-je alors. Chacun des aquariums avec la vie au fond, sur le dessus du fond dans la boue et la vase – chacun d'entre eux était un univers ou une Terre parallèle. Nous habitions le pire.

« Je suppose, dis-je, que nous sommes le seul univers dans lequel Ferris F. Fremont est venu au pouvoir.

— La pire éventualité, acquiesça Phil. Et par conséquent les habitants des univers plus évolués nous viennent en aide. Et passent de leur monde dans le nôtre.

— Alors tu ne penses pas qu'une puissance religieuse transcendante est à l'œuvre ?

— À l'œuvre, si, mais dans leur monde ; leur monde est religieux, c'est un monde catholique et romain où ils peuvent disposer des sciences chrétiennes. Il est clair qu'ils ont réussi une percée dans un domaine scientifique bien précis, et pas nous – celui où l'on peut se mouvoir entre les mondes

parallèles. Nous n'admettons même pas l'existence des mondes parallèles, et ne parlons pas de la technique pour passer de l'un à l'autre.

— C'est pour ça que je n'arrive pas à m'ôter de la tête qu'il s'agit d'un truc religieux, dis-je, et en même temps technologique.

— Sûr, dit Phil.

— L'idée que la science ait pu progresser davantage dans un univers religieux est intéressante.

— Ils n'ont jamais livré de guerre de Trente Ans, dit Phil. Cette guerre a fait reculer l'Europe de cinq cents ans... La première grande guerre de religion, entre protestants et catholiques. L'Europe a été ramenée à la barbarie – au cannibalisme, en fait. Pense un peu à ce que les guerres de religion intestines nous ont fait. Pense aux morts, aux ravages.

— Ouais », acquiesçai-je. Peut-être Phil avait-il raison. Son explication était purement séculière, mais elle rendait compte des faits. L'opérateur IA de rang inférieur m'avait fourni le seul indice solide ; les « États portugais d'Amérique » ne pouvaient être rien d'autre qu'un monde parallèle. Ce n'était pas le futur qui apportait son aide, ou le passé, ou des entités extragalactiques d'une autre étoile – c'était une terre parallèle, imprégnée de religiosité, qui nous venait en aide. Pour prêter main-forte à ce qui devait leur sembler être un monde infernal et plongé dans les ténèbres où la force physique faisait office de loi. La force, et la puissance du mensonge.

Je me dis : nous tenons finalement l'explication. Elle couvre la totalité des faits. Nous avons enfin trouvé le fil directeur correct et solide. L'équivalent du changement de la position apparente du soleil durant l'éclipse qui a corroboré la théorie de la relativité d'Einstein. Infime mais absolument probant. La déclaration d'une IA inférieure opératrice de radio, lisant une enveloppe qu'elle avait trouvée, lisant sans comprendre, par pure obligeance. Simplement parce qu'on le lui avait demandé.

Je parlai alors à Phil de la fille que j'avais rencontrée, Sadassa Silvia. Il n'eut pas de réaction particulière jusqu'à ce que j'en arrive au passage sur Aramchek.

« Son vrai nom, dit Phil, songeur.

— C'est pour ça qu'il était gravé sur le trottoir, dis-je.

— Si tu rêves encore de cette fille, dis-le-moi. Quoi que ce soit.

— C'est important, hein ? Qu'ils aient tout arrangé pour que je rencontre cette fille.

— En fait, ils t'ont dit que c'était important.

— Ils l'ont emmenée chez Progressive. Ils nous ont manipulés tous les deux.

— Tu n'en sais rien. Tout ce que tu sais, c'est ton côté précog qui...

— Je savais que tu allais dire ça, fis-je. "Précog", mon cul – c'est la manipulation de nos deux vies par des forces supratemporelles.

— Par une bande de savants portugais, dit Phil.

— N'importe quoi. Ils nous ont réunis. Ils ne se sont pas contentés de me dire quelque chose ; ils ont agi. » Je ne pouvais pas le prouver, mais j'en étais certain.

Je n'avais rien dit à Phil, ni d'ailleurs à qui que ce soit, à propos de la pub pour les chaussures. Tout ce que je lui avais dit, c'était que la personnalité de l'expéditeur télépathe avait, récemment, pris le pas sur la mienne durant une période critique et limitée de temps. Entrer dans les détails ne me paraissait pas une bonne idée ; c'était une affaire entre moi et mes invisibles amis. Et, évidemment, les APA. J'avais de toute manière tendance à penser que c'était un problème dépassé ; SIVA avait réglé ça une fois pour toutes. Maintenant, on pouvait passer à des questions positives comme Mlle Silvia, Mme Silvia ou Mlle Aramchek, quel que fût son nom.

Phil disait : « J'aimerais que tu m'en dises plus sur cette histoire d'expéditeur t'imposant sa personnalité. De quel genre de personnalité s'agissait-il ? Est-ce que ça colle avec la théorie des univers parallèles ? »

À vrai dire, c'était le cas ; l'expéditeur était extrêmement pieux, en termes de respect des rites sacrés du christianisme. En cachette, j'avais reçu avec Johnny trois ou quatre des sacrements de l'Église suivant l'ancienne liturgie. Et j'avais vu le monde, non pas comme je le considérais d'ordinaire, mais avec les yeux d'un chrétien pratiquant. C'était un monde différent,

complètement différent. Voyant ce qu'il voyait, je comprenais ce qu'il comprenait ; je percevais les mystères de l'Église.

Moi, qui avais grandi à Berkeley et parcouru ses rues en déclamant des chansons de marche de la guerre d'Espagne !

Un grand nombre des événements récents restaient connus de moi seul ; je n'en avais pas parlé à Phil et je n'avais pas l'intention de le faire. Peut-être avais-je commis une erreur en reconnaissant que l'expéditeur télépathe avait pris possession de moi ; on peut faire peur aux gens quand on leur raconte des trucs comme ça... Enfin, le sujet tout entier était effrayant en soi, à vrai dire, et j'avais donc limité mon public à des gens comme Phil et quelques autres personnes du métier. Tout ce qui s'était produit récemment ne pouvait pas être raconté, j'étais parvenu à cette conclusion. Ça se ramenait à la description d'une puissance divine s'emparant de moi et me transformant en son instrument, une puissance bienveillante et un instrument bienveillant, mais c'était néanmoins là les véritables moteurs de la situation, pour le meilleur ou pour le pire.

Si j'acceptais la théorie de Phil selon laquelle cela provenait d'un monde parallèle alternatif, une certaine partie du caractère menaçant disparaissait, mais la terrifiante puissance demeurerait, une puissance et un savoir formidables, d'une nature inconnue sur notre monde. Peut-être les anciens récits de cas de théolopsie – cas de possession par un dieu comme Dionysos ou Apollon – décrivaient-ils un événement identique. Même si c'était vrai, ce n'était pas une chose à crier sur les toits. Cette théorie la rendait moins inquiétante, mais pas totalement inoffensive. Rien ne le ferait. Aucun assemblage de mots ne pourrait vraiment rendre compte d'une expérience de cette ampleur, d'une expérience d'une force aussi colossale. Il me faudrait vivre avec en admettant jusqu'à un certain point que cela reste inexpliqué. Je doutais qu'aucune théorie humaine, du moins émanant des gens que je connaissais, puisse complètement subsumer tout ce que j'avais traversé et que je continuais à traverser. Par exemple, la précognition, le fait qu'ils aient su que Sadassa Silvia allait contacter Progressive Records. Bon, s'ils l'avaient secrètement motivée pour qu'elle y aille, ça

expliquait tout ; mais ça ne faisait qu'élucider un événement en en révélant un autre encore plus stupéfiant.

De toute évidence, je n'étais pas le seul être humain en leur pouvoir, agissant sur leurs conseils et sur leurs ordres. Mais je trouvais ça plus réconfortant qu'effrayant. Ils auraient envie de réunir ceux qui œuvraient comme extensions d'eux-mêmes. On pouvait dire que c'était une situation du genre « plus on est nombreux, moins il y a de danger ». D'abord, ça apaisait mes craintes de me faire ratiboiser. Mettons que j'aie été l'unique être humain sur cette planète avec lequel ils soient entrés en contact. J'aurais eu trop de choses reposant sur mes épaules. Dans le cas présent, avec l'apparition de Sadassa Silvia, j'étais soulagé de ce fardeau ; ils pouvaient agir par l'entremise de n'importe quel nombre de gens. Et il y avait la fille aux cheveux noirs avec son poisson d'or monté en collier. J'étais déjà passé à la pharmacie pour me renseigner sur elle. Ils ne se souvenaient pas qu'une fille dans ce genre-là eût jamais travaillé chez eux ; le pharmacien s'était contenté de sourire. « Elles ne font que passer, m'avait-il dit. Ces filles du service de livraison. » C'était ce à quoi je m'étais plus ou moins attendu. Mais ça faisait trois personnes dont je connaissais l'existence.

La tyrannie de Ferris Fremont serait renversée par un certain nombre d'extensions du réseau de communications intergalactique. Il semblait évident que j'allais rencontrer et faire la connaissance de ceux qui travailleraient directement avec moi : de ces rares-là et pas davantage. Si j'allais trouver les APA je ne pourrais pas leur en dire plus que ça.

En fait, avais-je réfléchi ce matin-là en roulant vers mon bureau, qu'aurais-je bien pu dire aux APA, de toute façon – qu'ils auraient pu croire, du moins ? Mes expériences avaient pris, peut-être à dessein, une tournure démente ; j'aurais l'air d'un allumé religieux, jacassant sur le Saint-Esprit, une conversion au Christ ou la résurrection, un mélange de contacts extatiques mais irrationnels avec la Divinité... Les APA ou n'importe quel groupe normal rejetteraient mon témoignage dès la première audition. D'ailleurs, Phil avait déjà informé les APA de mes conversations avec Dieu – à leur grande déception et

répugnance ; comme l'avait dit la fille des APA : Nous ne pouvons rien faire de ça.

« Tu as l'intention de me répondre ? » demanda Phil.

Je répondis : « Je pense que j'en ai assez dit. Je n'ai pas franchement envie de retrouver tout ça à l'intérieur d'un de ces bouquins que tu écris par douzaines pour Ace ou Berkley. »

Phil devint rouge de colère sous le sarcasme. « J'en sais déjà assez, dit-il. Et je peux reconstituer le reste par mes propres moyens. Alors raconte-moi. »

À contrecœur, je lui racontai.

« La maladie du succotash⁷, déclara Phil lorsque j'eus terminé. Une personnalité humaine totalement différente de la tienne. S'imposant, agissant et pensant. Tu sais... » Il frotta le tabac à priser qu'il avait sur le nez d'un air songeur. « Il y a ce truc dans la Bible ; dans la Révélation, je crois que c'est. Les premiers fruits de la récolte, le premier mort chrétien revenant à la vie. C'est là qu'on trouve le chiffre de 144 000. Ils ressuscitent afin d'aider à la création de l'ordre nouveau, comme la Bible l'appelle. Bien avant la résurrection des autres. »

Nous méditâmes tous deux cela.

« Comment dit-on qu'ils reviendront ? » demandai-je. J'avais lu ça mais je n'arrivais pas à m'en souvenir ; j'avais lu tellement de choses.

« Ils se joindront aux vivants, dit Phil, solennel.

— Vraiment ?

— Vraiment. D'une manière qui n'est pas spécifiée. Je me rappelle que quand j'ai lu ça je me suis demandé où ils prendraient leurs corps. Tu as une Bible ici pour que je regarde ?

— Bien sûr. » Je lui donnai un exemplaire de la Bible de Jérusalem, et il trouva rapidement le passage.

« Ça ne dit pas ce que je croyais, dit-il. Mais le reste est quelque part dans le Nouveau Testament, dispersé en différents

⁷ Le succotash est un plat de la tribu des Indiens algonquins composé d'un mélange de haricots rouges, de haricots verts et de maïs vert (N.d.T.).

endroits. À la fin des temps, les premiers morts chrétiens commenceront à revenir à la vie. Si on considère le petit nombre qu'ils étaient à l'époque apostolique, dix ou quinze, puis une centaine, j'aurais tendance à croire que leur première apparition – à supposer que tout ça ait la moindre pertinence – se fera dans le genre un ici, un autre ailleurs, puis peut-être un quatrième, un cinquième, un sixième. Répartis de par le monde... Mais dans quel genre de corps ? Leurs corps, leurs corps d'origine, ne seront pas ceux dans lesquels ils reviendront ; Paul a été clair là-dessus. Ces corps-là étaient corruptibles. *Sarx*, c'est le mot grec qu'il a utilisé.

— Eh bien, fis-je, les seuls autres corps disponibles sont les nôtres.

— Exact, dit Phil en hochant la tête. Laisse-moi te suggérer la chose suivante. Suppose que l'un des premiers fruits soit revenu à la vie, non pas à l'extérieur dans son propre corps, de quelque sorte que ce soit, mais à la manière du Saint-Esprit – en se manifestant en toi. Dis-moi, en quoi cela serait-il différent de ce dont tu as fait l'expérience ? »

Je n'avais rien à répondre ; je me bornai à le regarder, assis au milieu de ses éternelles boîtes de tabac à priser jaunes.

« Tu te retrouverais d'un seul coup confronté à une entité qui te parlerait en koinè, poursuivit Phil. En grec ancien. À l'intérieur de ta tête. Et qui verrait le monde comme un des premiers...

— O.K., coupai-je, irrité. Je vois ce que tu veux dire.

— Cet "expéditeur télépathe dont la personnalité a pris le pas sur la tienne" est dans ta propre tête. Il émet depuis l'autre côté de ton crâne. Depuis des tissus cérébraux auparavant inutilisés.

— Je croyais que tu penchais pour la théorie des univers parallèles, dis-je, surpris.

— C'était il y a un quart d'heure, dit Phil. Tu sais comment je suis avec les théories. Les théories, c'est comme les avions à l'aéroport international de L.A. : un toutes les minutes. Plutôt qu'un autre monde parallèle, c'est plus vraisemblablement un hémisphère parallèle dans ta tête.

— En tout cas, ce n'est pas moi, dis-je.

— Non, à moins que tu n'aies appris le grec ancien dans ton enfance et que tu l'aies oublié sur le plan conscient. Comme tout le reste, par exemple les informations que tu as soudain détenues à propos de la malformation congénitale de Johnny.

— Je vais passer voir Sadassa Silvia », lui dis-je. Rachel ne pouvait pas m'entendre, heureusement.

« Tu veux dire la revoir.

— Ouais, bon, je lui ai offert un stylo à encre.

— Quelque chose pour écrire, dit Phil d'un air songeur. Un drôle de cadeau à faire à une fille la première fois. Pas des fleurs, des douceurs ou des places de spectacle.

— Je t'ai expliqué pourquoi...

— Oui, tu m'as expliqué pourquoi. On offre un stylo à quelqu'un pour qu'il écrive. Voilà pourquoi. On appelle ça la cause finale ou téléologique – le but de quelque chose. Tous les trucs dans lesquels tu es impliqué en ce moment doivent en définitive être jugés en fonction de leur but ou de leur utilité, pas de leur origine. Si une troupe de babouins philanthropes décidait d'évincer Ferris Fremont, nous devrions nous réjouir. Alors que si des anges et des archanges décidaient que la tyrannie est une bonne chose, nous devrions protester de tout notre cœur. Exact ?

— Heureusement, dis-je, nous n'avons pas à nous inquiéter de cette dichotomie.

— Je suis juste en train de te dire que nous ne devrions pas nous creuser trop la tête à propos de l'identité de tes mystérieux amis ; c'est de leurs intentions que nous devrions nous soucier. »

Je dus en convenir. La seule chose sur laquelle je pouvais m'appuyer était la déclaration de la sibylle romaine à propos des conspirateurs, c'est-à-dire la déclaration faite par l'incarnation du réseau de communications intergalactique – je voyais toujours ça en ces termes. Pour l'instant, il fallait que ça suffise.

20

Cette nuit-là, je reçus dans mon sommeil un supplément d'informations sur Sadassa Silvia. Dans le rêve, qui rayonnait d'une débauche de vives couleurs étincelantes, on brandissait un grand livre relié cuir devant moi. Je distinguais clairement la couverture. Elle portait, estampée à la feuille d'or :

ARAMCHEK

Le livre était ouvert par des mains invisibles puis déposé sur une table. À ce moment-là, qui pouvait bien apparaître d'un seul coup sinon Ferris F. Fremont avec son visage renfrogné et ses grosses bajoues ? L'air maussade, Fremont prenait un gros stylo à encre rouge et inscrivait son nom dans le livre qui, à ce que je voyais, était un registre sur papier réglé.

Arrivait alors une vieille dame aux cheveux blancs remontés en chignon ; elle portait un uniforme blanc comme celui des infirmières, et son regard traversait d'épaisses lunettes pareilles à celles de Sadassa. Avec un sourire affairé, compétent, la vieille dame fermait le registre et s'éloignait rapidement en l'emportant sous son bras. Elle ressemblait à Sadassa. Et, alors que j'étais témoin de tout cela, une voix retentit, la voix familière et presque humaine de l'IA, que j'avais appris à reconnaître.

« Sa mère. »

C'était tout. Un mot imprimé, deux mots prononcés – juste trois mots en tout. Mais, instantanément éveillé, je m'assis dans le lit, puis me levai et quittai la chambre pour aller me faire une tasse de café.

Aramchek, bien sûr, était le nom de sa mère. Aramchek – la mère de Sadassa. Sa mère faisant signer nul autre que Ferris F. Fremont, mais lui faisant signer quoi ? Aramchek, c'était ce que portait le registre. Son nom à elle, le nom d'une organisation

subversive clandestine. Un stylo à encre rouge tout à fait comparable à celui que j'avais offert à Sadassa.

Rouge, subversive, signer. La vieille mère de Sadassa.

Bon Dieu ! me dis-je en m'asseyant dans le salon pour attendre que l'eau du café bouille.

Ce n'était pas un rêve ; c'était une émission d'informations, claire, économique et directe. Elle n'y était pas allée par quatre chemins ; comme un dessin animé politique, elle avait fait passer son message par voie graphique et verbale : mot et image combinés.

Et, en liaison avec le message proprement dit, il y avait eu un déferlement d'informations annexes, fournies par la même source. C'était ça qui rendait ma rencontre avec Sadassa tellement importante : pas Sadassa mais sa mère, morte à présent : je le savais, je le comprenais. La scène à laquelle j'avais assisté s'était produite des années auparavant, à l'époque où Ferris Fremont était jeune. Il approchait alors de vingt ans ; c'était pendant la Seconde Guerre mondiale, avant que l'Amérique ne s'y associe. Mme Aramchek était organisatrice du parti communiste, et elle avait recruté le jeune homme qu'était Ferris Fremont ; ils habitaient le même pâté de maisons à Placentia. Le Parti s'était montré actif auprès des Américano-Mexicains qui faisaient les récoltes dans le comté d'Orange. L'adhésion du jeune Fremont avait été un bénéfice accidentel.

Il ne s'agissait pas d'une affaire sans lendemain, d'un simple interlude dans la jeunesse de Ferris Fremont. En raison de ses traits de caractère – absence de scrupules et impérissable ambition d'accéder à l'exercice d'un pouvoir sur les autres humains, manque d'un système de valeurs fixes, nihilisme sous-jacent –, Ferris Fremont s'était avéré être exactement ce que Mme Aramchek recherchait. Elle avait tenu secrète son appartenance au Parti et l'avait mis dans une catégorie à part. Ferris Fremont serait sa taupe, destinée à s'élever discrètement jusqu'à ce que vienne le jour, si l'on pouvait amener un tel jour à venir à force de manipulations, où il occuperait une fonction sur la scène politique américaine.

C'était grave et effrayant, cette conscience que j'avais désormais. Sadassa savait que sa mère avait travaillé pour la

branche californienne du P.C.A. Elle avait été enfant, à l'époque, et automatiquement recrutée – elle avait vu Ferris Fremont et, plus tard, quand il était entré en politique, après la mort de sa mère, elle l'avait reconnu. Cependant, elle n'en avait jamais rien dit à personne. Elle avait eu peur de le faire.

Pas étonnant qu'elle ait changé de nom.

J'aurais très nettement préféré que mes invisibles amis ne me confèrent pas ce savoir ; c'était trop. Et pas seulement ce savoir, mais aussi mes relations avec la fille toujours vivante de Mme Aramchek. Qu'est-ce qui me tomberait dessus ensuite, bordel ?

Sadassa Aramchek, comme elle le savait elle-même – et comme peut-être elle était *seule* à le savoir –, était un témoin vivant du fait que le président des États-Unis était une taupe du parti communiste. Qu'en fait, alors que le réseau de communications continuait à diriger mes pensées dans la voie de la vérité, le P.C. associé aux assassins politiques soviétiques, sans aucun doute formés par le K.G.B., s'était emparé des États-Unis en se réclamant de l'anticommunisme.

Sadassa Aramchek, en rémission d'un cancer de la lymphe, le savait. Je le savais. Le Parti en U.R.S.S. ou du moins certains de ses membres le savaient ; et Ferris Fremont le savait.

La pub pour les chaussures m'aurait éliminé ; un de moins à être au courant. Une flèche empoisonnée tirée par Dieu sait qui en direction de mon cœur quelques jours avant que je rencontre Sadassa. Coïncidence ? Peut-être. Mais rien d'étonnant à ce que SIVA et ses IA opératrices du réseau aient fait surface pour me protéger ouvertement ; il ne s'en était fallu que de quelques heures pour que je tombe victime des APA à la veille de ma rencontre avec la fille avec laquelle je devais m'associer.

L'ennemi nous avait presque fait échouer, si puissants mes amis fussent-ils. Seule l'omniscience de SIVA avait paré cela. C'est passé vraiment près, me dis-je.

Et qu'est-ce que j'étais censé faire ? Pourquoi SIVA m'avait-il choisi parmi des centaines de millions d'individus ? Pourquoi pas un rédacteur en chef d'un grand journal, ou un journaliste de la télé, ou un écrivain célèbre, ou l'un des ennemis politiques de Ferris ?

Je me rappelai alors un rêve antérieur, dans tous les détails, et mon cœur ralentit au point de presque s'arrêter, battant sourdement d'inconfort. J'avais rêvé d'un album de Sadassa Silvia, dont la pochette disait, sous forme graphique et sans équivoque :

SADASSA SILVIA CHANTE

C'était le titre de l'album ; je m'en souvenais à présent, quoique sur le moment il m'ait paru aller de soi que le premier trente-trois tours de Sadassa Silvia s'appelle comme ça. L'autre sens du verbe « chanter » : raconter sa vie.

En qualité de responsable chez Progressive Records, je pouvais l'engager. Et je me retournais maintenant, impressionné et épouvanté, pour considérer la manière dont on m'avait manipulé pour que j'atteigne cette position précieuse, ce poste auprès d'une maison de disques prospère qui avait sous contrat beaucoup d'artistes folk de premier plan. Je remontai jusqu'au début, des années plus tôt, Quand j'avais eu la vision prémonitoire de ce que je croyais être le Mexique. Je n'aurais été d'aucune utilité comme employé d'un magasin de disques à Berkeley ; qu'est-ce que j'aurais pu faire à ce moment-là ? Maintenant, je pouvais faire quelque chose. Sadassa jouait de la guitare ; elle était d'un niveau assez bon, contrairement à ce qu'elle disait, pour posséder et utiliser une Gibson, la guitare acoustique la plus chère – et la plus professionnelle – dans cette branche. Et elle écrivait des paroles. Le fait qu'elle ne pût pas ou ne voulût pas chanter n'avait pas d'importance ; n'importe quel chanteur pouvait chanter ses textes. Progressive avait l'habitude de fournir du matériel à ses chanteurs. Il y avait des chanteurs incapables d'écrire et des auteurs incapables de chanter. Nous les faisions se rencontrer, lorsque nécessaire ; nous étions maîtres d'œuvre. Nous nous trouvions à l'endroit où tout se rejoignait.

Et les APA supervisaient moins la musique folk qu'ils ne le faisaient pour les médias d'informations : télé, radio, bulletins d'informations et magazines. Ils n'étaient pas à l'affût que de chansons s'opposant à la guerre du Vietnam. C'était une censure

simplette que celle qui s'exerçait dans le milieu de la musique pop parce que le message était invariablement simplet.

Sadassa Silvia était une fille intelligente, avec de l'éducation. J'avais la vive intuition que les paroles qu'elle écrivait n'étaient pas évidentes, du moins pas à la première écoute. Peut-être après réflexion, avec l'assimilation progressive des implications...

À travers nos distributeurs, nous étions en mesure de promouvoir un nouvel artiste folk sur les radios, dans les magasins de disques, les drugstores et les supermarchés, avec des pubs, même des concerts... dans tous les États-Unis en même temps. Et Progressive avait la bonne réputation de garder les mains propres. Nous n'avions jamais eu d'ennuis avec les APA, contrairement à certaines maisons de disques excentriques. Le plus loin que les APA soient allés, à ma connaissance, c'était lorsqu'ils avaient tenté de me faire moucharder les artistes novices, et j'avais eu le cran de rejeter leur proposition.

Les artistes novices. Les deux agents des APA entre deux âges, avec leurs doubles mentons, m'avaient-ils abordé en pensant précisément à Sadassa ? Était-elle surveillée ? Ferris Fremont aurait sûrement insisté pour qu'on la surveille. Mais peut-être ignorait-il son existence.

Ça montrait à quel point tout cela était risqué ; la visite des deux APA si récemment. Et Sadassa qui se pointait juste maintenant. D'abord les deux APA, puis le prospectus sur les chaussures au courrier, et maintenant Sadassa. SIVA avait bien calculé le moment de son intervention ; celle-ci n'aurait pas pu être reportée. Les choses s'étaient mises en branle, pour Phil comme pour moi ; qu'on songe à ses visiteurs aussi. Nous étions tous deux sous surveillance permanente... ou du moins l'avais-je été jusqu'à ce que j'appelle les APA pour leur donner ma version des faits – la version de SIVA.

Peut-être étais-je momentanément dégagé de toute supervision, SIVA ayant arrangé tout cela avec une chose en tête : me faire rencontrer Sadassa.

Les paroles de ses chansons, pensai-je, feraient à tous les coups des tubes, si on les passait et les repassait sur les stations

rock en ondes moyennes ; on toucherait un vaste public. Et si l'on mettait ce qu'elle avait à dire sous forme subliminale, peut-être les autorités ne...

Sous forme subliminale. Maintenant, pour la première fois, je comprenais le sens de mon expérience avec les messages subliminaux grossiers que j'étais arrivé à décrypter au niveau conscient. Cela avait été, malheureusement, nécessaire. Il fallait que je prenne conscience – d'une manière telle que je ne pourrais plus l'oublier – de ce que l'on pouvait faire en introduisant des messages subliminaux dans les musiques populaires. Des gens prêtant l'oreille dans un demi-sommeil, ingurgitant durant la nuit ce qu'ils ne tarderaient pas à penser et à croire le lendemain !

Très bien, dis-je à SIVA en moi-même. Je vous pardonne de m'avoir fait traverser cette épreuve. Vous avez dit ce que vous aviez à dire, parfait. Donc tout va bien. Je suppose qu'il n'y avait pas moyen de me mettre au courant de tout d'un seul coup ; il fallait que ça se dévoile par étapes.

Une nouvelle intuition me vint, vive et lucide. Mon amitié avec Phil, lui et ses douzaines de romans de S.-F. d'aventures bon marché achetés dans des drugstores ou des stations de bus Greyhound, est une fausse piste. C'est ça que les flics guettent : ils attendent que quelque chose fasse surface dans ces romans à deux ronds. Ceux-là, les gens des services de renseignements les passent au peigne fin, sans en négliger un seul. Nous aussi, dans l'industrie du disque, on nous surveille de très près, mais c'est pour dénicher des incitations à prendre de la drogue, des trucs suggestifs sur le plan sexuel. C'est dans le domaine de la science-fiction qu'ils recherchent des choses politiques.

Du moins, me dis-je, je l'espère. Je ne crois pas que nous pourrions nous en tirer en mettant ça dans un bouquin, même à un niveau subliminal. Je crois que nous avons plus de chances du côté de la chanson. Et c'est de toute évidence l'opinion de SIVA aussi.

Bien sûr, réalisai-je, si nous nous faisons prendre, ils nous tueront. Comment Sadassa va-t-elle réagir à ça ? Elle est si jeune... Je me rappelai alors qu'elle était en rémission temporaire d'un cancer ; elle ne pouvait pas espérer vivre bien

longtemps. Cette idée-là avait le don de dégriser, mais Sadassa n'avait pas grand-chose à perdre. Et elle verrait probablement les choses de la même manière. Avant qu'ils ne lui règlent son compte, le lymphome s'en chargerait.

Peut-être était-ce la raison fondamentale pour laquelle elle s'était adressée à une maison de disques pour chercher du travail. La conscience diffuse que dans une maison de disques son histoire pourrait... Mais j'étais en train de spéculer, là. Les IA opératrices ne m'avaient pas poussé à réfléchir dans cette voie. Pas plus qu'elles ne m'avaient amené à me demander si Sadassa n'avait pas attrapé son cancer juste dans la mesure où ça la conduirait à rendre public ce qu'elle savait ; c'était mon propre esprit d'individu qui gambergeait là-dessus. Mais j'avais un doute ; il était plus probable qu'il s'agissait de coïncidences. Et pourtant j'avais entendu l'opérateur dire que Dieu tirait le bien du mal. Le cancer était mauvais et Sadassa l'avait ; n'était-ce pas là un mal dont SIVA s'était débrouillé pour extraire le bien ?

21

Le lendemain, au boulot, j'entrai dans le bureau du personnel pour bavarder avec Allen Sheib, qui avait dit à Mme Silvia que nous avions trop de personnel.

« Engage-la, lui dis-je.

— À quoi faire ?

— J'ai besoin d'une assistante.

— Il faut que je consulte la comptabilité, Fleming et Tycher.

— Engage-la, dis-je. Et si tu le fais, je t'en devrai une. Une faveur.

— Les affaires sont les affaires, déclara Sheib. Je vais faire ce que je peux. D'ailleurs, je crois bien que c'est moi qui te dois une faveur. De toute manière, je vais tâcher d'arranger ça. Quel genre de salaire ?

— C'est sans importance », dis-je. Après tout, je pouvais la payer sur les fonds que je contrôlais – nos dessous-de-table, pour ainsi dire : les gratifications que nous ne déclarions pas. Sur nos registres de comptabilité confidentiels, Sadassa apparaîtrait parmi toute une série de DJ régionaux. Tout le monde n'y verrait que du feu.

« Tu veux que j'aie un entretien avec elle, que je voie ce qu'elle peut faire, pour qu'elle croie obtenir un boulot par la voie normale ? demanda Sheib.

— Bonne idée.

— Tu as son numéro ? »

Je l'avais. Je le donnai à Sheib avec la consigne de dire qu'il y avait maintenant une place disponible et qu'il fallait venir pour un entretien. Juste pour m'assurer qu'il n'y aurait pas d'embrouilles, je l'appelai moi-même.

« Nicholas Brady à l'appareil, dis-je quand elle eut décroché. De Progressive Records.

— Oh, est-ce que j'ai oublié quelque chose ? Je n'arrive pas à mettre la main sur...

— Je pense que nous avons du travail pour vous, dis-je.

— Oh ! En fait, je suis parvenue à la conclusion que je ne désirais vraiment pas travailler. J'avais posé ma candidature pour une bourse au Chapman Collège, et depuis que nous nous sommes vus ils ont accepté ma demande, ce qui fait que je peux reprendre mes études. »

J'étais dans l'embarras. « Vous n'allez pas venir ? dis-je. Pour un entretien ?

— Dites-moi de quel genre de travail il s'agit. Documentation et dactylo ?

— Vous seriez mon assistante.

— Qu'est-ce que j'aurais à faire ?

— Venir avec moi aux auditions de jeunes artistes.

— Oh ! » Elle semblait intéressée.

« Et nous pourrions peut-être utiliser vos textes.

— Oh, vraiment ? (Elle s'anima.) Je pourrais peut-être faire les deux ; suivre mes cours en plus de ça. »

J'avais l'étrange impression qu'avec ses manières candides, innocentes, elle nous avait fait grimper de dix échelons quant au type de boulot qu'elle pouvait attendre de nous. Cette conversation me donnait d'elle une image différente. Peut-être le fait d'avoir le cancer – et d'y survivre – lui avait-il donné des leçons. Un certain cran, une certaine ténacité. Et elle n'avait, sans doute, qu'un laps de temps assez bref pour satisfaire ses besoins, pour arracher quoi qu'elle dût arracher à la vie.

« Je vous en prie, venez en discuter avec nous, dis-je.

— Eh bien, je pourrais, je suppose. Je devrais vraiment... J'ai rêvé de votre maison de disques.

— Racontez-moi. »

Je tendis l'oreille.

« J'ai rêvé que j'observais une séance d'enregistrement derrière la paroi vitrée d'insonorisation. Je me disais que la chanteuse était vraiment splendide, et j'étais impressionnée par toutes les tables de mixage et tous les micros professionnels. Et puis j'ai vu la pochette de l'album et c'était moi. *Sadassa Silvia chante*, ça s'appelait. Sans blague. » Elle rit.

Je ne pouvais pas dire grand-chose.

« Et j'ai eu l'impression très forte, au réveil, que j'allais travailler chez vous, poursuivit Sadassa. Que le rêve était un bon présage.

— Ouais, fis-je. C'est sans doute vrai.

— Quand faudrait-il que je vienne ? »

Je lui répondis quatre heures le jour même-Comme ça, me disais-je, je pourrais l'emmener dîner après.

« Avez-vous fait d'autres rêves insolites ? demandai-je sur une impulsion.

— Ce n'était pas vraiment insolite. Qu'entendez-vous par insolite ?

— Nous en parlerons quand vous serez là », dis-je.

Sadassa Silvia arriva à quatre heures, vêtue d'une combinaison de saut marron clair, d'un pull jaune, et portant aux oreilles des anneaux en accord avec ses cheveux afro. Elle arborait un air solennel, comme avant.

Assise en face de moi dans mon bureau, elle déclara : « En venant, je me suis demandé dans la voiture pourquoi vous vous intéresseriez aux rêves insolites que j'ai pu faire. J'ai un carnet pour mon psychiatre, où je suis censée noter tous les matins mes rêves de la nuit avant de les oublier. Je fais ça depuis que je vois Ed, ce qui fait presque deux ans.

— Racontez-moi, dis-je.

— Vous voulez savoir ? Vous le voulez vraiment ? Très bien ; j'ai le sentiment depuis maintenant trois semaines – ça a commencé un jeudi – que quelqu'un me parle dans mon sommeil.

— Un homme ? Ou bien une femme ?

— Entre les deux, dit Sadassa. C'est une voix très calme, modulée. Je n'en conserve qu'une impression quand je me réveille... mais c'est une impression favorable. C'est une voix très apaisante. Je me sens toujours mieux après l'avoir entendue.

— Vous ne vous souvenez pas du tout de ce qu'elle dit ?

— Quelque chose sur mon cancer. Sur le fait qu'il ne reviendra pas.

— À quel moment de la nuit ?...

— Exactement trois heures et demie, dit Sadassa. Je le sais parce que mon petit ami dit que j'essaie toujours de lui répondre ; je veux dire, de discuter avec elle. Je le réveille en essayant de parler, et d'après lui c'est toujours au même moment de la nuit. »

J'avais oublié son petit ami. Oh, et puis, me dis-je, j'ai une femme et une famille.

« C'est comme si j'avais laissé la radio allumée très bas, poursuivit Sadassa. Sur une station éloignée. Comme celles qu'on capte sur ondes courtes tard dans la nuit.

— Stupéfiant », fis-je.

Sadassa déclara calmement : « Je suis venue en premier lieu chez Progressive Records à cause d'un rêve, très semblable à celui que j'ai fait la nuit dernière. Je me trouvais dans une charmante vallée verdoyante avec de très hautes herbes, en pleine campagne, un endroit frais et agréable, et il y avait une montagne. Je flottais, pas sur le sol mais comme si je ne pesais rien, et quand je me suis rapprochée de la montagne elle s'est transformée en immeuble. Sur l'immeuble, on avait écrit quelque chose, sur une plaque au-dessus de l'entrée. Un seul mot, en fait : PROGRESSIVE. Mais dans le rêve je savais qu'il s'agissait de Progressive Records parce que j'entendais de la musique, une musique incroyablement suave. Qui ne ressemblait à aucune autre musique que j'ai entendue dans la réalité.

— Vous avez bien fait de vous conformer à ce rêve, dis-je.

— Suis-je venue là où il fallait ? »

Elle me dévisageait intensément.

« Oui, dis-je. Vous avez bien interprété le rêve.

— Vous semblez sûr de vous.

— Qu'est-ce que je sais ? fis-je sur le ton de la plaisanterie. Je suis juste content que vous soyez là. Je craignais que vous ne veniez pas.

— Je vais aux cours – j'irai – dans la journée. Pouvons-nous auditionner les artistes le soir ? J'espère que oui. Il faut adapter le travail à mon emploi du temps scolaire.

— Vous n'êtes pas exigeante, dis-je, légèrement agacé.

— Je dois me remettre à suivre les cours ; j'ai perdu tellement de temps quand j'étais malade.

— O.K., fis-je, en me sentant maintenant coupable.

— Parfois, dit Sadassa, j'ai l'impression que c'est le gouvernement qui m'a donné le cancer. Qu'ils m'ont administré un carcinogène pour me rendre délibérément malade. Je n'ai survécu que par miracle.

— Bon Dieu ! » m'écriai-je, secoué. Je n'avais pas pensé à ça. Peut-être était-ce bien le cas, tout bien considéré. Avec ses antécédents. Avec ce qu'elle savait, ce qu'elle était.

« Pourquoi voudraient-ils faire une chose pareille ?

— Je ne sais pas ; pourquoi le *feraient-ils* ? Je suis paranoïde, je m'en rends compte. Mais il se passe de drôles de choses ces temps-ci. Deux de mes amis ont disparu. Je crois qu'on les a fourrés dans ces camps. »

Mon téléphone sonna. Je décrochai et me retrouvai en communication avec Rachel. Sa voix frémissait d'excitation.

« Nick...

— Je suis avec un client, coupai-je.

— Tu as vu le *Times* d'aujourd'hui ?

— Non.

— Va le chercher. Il faut que tu le lises. Page trois, la colonne de droite.

— Dis-moi de quoi ça parle.

— Il faut que tu le lises. Ça explique les expériences que tu as vécues. S'il te plaît, Nick ; va voir. Ça explique vraiment tout !

— D'accord, dis-je. Merci. »

Je raccrochai.

« Excusez-moi, dis-je à Sadassa. Il faut que j'aille au truc à journaux devant l'immeuble. » Je quittai mon bureau et remontai le couloir jusqu'aux grandes portes vitrées donnant sur l'extérieur.

Un moment après, j'avais un exemplaire du *Times*, que je rapportai en le lisant en route.

Page trois, colonne de droite, je trouvai l'article suivant :

UN ASTROPHYSICIEN SOVIÉTIQUE SIGNALE L'EXISTENCE D'ÉMISSIONS RADIO EN PROVENANCE

D'UNE FORME DE VIE INTELLIGENTE N'ÉMANANT
PAS DE L'ESPACE INTERSIDÉRAL COMME ON S'Y
ATTENDAIT, MAIS D'UN ENDROIT PROCHE DE LA
TERRE.

Planté dans le hall, je lus l'article sur place. L'astrophysicien soviétique le plus en vue, Georgi Moyashka, recourant à une série de radiotélescopes interconnectés, avait capté ce qu'il pensait être des signaux radio délibérément émis par une forme de vie douée de sensation, les signaux en question possédant les caractéristiques que Moyashka s'était attendu à découvrir. La grosse surprise, toutefois, c'était leur lieu d'origine : à l'intérieur de notre système solaire, ce à quoi personne, Moyashka inclus, ne s'était attendu. Les gens du programme spatial américain avaient déjà publiquement déclaré que les signaux émanaient sans aucun doute de vieux satellites lancés dans l'espace puis oubliés, mais Moyashka avait la certitude que les signaux étaient d'origine extraterrestre. Jusqu'ici, lui et son équipe avaient été incapables de les décoder.

Les signaux provenaient par courtes rafales d'une source mobile qui paraissait orbiter autour de la Terre à peut-être dix mille kilomètres d'altitude ; ils étaient portés par une fréquence ultra-haute inattendue, au lieu d'être émis sur des ondes courtes capables de porter sur une plus grande distance. L'émetteur paraissait puissant. Un détail curieux qu'avait noté Moyashka et qu'il ne pouvait pas expliquer, c'est que les signaux radio n'arrivaient que quand la source se trouvait au-dessus de la face obscure ou nocturne de la Terre ; dans la journée, les signaux cessaient. Moyashka formulait l'hypothèse que la couche dite « heaviside » devait entrer en ligne de compte.

Les signaux, quoique de courte durée, semblaient « hautement riches en informations » en raison de leur sophistication et de leur complexité. Bizarrement, la fréquence changeait périodiquement, phénomène que l'on rencontrait dans les transmissions lui cherchaient à éviter le brouillage, déclarait Moyashka. En outre, son équipe avait découvert, par pur hasard, que les animaux de leur laboratoire de Pulkovo étaient sujets à des altérations physiques légères mais régulières

durant la période de transmission des signaux. Leur volume sanguin se modifiait et leurs relevés de tension sanguine indiquaient une augmentation. Provisoirement, Moyashka supposait que les radiations concomitantes aux signaux radio pouvaient être responsables. Les Soviétiques (concluait l'article) projetaient de lancer un satellite de leur côté afin d'intercepter l'orbite de cet émetteur tournant autour de la Terre pour confirmer leur théorie selon laquelle il ne s'agissait pas d'un satellite d'origine terrestre. Ils espéraient le photographier.

De la cabine payante située dans le hall, je rappelai Rachel.

« Je l'ai lu, dis-je. Mais Phil et moi avons déjà une théorie. »

D'un ton mordant, Rachel déclara :

« Ceci n'est pas une théorie ; c'est un fait. Je l'ai entendu au bulletin d'informations de midi, aussi. C'est vrai, même si nous le nions, même si les États-Unis le nient. J'ai cherché le Dr Moyashka dans ta *Britannica* ; il y a un article sur lui. Il a découvert une activité volcanique sur la Lune et quelques trucs sur Mercure ; je n'ai pas compris ce que c'était, mais chaque fois on disait qu'il se trompait ou qu'il était dingue. Staline l'a fait enfermer dans un camp de travaux forcés pendant des années. Il est très estimé ; c'est une huile du programme spatial russe, et la radio a dit aujourd'hui qu'il dirige leur projet ci ET – "Contact avec l'Intelligence Extra-terrestre". Ils utilisent la télépathie et tout ; ils sont vraiment déments.

— Est-ce que la radio a précisé depuis combien de temps on pense qu'ils émettent ?

— Les Russes ne les ont captés que récemment. Ils ne sont au courant de rien avant ça. Mais écoute – de brèves et intenses rafales sur hautes fréquences, toujours de nuit. Tu ne reçois pas tes images et messages aux alentours de trois heures du matin ? Ça colle, Nick ! Ça colle ! De toute manière, Phil et toi pensiez que c'était peut-être un satellite en orbite autour de la Terre ! Je me souviens très bien que vous en avez parlé l'un et l'autre !

— Notre nouvelle théorie... commençai-je.

— Au diable votre nouvelle théorie, lança Rachel. C'est la nouvelle la plus importante de l'histoire du monde ! J'aurais cru que tu ne tiendrais plus en place à force d'être excité !

— C'est le cas, dis-je. Je te rappelle. » Je raccrochai et regagnai mon bureau où Sadassa Silvia était assise en train de fumer une cigarette en lisant un magazine.

« Navré de vous avoir fait attendre, lui dis-je.

— Le téléphone a sonné pendant que vous étiez sorti, dit Sadassa. Je n'ai pas cru devoir répondre.

— Ça rappellera. »

Le téléphone sonna. Je décrochai et dis : « Allô ? » C'était Phil ; il avait appris la nouvelle à la radio ; comme Rachel, il était surexcité.

« J'ai lu ça dans le *Times*, l'informai-je.

— Est-ce que l'article du *Times* précisait que la station émet sur les mêmes fréquences que celles utilisées par notre F.M. et notre télé pour acheminer le son ? demanda Phil. Le scientifique dont j'ai entendu le commentaire, un type d'un quelconque laboratoire d'études spatiales américain, dit que ça exclut virtuellement la possibilité qu'il s'agisse d'un de nos propres satellites, étant donné que les nôtres n'émettent pas sur les fréquences commerciales. Écoute, Nick ; il dit que son signal perturberait la réception F.M. et télé de telle manière qu'il nous faudrait l'anéantir. Mais ce que je me disais – tu te rappelles quand tu as entendu ces immondes conneries sur ta radio en pleine nuit, comme si elles s'adressaient à toi ? Et que nous avons supposé qu'il pouvait s'agir d'un satellite émettant avec une puissance supérieure ? Nick, c'est peut-être ça ! Ce truc, quand il transmet, peut très bien le faire avec une puissance plus forte. Et le scientifique a dit, celui dont j'ai entendu le commentaire, que cela n'émet pas au sens strict du terme, qu'il s'agit de faisceaux étroits et serrés, dirigés ; "émettre" implique que ça se passe dans toutes les directions, partout avec la même intensité. Les signaux de ce satellite ne se propagent pas dans toutes...

— Phil, coupai-je, il y a quelqu'un avec moi en ce moment. Est-ce que je peux te rappeler ce soir ?

— Bien sûr, dit Phil, rafraîchi. Mais tu sais, Nick, ça pourrait vraiment tout expliquer ; vraiment. Tu opères la transduction de ces signaux extraterrestres atypiques.

— Je te recontacte, Phil », dis-je avant de raccrocher. Je ne voulais pas parler de ça devant Sadassa Silvia. Ou qui que ce fût d'autre, d'ailleurs. Quoique, me dis-je, il fût possible que j'en discute avec Mme Silvia un de ces jours, quand le moment serait propice ; quand j'estimerai l'y avoir suffisamment préparée.

Sadassa demanda : « S'agissait-il de l'article du *Times* disant que "les prisons sont source de richesses" ? Cette manœuvre en faveur des camps de travaux forcés présentés sous l'angle de la réhabilitation psychologique ? "Il n'est pas nécessaire que les détenus restent enfermés, gaspillant des années de leur vie dans l'oisiveté, alors qu'ils pourraient..." Voyons, comment ont-ils tourné ça ? "Les détenus pourraient travailler en plein air, dans la chaleur du soleil, par groupes de travail reconstruisant les taudis, contribuant au renouveau urbain, et les hippies pourraient apporter leur contribution à la société, à leurs côtés, et les jeunes pourraient également trouver du travail..." J'ai eu envie d'écrire pour leur dire : "Et quand ils mourront d'excès de travail et de faim, leurs corps pourront être mis à contribution dans des fours géants, et nous pourrons les faire fondre pour obtenir de forts utiles pains de savon."

— Non, dis-je, ce n'était pas cet article-là.

— Le satellite extraterrestre, alors ? »

J'acquiesçai.

Sadassa affirma : « C'est une supercherie. Ou plutôt c'est un de nos propres satellites et nous refusons de l'admettre. C'est un satellite de propagande que nous utilisons pour diffuser des messages subliminaux vers le peuple soviétique. C'est pour ça qu'il émet sur les fréquences de la F.M. et la télé commerciales et change de fréquence utile à intervalles irréguliers. Les Soviétiques reçoivent des plans d'un huitième de seconde représentant d'heureux Américains mangeant tout ce qu'ils veulent, des conneries dans ce genre-là. Les Russes sont au courant et nous aussi. Ils nous envoient des émissions à partir de satellites clandestins, et nous faisons la même chose chez eux. Ils vont le descendre, c'est là qu'ils veulent en venir ; Je ne les en blâme pas. »

Ça semblait convaincant, sauf que ça n'expliquait guère pourquoi le plus en vue des astrophysiciens d'Union soviétique

avait fait une déclaration comme celle qu'il avait faite – Moyashka avait de nouveau mis son immense réputation sur le tapis en proclamant que le satellite était d'origine extraterrestre. Il paraissait douteux qu'un homme de sa probité se soit embringué dans une affaire strictement politique.

« Vous croyez vraiment qu'un savant célèbre comme Georgi Moyashka aurait... » commençai-je, mais Sadassa, de sa voix douce mais sévère, m'interrompit imperturbablement.

« Il fait ce qu'on lui demande. Tous les savants soviétiques font et disent ce qu'on leur demande. Depuis que Topchiev a purgé l'Académie des sciences soviétique dans les années cinquante. Il a été l'homme de main du Parti au sein de l'Académie, puis son secrétaire officiel ; il a envoyé personnellement en prison des centaines de scientifiques de haut niveau d'U.R.S.S. C'est pour ça que leur programme spatial est si foireux et si en retard sur le nôtre. Ils ne sont même pas arrivés à miniaturiser leurs composants. Ils n'ont pas le moindre microcircuit.

— Euh, fis-je, perplexe. Mais dans certains domaines...

— Les gros boosters, acquiesça Sadassa. Ils se servent encore de tubes ! N'importe quelle chaîne stéréo japonaise moyenne est plus avancée que les composants utilisés dans un missile soviétique.

— Revenons-en à votre travail, dis-je.

— Très bien. »

Elle hocha la tête d'un air raisonnable.

« Nous ne pouvons vous payer beaucoup, dis-je. Mais le poste devrait être intéressant.

— Je n'ai pas besoin de beaucoup, dit Sadassa. Ça fait combien, beaucoup ? »

J'écrivis un chiffre et tournai la feuille pour la lui montrer.

« C'est sûr que ça ne fait pas beaucoup, dit-elle. Pour combien d'heures par semaine ?

— Trente heures.

— Je suppose que je pourrais faire coller ça avec mon emploi du temps. »

Exaspéré, je dis : « Je ne crois pas que vous soyez réaliste. Pour si peu d'heures, c'est bien payé, et vous n'êtes pas

qualifiée. Il ne s'agit pas d'un travail de dactylo ou de documentaliste ; c'est un poste créatif. Il faudra que je vous forme. Vous devriez être contente d'obtenir ça.

— Et la publication de mes textes ? Leur utilisation ?

— Nous les utiliserons. S'ils sont suffisamment bons.

— J'en ai apporté quelques-uns. » Elle ouvrit son sac à main et en tira une enveloppe. « Voilà. »

J'ouvris l'enveloppe et en sortis quatre feuilles de papier sur lesquelles elle avait couché des vers à l'encre bleue. Son écriture était lisible mais tremblée, séquelles de sa maladie.

Je parcourus les poèmes – il s'agissait de poèmes, pas de paroles de chansons – mais j'avais l'esprit tourné vers ce qu'elle venait de dire. L'Union soviétique allait faire quoi ? Abattre le satellite ? Qu'adviendrait-il alors de moi, ensuite ? D'où me viendrait mon aide ?

« Je suis désolé, fis-je. J'ai du mal à me concentrer. Ils sont très bons. » J'avais dit ça après réflexion, sans conviction. Peut-être étaient-ils bons, peut-être pas. Je ne pouvais détacher mon esprit de la chose affreuse et navrante qu'elle m'avait dite, son hypothèse sur les intentions soviétiques. Ça semblait évident, maintenant qu'elle l'avait formulé. Bien sûr, ils n'allaient pas se contenter de photographier le satellite ; bien sûr, ils allaient l'abattre. Ils n'allaient pas autoriser un satellite extraterrestre, un intrus dans notre monde verrouillé, à projeter vers notre peuple des communications subliminales calculées à la seconde près en court-circuitant nos propres émissions F.M. et télévisamment contrôlées. Et en y ajoutant Dieu savait quelles informations que nous n'étions pas censés connaître.

Radio Libre Alpha Centauri, me dis-je avec amertume. Radio libre Albemuth, comme j'en étais venu à l'appeler. Combien de temps tiendras-tu maintenant qu'on a découvert ton existence ? Ils ne peuvent pas t'atteindre avec un missile ; ils vont lancer un satellite équipé d'une tête nucléaire et te faire tout simplement sauter dans l'explosion générale. Finis les messages en faisceaux étroits. Et, songai-je, finis les rêves pour moi.

« Est-ce que je peux emporter ces poèmes chez moi ? demandai-je à Sadassa. Et les lire plus tranquillement ?

— Bien sûr, dit-elle. Hé, fit-elle brusquement, qu'est-ce qui vous tracasse ? Le poème sur mon lymphome ? C'est ça ? La plupart des gens l'encaissent mal... Je l'ai écrit à l'époque où j'étais très malade ; ça se voit dans le contenu. Je ne m'attendais pas à vivre.

— Oui, dis-je. C'est à cause de ça.

— Je n'aurais pas dû vous montrer ça.

— C'est un poème très fort. Franchement, je ne suis pas sûr de savoir comment on pourrait adapter un poème sur quelqu'un qui a le cancer pour en faire les paroles d'une chanson. Ça serait certainement une première. » Nous essayâmes tous deux de sourire ; nous n'y parvîmes ni l'un ni l'autre.

« Les autres ne sont pas aussi durs », dit Sadassa ; elle tendit le bras et me tapota la main. « Vous pourrez peut-être en utiliser un.

— Je suis sûr que nous pourrons », dis-je. Quelle fille charmante et malheureuse, pensai-je, tâchant de résister à une telle éventualité.

Je changeai d'avis et n'invitai pas Sadassa Silvia à sortir dîner ; au lieu de ça, je partis de bonne heure et pris le volant pour rentrer dans le comté d'Orange, chez moi. Je restais obnubilé par le nouveau problème, par ce que Sadassa m'avait dit – la situation tout entière m'effrayait et me consternait.

Pour dire les choses très simplement, j'en étais venu à considérer SIVA et les IA qui opéraient sur le réseau de communications comme des êtres divins, ce qui signifiait qu'ils n'étaient pas exposés à la mort. On ne fait pas sauter Dieu. Et voilà que ma femme et mon meilleur ami me piaillaient aux oreilles que la source de mon assistance divine avait été localisée : un satellite en orbite autour de la Terre, émettant des informations vers nous, et pris sur le fait par le principal astrophysicien d'U.R.S.S., leur fin limier scientifique – le flic terrien du cosmos, armé de radiotélescopes, de contre-satellites équipés d'ogives et de Dieu savait quoi d'autre.

Si palpitante que fût l'idée – qu'une intelligence extraterrestre originaire d'un autre système solaire ait placé l'un de ses véhicules en orbite autour de notre planète et nous expédie des informations cryptées –, elle réduisait quelque chose d'illimité à une réalité finie, vulnérable aux risques ordinaires. L'entité que j'avais supposée omnisciente et omnipotente était sur le point de se faire dégommer du ciel. Et avec elle, réalisai-je, disparaissait la possibilité de déposer Ferris Fremont. Lorsque les Soviétiques, opérant sans aucun doute conjointement avec nos stations de détection les plus sophistiquées, abattraient le satellite ETI, l'espoir des hommes libres des deux nations s'éteindrait.

À moins, bien sûr, qu'il n'y ait aucun rapport entre le satellite nouvellement découvert et mes expériences. Mais, comme l'avaient déjà fait remarquer à la fois Rachel et Phil, ça faisait une trop grosse coïncidence ; il y avait trop de ressemblances.

Bon Dieu, songeai-je, il y a des années que je fais ce qu'ils me disent. Je suis descendu en Californie du Sud, je suis allé travailler pour Progressive Records... Qu'est-ce que je vais faire quand ils vont l'abattre ? Autour de quoi ma vie va-t-elle s'organiser ? Mais je me dis ensuite : Peut-être que SIVA installera un autre satellite à la place de celui-ci. Il en était capable ; avec sa capacité de voir l'avenir, il avait dû connaître les intentions soviétiques longtemps à l'avance – dès le début, en fait. On ne pouvait pas le prendre par surprise.

Ou peut-être qu'on pouvait.

Il est possible, me dis-je en collant au pare-chocs d'un gros camion sur la voie de droite, que le satellite ait fini son travail. Déjà transmis tout ce qu'il y avait dans ses banques de données. Mais j'ai pris l'habitude d'entendre sa voix, la charmante voix de l'IA, qui m'informait, me réconfortait, m'aidait... Regarde ce qu'elle a fait pour Johnny ; regarde ce qu'elle a fait pour moi. Être privé de ça...

Qu'est-ce que j'ai d'autre comme raison de vivre ? me demandai-je. Quelle autre raison de vivre ai-je jamais eue ? Mes relations avec Rachel ne comptent pas tellement ; j'aime mon fils, mais je le vois si rarement ; mon boulot est important, mais pas si important que ça. Avoir eu quelque chose comme ça, avoir entendu la voix de l'IA... Il était pire de perdre ça qu'il n'avait jamais été bon de l'avoir. Ça faisait trop mal.

La douleur de la perte, pensai-je ; la plus grande douleur au monde. Mon ami cessera prochainement de me parler. Ce jour-là est imminent, il viendra aussi sûrement que le fait qu'en ce moment même l'U.R.S.S. s'apprête à lancer un satellite d'interception. La tyrannie mondiale a repéré son ennemi et se met à présent en branle. On est en train de remonter la grosse machine aveugle.

Quand ils descendront ce satellite, me dis-je, ils pourraient tout aussi bien me descendre, moi. Avoir échappé à cette pub pour les godasses ne sert à rien, désormais. Toute l'aide, tout le savoir et la perspicacité, tous les conseils et toutes les leçons... à la poubelle, pour rien ; envolés. Et pas seulement pour moi ; pour tous ceux qui voulaient une société juste, qui voulaient être libres. Pour ceux qui avaient entendu la voix de l'IA comme

pour ceux qui ne l'avaient pas entendue : notre sort est le même. L'unique ami que nous avons sera éliminé un de ces jours comme s'il n'avait jamais existé.

Je sentis la décrépitude de l'univers alors que je roulais sur l'autoroute : le froid, la maladie et l'oubli final.

Je suppose, méditai-je, que je pourrais rationaliser tout ça et dire que grâce à l'aide de SIVA j'ai fait la connaissance d'une jolie inconnue, attirante et dégourdie... dont l'espérance de vie se mesurait en jours. On nous avait réunis juste à temps pour que nous partions en fumée. Les projets, les espoirs, les rêves – tout réduit en fumée. Fragments d'un satellite venu ici se faire détruire, tout comme nous : né pour être fichu en l'air. Au diable tout ça, pensai-je, misérable. Il aurait mieux valu ne rien commencer, ne rien essayer. Il aurait même mieux valu ignorer qu'une aide était possible, ne rien imaginer de plus heureux pour nos vies.

Quand on attaque une dictature, il faut s'attendre qu'elle se rebiffe. Pourquoi pas ? Pourquoi ne le ferait-elle pas ? Comment, connaissant un peu sa nature, pouvais-je m'attendre à quoi que ce fût d'autre ? Une ogive à tête nucléaire pour le satellite ETI ; le cancer pour Sadassa Silvia ; si le piège de la publicité pour les chaussures avait fonctionné, la prison pour moi – la prison ou la mort.

Absorbé par toutes ces réflexions, je ne compris pas – ou peut-être compris-je comme il fallait sans y prêter attention – que le camion qui me précédait avait ralenti. Ses feux stop s'allumèrent ; je ne m'en aperçus pas. Je continuai à rouler dans ma petite V.W. coccinelle, et heurtai de plein fouet l'énorme pare-chocs métallique arrière du semi-remorque.

Je n'entendis rien, ne sentis rien, ni secousse ni choc. Je ne vis que mon pare-brise qui se transformait en un milliard de tessons de bouteilles de Coca, en un étrange motif semblable à une toile d'araignée géante en train de m'engloutir. Pris dans la toile, me rappelai-je avoir pensé. Pour être consommé plus tard. La toile d'araignée... Mais où est l'araignée ? me demandai-je. Partie.

Un liquide s'était répandu dans mon cou et sur ma poitrine. C'était mon propre sang.

Le vacarme autour de moi était épouvantable. Roulé au bas d'une rampe sur un lit roulant, maintenu par des sangles, je tentai de tourner la tête mais n'y parvins pas. Des voix, un mouvement ; un visage se pencha vers moi pour m'observer, un visage de femme, et j'entendis une voix de femme. Elle me projetait une lumière dans les yeux et me disait de faire quelque chose. Je ne pouvais pas. Navré, pensai-je.

« Êtes-vous affilié à une caisse de Sécurité sociale ? fit avec insistance une autre voix. Êtes-vous à la Croix-Bleue ? Pouvez-vous signer ce formulaire, si je vous le tiens ? Voici un stylo. Vous pouvez signer de la main gauche si vous voulez. »

Allez vous faire foutre, pensai-je.

Je distinguai deux motards de la sécurité routière de Californie avec leurs uniformes bruns, plantés à l'écart avec un calepin, l'air de s'ennuyer. Des fauteuils roulants, des chariots. De petites et jeunes infirmières en robes courtes, et un crucifix au mur.

À côté de moi, un motard se pencha et dit : « Ne laissez pas votre compagnie d'assurances faire réparer votre voiture. Le moteur perd de l'huile. Le bloc est fêlé.

— D'accord », me débrouillai-je pour murmurer. Je ne sentais rien, ne pensais rien.

« Je vais devoir vous citer à comparaître, monsieur Brady, déclara l'officier de la police de la route. Pour avoir suivi un véhicule de trop près et conduit à une vitesse dangereuse. J'ai votre permis ; nous sommes en train de vérifier. Vous entrez tout de suite au bloc opératoire, et je retournerai donc votre permis au service des objets personnels de l'hôpital. Vous le trouverez avec vos autres biens personnels, votre portefeuille, vos clés et votre argent.

— Merci », fis-je.

L'agent s'en alla. Je restai allongé là tout seul, à me dire : Nom de Dieu, nom de Dieu ! Ils devraient appeler quelqu'un. Rachel. Ils devraient la prévenir ; il faudrait que je leur dise. Que je leur rappelle. Qu'est-ce qu'ils en ont à foutre ? me dis-je. Je me demande quel hôpital c'est. Je conduisais vers... où ? Je venais d'entrer dans le comté d'Orange. Je n'étais jamais entré à Placentia, à la maison. Bon, tant pis. Je suivrai son avis. Je ne les autoriserai pas à faire réparer la bagnole. Ils peuvent l'expertiser et la vendre aux enchères. Qu'est-ce que j'ai à foutre du fric que j'en tire ? Qu'est-ce que j'ai à foutre de quoi que ce soit ?

Deux infirmières s'emparèrent de mon chariot et se mirent à le pousser allègrement. Boum, boum, rouler. S'arrêter pour attendre l'ascenseur ; elles restèrent là toutes deux, tout sourire. Je regardais droit en l'air. Il y avait un flacon de transfusion au-dessus de moi. Glucose à cinq pour cent, lus-je sur l'étiquette. C'est pour qu'une veine reste ouverte, conclus-je.

Des lumières blanches d'une incroyable vivacité n'éclairaient d'en haut. C'était la salle d'opération. On me mit un masque sur la moitié inférieure du visage ; j'entendis des voix masculines, qui délibéraient. Une aiguille se planta dans mon bras. Ça faisait mal. C'était la première chose que je sentais.

Les aveuglantes lumières blanches s'éteignirent d'un seul coup, comme des charbons ardents refroidis.

Je flottai à travers un paysage désert qui s'affichait en rouge et en brun loin en dessous de moi. Bien au-delà de la limite des *mesas*. Un grand vide au sein duquel j'évoluais, suspendu sans effort.

Quelqu'un s'approcha de moi. Loin, au-delà des *mesas* desséchées. Une présence invisible, étincelante d'amour. C'était SIVA. Je le reconnus à sa manière d'être ; elle m'était familière : le souci, la compréhension, le désir d'aider.

Nous n'échangeâmes pas de mots. Je n'entendis aucune voix, pas le moindre son excepté un doux grondement continu, pareil au vent. Le son des terrains vagues, du désert, des vastes espaces libres du monde. Le vent et l'eau se ruant... Mais ils n'étaient pas impersonnels ; ils semblaient vivants, comme s'ils faisaient partie de SIVA. Comme s'ils en étaient des expressions,

aussi gentils, chaleureux et aimants que lui ; il animait les *mesas*.

SIVA me demanda, en silence, si je croyais qu'il m'avait oublié.

Je dis : Et s'ils abattent le satellite ?

Aucune importance. C'est une tête d'épingle. Derrière lui, il n'y a que de la lumière. Une pellicule de lumière, pas le ciel.

Est-ce que j'ai mon compte ? demandai-je.

Pas de réponse.

Je suis venu ici, finalement, dis-je. Ça, je le sais. Je reconnais cet endroit ; j'y suis déjà venu.

Tu es né ici. Tu y es revenu.

C'est ma patrie, dis-je.

Je suis ton père, déclara SIVA.

Où es-tu ?

Au-delà des étoiles, répondit SIVA.

Je suis venu d'au-delà des étoiles ?

Oui. Bien des fois.

Alors, fis-je, c'était moi ? Moi qui ai pris le contrôle quand le prospectus est arrivé au courrier ?

C'était toi-même, avec la mémoire de qui tu es.

Qui suis-je ? demandai-je.

Tout le monde.

Stupéfait, je répétais : *Tout le monde ?*

Pas de réponse, juste les pulsations d'amour.

Qu'est-ce que je vais faire ? demandai-je.

Tu as demandé à être brisé, répondit SIVA. Et guéri. Ceci est le moment de ton effondrement et de ta guérison. Tu seras changé.

Et je continuerai ?

La chaleur de son amour me consuma comme un invisible nuage de lumière. Il répondit : Et tu continueras. Rien n'est jamais perdu.

Je ne peux pas me perdre ? demandai-je.

Il n'existe nulle part où les choses pourraient aller. Il n'y a que cet endroit et nous. Pour les siècles des siècles.

Je réalisai alors que SIVA et moi n'avions jamais été séparés, qu'il avait juste sombré dans le silence de temps en temps. Je

me sentais fatigué, maintenant ; j'avais dérivé peu au-dessus des *mesas* et je désirais me reposer. Le sentiment de la présence de SIVA s'amenuisait, comme s'il se retirait. Mais il restait là, comme une lampe baissée, baissée mais non éteinte. Comme un enfant, j'avais cru qu'une chose qu'on ne voyait plus n'existait plus. Pour un bébé, lorsque ses parents quittent la pièce ils cessent d'être. Mais en grandissant il se met à comprendre les choses différemment. Ils sont là même quand il ne peut pas les voir, ou les toucher, ou entendre leur voix. C'est une des premières leçons. Mais elle n'est peut-être pas toujours complètement assimilée.

Je savais donc à présent qui était SIVA ; c'était mon père, mon vrai père, d'une race que j'abandonnais fréquemment pour venir sur ce monde, puis repartir, puis revenir, à la poursuite de quelque but invisible et lointain qui restait à comprendre. Peut-être la quête était-elle le but. En m'en approchant un tout petit peu, je le compris. Le renversement de Ferris Fremont était une étape sur le chemin, pas un but mais un moment décisif, à partir duquel je continuerais comme avant. Changé dans une certaine mesure, mais changé par mon père, non par ce que j'aurais fait. Car, je le savais désormais, c'était SIVA lui-même qui agissait, à travers moi. Le mérite lui revenait.

Nous sommes des gants, songeai-je, que notre père enfle pour réaliser ses objectifs. Quelle joie d'être cela, de servir à quelque chose. De faire partie d'un organisme plus grand ; d'en être les prolongements dans l'espace et le temps, dans le monde du changement. Et influencer ce changement – c'était la plus grande joie de toutes.

Je peux te fournir mes instructions sans recourir au satellite, me dit SIVA par la pensée. C'est un truc à leur montrer, un joujou brillant. Pour les faire comprendre. Quand il émettait, il a accompli sa tâche ; il a servi à t'ouvrir l'esprit et à ouvrir l'esprit d'autres personnes. Une fois ouverts, ces esprits-là ne se refermeront jamais. Le contact est établi et le circuit est en place. Cela restera ainsi.

Je suis relié, dans ce cas, réalisai-je. Pour toujours.

Tu t'es souvenu. Tu sais. Il n'y aura plus d'oubli, désormais. Prends courage.

Merci, dis-je.

Les *mesas* rougeâtres, la plaine étale en dessous de moi, s'évanouirent ; les cieux se refermèrent et le bruit du grand vent diminua lentement.

SIVA n'était plus dans mon champ de vision, son visage s'était détourné de moi, emporté dans son cycle. Je n'éprouvai cette fois aucune impression de perte, contrairement à toutes les fois précédentes.

Fils de la Terre et du ciel étoilé. Le vieux rite, la révélation faite à l'ancien initié. J'avais subi les cérémonies orphiques, au fond des sombres cavernes, pour émerger tout à coup dans la chambre de lumière, pour découvrir la tablette d'or qui me rappelait ma propre nature et mon passé : voyage dans l'espace à partir d'Albemuth, l'étoile lointaine, la migration vers cette planète, pour nous y fondre et échapper à nos ennemis semblables à des taupes. Ces ennemis n'avaient pas tardé à nous suivre, et le jardin que nous avions construit avait été pollué et empoisonné par leur présence, par leurs déchets. Nous avons sombré dans la vase ; nous étions devenus à demi aveugles ; nous avons tout oublié jusqu'à ce que l'on nous rende la mémoire. Jusqu'à ce que la mémoire nous soit rendue par la voix qui tournoyait dans les cieux proches, et qui y avait été installée pour le cas où une calamité, une rupture dans la chaîne de continuité se produirait. Une telle rupture s'était produite. Et, en ce moment, la voix s'activait automatiquement Et nous informait du mieux qu'elle pouvait de ce que nous ne savions plus.

Et les Russes photographiaient effectivement le satellite ETI, l'envahisseur, ils le trouveraient vieux et piqueté. Il était là depuis des milliers d'années. Quelle surprise ce serait pour eux ; eux aussi, peut-être, se souviendraient... Jusqu'à ce que les ennemis pareils à des taupes leur ferment l'esprit et qu'ils réoublient. Jusqu'à ce qu'on les *fasse* réoublier, jusqu'à ce que le paysage déformé, obscurci par l'atmosphère empoisonnée, occlût leurs sens et leurs pensées, et qu'ils retombent, comme avant.

Des cycles récurrents, songeai-je, de retour à la conscience pour quelque temps, puis de retombée dans le sommeil. Moi,

comme tous les autres, j'avais dormi, mais je m'étais réveillé par la suite ; ou plutôt, j'avais été délibérément tiré de mon sommeil. La voix d'un ami m'avait appelé, alors qu'elle évoluait parmi les rangées de blé nouveau, au milieu de la vie nouvelle, et je l'avais entendue et reconnue. Cette voix appelait en permanence, cherchait en permanence à nous réveiller, nous qui dormions. Peut-être finirions-nous par reprendre conscience. Par renouer contact avec la race de nos parents au-delà des étoiles... Comme si nous n'étions jamais partis.

Albemuth. Notre foyer originel. Nous étions des errants, des exilés, tous, que nous le sachions ou non. Peut-être la plupart d'entre nous désiraient-ils oublier. La mémoire – la conscience de notre véritable condition, de notre identité – était trop pénible. Nous devons faire de cet endroit notre foyer, et ne rien nous rappeler d'autre. C'était plus facile comme ça.

La simplicité de l'inconscience. La méthode la plus aisée. Mortelle par ses conséquences : privés de mémoire, nous avons succombé devant notre ennemi. Nous l'avions oublié, lui aussi, et avons été dépassés et surpris. C'était le prix que nous devons payer.

Nous le payions maintenant.

24

Quand je repris conscience, je me retrouvai en salle de réanimation ; une infirmière me prenait le pouls. J'avais mal dans la poitrine ; je respirais difficilement. Un masque à oxygène me recouvrait le nez. Et j'avais une faim de loup.

« Eh bien, fit-elle gaiement. On a fait un gros bobo à sa petite voiture ?

— Que m'est-il arrivé ? parvins-je à articuler.

— Le Dr Wintaub vous racontera le travail qu'il a fait sur vous, dit l'infirmière. Dès qu'on vous aura transporté dans votre chambre.

— Avez-vous prévenu... ?

— Votre femme est en route.

— Dans quelle ville sommes-nous ?

— Downey.

— Je suis loin de chez moi », dis-je.

Une demi-heure après qu'on m'eut conduit à l'étage dans une chambre à deux lits, le Dr Wintaub entra pour m'examiner.

« Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il en me prenant le pouls.

— Une mauvaise migraine », répondis-je. Je ne me rappelais pas avoir jamais subi une telle migraine ; elle n'était égale que par la douleur que j'avais éprouvée le soir où SIVA m'avait informé de la malformation congénitale de Johnny. Et ma vue semblait de nouveau atteinte, aussi.

« Vous avez traversé une rude épreuve. » Le Dr Wintaub tira les couvertures, inspecta mes pansements. « Vous avez eu le poumon perforé par une côte cassée, dit-il. C'est la raison pour laquelle nous avons dû ouvrir la cage thoracique. Vous êtes ici pour quelque temps, je le crains. Le volant de votre voiture vous a touché à la tête et a provoqué la majeure partie des dommages... » Il s'interrompit brusquement. « Qu'y a-t-il ? » demandai-je, effrayé par ce qu'il avait pu découvrir.

« Je reviens dans une minute, monsieur Brady. » Le Dr Wintaub quitta la chambre ; j'étais laissé à mes réflexions. Il revint alors accompagné de deux aides-soignants. « Je veux qu'on ôte ces pansements, déclara Wintaub. De même que ces éclisses. Je veux examiner la plaie. »

Ils se mirent à défaire les bandes avec une délicatesse extrême. Le Dr Wintaub observait la scène d'un œil critique. Je ne sentais rien, ni gêne ni douleur. Le mal de tête persistait ; tout se passait comme lors d'une migraine typique, avec une étincelante grille d'une lumière d'un rose extraordinairement intense dans mon œil droit, un champ de couleur trouble qui se déplaçait lentement de gauche à droite. « Voilà, docteur. » Les aides-soignants reculèrent. Le Dr Wintaub s'approcha ; je sentis ses doigts prestes me toucher la poitrine. « J'ai fait cette opération, murmura-t-il. Il y a environ deux heures. (Il examina sa montre.) Il y a deux heures et dix minutes.

— Pourriez-vous me regarder les yeux ? fis-je. C'est là que j'ai mal. »

Impatiemment, le Dr Wintaub me braqua une lampe dans les yeux. « Suivez la lumière du regard, souffla-t-il. Vous suivez très bien. » Il revint à ma poitrine. Aux deux aides-soignants, il déclara : « Emmenez-le en bas, à la section radio, et faites-moi une série complète de clichés du thorax.

— Pas de problèmes si on le bouge, docteur ? demanda l'un des aides-soignants.

— Soyez juste extrêmement prudents », dit Wintaub.

On me roula en salle de radio, où l'on prit des clichés de mon thorax, toute une série, à la suite de quoi on me reconduisit à ma chambre. Pendant mon attente en salle de radio, je m'étais débrouillé pour me relever suffisamment pour voir ma propre poitrine.

Une ferme ligne rose la barrait. L'incision avait cicatrisé.

Pas étonnant que le Dr Wintaub ait voulu faire immédiatement les radios ; il devait savoir si les dommages internes étaient eux aussi réparés.

Bientôt, deux médecins que je ne connaissais pas entrèrent et entreprirent de m'examiner ; ils avaient emmené des infirmières et de l'équipement. Je restai allongé sans mot dire,

les yeux au plafond. Mon mal de tête avait commencé à se dissiper, ce dont je me félicitais, et ma vue devenait plus claire, hormis un halo résiduel de phosphènes roses. Compte tenu de ce que j'avais vu de ma poitrine, et sachant ce que les phosphènes roses signifiaient, je compris la situation. SIVA s'était occupé de mon cas, comme il s'était occupé de celui de Johnny, avec le maximum d'économie de moyens : intervention chirurgicale normale puis, sous l'influence du satellite et de ses émissions, rétablissement anormalement rapide. J'étais sans doute prêt à quitter l'hôpital.

En tout cas, il y avait un problème avec les toubibs. Ils n'avaient jamais rencontré un truc pareil.

« Quand est-ce que je pourrai sortir, à votre avis ? » demandai-je au Dr Wintaub lorsqu'il se présenta après l'heure du dîner ; j'étais assis dans mon lit et je mangeais un repas ordinaire. Je me sentais bien, maintenant. Le médecin s'en aperçut. Ça ne paraissait pas lui plaire.

« Ceci est un centre hospitalo-universitaire, dit-il.

— Vous voulez que les internes me voient ?

— C'est exact.

— La cage thoracique s'est réparée toute seule ?

— Complètement, pour autant que nous puissions en juger. Mais nous allons devoir vous garder sous observation ; il peut s'agir d'une guérison superficielle.

— A-t-on prévenu ma femme ?

— Oui, elle est en route. Je lui ai dit que l'opération avait été réussie. Monsieur Brady, avez-vous jamais été opéré auparavant ?

— Oui.

— A-t-on noté un taux de récupération hautement accéléré ? Une guérison des tissus exceptionnellement rapide ? »

Je ne répondis rien.

Le Dr Wintaub demanda : « Pouvez-vous expliquer cela, monsieur Brady ?

— Production hormonale, dis-je.

— Impossible.

— J'aimerais être autorisé à quitter l'hôpital, dis-je. Pour pouvoir rentrer chez moi ce soir avec ma femme.

— C'est hors de question, monsieur Brady. Après une opération d'une telle gravité...

— Je vous signerai une décharge, dis-je. Départ contre avis médical. Apportez-moi les formulaires.

— En aucun cas, monsieur Brady. Je ne coopérerai pas avec vous. Nous allons vous étudier jusqu'à ce que nous sachions ce qui s'est produit dans votre corps après l'opération. Quand on vous a ramené ici, un de vos poumons était presque...

— Apportez-moi mes vêtements.

— Non. » Le Dr Wintaub quitta la chambre. La porte se referma sur lui.

Je sortis de mon lit et explorai la penderie et les tiroirs. Pas de vêtements, à l'exception d'une robe de malade. Je l'enfilai. S'il le fallait, je m'en irais dans cette tenue. Ni le docteur Wintaub ni l'hôpital ne pouvaient me garder, compte tenu de mon rétablissement complet.

Ce rétablissement ne faisait aucun doute. Je le sentais dans mon corps, et j'en étais conscient dans mon esprit, aussi conscient que je l'avais été le soir où j'avais perçu la malformation congénitale de Johnny. Le seul problème qui se posait, c'était de rentrer. Et c'était un problème mineur. Je quittai la chambre d'hôpital et descendis le couloir en jetant un coup d'œil dans les chambres restées ouvertes, jusqu'à ce que j'en trouve une où il n'y avait personne. Les patients étaient sortis prendre un peu d'exercice après avoir fini de dîner. J'entrai dans la chambre et ouvris la penderie. Je n'y découvris qu'une paire de pantoufles en peluche, une robe de femme en tissu imprimé de couleurs vives avec décolleté plongeant dans le dos, et un turban en étoffe pastel. Il vaudrait mieux que j'aie l'air d'une femme, me dis-je ; c'est un homme qu'ils rechercheraient. Heureusement, la femme à qui ces vêtements appartenaient était fortement charpentée ; je parvins à les enfiler tous et, après avoir déniché une paire de lunettes noires dans un tiroir, je repartis dans le couloir.

Personne ne m'arrêta ni ne s'occupa de moi alors que je suivais le couloir vers la cage d'escalier. Quelques instants plus tard, j'étais parvenu au rez-de-chaussée et j'étais dehors sur le

parking. Tout ce qui me restait à faire, c'était de m'asseoir sur un banc et surveiller les voitures qui arrivaient jusqu'à ce que j'aperçoive la Maverick de Rachel.

Je trouvai un banc en retrait, m'assis et attendis.

Après un intervalle de temps indéfini – ma montre avait disparu, soit qu'elle eût été détruite, soit qu'elle se trouvât dans le coffre-fort de l'hôpital – la Maverick verte se gara en hâte sur une place de parking et Rachel et Johnny en émergèrent, tous deux affolés et échevelés.

Quand Rachel passa au pas de course dans l'allée à hauteur de mon banc, je me levai et déclarai : « Allons-nous-en. »

Elle s'immobilisa et me considéra, stupéfaite.

« Je ne t'aurais pas reconnu, dit-elle enfin.

— Ils ne voulaient pas me laisser partir. » Je me dirigeai vers la voiture en lui faisant signe de me suivre.

« Tu peux t'en aller ? Je veux dire, tu te sens assez en forme ? Le médecin m'a dit que tu avais subi une grave opération du thorax...

— Je vais bien, dis-je. Le satellite m'a soigné.

— Alors le satellite est bien à l'origine de tes expériences.

— Ouais, fis-je en montant dans la voiture.

— Tu as effectivement l'air en bonne forme physique... Mais tu as vraiment une drôle d'allure avec ces vêtements-là.

— Tu pourras récupérer mes affaires personnelles demain, dis-je en claquant la portière derrière moi. Salut Johnny, lançai-je à mon fils. Tu reconnais Papa ? »

Mon fils me regarda avec aigreur et méfiance.

« Le satellite aurait pu te fournir de meilleurs vêtements, fit Rachel.

— Je ne crois pas qu'il se charge de ça. Il faut trouver ça soi-même. C'est ce que j'ai fait.

— Tu aurais peut-être dû patienter jusqu'à ce qu'il ait une idée », dit Rachel. Elle me lança un regard en sortant du parking de l'hôpital. « Je suis contente que tu ailles bien. »

Alors que nous nous acheminions vers l'autoroute, je me dis en mon for intérieur que j'avais certainement reçu des instructions pendant que j'étais sous anesthésie. SIVA avait-il arrangé mon accident pour pouvoir me parler ? Non, SIVA avait

dirigé ma remise sur pied pour pouvoir œuvrer à travers moi. Il avait profité d'une situation néfaste pour en tirer quelque chose : la meilleure conversation que nous ayons jamais eue et que nous n'aurions sans doute jamais. Mon savoir actuel est illimité, pensai-je. Les pièces principales sont en place. Quel ravissement que de nous retrouver, SIVA et moi ! Le père et le fils, de nouveau réunis. Après des millénaires. Leurs relations rétablies.

Mais je comprenais quelque chose d'autre, qui n'était pas positif. Nous n'avions pas vraiment une chance de destituer Fremont. Pas vraiment. Grâce à ma position chez Progressive Records, nous pouvions faire quelque chose ; nous pouvions répandre ce que nous savions sous forme subliminale dans un trente-trois tours, enfoui dans les arrangements et les textes des choristes, mêlé aux superpositions de sons que nos tables de mixage nous permettaient d'obtenir. Avant que la police ne nous coince, nous pouvions révéler ce que nous savions, Sadassa et moi, à des centaines, des milliers ou même des millions d'Américains. Mais Ferris Fremont resterait au pouvoir. La police nous anéantirait, fabriquerait des contre-documents et des contre-preuves ; nous disparaîtrions et le régime survivrait.

Pourtant, ça valait le coup de le faire. J'en avais la certitude absolue ; c'était SIVA qui avait déclenché tout cela, et SIVA ne pouvait pas se tromper. Il ne nous aurait pas réunis, Sadassa et moi, il ne m'aurait pas submergé d'informations et de secours si ça n'en avait pas valu la peine. Et pour que ça en vaille la peine, il n'était pas nécessaire que nous remportions une victoire complète. Nous n'avions besoin que d'un certain type de victoire, dans les limites du raisonnable. Nous pouvions, peut-être, déclencher un processus que d'autres, plus nombreux et plus puissants, mèneraient à son terme un jour futur.

La volonté de SIVA ne s'accomplissait pas complètement sur terre. C'était le royaume de l'ennemi, du Prince de ce monde, SIVA ne pouvait que travailler à l'intérieur de ce monde, travailler avec un mince reliquat d'individus ; il était le parti minoritaire, ici ; il s'adressait d'une voix encore modeste à un homme ou une poignée d'hommes, depuis le maquis, pendant

les heures de sommeil ou au cours d'une opération. Il finirait par gagner. Mais pas maintenant. Ces temps n'étaient pas ceux de la fin, après tout. Les temps de la fin étaient toujours sur le point d'arriver mais n'étaient jamais là, ils étaient toujours proches et nous influençaient mais ne se réalisaient jamais.

Bon, conclus-je, nous allons faire de notre mieux. En sachant avec foi que ça valait le coup.

Alors que nous roulions, je dis à Rachel. « J'ai rencontré une fille. Il faut que je travaille avec elle. Il se peut que tu n'approuves pas – il se peut que personne n'approuve, mais ça doit être fait. Ça peut nous détruire tous. »

Rachel, qui conduisait avec prudence, demanda : « C'est SIVA qui te l'a dit ?

— Oui.

— Fais ce que tu as à faire, fit Rachel d'une voix basse, tendue.

— Je le ferai », dis-je.

Je n'avais pas encore discuté de sa mère avec Sadassa Silvia. À sa connaissance, je n'avais pas d'informations sur son passé. C'était le premier pas à franchir, parler de Mme Aramchek. L'amener à me dire ouvertement ce que SIVA et le réseau de communications avaient déjà transféré de leurs banques de données dans mon cerveau. Nous ne pourrions pas travailler ensemble autrement.

Le meilleur endroit pour lui parler, décidai-je, serait un bon restaurant bien tranquille ; comme ça, nous écarterions la possibilité de nous faire piéger par un micro du gouvernement. Je l'appelai donc du bureau et l'invitai à dîner.

« Je ne suis jamais allée chez *Del Rey*, dit-elle. Mais j'en ai entendu parler. Ils font une cuisine comme dans les restaurants de San Francisco. Je suis libre jeudi soir. »

Le jeudi, j'arrêtai ma voiture devant chez elle, la fis monter, et nous nous retrouvâmes bientôt assis dans un box en retrait de la salle à manger principale de chez *Del Rey*.

« Qu'est-ce que vous voulez me dire ? » demanda-t-elle alors que nous mangions nos salades.

« Je suis au courant pour votre mère, dis-je. Et Ferris Fremont.

— Que voulez-vous dire ? »

D'une voix assez basse pour notre sécurité, je déclarai : « Je sais que votre mère était chargée d'organisation pour le parti communiste. »

Les yeux de Sadassa s'écarquillèrent derrière ses épais verres de lunettes. Elle me fixait ; elle avait arrêté de manger.

« Je sais aussi, fis-je doucement, qu'elle a enrôlé Ferris Fremont peu avant ses vingt ans. Je sais qu'elle l'a formé pour devenir une taupe, pour qu'il se lance dans la politique sans donner signe de ses véritables opinions et de ses véritables affiliations. »

Sans me quitter des yeux, Sadassa déclara : « Vous êtes vraiment cinglé.

— Votre mère est morte, et le Parti – Ferris Fremont – pense donc que le secret est bien protégé. Mais dans votre enfance vous avez vu Fremont avec votre mère et vous avez surpris assez de leurs conversations. Vous êtes la seule personne étrangère aux rangs les plus élevés du Parti qui soit au courant. C'est pour ça que le gouvernement a tenté de vous supprimer avec un cancer. Ils ont découvert que vous étiez vivante bien que votre nom ait changé, et que vous saviez. Ou bien ils vous soupçonnent de savoir. Il faut donc qu'on vous tue. »

Sadassa, figée sur place, fourchette à demi levée, continuait de me fixer dans un silence stupéfait.

« Nous sommes destinés à travailler ensemble, poursuivis-je. Cette information passera sur un disque, un album de folk, sous forme de petites quantités de données subliminales distribuées de manière que quelqu'un absorbe inconsciemment le message après écoutes répétées. L'industrie du disque dispose de techniques qui lui permettent d'obtenir ça ; on le fait sans arrêt, quoique le message doive être simple. "Ferris Fremont est un rouge." Rien de compliqué. Un mot dans un morceau, un autre dans le suivant... Peut-être huit mots au maximum. Juxtaposés lors des réécoutes. Comme un code. Je veillerai à ce que l'album sature le pays ; nous en inonderons le marché – un énorme pressage d'origine. Il n'y aura qu'un pressage et qu'une diffusion, parce que dès que les gens se mettront à transliminer le message les autorités interviendront et détruiront tous... »

Sadassa retrouva la voix. « Ma mère est vivante. Elle travaille pour les œuvres de l'Église ; elle habite à Santa Ana. Il n'y a rien de vrai dans ce que vous dites. Je n'ai jamais entendu un tel tissu de conneries. » Elle se dressa, posa sa fourchette, se tamponna la bouche ; elle semblait au bord des larmes. « Je rentre chez moi. Vous êtes complètement atteint ; j'ai entendu parler de votre accident sur l'autoroute ; c'était dans le *Register*. Ça a dû vous bousiller le ciboulot ; vous êtes givré. Bonsoir. » Elle s'éloigna rapidement du box, sans jeter un regard derrière elle.

Je restai seul, assis en silence.

D'un seul coup elle fut de retour, debout près de moi, penchée pour me parler à l'oreille d'une voix sourde, dure. « Ma mère est une républicaine qui a les pieds sur terre et elle l'a été toute sa vie. Elle n'a jamais rien eu à voir avec les politiciens gauchistes, et sûrement pas avec le parti communiste. Elle n'a jamais rencontré Ferris Fremont, quoiqu'elle ait assisté à un meeting au stadium d'Anaheim au cours duquel il prononçait un discours – c'est le plus près qu'elle l'ait jamais approché. C'est juste une personne ordinaire, affligée du nom d'Aramchek, qui ne veut rien dire. La police est venue l'interroger plusieurs fois à cause de ça. Vous voulez la rencontrer ? »

La voix de Sadassa s'était faite furieusement aiguë.

« Je vais vous la présenter ; vous pourrez lui demander. C'est de dire des trucs dingues comme ceux-là qui rend les gens... Oh ! et puis peu importe. » Elle s'éloigna une fois de plus à grandes enjambées ; cette fois-ci, elle ne revint pas.

Je ne comprends pas, me dis-je. Est-ce qu'elle ment ?

Ébranlé, je fis en sorte de terminer mon plat, avec l'espoir qu'elle allait reparaître, se rasseoir et revenir sur ce qu'elle avait dit. Elle ne le fit pas. Je payai l'addition, grimpai dans la Maverick et rentrai lentement chez moi.

Lorsque j'ouvris la porte de l'appartement, Rachel m'accueillit avec une seule phrase cassante :

« Ta petite amie a appelé.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle est au *La Paz Bar* à Fullerton. Elle m'a demandé de te dire qu'elle est allée là-bas à pied de chez *Del Rey*, qu'elle n'a pas un sou pour payer un taxi, et qu'elle veut que tu retournes en voiture à Fullerton, au bar, que tu l'y prennes et que tu la ramènes chez elle.

— Très bien.

— Tu crois qu'elle et toi, vous parviendrez à expulser Ferris Fremont de son poste ? lança-t-elle dans mon dos, sardonique. Toi, elle et SIVA ? Ce satellite ? »

Je m'arrêtai à la porte. « Non. Je ne le crois pas. Peut-être une dictature moins importante dans un autre univers. Un despote à la tête de l'Amérique dans un monde parallèle qui

n'est pas aussi mauvais que celui-ci – mais *ce* monde, *ce* tyran, non.

— J'envie les habitants de cet univers-là.

— Moi aussi. » Je quittai l'appartement et roulai de Placentia jusqu'au *La Paz Bar* sur Harbor Boulevard à Fullerton.

Le *La Paz Bar* est extrêmement sombre, et quand j'entrai je ne la vis nulle part. Je finis par distinguer sa silhouette menue ; elle était assise seule à une petite table au fond, son sac à main devant elle à côté d'un verre vide et d'une assiette de chips de maïs.

Prenant un siège, je lui dis : « Je suis désolé d'avoir dit tout ça.

— Ça va, fit Sadassa. Vous étiez censé le dire. J'ignorais simplement comment réagir – il fallait que je sorte de ce restaurant. Trop de gens, trop de foule. Je n'avais pas d'instructions à ce moment-là sur le discours à tenir. Vous m'avez prise par surprise.

— Qu'est-ce qui est vrai, alors ? Ce que j'ai dit ? À propos de votre mère ?

— À la base, oui. J'ai reçu des instructions depuis que je vous ai vu ; je sais ce que je suis censée dire. Vous devez rester assis là jusqu'à ce que j'aie fini de parler.

— D'accord.

— Ce que vous m'avez dit provenait du satellite. Il est impossible que vous l'ayez appris autrement.

— C'est exact, dis-je.

— L'information que vous m'avez débitée vous présentait à moi comme un membre de notre organisation, un nouveau ; cette information est une étape initiale de la compréhension de la situation, mais l'histoire ne s'arrête pas là. Je dois vous initier plus avant dans l'organisation en...

— Quelle organisation ?

— Aramchek, dit Sadassa.

— Alors Aramchek existe.

— Bien entendu. Pourquoi Ferris Fremont passerait-il la moitié de son temps à essayer de piétiner un groupe qui serait imaginaire ? Aramchek comprend des centaines, peut-être des milliers de personnes, ici et en Union soviétique. Je ne sais pas

vraiment combien. Le satellite joint chacun d'entre nous directement et sur une base individuelle, si bien qu'il est seul à savoir qui, combien, où nous sommes et ce que nous avons à faire.

— Qu'est-ce qu'Aramchek ? demandai-je.

— Je viens de vous le dire. Des gens ici et là contactés et informés par le satellite. Le satellite lui-même s'appelle Aramchek ; c'est de là que nous tirons notre nom. Vous êtes un membre d'Aramchek, introduit à l'initiative du satellite. C'est toujours par la volonté du satellite que quelqu'un est recruté – exactement comme vous l'avez été : distingué, sélectionné. Nous, vous et moi et les autres, sommes les gens d'Aramchek, les interprètes d'un esprit composite émanant du satellite, qui reçoit à son tour ses instructions par réseau des planètes du système d'Albemuth.

« Albemuth est le nom correct de l'étoile que nous appelons Fomalhaut. Nous en sommes venus à l'origine, mais l'esprit qui contrôle le satellite n'est pas comme le nôtre ; il est plutôt... (elle marqua une pause) bien supérieur. La forme de vie dominante sur les planètes d'Albemuth. Alors que nous sommes une forme de vie moins évoluée. On nous a donné notre liberté il y a des dizaines de milliers d'années, et nous avons émigré ici pour fonder notre propre colonie. Quand nous avons sombré dans d'accablantes difficultés, le satellite a été dépêché pour nous venir en aide, pour servir de liaison avec le système d'Albemuth.

— Je savais déjà la majeure partie de tout ça », dis-je.

Sadassa poursuivit. « Il y a une chose que vous ne savez pas, ou plutôt que vous ne réalisez pas. Ce qui s'est produit est un transfert de formes de vie plasmatiques hautement évoluées des planètes d'Albemuth via le réseau de communications vers le satellite puis, de là, vers la surface de cette planète. Techniquement parlant, la Terre subit une invasion. C'est ça qui se passe en réalité.

« Le satellite l'a déjà fait autrefois – il y a deux mille ans, pour être exacte. Ça n'a pas marché, cette fois-là. Les récepteurs finirent par se faire détruire et les formes de vie plasmatiques s'enfuirent dans l'atmosphère, emportant l'énergie des récepteurs.

« Vous-même, personnellement, avez été envahi par une forme de vie plasmatique expédiée sous forme d'énergie pour s'emparer de vous et contrôler vos actes. Nous, les membres de l'organisation, sommes des sites récepteurs pour ces êtres plasmatiques de nos planètes d'origine, une sorte de cerveau collectif – voilà en quoi nous consistons désormais, pour notre propre bénéfice. Ils viennent en tout petit nombre, toutefois, dans le but de nous aider ; il ne s'agit pas là d'une invasion massive, plutôt d'une petite, très sélective. C'est après mûre réflexion qu'on vous a choisi comme site récepteur ; pareil pour moi. Sans cette possession, nous ne pourrions pas réussir. Il se peut que nous ne réussissions pas, d'ailleurs.

— Que nous ne réussissions pas à quoi faire ?

— À déloger Ferris Fremont.

— C'est donc un objectif majeur ?

— Oui. (Elle hocha la tête.) Un objectif majeur ici, dans les termes limités de cette planète. Vous êtes devenu une entité composite, en partie humaine et en partie... eh bien, ils n'ont pas de nom. Étant composés d'énergie, ils se fondent les uns dans les autres, se séparent et reprennent leur forme composite, comme une bande dans l'atmosphère de leurs planètes natales. Ce sont des esprits atmosphériques hautement évolués qui ont autrefois possédé des corps matériels. Ils sont très vieux ; c'est la raison pour laquelle, lorsque vos expériences quasi théoleptiques ont commencé, vous avez eu l'impression qu'un individu très ancien prenait possession de vous, avec de très anciens souvenirs.

— Oui, dis-je.

— Vous pensiez que c'était un être humain qui était mort, dit Sadassa. Non ? C'est ce que j'ai pensé aussi quand ça m'est arrivé. J'ai imaginé toutes sortes de choses – j'ai exploré tout le registre des hypothèses. SIVA nous...

— C'est moi qui ai inventé ce nom, coupai-je.

— On vous l'a donné ; on vous l'a mis dans la tête. C'est comme ça que nous nous référons tous à lui. Bien sûr, il ne s'appelle pas comme ça ; c'est juste une étiquette, une analyse de ses propriétés, SIVA nous accorde une récréation au cours de laquelle nous pouvons formuler des théories acceptables pour

notre esprit de manière à atténuer le choc. Finalement, quand nous sommes prêts, on nous fait part de la vérité. C'est un coup assez dur à encaisser, Nick, quand on découvre que la Terre est en train de subir une invasion sélective ; ça évoque les images terrifiantes d'insectes martiens, hauts comme des immeubles, qui atterrissent et abattent le Golden Gate Bridge. Mais ce qui se passe maintenant n'est pas comme ça ; c'est pour notre bien, SIVA est sélectif, prudent et prévenant, et son unique adversaire est notre propre adversaire.

— Est-ce que ces formes de vie plasmatiques s'en iront une fois que Ferris Fremont aura été détruit ? demandai-je.

— Oui. Elles sont venues plusieurs fois par le passé, ont apporté assistance et connaissances – connaissances médicales en particulier – et sont reparties. Elles sont nos protectrices, Nick ; elles viennent quand nous avons besoin d'elles puis s'en vont.

— Ça colle avec ce que je sais déjà », dis-je. Je m'aperçus que mon corps tremblait, comme si j'avais froid. « Est-ce que je peux demander à la serveuse de m'apporter quelque chose à boire ? demandai-je à Sadassa.

— Bien sûr. Si vous avez assez d'argent, je reprendrais bien la même chose. Un margarita. »

Je commandai deux margaritas.

« Bon », fis-je alors que nous sirotions nos cocktails, « c'est beaucoup plus facile pour moi maintenant. Je n'ai pas à vous convaincre.

— J'ai déjà la matière, c'est rédigé, déclara Sadassa.

— Quelle matière ? » demandai-je. Puis je compris. Celle qu'il faudrait insérer dans le trente-trois tours sous forme d'informations subliminales. « Oh ! fis-je, saisi. Je peux y jeter un coup d'œil ?

— Je n'ai rien sur moi. Je vous donnerai ça dans les prochains jours. Il faut que ça figure sur un disque que vous espérez très bien vendre ; vous pouvez le faire enregistrer par n'importe qui, de préférence l'un de vos artistes les plus populaires. Dans la mesure du possible, il faudrait que l'album fasse un tabac. Ce projet est en cours d'élaboration depuis des années, Nick. Depuis dix ou douze ans. Il ne doit pas foirer.

— C'est un message de quel genre ?

— Vous verrez. En temps voulu. (Elle sourit.) À première vue, ça n'a l'air de rien.

— Mais vous savez ce qu'il y a vraiment derrière ?

— Non, dit Sadassa. Pas complètement. C'est une chanson sur "le temps des parties". Ça dit quelque chose comme "Venez aux parties"⁸. Bien sûr, ça fait tout de suite penser aux surprises-parties ; vous voyez. Et ensuite, les paroles glissent vers "On vous attend *au parti*". Le chanteur dit : "On vous attend tous au parti." Et un groupe de choristes chante : "Êtes-vous tous au parti ? Tout le monde est présent au parti ?" Il faut vraiment tendre l'oreille pour entendre qu'ils disent : "Tout le monde est *président* au parti ?", tandis que le chanteur se lance dans un truc du genre "Venez aux parties" et qu'on prononce en même temps le mot "président" qui est répété, en fait, par un ensemble de répons : "Le président, le président, le président, fait – a fait – partie du parti", et ainsi de suite. J'ai réussi à comprendre ce passage. Mais j'en ai été incapable pour le reste.

— Wow », fis-je. J'étais terrifié ; je voyais comment le collage sonore pouvait être exploité pour déboucher sur une superposition de voix.

« Mais l'album en question, dit Sadassa, que vous autres à Progressive Records allez créer et sortir, ne contient que la moitié de l'information. Il y a un autre disque en cours de production ; je ne sais ni par qui ni où, mais SIVA fera en sorte de synchroniser sa mise en vente avec celle du vôtre, et les bribes d'informations contenues dans chacun des albums, une fois réunies, s'ajouteront pour constituer le message définitif. Par exemple, une des chansons de l'autre disque pourrait commencer par "En mil neuf cent quarante et un", ce qui est l'année où Fremont a rejoint le parti communiste. Isolée, cette date ne veut rien dire ; mais les disc-jockeys passeront d'abord

8 Cette traduction inélégante tente de rendre compte du double sens du terme *party*. L'expression *join the party* signifie à la fois « venir à la fête » et « adhérer au parti ». John Lennon avait utilisé un procédé semblable dans sa chanson *Come together*, écrite pour soutenir le pape du L.S.D., Timothy Leary, dans sa campagne électorale en Californie (N.d.T.).

un morceau du disque de Progressive et ensuite un morceau de l'autre, et finalement les gens percevront l'ensemble des informations délivrées en même temps comme un message unique et complet. Le hasard réunira les deux moitiés, station après station.

— Nous nous retrouverons avec des gens en train de fredonner en marchant “Le président a adhéré au Parti en 1941” ? lançai-je.

— Quelque chose comme ça, oui.

— Quoi d'autre ?

— “La dame chic”, fit Sadassa.

— Pardon ?

— “La dame chic.” Ce qui, dans la chanson, sera ramené à “Dame chic” ou “Une dame chic”. Sauf que les chœurs transformeront par moments “Une dame chic” en “Aramchek”. Consciemment, les gens en train d'écouter la chanson continueront de construire les mots “Une dame chic”, mais sur un plan inconscient ils absorberont l'information modifiée. On en revient au fameux...

— Je sais où on revient, dis-je. Au fameux morceau sur cet album qui se vend toujours par millions, avec les chœurs qui chantent : “Fumez de la dope, fumez de la dope, tout le monde fume de la dope.” »

Elle poussa son rire de gorge. « Exact.

— Ferris Fremont est au courant, pour le satellite, n'est-ce pas ? demandai-je.

— Ils ont deviné. Correctement deviné. Ils le recherchaient et maintenant, bien sûr, Georgi Moyashka l'a localisé, avec la coopération de nos propres stations. Entre les États-Unis et l'Union soviétique, on a fini par repérer Aramchek – le satellite. Le satellite que Moyashka a fait lancer est armé, bien entendu. Il explosera “accidentellement”, en emportant le satellite Aramchek.

— Peut-on dépêcher un autre satellite ? demandai-je. Depuis Albemuth ?

— Ça prend des milliers d'années. »

Stupéfait, je restai simplement là à la regarder.

« Et ils n'en ont pas encore...

— Il y en a un en chemin. Il arrivera ici bien après que chacun de ceux qui vivent aujourd'hui sur cette planète sera mort. Le satellite Aramchek qui se trouve à l'heure actuelle dans notre ciel y est depuis l'époque du grand empire égyptien, depuis l'époque de Moïse. Vous vous souvenez du buisson ardent ? »

Je hochai la tête. Je connaissais l'impression que faisait un mouvement de phosphènes, occultant la vision : la manifestation d'un feu sans fin. On nous avait aidés depuis longtemps à lutter contre l'esclavage. Mais les jours du satellite étaient désormais comptés. Les Russes pouvaient envoyer un satellite là-haut en... L'idée me pénétra soudain : ils en avaient probablement un sur la rampe de lancement, en attente. Comme lors de la dernière étape de l'installation d'un missile ; chaque chose à sa place. Il ne restait plus qu'à programmer sa trajectoire.

« Le décollage », fit Sadassa comme si elle déchiffrait mes pensées, « aura lieu à la fin de cette semaine. Et le satellite mourra. L'aide et l'information cesseront.

— Comment pouvez-vous prendre ça si calmement ?

— Je suis toujours calme, déclara Sadassa. J'ai appris à me montrer calme toute seule. Nous le savions depuis des mois, que ça allait arriver. Nous possédons les informations dont nous avons besoin – nous avons reçu tout ce que nous devons recevoir. Ça devrait suffire ; le satellite Aramchek a survécu jusqu'à ce qu'il ait fait ce qu'il avait à faire. Il y a suffisamment de formes de vie plasmatiques ici sur terre pour...

— Je ne crois pas que nous pourrions y arriver, dis-je.

— Mais nous ferons le disque.

— Oh ! oui ! dis-je. Nous pouvons commencer demain. Ce soir, si vous voulez. J'ai une ou deux idées sur la personne à qui nous pouvons faire enregistrer ça. Des nouveautés que nous avons prévu de sortir de toute manière, de bons trucs. Des trucs importants que nous avons décidé de promouvoir.

— Bien.

— Pourquoi le satellite a-t-il choisi les juifs comme interlocuteurs, dans le temps ?

— Ils étaient bergers et vivaient à la belle étoile ; il ne s'agissait pas de citadins coupés du ciel. Il y avait deux royaumes, Israël et la Judée ; c'est à la Judée, aux paysans et aux bergers, que SIVA s'est adressé. Vous n'avez pas remarqué qu'on entend mieux l'IA opératrice lorsque le vent souffle du désert ?

— Je me suis posé des questions là-dessus, dis-je.

— Ce que nous recevons, dit Sadassa, ce sont des signaux pararadio, une inclusion de l'émission dans des radiations conçue de manière qu'il soit impossible de trouver un sens au message si on le décode. C'est pour ça que le Dr Moyashka n'est jamais arrivé à déchiffrer les instructions passant du satellite à la Terre ; le signal radio seul ne représente que la moitié de l'information totale. La violente activité phosphénique dont vous faites l'expérience de temps à autre, en particulier lorsque la personnalité plasmatique émet, est stimulée par les radiations, pas par le signal radio. Ce type de radiations nous est inconnu, ici. Réaction phosphénique mise à part, il passe inaperçu, et seul le récepteur subit la réaction phosphénique. Peut-être d'autres organismes souffrent-ils de modifications de leur volume sanguin et de leur tension artérielle, mais c'est tout. »

Je dis : « Ça ne peut pas être la seule raison expliquant que les anciens juifs aient été choisis, le fait qu'ils vivaient en plein air.

— Non, ce n'est pas la seule raison. C'est ce qui les rendait faciles à aborder et à contacter. La position de l'ancienne Judée par rapport aux empires tyranniques était la même que la nôtre vis-à-vis de Ferris Fremont ; ils constituaient un dernier carré d'humanité non assimilée, ayant échappé à la souillure du pouvoir et de la majesté. Ils combattaient toujours les empires, quels qu'ils fussent ; ils luttèrent toujours pour l'indépendance, la liberté et l'individualisme ; ils étaient le fer de lance de l'homme moderne, par opposition à l'écrasante uniformité de Babylone, de l'Assyrie et par-dessus tout de Rome. Ce qu'ils étaient alors pour Rome, c'est ce que nous sommes pour Rome maintenant.

— Mais rappelez-vous ce qui s'est passé en l'an 70 de Notre-Seigneur, quand ils se sont révoltés contre Rome. Le massacre total de leur peuple, la destruction du temple et la dispersion définitive.

— Et vous craignez que ça ne se produise à présent, dit Sadassa.

— Oui.

— Ferris Fremont nous détruira que nous l'attaquions ou non. À la fin de la semaine, il abattra le satellite Aramchek, via la technologie soviétique. En attendant, les APA s'efforcent de localiser toutes les personnalités en tandem engendrées par le satellite – les gens comme vous et moi, Nick. C'est ce qui explique les nécessaires de confession, c'est ce qui explique la croissante surveillance policière. Vous ignoriez ce qu'ils cherchaient lorsqu'ils sont venus vous voir, mais pas eux.

— Ont-ils pris beaucoup d'entre nous ?

— Je ne sais pas, répondit Sadassa. Étant donné que nous entrons rarement en contact les uns avec les autres... comme vous et moi le faisons en ce moment même. Mais j'ai entendu dire que la moitié de l'organisation avait été découverte – individu par individu – et exécutée. On nous tue, quand on nous trouve ; on ne nous met pas en prison. On nous tue souvent comme on a tenté de me tuer : avec des toxines. Les arsenaux gouvernementaux possèdent des toxines très puissantes, utilisées comme armes dans la guerre intérieure. Elles ne laissent pas de traces dans le corps ; aucun coroner ne peut déterminer avec certitude la cause de la mort.

— Mais vous avez survécu, dis-je.

— Ils ne s'attendaient pas à ce que SIVA me guérisse, déclara Sadassa. Les métastases cancéreuses avaient déjà proliféré dans mon corps avant qu'il n'intervienne et ne me soigne. J'en ai été guérie en l'espace d'une journée ; toutes les cellules cancéreuses, même dans ma colonne vertébrale et ma tête, avaient disparu. Les médecins n'en ont pas retrouvé trace.

— Que vous arrivera-t-il quand on détruira le satellite ?

— Je ne sais pas, Nick. fit-elle calmement. Je suppose que je succomberai à un nouvel accès. Ou peut-être pas ; peut-être la guérison par SIVA est-elle permanente. »

Si elle ne l'est pas, réalisai-je, je retrouverai mes lésions thoraciques internes provoquées par l'accident de voiture. Mais je ne dis rien.

« Qu'est-ce qui vous fait le plus peur dans toute cette situation ? demanda Sadassa. L'invasion ? C'est ce que je...

— La fin du satellite, coupai-je.

— Alors vous n'êtes pas effrayé par ce qui vous est arrivé ? Par ce qui nous est arrivé à tous les deux ?

— Non, dis-je. Enfin, si, effrayé dans le bon sens, parce que c'était une telle surprise. Et que je n'y ai rien compris. Mais ça m'a permis d'échapper à la police.

— Vous avez reçu quelque chose par la poste ?

— Oui.

— Ils peuvent détecter la zone approximative visée par une émission massive. Ils savaient que la transmission touchait quelqu'un dans votre coin. Ils ont sans doute expédié – les cryptographes de la police, je veux dire –, ils ont sans doute expédié un matériel du même genre à tous ceux qui habitent près de chez vous. Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— J'ai appelé les flics. Mais ce n'était pas moi, c'était... » J'hésitai, ne sachant pas comment m'y référer.

« L'incandescent, fit Sadassa.

— Quoi ?

— C'est comme ça que j'appelle l'entité plasmatique qui est en moi : "l'incandescent". C'est une description, pas un nom ; il ressemble à un petit œuf de feu pâle. Qui brille de vie ici. (Elle se toucha le front.) Ça me fait bizarre de l'avoir à l'intérieur de moi, vivant et inaperçu. Caché en moi comme il se cache en vous. Les autres ne peuvent pas le voir. Il est à l'abri. (Elle ajouta :) Relativement à l'abri.

— Si je me fais tuer, demandai-je, mourra-t-il avec moi ?

— Il est immortel. (Elle m'observa un instant.) Comme vous l'êtes désormais, Nicholas. Dès que l'incandescent s'est attaché à vous, vous êtes devenu une créature immortelle. Tant qu'il poursuit son chemin, vous le poursuivez avec lui ; lorsque votre corps sera détruit et qu'il s'en ira, il vous emmènera avec vous. Ils ne nous laisseront pas tomber. Vous et moi les avons abrités et protégés, ils nous emporteront dans l'éternité.

— Une récompense ? demandai-je.

— Oui. Pour ce que nous avons fait, ou essayé de faire. Ils accordent autant de valeur à l'effort, à la tentative. Ils jugent le cœur. L'intention. Ils savent que nous ne pouvons pas en faire plus, que si nous échouons, nous échouons. Nous pouvons seulement essayer.

— Vous pensez que nous allons échouer, vous aussi.

Sadassa ne répondit rien. Elle but son verre à petites gorgées.

À la fin de la semaine, l'Union soviétique annonça qu'une mystérieuse explosion s'était produite à bord du satellite d'interception qu'ils avaient lancé pour photographier le satellite ETI. La puissance de la déflagration avait détruit les deux satellites. La cause de la formidable explosion était inconnue, mais on la supposait en rapport avec l'alimentation en combustible du satellite soviétique. Le Dr Moyashka avait ordonné une enquête approfondie.

Deux images seulement du satellite ETI avaient été transmises avant qu'il ne soit détruit ; de façon surprenante, elles le montraient grêlé et de toute évidence partiellement endommagé par les pluies de météorites. Ce que cela impliquait, déclara le Dr Moyashka, c'est que le satellite ETI avait couvert une distance considérable dans l'espace interstellaire avant d'atteindre sa position en orbite autour de la Terre. La conclusion selon laquelle il s'agissait d'un très vieux satellite, depuis longtemps sur orbite, fut rejetée comme non scientifique et en désaccord avec la dialectique marxiste-léniniste.

Et voilà, me dis-je en suivant le sujet aux informations télévisées. Ils ont bousillé Dieu, ou plutôt la voix de Dieu. *Vox Dei*, pensai-je. Désormais effacée du monde.

On devait fêter ça dans pas mal d'endroits, à Moscou.

Eh bien ! pensai-je tristement, une grande époque de l'histoire de l'humanité vient de toucher à sa fin. Rien ne nous instruira, il n'y a rien dans notre ciel pour nous remonter le moral quand nous sommes au plus bas, pour nous relever et nous maintenir en vie, pour soigner nos blessures. À Washington et Moscou, on déclare : « L'Homme est enfin devenu majeur ; il n'a pas besoin d'une aide paternaliste. » Ce qui est une autre façon de dire : « Nous avons supprimé cette aide, et pour la remplacer nous allons gouverner », sans offrir la moindre assistance ; prenant mais ne donnant rien,

commandant mais n'obéissant pas, parlant mais n'écoutant pas, ôtant la vie mais ne la donnant pas. Ce sont les tueurs qui gouvernent désormais, sans ingérences dans leurs affaires ; les songes de l'humanité sont devenus creux.

Ce soir-là, alors que Rachel, Johnny et moi, ainsi que notre chat Pinky, étions couchés ensemble sur le grand lit de notre chambre, une lueur d'un blanc pâle apparut et se mit à envahir la pièce.

Étendu à ma place sur le lit, je réalisai que personne ne pouvait voir cette lueur pâle, sauf moi ; Pinky somnolait, Rachel somnolait, Johnny ronflait dans son sommeil. Moi seul, éveillé, vis la lueur grandir, et je vis qu'elle n'avait aucune source, aucune localisation ; elle emplissait pareillement tous les volumes et conférait à chaque objet une netteté saisissante. Qu'est-ce que c'est ? me demandai-je, et une peur viscérale s'empara de moi. C'était comme si la mort en personne avait pénétré dans la pièce.

La lumière devint si vive que je distinguais chaque détail de ce qui m'entourait. La femme qui dormait paisiblement, le petit garçon, le chat assoupi, ils semblaient gravés à l'eau-forte ou peints, incapables de bouger, impitoyablement révélés par la lumière. En outre, quelque chose baissait les yeux sur nous, qui gisions là comme sur une surface purement bidimensionnelle ; quelque chose qui voyageait et faisait usage de trois dimensions nous étudiait, nous, créatures limitées à deux. Il n'y avait nulle part où se cacher ; la lumière, le regard sans pitié étaient partout.

Nous passons en jugement, compris-je. La lueur a surgi d'un seul coup pour nous exposer, sans prévenir, et maintenant le juge nous examine à tour de rôle. Quelle sera sa décision ? Le sentiment de la mort, de ma propre mort, était profond ; j'avais l'impression d'être inanimé, fait de bois, d'être un jouet sculpté au ciseau et peint... Nous étions tous des joujoux ciselés pour le juge qui nous regardait d'en haut, et il pouvait soulever n'importe lequel d'entre nous – ou nous tous – et le détacher de notre surface peinte au moment où il le désirait.

Je me mis à prier en silence. Puis je priai à voix haute. Je priais, bizarrement, en latin – ce latin que je ne connaissais pas –, prononçant des expressions et des phrases entières, suppliant sans cesse que l'on m'épargne. C'était ça que je voulais. C'était ça que je demandais et demandais encore, dans de nombreuses langues maintenant, dans toutes les langues : que le juge m'ignore et me laisse aller.

La lumière pâle, uniforme, s'affaiblit petit à petit, et je songeai en mon for intérieur : c'est parce que le satellite a disparu. C'est pour ça. La mort a afflué pour combler le vide. Lorsque la vie a été anéantie, ce qui subsiste est inerte. Je suis en train d'assister au retour de la mort.

Le lendemain, Rachel remarqua que Pinky avait l'air malade ; il restait assis sans bouger et une fois, alors qu'il était assis, sa tête s'affaissa vers l'avant et heurta le plancher, comme sous l'effet d'une insupportable lassitude. En le voyant, je compris qu'il était en train de mourir. C'était lui que la mort avait réclamé, pas moi.

Je le conduisis à la clinique vétérinaire de Yorba Linda ; là-bas, les médecins conclurent qu'il avait une tumeur. Ils opérèrent tandis que je rentrais chez moi. « Nous pouvons probablement le sauver », me dirent-ils quand je partis, voyant à quel point j'étais démoralisé, mais je ne fus pas dupe. C'était là ce qui avait été inauguré, pour le monde entier ; la première victime était, bien sûr, la plus petite. Une demi-heure après que j'eus regagné l'appartement, une des vétérinaires téléphona. « C'est un cancer, me dit-elle. Il n'y a aucune fonction rénale, aucune production d'urine. Nous pouvons le raccommoder pour qu'il vive une semaine, mais...

— Il est encore sous anesthésie ?

— Oui, il est toujours ouvert.

— Laissez-le s'en aller », dis-je. À côté de moi, Rachel se mit à pleurer. Mon guide, pensai-je. Maintenant mort. Comme Charley. Regarde un peu toutes ces forces qui échappent désormais à tout contrôle dans le monde.

« Il devait y avoir un certain temps qu'il vivait avec ces tumeurs malignes en train de grossir, disait la veto. Il ne pèse pas assez et il est déshydraté, et...

— Il est mort hier soir », dis-je, et je pensai : Il a été pris à ma place. À ma place, ou à la place de Johnny ou de Rachel. Peut-être, songeai-je, voulait-il que ça se passe comme ça ; il s'était offert, en toute connaissance de cause. « Merci, dis-je. Je sais que tu as fait ce que tu as pu. Je ne t'en veux pas. »

Le satellite avait disparu de notre monde et, avec lui, les rayons qui guérissaient, semblables à ceux d'un soleil invisible, perçus par les créatures mais inaperçus et jamais reconnus. Le soleil qui avait la guérison dans ses ailes.

Mieux valait ne rien dire à Sadassa, décidai-je. Du moins de ce qui avait causé la mort de Pinky.

Ce soir-là, alors que je me brossais les dents dans la salle de bains, je sentis brusquement une main ferme, forte, se poser par-derrière sur mon épaule : l'étreinte d'un ami. Croyant que c'était Rachel, je me retournai. Et je ne vis personne.

Il a perdu sa forme animale, réalisai-je. Il n'a jamais été un chat. Les êtres surnaturels se font passer pour des créatures ordinaires, pour évoluer parmi nous, pour nous mener et nous guider.

Cette nuit-là, je rêvai qu'un orchestre symphonique jouait une symphonie de Brahms et que je lisais les notes sur la pochette de l'album. Les mots arrivaient à leur terme et il y avait un nom :

HERBERT

Mon ancien patron, pensai-je. Mort depuis toutes ces années à cause de ses problèmes cardiaques. Qui m'a appris ce que le sens du devoir voulait dire. Un message pour moi de sa part.

Après le nom apparut au même endroit une portée musicale tendue en boyau de chat, inscrite en creux dans le papier délicat comme par cinq griffes. La signature de Pinky ; après tout, Pinky ne savait pas écrire. Je songeai : Mon défunt patron, qui m'a tant appris et qui est mort, ressuscité sous les traits de Pinky ? Pour me conduire une fois encore puis s'en aller, comme avant ? Quand il ne pouvait pas rester plus longtemps... un ultime billet émanant de lui ou d'eux, peu importait. De mon

ami. En tout cas, il m'avait guidé durant de nombreuses années ; il avait contribué à me former, puis il était mort.

Que Dieu soit avec lui, songeai-je dans mon sommeil, et j'écoutai la symphonie de Brahms qui sortait d'une cabine d'écoute chez *University Music* – la cabine numéro trois, derrière laquelle j'avais si souvent changé le rouleau de papier hygiénique dans les toilettes, dans le cadre de mon boulot, il y avait tant d'années. Mais il s'était manifesté à l'instant, m'empoignant l'épaule d'une main ferme avec affection. Pour me faire ses adieux.

Chez Progressive Records, nous avions commencé à faire des séances d'enregistrement pour le nouveau trente-trois tours – l'article du catalogue sur lequel nous introduirions les informations subliminales d'Aramchek, piste après piste. J'avais obtenu des huiles de la compagnie l'autorisation de donner mon matériel à graver aux Playthings ; les Playthings étaient notre nouveau groupe qui marchait le plus fort. Le seul truc qui me tracassait là-dedans, c'était les représailles qui pouvaient les frapper, une fois que les autorités auraient pris conscience de l'existence d'un matériel subliminal. Il serait nécessaire de mettre en place à l'avance un dispositif pour les disculper. Eux, et tous les autres chez Progressive.

Je rédigeai donc une série de mémos approfondis montrant que la décision concernant ce qu'ils enregistreraient reposait entièrement entre mes mains, que j'avais obtenu et préparé les textes, que le groupe lui-même n'avait pas la moindre latitude pour supprimer ou modifier les paroles qu'il enregistrerait – il me fallut presque deux semaines d'un temps précieux pour assurer leur sécurité, mais c'était essentiel ; Sadassa et moi étions d'accord là-dessus. Les représailles, lorsqu'elles seraient entamées, seraient de grande ampleur. Je détestais devoir impliquer les Playthings dans cette histoire, ne fût-ce qu'un peu ; c'était un groupe sympathique, qui ne voulait de mal à personne. Mais il fallait bien que quelqu'un enregistre les morceaux de l'album, quelqu'un de chez nous qui soit en vogue. Lorsque j'eus complété ma documentation, qui incluait des lettres signées des Playthings protestant contre les paroles qu'ils

estimaient ne pas être faites pour eux, j'étais raisonnablement assuré qu'ils survivraient au bout du compte.

Un jour, alors que j'étais assis dans mon bureau à écouter les prises préliminaires destinées à l'album – qui devrait s'appeler *Let's Play !* –, mon intercom se manifesta.

« Une jeune dame qui désire vous voir, monsieur Brady. »

Supposant qu'il s'agissait d'une artiste venue solliciter une audition, je dis à la secrétaire dans l'antichambre de la faire entrer.

Une fille aux courts cheveux bruns et aux yeux verts entra, me souriant « Salut, fit-elle.

— Salut, dis-je, coupant l'enregistrement de *Let's Play !* Que puis-je faire pour vous ? demandai-je à la fille.

— Je suis Vivian Kaplan », dit-elle en s'asseyant. Je remarquai alors le brassard des APA, et je la reconnus ; c'était l'APA dont m'avait parlé mon ami Phil, celle qui avait voulu lui faire rédiger une déclaration de loyauté politique à mon sujet. Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Sur mon bureau, sur le magnétophone à bandes Ampex portable, il y avait la bobine d'enregistrements de *Let's Play !* bien en vue devant la fille. Mais, heureusement, c'était éteint.

Une fois installée, Vivian Kaplan arrangea sa jupe, puis sortit un calepin et un stylo. « Vous avez une petite amie nommée Sadassa Aramchek, dit-elle. Et il y a l'organisation subversive qui s'est baptisée Aramchek. Et le satellite captif extraterrestre que les Soviétiques viennent de faire sauter a parfois été appelé le "satellite Aramchek". » Elle me regarda, couchant quelques mots sur le papier. « Ça ne vous semble pas une coïncidence stupéfiante, monsieur Brady ? »

Je ne répondis pas.

« Désirez-vous faire une déclaration volontaire ? demanda Vivian Kaplan.

— Suis-je en état d'arrestation ?

— Non, absolument pas. J'ai tenté sans succès d'obtenir une déclaration de loyauté politique à votre sujet auprès de vos amis, mais aucun d'entre eux ne se souciait assez de vous pour souscrire à ma demande. En enquêtant sur vous, nous sommes

tombés sur l'anomalie, le mot "Aramchek" apparaissant sans cesse en rapport avec vous...

— Le seul rapport que j'ai avec ce mot, coupai-je, c'est le nom de jeune fille de Sadassa.

— Il n'y a pas de rapport entre vous et l'organisation Aramchek ou le satellite ?

— Non.

— Comment se fait-il que vous ayez rencontré Mme Aramchek ?

— Je n'ai pas à répondre à ces questions, déclarai-je.

— Oh ! si, vous le devez. » De son sac à main, Vivian Kaplan tira une plaque d'identification noire. Déchiffrant celle-ci, je découvris qu'elle était un agent de police parfaitement authentique.

« Vous pouvez me parler ici dans votre bureau ou m'accompagner en ville. Qu'est-ce que vous préférez ?

— Puis-je appeler mon avocat ?

— Non. (Vivian Kaplan secoua la tête.) Ce n'est pas une enquête de ce genre – pas encore. Vous n'êtes accusé d'aucun crime. Dites-moi comment vous avez fait la connaissance de Sadassa Aramchek, je vous prie.

— Elle s'est présentée ici à la recherche d'un emploi.

— Pourquoi l'avez-vous engagée ?

— Elle me faisait pitié, à cause de son récent problème de cancer. »

Vivian Kaplan nota cela.

« Saviez-vous que son vrai nom était Aramchek ? Elle se fait couramment appeler Silvia.

— Elle s'est présentée à moi comme Mme Silvia. » Ça, on ne pouvait pas le contester.

« L'auriez-vous engagée si vous aviez connu son vrai nom ?

— Non. Je ne pense pas ; je ne suis pas sûr.

— Entretenez-vous une relation personnelle avec elle parallèlement à vos rapports professionnels ?

— Non, dis-je. Je suis marié et j'ai un enfant.

— On vous a vus ensemble au restaurant *Del Rey* et au *La Paz Bar*, tous deux à Fullerton ; une fois chez *Del Rey* et six au *La Paz Bar*, et tout cela récemment.

— Ils servent les meilleurs margaritas du comté d'Orange.

— De quoi parlez-vous tous les deux quand vous allez au *La Paz Bar* ? demanda Vivian Kaplan.

— De choses et d'autres. Sadassa Silvia...

— Aramchek.

— Sadassa est une fervente épiscopaliennne. Elle a tenté de me convertir pour que je rejoigne son Église. Elle me raconte tous les cancons de clocher, d'un autre côté, et ça a tendance à me refroidir. » Ça aussi, c'était vrai.

« Nous avons enregistré votre dernière conversation au *La Paz Bar*, annonça Vivian Kaplan.

— Oh ! » fis-je avec crainte, cherchant à me rappeler ce que nous avions dit.

« Qu'est-ce que c'est que ce disque que vous allez sortir ? Vous avez beaucoup insisté sur ce sujet. Un nouveau trente-trois tours des Playthings ?

— Ce sera notre prochain disque à succès », dis-je ; je sentais la sueur perler à mon front et mon pouls accélérer. « Tout le monde en parle chez Progressive.

— C'est vous qui avez fourni les paroles de l'album ?

— Non. Juste le matériel additionnel, pas l'essentiel des textes. »

Vivian Kaplan consigna tout cela.

« Ça va être un sacré disque, dis-je.

— Oui, c'est ce qu'on dirait, à vous entendre. Vous allez en presser combien d'exemplaires ?

— Nous espérons en vendre deux millions. Le pressage initial ne sera que de cinquante mille, toutefois. Pour voir comment ça se passe. » En fait, j'avais prévu de leur en faire presser trois fois cette quantité.

« Quand pourrez-vous en mettre un exemplaire à notre disposition ?

— Nous n'avons pas encore réalisé l'original.

— Une bande, alors ?

— Ouais, nous pourrions vous passer une bande plus tôt. »

Il me vint à l'esprit que je pourrais lui fournir une bande d'où le matériel subliminal serait absent ; nous n'aurions qu'à ne pas ajouter la piste avec les sons trafiqués.

« Selon nous, déclara Vivian Kaplan, une fois les preuves examinées, il est clair que vous avez une relation d'ordre sexuel avec Mme Aramchek.

— Eh bien ! fis-je, vous pouvez vous foutre votre avis dans le cul. »

Vivian Kaplan me considéra pendant un certain temps ; puis elle écrivit quelques mots avec son stylo.

« Il n'y a que moi que ça regarde, dis-je.

— Qu'en dit votre femme ?

— Elle dit qu'il n'y a pas de problème.

— Elle est au courant, alors ? »

Je ne trouvais aucune réponse à ça. Je m'étais fourré dans un piège verbal, mais un piège qui n'avait pas de sens ; ils suivaient la mauvaise piste, complètement, pensai-je. Ils ont le mauvais ballon ; laissons-les courir vers la mauvaise ligne de but. Impeccable. : « Pour autant que nous puissions l'affirmer, déclara Vivian Kaplan, vous avez totalement rompu vos liens avec votre passé de gauchiste à Berkeley. Est-ce bien le cas, monsieur Brady ?

— C'est le cas, dis-je.

— Voudriez-vous établir une déclaration de loyauté politique au sujet de Mme Aramchek pour nos dossiers ? Étant donné que vous la connaissez et que vous pouvez parler d'elle sérieusement ?

— Non.

— Nous avons une grande confiance en vous, monsieur Brady, en ce qui concerne votre patriotisme.

— Vous devriez.

— Pourquoi voudriez-vous perdre cette occasion de confirmer votre réputation ? Cela permettrait pratiquement de clore votre dossier.

— Aucun dossier n'est jamais clos, dis-je.

— Inactif, alors.

— Navré », fis-je. Depuis que l'auxiliaire ETI s'était substitué à ma propre volonté, il m'était difficile de mentir.

« Je ne peux pas vous être utile. Ce que vous désirez est mauvais et immoral ; c'est ce qui détruit le tissu de notre société. L'espionnage mutuel des amis par les amis est la plus

insidieuse des atrocités que Ferris Fremont ait infligées à un peuple autrefois libre. Vous pouvez noter cela, mademoiselle Kaplan, et le mettre dans mon dossier ; mieux encore, vous pouvez le coller sur la couverture de mon dossier comme la déclaration officielle que je vous fais à tous. »

Vivian Kaplan rit. « Vous devez avoir l'impression d'être soutenu par un vraiment bon avocat.

— J'ai l'impression de vraiment bien saisir la situation, dis-je. Maintenant, si vous avez terminé, sortez de mon bureau. J'ai des bandes à écouter. »

Se levant, Vivian Kaplan demanda : « Quand aurez-vous la bande pour nous ?

— Dans un mois.

— Est-ce que ce sera la bande dont vous vous servirez pour le transfert sur l'original ?

— Plus ou moins.

— Plus ou moins, ça ne suffit pas, monsieur Brady. Nous voulons la bande-étalon exacte.

— Bien sûr, fis-je. Tout ce que vous voudrez. »

S'attardant un instant, Vivian Kaplan ajouta : « Un de vos ingénieurs du son nous a refilé un tuyau par téléphone. Il a dit qu'il y avait vraiment des drôles de trucs sur la piste auxiliaire.

— Hmmm, fis-je.

— Ça a éveillé ses soupçons.

— De quel ingénieur du son s'agit-il ?

— Nous protégeons l'anonymat de nos informateurs.

— Vous faites bien.

— Monsieur Brady, fit brusquement Vivian Kaplan, je désire vous informer dès maintenant que vous êtes terriblement, terriblement près de vous faire arrêter, vous et Mme Aramchek, toute votre maison de disques, en fait, ainsi que tous ceux qui vous sont intimement liés, vos familles et vos amis.

— Pourquoi ?

— Nous avons des raisons de croire que des sentiments subversifs seront exprimés dans l'album *Let's Play !*, introduits par vous, Mme Aramchek et peut-être d'autres personnes. Nous vous accordons le bénéfice du doute, toutefois ; nous allons examiner le disque avant sa sortie et, si nous n'y trouvons rien,

vous serez autorisés à le faire paraître à la date programmée et à le distribuer comme prévu. Mais, après analyse, si nous trouvons quoi que ce soit...

— Le rideau descend, dis-je.

— Pardon ?

— Le Rideau de Fer.

— Que voulez-vous dire par là, monsieur Brady ?

— Rien. Je suis simplement fatigué de toute cette suspicion, de tout cet espionnage et de toutes ces accusations. De toutes ces arrestations et de tous ces meurtres.

— Quels meurtres, monsieur Brady ?

— Le mien, dis-je. C'est à ça que je pense tout particulièrement. »

Elle rit. « Vous êtes extrêmement névrosé, comme l'indique votre profil. Vous vous faites trop de souci. Vous savez ce qui vous tuera, monsieur Brady, si quelque chose doit vous tuer ? C'est de vous envoyer en l'air avec cette Mlle Aramchek à votre âge. La dernière fois que vous avez subi un examen médical, vous aviez une tension artérielle élevée ; c'était quand on vous a admis à l'hôpital de Downey à la suite de...

— La hausse de tension, dis-je, était due à... » Je m'interrompis.

« Oui ?

— Rien. »

Vivian Kaplan laissa passer un moment de silence, puis parla d'une voix basse, calme. « Vous ne pouvez plus compter sur l'aide du satellite, monsieur Brady. Ils ont eu le satellite.

— Je sais, dis-je. Vous voulez parler du satellite ETI ? Oui, les Russes ont abattu celui-là, j'ai vu ça à la télé.

— Vous êtes livré à vous-même, maintenant.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous comprenez très bien ce que je veux dire.

— Pas du tout », parvins-je à articuler ; mentir exigeait un effort, un épouvantable effort. Je me faisais violence. J'en étais à peine capable.

« Je croyais que la position officielle des États-Unis à propos du satellite était qu'il... Quelles conneries ai-je entendues ? “Un satellite à nous au rebut ?” ou un truc dans ce genre-là. Pas

originnaire d'outre-espace, sans intérêt. Nos propres signaux périmés en train de nous revenir.

— C'était avant que l'Union soviétique le photographie.

— Oh ! fis-je en hochant la tête. Alors maintenant la ligne a changé.

— Nous savons ce qu'était ce satellite, déclara Vivian Kaplan.

— Alors comment avez-vous pu le détruire ? Quel genre d'esprit dérangé a pu donner le signal de sa destruction ? Je ne vous comprends pas. Vous ne me comprenez pas et je ne vous comprends pas. Pour moi, vous êtes folle. » Je m'arrêtai ; j'en avais trop dit.

« Vous avez envie qu'une entité extraterrestre régisse votre esprit ? Vous dise ce que vous avez à faire ? Vous avez envie d'être esclave de...

— Mais qu'est-ce que vous croyez que vous êtes, madame Kaplan ? C'est ce que sont les APA, une bande de robots qui reçoivent aveuglément leurs ordres et qui s'en vont aveuglément contraindre quiconque n'est pas déjà pris dans la nasse à devenir un robot semblable à eux, se conformant tous à la volonté du leader. Et quel leader !

— Au revoir, monsieur Brady », dit Vivian Kaplan, et la porte de mon bureau se referma derrière elle ; elle était partie.

Je viens de me passer la corde autour du cou, me dis-je. Comme Phil l'avait fait avec elle ; elle semble avoir un don pour pousser les gens à le faire d'une manière ou d'une autre. Phil l'a fait d'une certaine manière, moi d'une autre. J'espère qu'ils lui versent un bon salaire, pensai-je. Elle le mérite. Elle pourrait piéger n'importe qui.

Ils en ont assez long sur moi, réalisai-je, pour me faire arrêter n'importe quand. Mais ils en ont toujours eu assez long. Ça ne fait aucune différence. Ils ont enregistré notre conversation au *La Paz Bar* ; ils ont tout ce qu'il leur faut. Et la procédure régulière, les garanties constitutionnelles, ne sont de toute façon plus respectées ; on invoque toujours le problème de la sécurité nationale dans des cas comme ça. Alors merde. Je suis content d'avoir dit ça. Je n'ai rien perdu que je n'avais déjà perdu.

Il ne reste pas grand-chose qui n'ait déjà été perdu, me dis-je. Maintenant que le satellite a disparu.

Dans mon esprit, l'incandescent s'agita ; je sentis sa présence. Il était toujours vivant, toujours en moi. Caché à l'abri du danger : en sécurité.

Je n'étais pas complètement seul. Vivian se trompait.

Je retrouvai Sadassa au milieu d'une orangerie à Placentia ; nous marchâmes ensemble, main dans la main, discutant à voix basse. Peut-être espionnaient-ils ce que nous disions, peut-être pas. De toute manière, nous avions à parler. Il fallait que je la tienne au courant.

D'abord, il y avait un point sur lequel je désirais l'interroger.

« Le satellite a disparu, dis-je en chemin, mais de temps à autre je vois encore quelque chose, en surimpression et en couleurs, comme si le satellite continuait d'émettre à mon intention. » Tout ce qui m'avait été montré jusque-là avait été compréhensible, du moins avec une analyse suffisante ; ça, pourtant, je n'y comprenais rien. « C'est en rapport avec... » Je m'interrompis ; j'avais été sur le point de mentionner Pinky.

Ce que je voyais à présent, c'était une porte, proportionnée selon la mesure que les Grecs avaient nommée le Rectangle d'or, qu'ils avaient considéré comme la forme géométrique parfaite. Je voyais très souvent cette porte, marquée de lettres de l'alphabet grec, projetée sur des structures naturelles qui s'en rapprochaient : une étagère pour les dictionnaires, un bloc de basalte, un secrétaire. Et une fois, à ma grande stupeur, j'avais vu Pinky faire pression de l'autre côté de la porte pour entrer dans notre monde, seulement il était différent de ce qu'il avait été : beaucoup plus grand, plus féroce, comme un tigre, et, par-dessus tout, plein à en éclater de vie et de santé.

J'expliquais maintenant à Sadassa que j'avais observé les contours de la porte, et elle m'écoutait en silence, hochant la tête. À la fin, je lui racontai ce que j'avais aperçu par la porte : un paysage statique, nocturne, une mer, un ciel, noirs et tranquilles, le rivage d'une île et, étrangement, la silhouette immobile d'une femme nue debout sur le sable au bord de l'eau. J'avais reconnu cette femme ; c'était Aphrodite. J'avais vu des photographies de statues grecques et romaines la représentant.

Les proportions, la beauté et la sensualité ne permettaient pas la moindre confusion.

« Ce que vous voyez, dit sombrement Sadassa, c'est la dernière image faiblissante de l'amour, qui s'éloigne de vous maintenant que le satellite n'est plus là. Une sorte d'image rémanente.

— Mon chat mort est là-bas, dis-je.

— C'est le rivage lointain, dit Sadassa. L'autre pays, dont nous sommes désormais coupés. Vous verrez cette image encore quelques jours, puis elle disparaîtra, et ce sera la dernière ; vous ne reverrez rien d'autre. » Elle rit, mais d'un rire sans joie. « C'est comme quand on éteint son poste de télé ; l'image met un certain temps à s'estomper avant de s'effacer complètement. La charge résiduelle.

— C'est très beau, déclarai-je. L'équilibre parfait. » Je me souvins alors des œuvres graphiques abstraites originelles, des mouvements de phosphènes qui avaient inauguré la période où le satellite s'était emparé de mon esprit humain pour lui imposer ses vues supérieures.

« Je persiste à croire qu'il existe un moyen de passer de l'autre côté.

— Il y a un moyen.

— Lequel ? » fis-je, puis je me rappelai Pinky. « Oh ! Je vois ce que vous voulez dire.

— Aphrodite était la déesse de l'engendrement de la vie autant que de l'amour, dit Sadassa. Je le vois aussi, Nicholas. Je vois la porte que nous ne pouvons pas franchir. Je vois le paysage statique que nous ne pouvons pas atteindre. Là-bas, la source de la vie existe : elle a naguère orbité dans notre ciel. C'est un message résiduel qui était déjà placé en nous par le satellite, avant sa destruction, un au revoir pour chacun de nous. Pour que nous nous souvenions – pour que nous le gardions avec nous. Un au revoir et une promesse.

— Je n'ai jamais rien vu de si beau. »

Changeant de sujet, Sadassa demanda : « Qu'allez-vous faire, pour Vivian Kaplan. C'est le problème immédiat.

— Nous leur donnerons une bande dépourvue du matériel subliminal, dis-je. Ça va les satisfaire quelque temps. Puis nous

commencerons à presser les disques. Je ferai fabriquer quelques albums à partir d'une bande-étalon sans contenu subliminal et je leur en passerai un. Je garderai d'autres pressages innocents dans mon bureau ; comme ça, s'ils entrent ici et qu'ils les volent, ils repartiront avec des trucs qui confirmeront leur bande. Pour finir, nous nous jetterons à l'eau et commencerons à acheminer les disques contenant le matériel subliminal. Avant de nous rasseoir pour attendre l'arrivée de la police. Ils passeront d'une station de radio à la suivante, d'un magasin de disques à l'autre, en confisquant les albums, mais peut-être certains passeront-ils au travers, peut-être certains seront-ils diffusés avant que ça ne se produise. Et, bien sûr, quand ils nous cueilleront, nous et nos proches, ils nous tueront. Il n'y a aucun doute là-dessus.

— Oui, dit Sadassa.

— Ce qui me met mal à l'aise, c'est que je sais que nous sommes déjà pris au piège. Ils ont conscience de ce que nous sommes en train de faire, ils sont au courant pour le disque. Du moins, ils savent que ce disque existe et que nous projetons probablement une quelconque action politique en rapport avec lui. Ils veulent voir le disque fabriqué ; ils veulent le voir produit pour pouvoir l'écouter et déterminer son contenu. Nous faisons ce qu'ils désirent nous voir faire. Enfin, peut-être pas ; peut-être qu'ils ne sont pas sûrs – ils font des suppositions et s'interrogent, ils jouent à partir d'intuitions. Les flics baignent tellement dans le mensonge. Peut-être n'y a-t-il pas eu le moindre ingénieur du son pour leur filer un tuyau par téléphone. Peut-être n'ont-ils pas enregistré notre conversation au *La Paz Bar*. Peut-être qu'ils savent seulement que *Let's Play !* est notre nouvel album le plus prometteur, que nous y avons investi beaucoup de temps et d'efforts, et que l'esprit naturellement soupçonneux des policiers s'est mis sur le qui-vive et a décidé de nous tomber dessus brutalement, de nous demander une bande, d'exiger un exemplaire du disque avant qu'il soit distribué, au lieu de contrôler tout ça de la manière habituelle.

— Je suis sûre qu'ils mentent, dit Sadassa. Ils bluffent. C'est une possibilité très vraisemblable. Nous devrions continuer.

— Si nous nous arrêtons maintenant, ils ne nous tueront pas.

— Continuons, dit Sadassa.

— En sachant que nous n'avons aucune chance d'en réchapper ? »

Elle acquiesça en silence.

« Je pense à Johnny, dis-je. SIVA m'a poussé à l'oindre et tout... Même à lui donner un nom secret. Je suppose que ce nom disparaîtra avec lui, un jour prochain.

— Si SIVA vous a fait faire ça, votre fils vivra.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui.

— J'espère que vous avez raison.

— Il se peut que SIVA ne soit pas là en ce moment, déclara Sadassa, mais en chacun de nous...

— Je sais, coupai-je. Je l'ai senti s'agiter l'autre jour. La nouvelle vie en moi. La seconde naissance... La naissance venue d'en haut.

— C'est éternel. Que pourrions-nous espérer de plus ? Être intimement liés à ça. Si votre corps ou le mien est détruit, l'incandescent s'échappe dans l'atmosphère et notre étincelle personnelle part avec lui. Là-haut, nous nous rassemblerons, à la fin, pour ne former qu'une seule entité, à jamais réunis. Jusqu'à ce que SIVA revienne. Nous tous ; vous, moi, les autres. Quel que soit notre nombre.

— O.K., fis-je. Je trouve que ça se présente bien.

— Laissez-moi vous demander, dit Sadassa. De tout ce que le satellite vous a montré, quelle a été... Je ne sais pas comment le dire... la vision définitive des choses ? Oui. La plus profonde. La plus pénétrante. Parce que quand il s'empare de quelqu'un, il montre tellement de choses sur l'univers. »

Je déclarai : « Pendant quelque temps, j'ai vu l'univers comme un être vivant.

— Oui, fit-elle, hochant la tête d'un air sombre.

— Et nous sommes à l'intérieur. C'était une expérience tellement étrange... Il est difficile de l'exprimer. Comme une ruche avec des abeilles, des millions d'abeilles, communiquant toutes à grande distance – par l'intermédiaire de lumières colorées. Des motifs de lumière, échangés dans un sens et dans l'autre, et nous en plein au milieu. De continuelles émissions de

signaux et de réponses émanant des... Eh bien, des abeilles, ou de ce que ça pouvait bien être ; peut-être étaient-ce des étoiles, ou des systèmes solaires, ou des organismes doués de conscience. En tout cas, cette émission de signaux se produisait en permanence, selon des motifs changeants, et j'entendais un bourdonnement, ou quelque chose comme un son de cloches, qui émanait de toutes les abeilles à l'unisson.

— L'univers est un immense esprit collectif, dit Sadassa.

— J'ai vu ça, moi aussi. L'ultime vision imposée à nous, sur ce que les choses sont par comparaison avec ce qu'elles semblent simplement être.

— Et toutes les abeilles, lorsqu'elles émettent des signaux longue distance à l'intention les unes des autres, participent d'un processus de pensée. De sorte que l'organisme global pense grâce à ce procédé. Qui lui permet d'exercer une pression, également à grande distance, pour assurer la coordination de toutes les parties afin d'établir la synchronisation en fonction du projet commun.

— C'est vivant, dit Sadassa.

— Oui, dis-je. C'est vivant.

— Les abeilles, poursuivit Sadassa, m'ont été décrites comme des stations. Comme les émissions et les réceptions sur un réseau. Chaque abeille s'allumait lorsqu'elle transmettait. Je suppose que les couleurs correspondaient à différentes fréquences du spectre lumineux fixées à l'avance. Un immense univers de stations émettrices et réceptrices mais, Nicholas, parfois un grand nombre d'entre elles, différentes selon les moments, étaient éteintes. Elles étaient provisoirement inactives. Mais je continuais de surveiller les stations allumées qui recevaient des émissions distantes de... Je crois qu'on emploie le mot "parsecs" pour parler de distances comme celles-là.

— C'était beau, dis-je. Le motif de lumières changeantes que formaient les stations en activité.

— Mais à l'intérieur, Nicholas, il s'est glissé quelque chose qui a mouché certaines des stations. Qui les a éteintes de telle sorte qu'elles ne se rallument plus jamais. Et qui s'est installé à leur place, comme un voile venant les recouvrir ici ou là.

— Mais de nouvelles stations sont apparues pour les remplacer, dis-je. Là où on ne s'y attendait pas.

— Cette planète ne reçoit pas et n'émet pas, déclara Sadassa au bout d'un moment. Sauf pour ceux d'entre nous – quelques milliers sur trois milliards qui sont gouvernés par le satellite. Et nous ne le sommes plus. Alors nous nous sommes éteints.

— Jusqu'à l'arrivée du satellite de remplacement. »

Sadassa demanda : « Est-ce que c'est une sorte de cerveau que nous avons vu ?

— Plutôt quelque chose comme une de ces structures qu'on met dans les cours de récréation pour que les gosses jouent dedans, avec des boutons colorés partout dessus. » Son analogie était trop lourde pour moi ; l'univers pareil à un cerveau géant, qui pensait.

« Ce qu'on nous a montré était vraiment grandiose, dit Sadassa. Voir les choses depuis ce poste d'observation privilégié, l'ultime poste d'observation. Nous devrions toujours chérir cela. Même si les stations de cette région ou de ce secteur précis sont plongées dans l'ombre et ne brillent plus, c'est une vision dont il faut se souvenir. À travers elle, le satellite nous a présenté son dernier point de vue sur la nature des choses. Des synapses dans un cerveau vivant. Et le nom que nous donnons à son fonctionnement, à sa conscience de soi et à ses nombreuses parties... (Elle me sourit.) C'est pour ça que vous avez vu le personnage d'Aphrodite. C'est ce qui tient en harmonie les milliards de stations.

— Oui, dis-je, c'était harmonisé, et par-delà de telles distances. Il n'y avait aucune coercition, juste un accord. »

Et cette coordination de toutes les stations émettrices et réceptrices, pensai-je, c'est ce que nous appelons SIVA : Système Intelligent Vivant et Actif. Notre ami qui ne peut pas mourir, qui demeure de ce côté-ci de la tombe et de l'autre côté. Son amour, songai-je, est plus vaste que des empires. Et inépuisable.

Sadassa s'éclaircit la gorge. « Quand comptez-vous avoir une bande ?

— À la fin du mois.

— Et les originaux ?

— D’abord la matrice, ensuite les originaux. Ça ne prendra pas longtemps, une fois que nous aurons la bande. Je n’ai rien à voir là-dedans. Mon rôle sera terminé lorsque la bande sera prête et acceptée. »

Sadassa parla d’une voix sombre : « Attendez-vous qu’ils débarquent n’importe quand pour saisir un modèle. En plein milieu de la production.

— Très juste, dis-je. Nous conserverons certaines bandes modèles irréprochables et quelques-unes pourvues du matériel subliminal – peut-être tomberont-ils sur une bande nette. Peut-être la chance sera-t-elle avec nous.

— Tout dépendra, dit Sadassa, de ce qu’ils saisissent, un truc sans le matériel ou un truc avec. »

Elle avait raison. Sur ce point, nous n’exercions pas le moindre contrôle. Et eux non plus.

« Par ailleurs, fit Sadassa, j’aimerais que vous me souhaitiez bonne chance ; j’ai rendez-vous le dernier jour du mois avec mon médecin. Pour voir si je suis toujours en rémission.

— Je vous souhaite toute la chance du monde.

— Merci. Je suis assez inquiète. Je perds encore du poids... Je semble tout bonnement incapable de manger. Je suis descendue à quarante-six kilos. Et maintenant que le satellite n’existe plus... » Elle m’adressa un sourire triste.

Je passai un bras autour d’elle, la serrai contre moi ; elle était légère et frêle, comme un oiseau. Je l’embrassai, alors, pour la première fois. Là-dessus, elle poussa un léger rire assourdi, montant du fond de la gorge, presque un gloussement, et se serra contre moi.

« Ils vont arrêter ton ami Phil, dit-elle. Celui qui écrit de la science-fiction.

— Je sais.

— Est-ce que ça vaut le coup ? De bousiller sa carrière en même temps que la tienne ? »

Et, pensai-je, sa vie...

TROISIÈME PARTIE

PHIL

... en même temps que la mienne, me dis-je en mon for intérieur. Nicholas et moi dégringolons la pente ensemble, s'il va jusqu'au bout de cette histoire. Tu parles d'un truc à piger.

« Tu crois que ça vaut le coup ? lui demandai-je. De te démolir, toi, ta famille et tes amis ? »

— Il faut que ça soit fait, dit Nicholas.

— Pourquoi ? » insistai-je. J'étais en plein milieu de la rédaction d'un roman, mon meilleur à ce jour. « Nicholas, fis-je, qu'y a-t-il dans ce que vous mettez sur l'album ? »

Nous étions assis ensemble sur les gradins de l'Anaheim Stadium, pour regarder les Angels jouer. Nolan Ryan était au lancer ; c'était une sacrée partie. Pittsburgh s'enfonçait salement. Mon dernier match de base-ball, me dis-je avec amertume en buvant un coup de ma canette de bière Falstaff.

Nicholas répondit :

« Des informations qui finiront par faire perdre le pouvoir à Fremont.

— Aucune information ne pourrait y arriver », dis-je. Je n'avais pas si foi que ça dans les mots écrits ou prononcés ; je n'étais pas naïf à ce point-là. « Qui plus est, ajoutai-je, les flics ne vous laisseront jamais sortir le disque. Ils savent probablement tout ce qu'il y a à savoir sur le sujet.

— Admettons, dit Nicholas. Mais nous devons essayer. Il n'y a peut-être que cette APA, cette fanatique de Vivian Kaplan ; peut-être a-t-elle suivi cette piste-là de sa propre initiative, histoire de faire sa pelote. Peut-être ses soupçons n'ont-ils aucun rapport avec l'attitude ordinaire des flics.

— N'importe quel soupçon a un rapport avec l'attitude ordinaire des flics, dis-je.

— Notre illustre président, déclara Nicholas, était une taupe du parti communiste.

— C'est juste une attaque sans fondement, ou bien pouvez-vous le prouver ?

— Nous introduisons des noms, des dates et des lieux dans le matériel, et Dieu sait quoi d'autre. Assez pour...

— Mais vous ne pouvez rien prouver, dis-je. Vous n'avez pas de documents.

— Nous avons les détails. Enfin, la personne qui travaille avec moi les a. Ils passent tous sur l'album, sous forme subliminale.

— Et après vous inondez l'Amérique.

— Exact.

— Et tout le monde se réveille un beau matin en chantant "Fremont est un rouge ; Fremont est un rouge ; plutôt un Fremont mort qu'un rouge", et ainsi de suite. Déclamant vos trucs tous en chœur. »

Nicholas acquiesça.

« D'un million de gorges, fis-je. Cinquante millions. Deux cents millions. "Plutôt le voir mort que rouge ; plutôt..." »

— Ce n'est pas une plaisanterie, coupa Nicholas en se raidissant.

— Non, reconnus-je, ce n'en est pas une. Nos vies sont en jeu. Nos carrières et nos vies. Le gouvernement fabriquera des documents pour vous réfuter, si tant est qu'il prenne conscience de votre campagne de diffamation.

— C'est la vérité, dit Nicholas. Fremont a reçu la formation d'un agent de Moscou ; c'est une prise de pouvoir clandestine par les Soviétiques, sans effusion de sang et sans actions spectaculaires. Nous avons les faits.

— Eh bien, fis-je, commençant à prendre conscience. Pas étonnant qu'il n'y ait aucune critique à son sujet en provenance d'Union soviétique.

— Ils le trouvent très bien.

— Bon, dis-je. Allez-y. »

Nicholas me jeta un coup d'œil.

« Tu es d'accord ? C'est pour ça qu'il fallait que je t'en parle. Elle a dit que je devais le faire.

— Tu en as parlé à Rachel ? Johnny aura des parents différents », dis-je. Et, pensai-je, il faudra que quelqu'un d'autre

écrive le grand roman de science-fiction américain. « Faites-le, et faites-le bien. Pressez un million de vos foutus trucs. Deux millions. Expédiez-en un exemplaire à chaque station de radio d'Amérique, en modulation d'amplitude et en modulation de fréquence. Envoyez-les au Canada et en Europe et en Amérique du Sud. Vendez-les quatre-vingt-cinq cents. Distribuez-les dans les supermarchés. Créez un club de disques par correspondance et offrez-les comme prime. Déposez-les sur le pas des portes. Vous avez ma bénédiction. J'introduirai vos trucs dans mon nouveau roman, si vous voulez.

— Non, nous ne voulons pas que tu fasses ça.

— C'est SIVA qui vous a dit de faire ça ? Il vous guide ? »

Nicholas déclara :

« SIVA n'existe plus. Il s'est fait descendre par un missile à tête nucléaire, on l'a empêché de parler.

— Je sais, dis-je. Il te manque ?

— Plus que je ne pourrai jamais l'exprimer, répondit Nicholas. Je n'entendrai plus jamais l'IA opératrice, ni lui – ni aucun d'entre eux, aussi longtemps que je vivrai.

— Ce bon vieux Moyashka, dis-je.

— Ça doit être magnifique d'être l'astrophysicien le plus réputé d'une nation et de dégommer des trucs dans le ciel. Des trucs auxquels on ne comprend rien. Sous prétexte de communiquer avec eux.

— Mais vous détenez quand même les informations sur Fremont.

— Oui, nous les détenons.

— Vous faites désormais partie d'Aramchek. »

J'avais deviné qui était ce « nous », quelle organisation il désignait. Nicholas hocha la tête.

« Ravi de vous connaître, dis-je.

— Merci », fit Nicholas. Puis il ajouta : « Vivian est venue me voir.

— Vivian ? » interrogeai-je. Puis je me rappelai. « À quel sujet ?

— Au sujet du disque que nous produisons.

— Alors ils savent. Ils savent déjà.

— Je vais lui refiler un échantillon incomplet, sur lequel le matériel n'apparaîtra pas. Nous verrons bien si ça marche assez longtemps pour que nous puissions sortir le vrai truc.

— Ils s'amèneront pour embarquer vos bandes originales.

— Il n'y aura rien sur certaines.

— Ils les emporteront toutes.

— Nous comptons sur le fait qu'ils se contenteront de prendre un exemplaire représentatif.

— Vous n'avez aucune chance, dis-je.

— Peut-être pas. »

Nicholas ne discuta pas avec moi.

« Une attaque donquichottesque contre le régime, dis-je. Rien de plus. Enfin, faites-le quand même. Rien à foutre ; ils nous auront tous, de toute façon. Et qui sait ? Peut-être que certains APA l'écouteront et s'éveilleront à la réalité. Pour un instant. On n'est jamais sûr avec ce genre de choses... Quelquefois une idée marche et personne ne sait pourquoi. Ou elle peut foirer, même si tout le monde y a eu droit, et personne ne peut l'expliquer. Vous êtes allés trop loin pour reculer, de toute manière, non ? Alors faites-le et faites-le bien ; quand les APA écouteront le disque, peut-être que le matériel subliminal leur entrera dans le crâne et que ça sera suffisant. Ils sont obligés d'écouter le disque pour savoir ce que vous avez fait ; même si ça ne va pas plus loin...

— Je suis content que tu ne m'en veuilles pas de t'avoir plongé là-dedans », dit Nicholas. Il tendit le bras et nous nous serrâmes la main.

Les Angels gagnèrent le match, et Nicholas et moi quittâmes ensemble le stade. Nous grimpâmes dans sa Maverick verte et nous joignîmes à la multitude de voitures qui manœuvraient pour sortir sur State Collège. Nous roulions maintenant vers Placentia.

Une grosse voiture bleue nous passa devant ; au même moment, un véhicule de police fit jouer son gyrophare rouge derrière nous.

« Ils veulent qu'on se gare, dit Nicholas. Qu'est-ce que je peux faire ? »

Quand nous arrivâmes dans le virage pour nous arrêter, les portières de la voiture bleue s'ouvrirent et des miliciens en uniforme de l'Unité spéciale d'investigation des APA en bondirent ; une fraction de seconde plus tard, l'un d'entre eux se tenait devant la Maverick avec nous, le revolver appuyé contre la tête de Nicholas.

« Ne bougez pas, lança le flic.

— Je ne bouge pas, dit Nicholas.

— Qu'est-ce que... » commençai-je, mais je me tus lorsque le canon d'un pistolet réglementaire s'enfonça entre mes côtes.

Quelques secondes plus tard, Nicholas et moi avions été bousculés dans la Ford bleue banalisée ; les portières se refermèrent et se verrouillèrent électriquement. La voiture se réinséra dans le trafic et fit demi-tour. Nous étions en route pour le quartier général des APA du comté d'Orange – je le savais, et Nicholas aussi. Les flics n'avaient pas besoin de nous le dire.

« Qu'est-ce que nous avons fait ? » demandai-je alors que nous nous engagions dans le parking souterrain du quartier général des APA.

« On vous le dira », fit un des flics en nous invitant d'un geste à descendre de voiture ; ils tenaient toujours leurs flingues, et ils avaient l'air dingues, méchants et haineux. Jamais de ma vie je n'avais vu de visages à ce point déformés par la haine.

Nicholas, lorsqu'il descendit de voiture, me dit ;

« Je crois qu'on nous a suivis jusqu'au stade de base-ball. »

Le stade, pensai-je avec crainte. Tu veux dire qu'ils sont capables d'enregistrer ta conversation dans un stade, au cours d'un match de base-ball ? Avec cette foule ?

On nous faisait maintenant suivre un tunnel de béton sombre, humide, qui passait sous les bureaux du rez-de-chaussée ; nous remontâmes une rampe, parvînmes à un ascenseur, restâmes coincés là un certain temps, puis entrâmes dans l'ascenseur. Un flic appuya sur un bouton et, un moment plus tard, nous débarquions dans un hall violemment éclairé aux parquets cirés, et on nous conduisit dans un grand bureau.

Vivian Kaplan et plusieurs autres APA, y compris un fonctionnaire de police de haut rang avec galons ordinaires et dorés, étaient assis ou debout un peu partout, l'air sinistre.

« Je serai franche avec vous, déclara Vivian Kaplan, le visage blême. Nous avons placé un appareil enregistreur sur vous, Nicholas, pendant que vous faisiez tous les deux la queue pour acheter vos billets au guichet. Nous avons enregistré l'intégralité de votre conversation au cours du match. »

Le haut fonctionnaire de la police dit d'une voix rauque :

« J'ai déjà donné des ordres pour qu'on ferme Progressive Records et que l'on saisisse leur propriété et leur actif. Aucun disque ne sera fabriqué ou publié. C'est fini, monsieur Brady. Et nous sommes sur le point de coincer la fille Aramchek. »

Nicholas et moi restions tous deux silencieux.

« Vous projetiez d'inclure du matériel subliminal sur un disque », dit Vivian Kaplan d'une voix incrédule, « pour affirmer que le président Fremont est un agent du Parti communiste américain ? »

Nicholas ne répondit pas.

« Pouah, fit-elle en frissonnant. C'est du délire ! C'est de la perversité ! Votre satellite minable... Il a disparu, maintenant, disparu pour de bon. Nous l'avons pris en train de diffuser des messages subliminaux au cours des émissions de télé aux heures de grande écoute, mais il n'avait qu'une puissance suffisante pour arroser de petites zones à la fois. Il n'a jamais rien dit de tel. C'est lui qui vous a raconté ces conneries ? C'est lui qui vous a dit de dire ça ?

— Je n'ai aucune déclaration à faire, dit Nicholas.

— Emmenez-le et abattez-le », dit Vivian Kaplan.

Je la dévisageai, terrorisé.

Le haut fonctionnaire de la police intervint.

« Il pourrait peut-être nous dire...

— Il n'y a rien que nous ne sachions, dit Vivian.

— Très bien. »

Le policier fit un signe ; deux APA empoignèrent Nicholas et le poussèrent hors du bureau. Il ne prononça pas un mot et ne lança pas un regard derrière lui en sortant. J'assistai à son départ, impuissant et paralysé.

« Ramenez-le, dis-je à Vivian, et je vous répéterai tout ce qu'il m'a confié.

— Il n'est plus humain, déclara Vivian. Il est contrôlé par le satellite.

— Il n'y a plus de satellite !

— On lui a pondu un œuf dans la tête. Un œuf extraterrestre ; il lui sert de nid – nous les tuons chaque fois que nous en trouvons. Avant que l'œuf n'éclore.

— Celui-là aussi ? » lui demanda l'un des APA en pointant son revolver vers moi.

« Il ne fait pas partie d'Aramchek », dit Vivian. Puis elle se tourna vers moi. « Nous allons vous laisser la vie sauve, Phil ; nous publierons sous votre nom des livres que nous rédigerons. Nous les préparons depuis plusieurs années ; ils existent déjà. Votre style est facile à imiter. On vous autorisera à vous exprimer en public, suffisamment pour confirmer que ce sont bien vos livres. À moins que vous ne préfériez qu'on vous abatte ?

— Abattez-moi, dis-je. Bande de salauds.

— Les livres seront publiés, poursuivit Vivian. Vous vous y rapprocherez lentement des points de vue de l'ordre établi, livre après livre, jusqu'à ce que vous en arriviez à une façon de voir que nous pourrions approuver. Les premières œuvres contiendront encore quelques-unes de vos opinions subversives, mais vous commencez à vous faire vieux, et on ne s'étonnera pas de vous voir mettre de l'eau dans votre vin. »

Je la regardai fixement.

« Alors, pendant tout ce temps vous aviez prévu de me coincer.

— Oui.

— Et de tuer Nicholas.

— Nous n'avions pas prévu cela ; nous ne savions pas qu'il était sous le contrôle du satellite. Votre ami n'est plus...

— Vivian, dis-je. Laissez-moi parler à Nicholas avant de le tuer. Une dernière fois.

— Accepterez-vous de coopérer ensuite ? Pour vos bouquins ?

— Oui », dis-je, quoique je n'en eusse pas l'intention. J'essayais de faire gagner du temps à Nicholas.

Vivian saisit un talkie-walkie et dit dans le micro :

« Laissez un sursis à Nicholas Brady. Qu'on le conduise plutôt en cellule, pour l'instant. »

Le talkie-walkie crachota une réponse.

« Désolé, madame Kaplan ; il est déjà mort. Attendez. — juste une minute et je vais vérifier. (Une pause.) Oui, il est mort.

— Bon, fit Vivian. Merci. » Elle s'adressa calmement à moi : « Trop tard, Phil. La police n'a pas l'habitude de laisser traîner quand... »

Je bondis sur elle, cherchant à la frapper au visage. Dans mon esprit, une image balaya la réalité ; j'imaginai que je lui portais un coup au visage, en pleine bouche, je sentis que des dents se brisaient et volaient en éclats, je sentis son nez et ses traits s'écraser. Mais c'était un rêve, un souhait et rien de plus ; immédiatement, les APA me tombèrent dessus de tout côté, s'interposant entre elle et moi, me bourrant de coups. La crosse d'un revolver me cogna sur le crâne, et la scène — et le rêve — s'évanouirent.

Je ne repris pas conscience dans un lit d'hôpital, mais dans une cellule, en prison.

Je m'assis, perclus de douleur de la tête aux pieds. J'avais les cheveux maculés de sang, je m'en apercevais à présent. On ne m'avait pas accordé les moindres soins médicaux, mais je m'en foutais. Nicholas était mort, et à l'heure qu'il était on s'en était pris à Rachel et Johnny, qui n'avaient rien fait. Progressive Records n'existait plus ; la firme avait été réduite en poussière, anéantie, avant même que son disque n'ait vu le jour. Tant pis pour le grand projet, me dis-je. Tant pis pour l'idée qu'une poignée de personnes pouvait renverser une dictature policière.

Même avec l'aide de SIVA, pensai-je.

Mon ami est mort, songeai-je. Cet ami que j'avais eu durant la majeure partie de mon existence. Désormais, il n'y a plus de Nicholas Brady pour croire des trucs dingues, plus de Nicholas Brady à écouter, à savourer.

Et on ne pourrait jamais arranger ça. Aucune force, aucune entité supérieure ne viendrait tout remettre en ordre. La tyrannie se poursuivrait ; Ferris Fremont resterait en place ; on n'était arrivé à rien d'autre qu'à la mort d'amis innocents.

Et je n'écrirai plus jamais de livre, me rendis-je compte ; ils seront tous – ils ont été, en fait – écrits à ma place, par les autorités. Et ceux qui ont suivi mon œuvre et accordé foi à ce que j'avais à dire écouteront ce qu'ont à dire des larbins anonymes de Washington, D.C., des bureaux, des types portant des cravates à la mode et des costards modernes hors de prix. Des mecs qui affirmeront être moi et qui ne le seront pas. Des créatures qui crissent comme des serpents en imitant mon propre style et qui s'en tirent comme ça.

Et je n'ai aucun recours, me dis-je. Aucun.

Les flics entrèrent dans ma cellule. Ils m'avaient surveillé sur le système de télévision en circuit fermé ; j'aperçus la caméra

montée au plafond, et je compris qu'ils avaient attendu que je reprenne conscience.

« Suivez-nous. »

Je les accompagnai, lentement, péniblement, dans un couloir, avec des problèmes pour marcher. Ils me firent suivre couloir sur couloir jusqu'à ce que, devant moi, je voie une double porte marquée MORGUE.

« Comme ça, vous verrez de vos propres yeux », dit l'un d'eux en actionnant une sonnette.

Quelques instants plus tard, je me retrouvai debout devant la dépouille de Nicholas Brady. Sa mort ne faisait aucun doute. Ils lui avaient tiré une balle dans le cœur, pour que ses traits restent faciles à identifier.

« O.K. » ! fit l'un des flics. On retourne en cellule.

— Pourquoi m'a-t-on montré ça ? » demandai-je sur le chemin du retour.

Les flics ne répondirent ni l'un ni l'autre.

Assis dans ma cellule, je pris conscience que je savais pourquoi ils m'avaient montré le corps de Nicholas. Ça me prouvait que tout était vrai, ce qu'ils lui avaient fait, ce qu'ils allaient me faire, ce qu'ils faisaient sans doute à d'autres. Ce n'était pas un coup monté pour me faire peur ; c'était la sinistre réalité. Cette fois, la police ne mentait pas.

Mais, pensai-je, peut-être une partie de l'organisation Aramchek subsiste-t-elle. Ce n'est pas parce qu'ils ont eu Nicholas que ça signifie qu'ils les ont tous eus.

La mort d'hommes, songai-je, est une chose affreuse. La mort d'hommes de bien est encore pire. La plus grande tragédie du monde. Particulièrement lorsqu'elle est gratuite.

Je m'assoupis à demi quelque temps, endolori et misérable, encore sous le choc de la mort de mon ami. Pour finir, je fus tiré de ma transe par Vivian Kaplan qui entra dans ma cellule. Elle avait en main un verre qu'elle me tendit.

« Bourbon, dit-elle. Jim Beam. Sec. »

Je bus. Et puis merde, pensai-je. C'était du vrai – ça avait l'odeur et le goût du bourbon. Je me sentis tout de suite mieux.

Vivian s'assit face à moi sur la couchette ; elle tenait une liasse de papiers et semblait contente.

« Vous avez eu tout le monde, dis-je.

— Nous avons coincé la maison de disques avant même qu'ils ne disposent d'une bande. Nous avons également mis la main sur le matériel destiné à être inséré. » Déchiffrant une page dactylographiée, elle lut : « “On vous attend au Parti !” Non, ça s'appelle “Venez aux parties”. Ils disent “On vous attend au Parti” plus tard. Et tenez, écoutez ça : “Une dame chic m'a sauvé, a recollé les morceaux de tout mon univers”. Les chœurs deviennent “Aramchek a sauvé l'univers”. Vous ne trouvez pas ça un peu gros ? Vraiment gros ?

— Ça aurait marché », dis-je.

Vivian fit d'un ton mordant :

« “Tout le monde est *président* au Parti ?” Je me demande lequel d'entre eux a pondu ça. Et ils projetaient d'inonder le marché avec ces conneries. Peut-être que ça aurait influencé les gens subconsciemment. Nous utilisons aussi cette technique, mais pas aussi crûment.

— Et pas dans le même but, dis-je.

— Vous voulez voir le manuscrit de votre prochain livre ?

— Non.

— Je vais vous le faire porter, dit Vivian. Ça parle de l'invasion de la Terre par des créatures extraterrestres qui violent l'esprit des gens. *Les Forceurs d'esprit*, ça s'appelle.

— Bon Dieu...

— Vous aimez le titre ? Comme on dit, si vous avez aimé le titre, vous adorerez le bouquin. Ces êtres hideux viennent d'outre-espace et se frayent un chemin dans la tête des gens, comme des vers. Ils sont vraiment horribles. Ils arrivent d'une planète où il fait nuit en permanence, mais comme ils n'ont pas d'yeux ils croient qu'il fait toujours jour. Ils se nourrissent de terre. Ce sont vraiment des vers.

— Quelle est la morale du livre ? demandai-je.

— C'est juste un divertissement. Il n'y a pas de morale. Enfin, il... Peu importe. »

Je devinais la morale. Les gens devraient se méfier des créatures différentes d'eux : tout ce qui était étranger, tout ce qui venait d'une autre planète, était ignoble et dégoûtant.

L'homme était l'unique espèce pure. Il se tenait face à un univers hostile... sans doute mené par son glorieux Führer.

« L'humanité échappe-t-elle à ces vers aveugles ?

— Oui. Grâce à son Conseil suprême, qui est composé d'humains génétiquement supérieurs, clonés à partir d'un aristocrate...

— Je regrette de vous dire ça, dis-je, mais ça a déjà été fait. Dans les années trente et quarante.

— Le livre souligne les qualités de l'être humain, poursuivit Vivian. Malgré certains passages furieusement atroces, c'est un bon roman ; il délivre un précieux message.

— Faire confiance à ses chefs, dis-je. Est-ce que l'unique aristocrate à partir duquel sont clonés les membres du Conseil suprême s'appelle Ferris Fremont ? »

Après un moment de silence, Vivian répondit :

« À certains égards, ils ressemblent au président Fremont, oui.

— C'est un cauchemar, dis-je, pris de vertige. C'est pour me dire ça que vous êtes venue ?

— Je suis venue vous dire que je suis navrée que Nicholas soit mort avant que vous n'ayez pu lui parler. Vous pouvez parler à l'autre, cette femme avec laquelle il conspirait, Sadassa Aramchek. Vous la connaissez ?

— Non, répondis-je. Je ne la connais pas.

— Désirez-vous lui parler ?

— Non. »

Pourquoi voudrais-je lui parler ? me demandai-je.

« Vous pouvez lui dire comment il est mort, déclara Vivian.

— Vous allez la tuer ? »

Vivian hocha la tête.

« Je vais lui parler. »

Faisant signe à un garde, Vivian Kaplan dit :

« Bien. Vous serez mieux à même que nous de lui apprendre que Nicholas est mort. Nous ne lui avons pas dit. Et vous pouvez aussi lui dire...

— Je dirai ce que j'aurai envie de dire.

— Vous pouvez lui dire que lorsque vous aurez fini de lui parler, poursuivit Vivian, imperturbable, nous l’abattrons aussi. »

Au bout de dix ou quinze minutes – j’aurais été incapable de préciser ; on m’avait pris ma montre la porte de la cellule s’ouvrit et les gardes firent entrer une fille de petite taille avec de grosses lunettes et des cheveux afro. Elle avait l’air grave et malheureux alors que la porte se verrouillait derrière elle.

Je me levai en chancelant.

« Vous êtes Mme Aramchek ?

— Comment va Nicholas ?

— Nicholas, dis-je, a été tué. » Je mis mes mains sur ses épaules et la sentis vaciller. Mais elle ne s’évanouit pas et ne se mit pas à pleurer ; elle se borna à hocher la tête.

« Je vois, fit-elle d’une voix faible.

— Là. » Je la soutins jusqu’à la couchette et l’aidai à s’asseoir.

« Et vous êtes sûr que c’est vrai.

— Je suis désolé, dis-je. Je l’ai vu. C’est vrai. Savez-vous qui je suis ?

— Vous êtes Phil, l’auteur de science-fiction, l’ami de longue date de Nicholas. Il a parlé de vous. Eh bien, je suppose que je serai la suivante. À me faire tuer. Ils abattent ou empoisonnent invariablement les membres d’Aramchek. Pas de procès, même plus d’interrogatoire. Ils nous craignent parce qu’ils savent ce qu’il y a en nous. Je n’ai pas peur, pas après ce que j’ai déjà traversé. Je ne pense pas qu’ils vous tueront, Phil. Ils vous voudront vivant, pour que vous écriviez des bouquins merdiques pleins de propagande gouvernementale pour leur compte.

— C’est exact, dis-je.

— Vous allez coopérer avec eux ?

— On ne m’autorisera pas à écrire les bouquins merdiques en question, dis-je. Ils les ont déjà fait écrire. Il y aura juste mon nom dessus.

— Bien, fit Sadassa en hochant la tête. Ça signifie qu’ils ne vous font pas confiance. C’est quand ils vous font confiance que c’est mauvais – mauvais pour vous, pour votre âme. À aucun

moment vous n'avez voulu vous ranger de leur côté. Je suis fière de vous. » Elle me sourit, alors, le regard vif et chaleureux derrière ses lunettes. Tendant le bras, elle me tapota la main. Pour la rassurer, je lui pris la main et la tins. Comme elle était petite, avec ses doigts si fins ! Incroyablement fins. Et adorables.

« *Les Forceurs d'esprit*, dis-je, c'est le premier titre. »

Sadassa me dévisagea puis, aussi étonnant que cela pût paraître, se mit à rire, d'un rire chaleureux, franc. « Sans blague. Eh bien, on peut faire confiance à un comité. L'art en Amérique. Comme l'art en U.R.S.S. Du beau boulot, vraiment du beau boulot. *Les Forceurs d'esprit*. Impeccable.

— Il n'y aura pas beaucoup d'autres livres de moi après ça, dis-je. Pas d'après la description que Vivian Kaplan m'en a faite. Écoutez un peu l'intrigue. Il y a ce ver aveugle, vous voyez, qui émigre...

— Clark Ashton Smith, dit instantanément Sadassa.

— Bien sûr, dis-je. Tout à fait son genre de prose. Mélangée avec les opinions politiques de Heinlein. »

Nous étions tous deux en train de rire à présent.

« Un mélange de Clark Ashton Smith et de Robert Heinlein, hoqueta Sadassa. C'est trop. Ça va faire un malheur ! Et le suivant... Laissez-moi réfléchir. Je le tiens, Phil ; ça s'appellera *La Cité souterraine des forceurs d'esprit*, mais cette fois ce sera dans le style de...

— Une série, l'interrompis-je. Dans le premier volume, les forceurs d'esprit arrivent d'outre-espace ; dans le deuxième, ils surgissent des profondeurs de la Terre ; dans le troisième...

— *Retour à la cité souterraine des forceurs d'esprit* », dit Sadassa.

Je poursuivis.

« Ils jaillissent d'entre les dimensions, d'une autre période temporelle. Dans le quatrième, les forceurs d'esprit débarquent d'un univers parallèle. Et ainsi de suite.

— Il pourrait peut-être y en avoir un cinquième dans lequel des archéologues découvrent cet ancien tombeau et ouvrent un grand cercueil, et tous ces horribles forceurs d'esprit s'éparpillent et s'attaquent sur-le-champ à toute l'équipe

d'ouvriers indigènes avant de se déployer dans toutes les directions et de forcer jusqu'au dernier esprit au Caire, puis dans le monde entier. »

Elle retira ses lunettes et s'essuya les yeux.

« Ça va ? demandai-je.

— Non, dit-elle. J'ai peur, terriblement peur. J'ai horreur d'être au trou. Je me suis retrouvée au trou pendant deux jours, une fois, parce que je ne m'étais pas présentée pour une histoire de P.V. Ils avaient lancé un avis de recherche contre moi. J'avais la mononucléose, à l'époque ; je venais de sortir de l'hôpital. Cette fois, c'est à la rémission de mon lymphome que je viens d'avoir droit. Oh, bon ; je n'irai pas au trou cette fois, c'est évident.

— Je suis navré », dis-je, ne sachant que dire d'autre ou que faire.

« Ça ira, dit Sadassa. Nous sommes immortels, nous tous, SIVA nous a accordé cela, et il l'accordera à tout le monde, un jour ; nous, nous en bénéficions maintenant, c'est tout... Les premiers fruits, comme il est dit. Alors je ne suis pas en trop piteux état. Nous nous sommes bien battus ; nous avons fait du bon boulot. Nous étions voués à l'échec depuis le début, Phil ; nous n'avons jamais eu la moindre chance, mais ce n'est pas de notre faute. Tout ce que nous avons, c'était une information qui aurait dû faire l'affaire. Mais ils nous ont eus avant, vous êtes au courant. Avant que nous ne puissions agir. Et sans le satellite... » Elle haussa les épaules d'un air malheureux. « Personne pour nous protéger, comme autrefois.

— Nicholas a dit... » commençai-je, puis je me tus, parce que évidemment la cellule était pleine de micros, et que je ne tenais pas à ce que les autorités sachent qu'un autre satellite, comme Nicholas me l'avait dit, était en route. Puis je me souvins qu'il en avait parlé au stade de base-ball, et que par conséquent elle ? le savaient. Malgré tout, ça leur avait peut-être échappé. Je restai donc coi.

Un garde apparut à la porte.

« Très bien, mademoiselle Aramchek. C'est l'heure. »

Elle me sourit. « Ne leur dites pas à quel point leurs bouquins sont nuls. Attendez qu'ils soient contraints de s'en apercevoir par la force des choses. »

Je l'embrassai sur la bouche, et elle se cramponna un instant à moi avec chaleur et vigueur. Puis elle s'en alla ; la porte de la cellule fit un bruit de ferraille et se referma en claquant.

Après, il y a beaucoup de choses dont je ne me souviens pas. Je crois que Vivian Kaplan fit une halte pour m'apprendre que Sadassa Aramchek avait été exécutée, comme Nicholas, mais je n'en suis pas sûr ; si tel fut le cas, je le refoulai, l'oubliai et ignorai que cela avait eu lieu. Mais parfois, au cours des dernières nuits, je me suis réveillé pour voir un APA debout braquant un revolver sur une silhouette de petite taille, et dans ces instants de lucidité j'ai su qu'elle était morte, qu'on me l'avait dit et que je ne m'en souvenais pas.

Pourquoi aurai-je voulu me rappeler ça ? Pourquoi aurais-je voulu le savoir ? Assez, c'est assez, comme je dis parfois, en guise de cri de misère, pour avoir pénétré dans des régions où ce que l'on exigeait de moi excédait mes facultés de résistance – et celle-ci en était une. J'avais supporté la mort de mon ami Nicholas Brady, que j'avais connu et aimé durant la majeure partie de mon existence, mais je n'arrivais pas à me faire à la mort d'une fille que je ne connaissais même pas.

L'esprit est une chose bizarre, mais il a ses raisons. L'esprit discerne en un seul coup d'œil la vie qui n'a pas été vécue, les espoirs qui n'ont pas été récompensés, le vide et le silence là où il aurait dû y avoir du bruit et de l'amour... Nicholas et moi avions vécu longtemps et fait un tas de choses, mais Sadassa Aramchek avait été sacrifiée avant de se voir octroyer la moindre chance, la moindre occasion de vivre et de changer. Ils avaient pris une partie de la vie de Nicholas et une partie de la mienne, mais ils avaient volé la totalité de la sienne. C'était à moi maintenant d'oublier que je l'avais rencontrée, de me rappeler que j'avais répondu non au lieu de oui à Vivian Kaplan lorsqu'elle m'avait demandé si j'avais discuté avec Sadassa ; mon esprit avait la lourde tâche de réaménager la réalité passée pour que je puisse aller de l'avant, et il ne faisait pas du bon boulot.

Plus tard dans le mois, on me tira de ma cellule pour me conduire devant un magistrat, et l'on me demanda ce que je plaçais face à quinze chefs d'accusation de trahison. J'avais un avocat désigné par la cour, qui me conseilla de plaider coupable.

« Innocent », déclarai-je.

Le procès ne dura que deux jours. Ils disposaient d'enregistrements rangés dans de grosses boîtes, certains authentiques, la plupart fabriqués. Je restai assis sans protester, songeant au printemps et à la lente pousse des arbres, comme l'avait dit Spinoza : la plus belle chose sur terre. À la fin du procès, je fus déclaré coupable et condamné à quinze ans de réclusion sans possibilité de mise en liberté surveillée. Ce qui signifiait qu'on ne me relâcherait qu'un bon bout de temps après ma mort.

On me donna le choix entre l'incarcération en régime cellulaire et ce qu'ils appelaient « la thérapie par le travail ». La thérapie par le travail consistait à se joindre à une bande d'autres prisonniers politiques pour accomplir des tâches manuelles. Notre boulot spécifique était de raser des vieux immeubles dans les bas quartiers de Los Angeles. On nous payait trois *cents* par jour pour ça. Mais au moins nous restions à l'abri du soleil. J'optai pour cette solution ; c'était mieux que de rester enfermé comme un animal.

Tout en travaillant à dégager des morceaux de béton fracassé, je me disais : Nicholas et Sadassa sont morts et immortels ; je ne suis pas mort et je ne voudrais pas être immortel. Je suis différent d'eux. Quand je mourrai ou me ferai tuer, rien d'éternel en moi ne continuera de vivre. On ne m'avait pas accordé le privilège d'entendre la voix de l'IA opératrice, cette voix dont Nicholas avait si souvent parlé, et qui avait tant signifié pour lui.

« Phil », m'interpella soudain une voix, brisant ma rêverie, « arrête de bosser et viens déjeuner ; nous avons une demi-heure. » C'était Léon, le copain qui travaillait à côté de moi, un ancien plombier que l'on avait arrêté pour avoir distribué un certain genre de prospectus polycopiés dont il était lui-même l'auteur, une sorte de rébellion d'un seul homme. Je le considérais comme plus courageux qu'aucun d'entre nous – un

plombier travaillant tout seul dans sa cave avec une photocopieuse, sans voix divines pour lui fournir des instructions ou le guider, avec son seul cœur d'être humain.

Assis côte à côte, nous partageâmes les sandwiches qu'on nous avait donnés. Ils n'étaient pas mauvais.

« Tu étais écrivain », dit Léon, la bouche pleine de viande hachée à l'oignon, de pain et de moutarde.

« Ouais.

— Tu faisais partie d'Aramchek ? » demanda Léon en s'inclinant près de moi.

« Non.

— Tu sais des trucs dessus ?

— Deux de mes amis en faisaient partie.

— Ils sont morts ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils enseignent, à Aramchek ?

— Je ne sais pas ce qu'ils enseignent, dis-je. Je connais un peu leurs convictions.

— Raconte-moi, dit Léon en mangeant son sandwich.

— Ils croient que nous ne devrions pas nous vouer à des gouvernants humains. Qu'il y a un Père suprême dans les cieux, au-dessus des étoiles, qui nous guide. C'est à lui que nous devrions nous vouer, et à lui seul.

— Ce n'est pas une idée politique, fit Léon d'un air dégoûté. Je croyais qu'Aramchek était une organisation politique, subversive.

— C'en est une.

— Mais c'est une idée religieuse. C'est la base de la religion. Ça fait cinq mille ans qu'on en parle. »

Je dus reconnaître qu'il avait raison.

« Eh bien, fis-je, c'est ce qu'est Aramchek : une organisation conduite par le Suprême Père céleste.

— Tu penses que c'est vrai ? Tu y crois ?

— Oui.

— Tu es de quelle confession ?

— Aucune.

— Tu es un drôle de type, dit Léon. Est-ce que les gens d'Aramchek entendent ce Père suprême ?

— Ils l'ont entendu, dis-je. Ils l'entendront de nouveau, un jour.

— Tu l'as déjà entendu ?

— Non. J'aurais bien aimé.

— Le chef dit qu'ils sont subversifs. Qu'ils essaient de renverser Fremont. »

Je hochai la tête.

« C'est vrai.

— Je leur souhaite bonne chance, dit Léon. Je pourrais même avoir envie de tirer des tracts photocopiés pour eux. » D'une voix rauque et sur le ton de la confidence, il me murmura à l'oreille : « J'ai planqué des tracts à moi dans la cour derrière chez moi, là où j'habitais. Sous un gros massif de rhododendrons, dans une boîte à café. J'ai épousé la justice, la vérité et la liberté. »

Il me regarda.

« Ça t'intéresse ?

— Beaucoup, dis-je.

— Bien sûr, dit Léon, il faut d'abord sortir d'ici. C'est la partie difficile. Mais j'y réfléchis. Je trouverai une solution. Tu crois qu'Aramchek m'accepterait ?

— Oui, lui dis-je. Je crois que c'est déjà fait.

— Parce que je n'irai pas très loin, tout seul. J'ai besoin d'aide. Tu as dit que tu croyais qu'ils m'ont déjà accepté ? Je n'ai pourtant pas entendu de voix.

— Ta voix est cette voix, dis-je. Celle qu'ils ont entendue à travers les âges. Et qu'ils attendent de réentendre.

— Hé ! fit Léon, ravi. Pas mal. Personne ne m'a jamais dit ça. Merci. »

Nous mangeâmes tous deux en silence un moment.

« Est-ce que le fait de croire à ça, à un père céleste, les a menés quelque part ? demanda Léon.

— Pas dans ce monde, peut-être.

— Alors je vais te dire quelque chose que tu n'as peut-être pas envie d'entendre. Si tes amis d'Aramchek étaient là, je leur dirais la même chose. Ça ne vaut pas le coup, Phil. Il faut que ça se passe dans ce monde. » Léon hocha vigoureusement la tête,

son visage buriné soudain empreint de dureté. De la dureté que confère l'expérience.

« Ils ont gagné l'immortalité, dis-je. On la leur a accordée, pour ce qu'ils ont fait, ou même ce qu'ils ont essayé de faire sans y parvenir. Ils existent encore en ce moment, mes amis. Ils existent pour toujours.

— Même si tu ne peux pas les voir.

— Oui, dis-je. Exact. »

Léon déclara :

« Il faut d'abord qu'il se passe quelque chose ici, Phil. L'autre monde ne suffit pas. »

Je ne trouvais rien à dire ; je me sentais brisé et faible, ayant épuisé tous mes arguments durant tout ce qui m'était arrivé. J'étais incapable de répondre.

« Parce que c'est ici qu'est la souffrance, poursuivit Léon. C'est ici que sont l'injustice et l'emprisonnement. Comme nous, comme nous deux. Nous en avons besoin ici. Maintenant. »

Je n'avais pas de réponse.

« C'est peut-être bien pour eux, dit Léon, mais... Et nous ?

— Je... » commençai-je. Il avait raison et je le savais.

« Je suis désolé, dit-il. Je vois bien que tu aimais tes deux amis et que tu les regrettes, et peut-être qu'ils sont en train de planer quelque part dans le ciel, voletant de-ci, de-là à l'état de purs esprits, heureux et tout. Mais ce n'est ni ton cas, ni le mien, ni celui de trois milliards d'autres personnes, et jusqu'à ce que les choses changent ici ça ne suffira pas, Phil ; ça ne suffira pas. Malgré le Suprême Père céleste. Il faut qu'il fasse quelque chose pour nous ici, et c'est la vérité. Si tu crois à la vérité... Enfin, c'est la vérité, Phil. La dure, la désagréable vérité. »

Je restai muet, assis, les yeux baissés.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire selon laquelle les gens d'Aramchek auraient un truc qui ressemble à un magnifique œuf en argent installé avec soin et très secrètement dans la tête de chacun d'entre eux ? Je peux même te dire par où il pénètre – il remonte le canal optique jusqu'au corps pinéal. Grâce à des radiations émises d'en haut durant l'équinoxe vernal. (Il gloussa.) La personne touchée a l'impression d'être enceinte, même si c'est un homme. »

Surpris qu'il sache cela, je dis :

« L'œuf éclot quand le porteur meurt. Il s'ouvre et devient une entité plasmatique vivante dans l'atmosphère, qui jamais...

— Je sais tout cela, coupa Léon. Et je sais que ce n'est pas vraiment un œuf ; c'est une métaphore. J'en sais plus long sur Aramchek que je ne l'ai reconnu. Tu vois, Phil, j'étais pasteur.

— Oh !

— Cette image du splendide œuf d'argent placé en chacun d'entre eux, et qui se développe, éclot et garantit l'immortalité – elle est dans la Bible, Phil. Jésus en parle plusieurs fois de différentes manières. Vois-tu, le Christ s'exprimait de façon à dérouter la multitude ; c'était censé n'être compréhensible que pour ses disciples. Ou plutôt, c'était compréhensible pour tout le monde, mais la véritable signification n'était connue que de ses disciples. Ils gardaient soigneusement le secret à cause des Romains. Le Christ lui-même craignait et détestait les Romains. Malgré leurs efforts, les Romains les tuèrent tous quand même, et la véritable signification se perdit. En fait, ils tuèrent le Christ... Mais tu connais ça, je suppose. Le secret est resté perdu presque deux mille ans. Mais il revient, maintenant. Les jeunes gens de maintenant, tu vois, ont des visions, et les vieux font des rêves.

— On ne parle pas d'œufs d'argent dans le Nouveau Testament, dis-je.

— La perle, fit Léon, emphatique La perle de grande valeur. Et le trésor qui est enfoui dans le champ. L'homme vend tout ce qu'il possède pour acheter le champ. La perle, le trésor, l'œuf, le levain qui fait monter les masses jusqu'à l'élévation complète – des mots de code pour dire ce qui est arrivé à tes deux amis. Et la graine de moutarde qui est si minuscule mais qui croît jusqu'à devenir un grand arbre sur lequel viennent se percher les oiseaux – les oiseaux, Phil, dans le ciel. Et dans Mathieu, la parabole du semeur qui part semer... certaines graines tombèrent au bord du chemin, certaines tombèrent sur des étendues de rocher, d'autres dans des buissons d'aubépine, mais écoute ceci : certaines tombèrent sur un sol riche et produisirent leur récolte. Dans tous les cas le Christ affirme que c'est ainsi qu'est le royaume, le royaume qui n'est pas de ce monde. »

J'étais intéressé.

« Dites-m'en plus, pasteur Léon », dis-je, à moitié par plaisanterie, à moitié par fascination.

« J'ai cessé d'être pasteur, dit Léon, parce que ça n'avait aucun sens. Mais je vais quand même te citer un dernier exemple où Jésus en parle. Tes amis qui sont morts, ils forment à présent une créature unique au lieu d'être séparés. Te l'ont-ils dit avant de mourir ?

— Oui. Nicholas m'avait parlé de leur future fusion en une forme de vie composite, de leur union à tous en Aramchek. De l'existence en commun qui allait venir.

— C'est dans Jean, chapitre douze, verset vingt-quatre. Le texte dit : “Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul” – lis “isolé” pour “seul” – “mais, s'il meurt, il donne lieu à une riche récolte” – lis “existence en commun” pour “riche récolte”. Et : “Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui hait sa vie dans ce monde la conservera pour la vie éternelle.” Dans chaque cas, quelque chose de petit – un trésor, la plus petite des graines qu'est la graine de moutarde, le semeur semant sur un sol fertile, un grain de blé –, *quelque chose est mis dans la terre*, qui est un symbole secret des premiers chrétiens pour désigner la tête de l'homme, le cerveau, l'esprit, et y pousse jusqu'à ce qu'il éclore, ou germe, ou soit déterré, ou fasse monter toute la pâte, puis apporte la vie éternelle – le royaume que nul ne peut voir. C'est de cela que parlaient tes amis d'Aramchek, probablement sans le savoir, c'est ce qui leur est arrivé avant leur mort, et ce qui a conduit à leur état actuel, maintenant qu'ils sont morts.

— Il faut donc décoder toutes les paraboles du Christ ? demandai-je.

— Oui, dit le pasteur Léon. Le Christ déclare parler en paraboles pour que ceux de l'extérieur ne puissent pas comprendre. Mathieu, 13, 12.

— Et tu sais que ce qu'il a dit est vrai.

— Oui. »

Ébahi, sans comprendre, je dis :

« Et pourtant tu dis encore...

— Je dis encore qu'il ne suffit pas de haïr ce monde et d'oublier ce monde. C'est ici que le travail doit être fait. Laisse-moi te poser une question. » Il me fixa intensément de ses yeux très vieux mais clairs. « Où le Seigneur a-t-il délivré son enseignement ? Où a-t-il accompli son œuvre ?

— Ici, dans ce monde, répondis-je.

— Tu vois bien. (Léon retourna à son sandwich.) Ces sandwiches rassissent de jour en jour, grommela-t-il. Nous devrions nous plaindre. Ces dames en rouge, blanc, bleu ne devraient pas s'en tirer en exagérant comme ça ; elles deviennent paresseuses. »

J'avais fini de manger, et je sortis mon unique cigarette pour l'allumer en faisant attention.

« Je peux en avoir la moitié ? » demanda Léon.

Je coupai la cigarette en deux et en donnai un bout à mon ami. Le seul ami que j'avais, maintenant que les autres avaient disparu. Au vieil ex-pasteur qui m'avait montré, de si irrésistible manière, que tout ce que nous avions fait, Nicholas, moi et Sadassa Silvia, n'avait aucun sens. À l'homme qui, comme s'il s'exprimait pour SIVA en personne, m'avait apporté la vérité.

« Quel genre de truc tu écrivais ? me demanda Léon.

— J'écris toujours », dis-je pour plaisanter. Les contrefaçons gouvernementales de mes œuvres commençaient déjà à paraître. Ils mettaient un point d'honneur – sans doute Vivian mettait-elle un point d'honneur – à m'envoyer un exemplaire de chaque.

« Comment tu t'y prends ?

— C'est facile quand on a la méthode », dis-je.

Léon se pencha en avant et me poussa du coude.

« Regarde. Il y a des gamins qui nous observent. » En effet, de l'autre côté de l'enceinte de grillage rouillé à l'intérieur de laquelle nous travaillions, un groupe d'écoliers nous regardait avec un mélange de fascination et de peur. « Hé, les enfants ! leur cria Léon. Ne finissez jamais comme nous. Faites tout ce qu'on vous dira, vous entendez ? »

Les gosses continuèrent de regarder.

L'un d'entre eux, un garçon plus âgé, avait un transistor portatif ; Léon et moi distinguions le rock éraillé que beuglait

son minuscule haut-parleur. Le présentateur, un DJ de la région de Los Angeles, jacassait à jet continu d'une voix excitée sur le morceau suivant, le dernier disque sorti, disait-il, et déjà une bombe dans les hit-parades, du groupe de rock Alexander Hamilton, les artistes de San Francisco qui étaient numéro un ces derniers temps.

« O.K., on y va ! » brailla le speaker, alors que la bande de gosses nous observait et que nous leur rendions timidement leurs regards. « Voici Alexander Hamilton et Grace Dandridge dans *Tous aux parties !* Très bien, Gracie, on vous écoute ! » La musique s'éleva et, assis avec mon sandwich, voûté et las, j'entendis les paroles flotter vers nous dans l'air de la mi-journée imprégné de brouillard et de fumée :

*Tout l'monde est présent,
Hey, hey.
Tout l'monde est présent,
Les gens disent.
Tout l'monde est président aux
PARTIES D'ENFER.
Vous tous qu'êtes là,
Éclatez-vous bien.*

Léon se tourna pour me regarder d'un air dégoûté.

« Ça y est ! m'écriai-je.

— Quoi ? fit Léon.

— Il, ils ont trouvé une autre maison de disques pour le sortir. Et c'est déjà diffusé, c'est déjà un tube. Dans ce cas... » Je fis le calcul, d'après ce que je savais de l'industrie du disque. Ça a dû se passer pratiquement à la même époque, pris-je conscience. Pendant que Progressive préparait sa bande, une autre compagnie, un autre groupe, d'autres membres d'Aramchek, guidés par le satellite, en préparaient une autre.

Les efforts de Nicholas avaient servi de diversion. Ces efforts s'étaient inscrits dans un plan qu'aucun d'entre nous n'avait discerné ou compris. Pendant qu'ils le tuaient, lui et Sadassa, et qu'ils me mettaient en prison, les Alexander Hamilton, le groupe rock le plus en vogue du pays, enregistraient le matériel

chez Arcane Records. Progressive n'avait personne qui arrivât à la cheville des Alexander Hamilton à son catalogue.

Soudain, la musique s'interrompit. Un silence absolu tomba. Puis un autre morceau commença, instrumental celui-ci ; de toute évidence, la première chose qu'on avait trouvée à la station.

Une erreur, me dis-je. Le DJ n'était pas censé diffuser *Tous aux parties* ! Il avait oublié ses instructions – ce que les autorités lui avaient dit. Mais les disques avaient été pressés, pressés et distribués, et certains d'entre eux – pour quelque temps, du moins – étaient joués. Le gouvernement avait agi contre Arcane Records trop tard.

« Tu as entendu ça ? demandai-je à Léon.

— Ces âneries ? Je n'écoute jamais la radio. Chez moi, avant qu'ils ne m'arrêtent, j'avais une grosse chaîne quadriphonique, qui valait peut-être trois mille dollars. Ces trucs-là, c'est pour les gosses – ils aiment ça. »

Les enfants continuaient de nous regarder. De regarder les deux prisonniers politiques, des vieux à leurs yeux, abîmés, sales et vaincus, qui prenaient leur déjeuner, en silence maintenant. Le transistor continuait à jouer. Plus fort, même. Et, dans le vent, je pouvais en entendre d'autres qui, partout, étaient mis en marche. Par les enfants, songai-je. Les enfants.

Fin du Prélude